



MARS 2016



Ministère de l'Écologie, du développement durable et de l'énergie

DGALN – Plan urbanisme construction architecture – 01 40 81 24 72 La Grande Arche, paroi sud 92055 La Défense cedex
Programme 190-Centre de coût : ALN
PUCA 092

« La ville et la métropolisation »
2013-2016

RAPPORT DE RECHERCHE

RESTER EN (CENTRE)VILLE.

Résistance et résilience de la ville ordinaire dans quatre quartiers de capitales européennes : Paris, Lisbonne, Bruxelles, Vienne

Acronyme : REV

Sous la direction de

Yankel FIJALKOW et Claire LEVY-VROELANT,
Centre de Recherches sur l'Habitat UMR LAVUE CNRS

Avec la participation de

Marie CHABROL, Maître de conférences en géographie à l'Université de Picardie Jules Vernes EA 4287 Habiter le Monde

Sylvaine CONORD, Université Paris Ouest Nanterre, Mosaïques (UMR 7218)

Teresa COSTA PINTO, Professeur à l'ISCTE-IUL, Université de Lisbonne (Portugal)

Yannick HENRIO, Doctorant en Sociologie, Université de Paris 8 Saint-Denis

Christina LIEBHART, Doctorante en Sociologie, Université de Vienne (Autriche)

Madelena MATOS, Professeur à l'ISCTE-IUL, Université de Lisbonne (Portugal)

Christoph REINPRECHT, Professeur de Sociologie, Université de Vienne (Autriche)

Martin ROSENFELD, post doctorant, African Studies Center, Université d'Oxford (Angleterre)

Caroline ROZENHOLC, Maître assistante associée en Ecole d'architecture (Paris Val de Seine et la Villette), CRH, LAVUE

Mathieu VAN CRIEKENGEN, Géographe, enseignant à l'Université Libre de Bruxelles

A Matthieu Giroud

L'hypothèse de la résistance des quartiers ordinaires que nous avançons ici n'aurait pu être formulée et travaillée telle qu'elle l'a été sans les travaux précurseurs sur les "résistances habitantes" de notre collègue et ami, Matthieu Giroud, assassiné pendant les attentats du 13 novembre 2015 à Paris.

Sa thèse, soutenue en 2007 et intitulée "Résister en habitant ? Renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat-Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne), a ouvert la voie à une série de travaux accordant une large part à l'étude du rôle des habitants dans les processus de changement urbain contemporains.

Maître de conférences à l'Université de Marne-la-Vallée, reçu en délégation de 2012 à 2013 au CRH-Lavue, Matthieu Giroud était un enseignant-chercheur passionné, engagé dans de nombreux projets empiriques et théoriques sur la ville et ses habitants.

Nous l'avions sollicité en novembre 2013 pour faire partie de notre équipe. Déjà engagé dans plusieurs programmes collectifs de recherche à ce moment-là, dont un sur "la ville solidaire" financé par le PUCA, Matthieu, redoutant de manquer de temps pour tout mener de front, avait décliné notre proposition. Il attendait avec intérêt les résultats de notre recherche, particulièrement sur la ville de Lisbonne qu'il connaissait et qu'il aimait.

Quelques jours après les nouveaux attentats qui ont ensanglanté Bruxelles (mars 2016), nous lui dédions ce travail.

L'équipe REV, le 30 mars 2016

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	8
TITRE 1. CADRAGE GENERAL.....	12
CHAPITRE 1. COMPARAISON ET INTERNATIONALISATION DE LA RECHERCHE	12
A. Enjeux de la comparaison internationale	12
B. Des monographies comparées et raisonnées.....	14
CHAPITRE 2. DES DYNAMIQUES URBAINES CAPITALES : REALITES VECUES DE GENTRIFICATION ET DE MARGINALISATION	16
A. La métropolisation par le bas	16
B. Au-delà du quartier métropolitain	18
C. Résilience et/ou résistance à la gentrification	19
CHAPITRE 3. DES QUARTIERS RESISTANTS ?	22
A. Résilience, résistance, hospitalité : une autre approche de la métropolisation est possible	22
B. Les lieux et les liens : l'hospitalité comme analyseur des relations sociales.....	24
CHAPITRE 4. COMMENT NOUS AVONS CHERCHE : DU RECUEIL DE LA PAROLE A L'ECRITURE	28
A. La constitution d'un collectif de recherche	28
Quatre quartiers d'étude pour quatre équipes de recherche	28
B. Des chercheurs différemment impliqués.....	32
C. Méthodologie : comment on cherche ?	36
Du collectif au comparatif	36
Le déroulement simultané des terrains	38
La photographie : méthode de recherche et « pont » entre les terrains	40
D. Écriture et mise en récit	42
Les stratégies d'écriture collective	42
La réalisation d'une exposition de photographies	43
TITRE II. REPERES : QUATRE QUARTIERS POPULAIRES DE CENTRE-VILLE	46
INTRODUCTION	46
CHAPITRE 1. CENTRALITES PARADOXALES.....	48
CHAPITRE 2 : « ON HABITE COMME ON PEUT »	54
CHAPITRE 3. DES QUARTIERS HISTORIQUES DE L'ACCUEIL DE MIGRANTS	62
CHAPITRE 4. N'EN DEPLAISE : DES ECONOMIES LOCALES VIGOUREUSES.....	66
CHAPITRE 5. DES QUARTIERS CONVOITES ET DENIGRES	70
TITRE III. ENJEUX : LE QUARTIER RACONTE	76
INTRODUCTION	76
CHAPITRE 1 : ENJEUX D'IDENTITE, JEUX DE MIROIRS, REGARDS DU DEDANS ET DU DEHORS	80
A. La relation avec le passé : le quartier comme produit d'une histoire.....	81
a. Construction d'une figuration collective du quartier fortement identitaire en risque d'être perdue.	82
b. Les récits de la « mauvaise réputation » et ses contreparties.....	85
c. Le présent à l'aune du passé : deux quartiers aux récits opposés	89
Volkert et Alliertenviertel : d'une identité négative à un quartier recherché	89

Heyvaert : identité négative contre passé idyllique.....	91
B. La relation avec la ville : de la chaleur du quartier-village au « quartier le plus chaud ».....	92
a. Les narrations du « quartier-village » : Goutte d'Or et Mouraria :.....	93
b. Heurs et malheurs du sentiment de la communauté. La perception de la perte du mode de vie villageois.....	95
c. Volkert et Alliertviertel et Heyvaert : ce changement qui gagne du terrain... ..	97
C. La relation biographique : entre attachement, inscription spatiale et mobilité	100
a. La métaphore des racines : « Mes racines sont ici ».....	100
b. Volkert et Alliertviertel: Changer le quartier, changer ma vie.....	103
c. Heyvaert : trouver un travail, trouver une maison.....	104
CHAPITRE 2. ENJEUX DE COEXISTENCE : LES QUARTIERS COMME UNE COMPOSITION SOCIALE SINGULIERE	106
A. La diversité ou la multiculturalité comme désignation identificatoire.....	106
a. Des systèmes d'opposition, ou la multiculturalité perçue au pluriel.....	109
Enjeux de coexistence fertile : expériences communes liées au travail, au logement, au soutien de la famille, des amis ou de la communauté	110
Des enjeux traversés par le conflit.....	112
b. Coexistence et formes de concurrence : le logement, un enjeu majeur	113
c. Cohabiter ensemble ou séparés ?	116
Du voisinage aux alentours : proximités appréciées, ignorées, empêchées.	117
B. Enjeux spatiaux : (in)visibilité et visibilité de la division sociale et ethnique de l'espace	119
a. La qualification des espaces par la référence à la classe ou à l'origine.....	120
b. Visibles et moins visibles	121
c. Vrais et faux habitants	122
CHAPITRE 3. ENJEUX DE LA REGULATION DE L'ESPACE PUBLIC	124
A. Identification des acteurs responsables de la régulation de l'espace public....	125
L'intervention publique et les acteurs économiques	125
Sanction des interventions par les habitants	128
B. Les espaces publics au risque des « incivilités ».....	130
a. Fauteurs de trouble et enjeux de socialisation	130
b. Propreté, civilité, sécurité ?	132
CONCLUSION	134
TITRE IV. LECTURES DU CHANGEMENT	138
CHAPITRE 1 : LE CHANGEMENT PAR LES LIEUX.....	142
A. Changement vu au travers de l'appareil commercial	142
B. Changement vu au travers du cadre bâti.....	146
C. Changement vu au travers des aménités.....	150
CHAPITRE 2 : LE CHANGEMENT PAR LES LIENS SOCIAUX.....	156
A. Les catégorisations « indigènes »	156

1. La banalisation des catégories dites ethniques.....	156
2. La référence au peuple : bobos et blancs contre classe populaire et immigrés.	158
B. Les acteurs du changement entre action et inaction.....	160
CHAPITRE 3 : L'ABSENCE DE CHANGEMENT , « DES QUARTIERS OU IL NE SE PASSE RIEN »	162
A. Les récits à l'épreuve du temps.....	162
B. L'impuissance ou le temps immobile.....	164
TITRE V. DES LIEUX ET DES LIENS	168
INTRODUCTION	168
CHAPITRE 1 : DES LIEUX RESSOURCES : COMBINAISONS ET CONTRADICTIONS ...	172
A. De la centralité de tout pour tous.....	172
B.. ... à la centralité recomposée	174
CHAPITRE 2 : LES AMENITES DES QUARTIERS ENTRE CHOIX ET NECESSITE	180
A. Les rôles des associations : animer et réparer.....	180
D. Le logement, une fonction décisive entre dedans et dehors.....	193
CHAPITRE 3 : L'ESPRIT DES LIEUX, UNE CREATION COLLECTIVE.....	200
A. Ceux qui comptent et qui permettent de tenir	200
B. Du côté des discours	205
C. Un tissu social qui rend possible la cohabitation et la résistance/résilience	207
CONCLUSION GENERALE.....	212
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	218

INTRODUCTION

Les agglomérations urbaines d'aujourd'hui sont de vastes plateformes destinées à la production, à la circulation et à la consommation des marchandises et des hommes. L'évolution de leur organisation socio-spatiale, de leurs systèmes de gouvernance et les modèles de conflits sociopolitiques qui s'y développent, obéissent à la marchandisation de l'espace : transformations de l'environnement bâti, des systèmes d'occupation du sol, des réseaux de production et d'échange et d'aménagements infrastructurels à l'échelle métropolitaine. Une fois posée cette trame générale il reste à établir comment ces processus se développent face aux politiques des villes, s'ancrent ou non dans le quotidien et dans les modes de vie des personnes, de quelles « résistances », pratiques et narratives elles sont capables, et si finalement la métropolisation aura raison d'elles. Il nous faut aussi comprendre dans quelles mesures ces processus sont généralisables, tout au moins dans le cadre européen.

A contre-courant de portraits trop rapides de la métropolisation en « rouleau compresseur », l'idée majeure de ce rapport est de montrer que certains quartiers quoique marqués par des processus structurants de gentrification (Lees et al. 2008, Clerval, 2015) sont des laboratoires où s'élaborent des moyens de faire face à la pauvreté, aux forces centrifuges, à la dégradation des conditions d'emploi, de logement et de certains espaces publics. Partant du terrain nous avons recherché les représentations des habitants soutenant de telles pratiques en laissant place aux plus modestes d'entre eux, migrants, étrangers, chômeurs ; nous avons longuement recueillis leurs récits et développé une méthode alliant près de deux cent entretiens non-directifs à des balades urbaines. Conduites par un.e habitant commentant son quartier, l'anthropologue photographe Sylvaine Conord met visions et narrations en images. Une exposition photographique¹, qui a vocation à circuler dans les quartiers notamment, présente le résultat de ce travail de passeur à double sens.

Soucieux de développer un niveau intermédiaire entre la méga théorie et la micro sociologie du quotidien, intéressés à cerner le plus précisément possible ce qui tient socialement de manière ordinaire dans ces espaces, et comment cela tient, nous défendons le choix d'une monographie comparative raisonnée articulant les ressources mobilisées localement par des personnes qui les rendent opérationnelles dans des lieux précis, dans le quartier ou ailleurs. Ces ressources prennent la forme d'arrangements concrets se fondant sur des aménités urbaines. Nous regroupons sous l'expression « aménités urbaines » des dispositifs, des services, des « facilités » qui rendent la vie quotidienne plus aisée. Elles constituent donc un ensemble à première vue hétéroclite de lieux, d'ambiances susceptibles d'offrir un support, une orientation, une aide, un espace de sociabilité. En d'autres termes, l'aménité urbaine, dans notre sens, englobe les liens que permettent les lieux. Ce sont par exemple les parcs, les laveries automatiques, les « guichets » de change et transfert d'argent à conditions meilleures que sur le

¹ On trouvera les documents de présentation de l'exposition en annexe.

marché, les bains, les lieux de prière, les locaux associatifs et plus généralement les espaces de rencontre, l'espace multilingue de la rue par exemple.

Ainsi, nous formulons l'hypothèse qu'articulées aux ressources générées et mobilisées, y compris en les détournant de leur usage premier – il y a de l'inventivité dans la façon dont les personnes s'approprient les aménités – une résilience se produit, permettant de faire face à des agressions ou à des imprévus fragilisant les positions. Nous entendons par résilience, un concept venant des sciences naturelles et introduit récemment dans les sciences de la société, toutes les façons de « faire avec », de naviguer entre les écueils, de retrouver son pouvoir d'agir après qu'il ait été mis à mal. Plus volontaristes et plus argumentées dans les récits, des formes de résistance se font jour, qui participent d'une prise de position consciente et souvent rationalisée, visant à repousser ce qui affaiblit et à développer le pouvoir d'agir contre des nuisances ou des empêchements. Mais peut-on aller jusqu'à dire que la production et la mobilisation active des ressources est susceptible de rendre les quartiers eux-mêmes résistants ? C'est une des questions à laquelle la recherche donne des éléments de réponse.

La question de la résistance et la capacité d'agir entraîne celle des enjeux, et la nécessité d'éclairer les configurations dans lesquelles elle s'exerce, contre qui et quoi, et avec quelles armes – si l'on permet cette référence guerrière. Les entretiens donnent à voir les idées que ce font les interviewés à propos de la structure sociale du quartier, des lignes de partage qu'ils établissent entre les groupes, la façon dont ils les désignent et se positionnent. Il est rapidement apparu que les narrations étaient prises, qu'elles soient plutôt du côté du récit ou de celui des discours², dans des polarisations qui livrent des oppositions entre « eux » et « nous » et, dans le nous, à des distinctions entre des groupes souvent désignés par l'origine nationale, l'âge, le phénotype, l'ancienneté de la présence, renvoyant à l'histoire coloniale et des flux migratoires. Une opposition active est aussi celle qui oppose les rythmes diurnes et nocturnes, et les comportements liés à des façons d'occuper l'espace public. Enfin, le « eux » comme le « nous » désigne des groupes dont la légitimité à habiter le quartier, en relations avec l'espace de la ville toute entière, est sujet à discussion.

Quelques mots sur le déroulé de la recherche. Comme toujours avec l'empirie, nous avons été amenés à ajuster au plus près du terrain, et compte tenu de la nature de l'équipe, les méthodes et les directions d'analyse. Ce faisant, nous avons délaissé certaines pistes, profitant d'opportunités et des premiers retours de nos déplacements sur les terrains, exploré intensément d'autres. Commençons par les pistes desquelles nous nous sommes quelque peu éloignés. Le dessin des trajectoires individuelles, ainsi que celui du réseau de liens, aurait pu donner lieu à une recherche à part entière, que nous n'avons pu mener à terme. Par contre, le rapport au quartier, les facteurs de vulnérabilité et ce qui permet de retarder, mettre à distance, voire retourner la vulnérabilité en levier de pouvoir d'agir, ont retenu toute notre attention.

² Comme nous le verrons dans le chapitre 3 le récit est au discours ce que l'improvisation est à la planification : empruntant à des corpus de nature idéologique, à charge ou en défense, le discours est sous-tendu par une ligne plus ou moins traçable. Le récit est plus spontané, et sa nature est plutôt de s'ancrer dans une expérience subjective et dans des mythes ou croyances.

Le rapport est le résultat d'une démarche collective. Chacune des parties a été prise en charge par deux coordinateurs, duo constitué par des équipes de terrain selon un choix raisonné et prenant appui sur les compétences plus spécifiques de chacun. Tous les chercheurs ont nourri les parties, établies collectivement, par les apports de leurs propres terrains. Ainsi, la première partie, qui expose la méthode, les questionnements et les hypothèses de travail, a été rédigée par les deux responsables de la recherche, Claire Lévy-Vroelant et Yankel Fijalkow, tandis que la seconde partie, qui donne les repères historiques, géographiques et urbanistiques de chacun des quartiers a été d'abord rédigée par l'équipe bruxelloise, composée de Martin Rosenfeld et de Mathieu Van Crielingen. La troisième partie, coordonnée par l'équipe lisboète, s'attache à définir les enjeux saillants dont les interviewés font état. C'est le quartier raconté en ce qu'il offre ou refuse des points d'accroche identitaire, se confond avec les biographies et propose des récits de la coexistence. Les régulations de l'espace public apparaissant comme un des enjeux majeurs des quartiers, on trouvera dans cette partie les récits et les scènes³ qui instruisent cette question sensible. La quatrième partie développe les appréhensions du changement aux deux sens du terme, du côté de l'inquiétude et de ce qui apparaît comme problématique ou incertain, ainsi que les marques du « non-changement », dans une perspective qui fait des transformations du quartier un élément tellement consubstantiel à celui-ci – en quelque sorte permanent - que le changement lui-même apparaît comme sans objet, intégré qu'il est au quotidien. Dans la cinquième et dernière partie, c'est tout le système des lieux et des liens qui est exploré. L'esprit des lieux apparaît in fine comme une création collective, faite de violence sociale et de subtiles tolérances, adossé à des relations sociales intenses qui prennent elles-mêmes toute leur vitalité dans des lieux bien identifiés.

Dans la conclusion, le lecteur trouvera un exposé des principaux résultats. Au travers des convergences et des divergences que la recherche a permis de mettre à jour entre les quatre quartiers, c'est une lecture des atouts et des faiblesses de ces quartiers entre centre et périphérie, traversés par des tensions qui, paradoxalement, sont à la source de leur capacité de résistance, mais aussi de leur vulnérabilité : une texture sociale dense et riche de narrations contradictoires, une ouverture, hospitalité mitigée pour certains, revendiquées pour d'autres, une adaptabilité à une culture du renouvellement, l'incertitude comme condition ordinaire, des aménités discrètes mais efficaces : traversantes et attachantes, globalisées et villageoises, la centralité de nos quartiers ne saurait se réduire à un processus de gentrification et de lissage qui pourtant trame la toile de fond sur laquelle se dessine ce qui les fait tenir, confortant, pour une durée impossible à déterminer, leur attractivité sélective mais tenace.

³ Sur la théorie des scènes voir Clark, T.N., et al. (2003). *The City as an Entertainment Machine, Research in Urban Policy*, Volume 9, 1-17, Elsevier Ltd.

TITRE 1. CADRAGE GENERAL

CHAPITRE 1. COMPARAISON ET INTERNATIONALISATION DE LA RECHERCHE

A. Enjeux de la comparaison internationale

Sans comparaison la sociologie n'est pas possible, comme l'affirmait déjà Émile Durkheim en 1897⁴. Mais que signifie comparer dans les études urbaines ? Comment construire l'objet et le choix des terrains... Comment mobiliser des stratégies pour établir la comparabilité et permettre la comparaison ? Comment identifier les groupes analysés ? Comment mettre en regard les éléments morphologiques (au sens de la sociologie de Maurice Halbwachs⁵) avec les sens différents que donnent les acteurs aux processus dont ils font l'objet ?

Deux courants se sont développés dans les sciences sociales s'intéressant à la ville. Le premier a cherché dans la perspective des études urbaines comparées des grilles de lectures communes. Issu des *communities studies* ce courant méthodologique a procédé par des logiques d'appariement entre des espaces, villes ou quartiers donnant lieu à des études comparatives mettant en regard, les formes construites et les modes de vie. A la suite de tentatives méthodologiques (par exemple Chombart de Lauwe 1956), de nombreux débats relatifs au choix des unités choisies et délimitées, aux termes à comparer, aux méthodes d'enquête, à la forme des textes produits ont surgi, montrant la fragilité des résultats. Ils ont néanmoins permis l'importation de modèles théoriques (la tradition sociologique de Chicago, l'ethnographie urbaine, l'analyse spatiale) et d'interrogations sur les contextes politiques et économiques, souvent oubliés par ces recherches.

Il a fallu attendre le tournant des années 2000 pour qu'un second courant comparatiste se développe. Encouragé d'un côté par la mondialisation, qui pousse à la compétition et au *benchmarking* des villes qui se voient de plus en plus souvent comme en concurrence, et de l'autre par l'intensification des collaborations et des échanges scientifiques internationaux, ce courant s'est fondé par des théories voyant dans la comparaison une ressource analytique particulièrement heuristique. L'hypothèse d'une convergence des villes vers un modèle unique a permis d'interroger les grandes évolutions du capitalisme : discussions autour de *La ville globale* de Saskia Sassen (2001) et de la conformité de Paris à son modèle, émergence de *Global Urban Studies* tentant de refonder la théorie urbaine à partir des villes du Sud globalisé. La possibilité théorique d'une économie politique de la ville – ou *Urban Political Economy* – articulant les

⁴ Référence à une des œuvres maîtresses d'Émile Durkheim, *Le suicide*.

⁵ Voir *Morphologie sociale*, publié en 1938. Paris, Librairie Armand Colin, 1970, 190 pages.

relations entre agglomérations et réseaux, permet de repérer au sein du « système-monde », des positions différenciées et hiérarchisées de systèmes urbains.

Plus que le premier courant, cette seconde tendance de la recherche pose la question de la circulation internationale des concepts et des mots de la ville (Topalov et alii 2010). Les processus de transfert de concepts et de notions scientifiques (*gentrification*, *durabilité*, *résilience*, *justice spatiale*, *mixité*, etc.) entre différents pays et entre champs scientifiques nationaux, s'ils témoignent de l'internationalisation de la recherche, et parfois de sa standardisation, courent le risque, s'ils ne sont pas maîtrisés, de l'illusion terminologique résultant de catégories ou concepts dont la signification diffère d'un contexte national à l'autre (Bourdin, 2008). Cela est d'autant plus crucial que les transferts de notions qui s'opèrent entre la sphère scientifique et les sphères politique, médiatique et opérationnelle ne sauraient être marqués par l'évidence. Une notion comme celle de « mixité sociale », lue dans un contexte français ne signifie pas la même chose pour des acteurs locaux d'autres pays, notamment britanniques (Fijalkow et al. 2013).

En définitive notre recherche veut à la fois se méfier des grandes notions génériques qui, pour être utiles à la comparaison écrasent la spécificité locale, des mots des institutions (rénovation, réhabilitation, résidentialisation, etc.) qui ne rendent pas compte des dynamiques sociologiques, de la complexité des jeux d'acteurs sur le terrain et de la compréhension qu'en ont les populations (Watson, Turkington, 2014), enfin des écueils de la traduction et de l'oubli des historicités (Topalov et alii, 2010). Elle se veut par contre attentive aux déclinaisons linguistiques locales des réalités nommées (bairriste, pour dire l'attachement au quartier de la ville portugaise (*balrro*), ou « camon » pour désigner les touristes, trouvaille lisboète formée à partir de l'anglais, par exemple), ainsi que des termes voyageurs et médiatiques, au succès sulfureux, tels que « bobo » auquel on peut préférer le douteux « gentrifieur » (Tissot, 2014). Nous ne nous sommes pas interdits de conserver des termes difficilement traduisibles mais compréhensibles dans la langue d'origine, tels « conviver » (portugais) qui désigne une action se rapportant à la fois à la cohabitation et à la convivialité. La question de la traduction nous a particulièrement intéressés dans la mesure où elle a permis de mieux comprendre les situations propres à chaque ville.

Tenant compte de toutes ces apories mais aussi des ressources linguistiques, la comparaison que nous tentons de développer ici se fonde sur un certain nombre de principes : prise en compte des contextes politiques urbains (des quartiers enjeux dans des dynamiques de plus vaste échelle), comparabilité des terrains du point de vue des processus (éventuellement contradictoires) dont ils font l'objet (gentrification, migration, paupérisation), de leur positionnement géographique (des quartiers de périphérie centrale) et de leur mémoire (des quartiers-nœuds ferroviaires et riches d'un tissu commercial, voire industriel pour certains). Plutôt qu'une grille de lecture commune autour de notions-écran susceptibles d'écraser les réalités locales, une

attention aux situations de tensions et de conflits à travers les narrations qu'en donnent les acteurs, a été privilégiée.

Ces choix méthodologiques et épistémologiques nous ont permis de développer des monographies de quartiers comparées et raisonnées. Le quartier de la Goutte d'Or, étudié en profondeur par plusieurs chercheurs de l'équipe, a constitué le point de départ d'une réflexion centrée sur les voies et les figures d'une gentrification à bien des égards inédite. Le choix des autres quartiers a procédé de l'existence d'un réseau européen⁶, dans le cadre duquel la plupart des chercheurs de l'équipe se sont rencontrés, ainsi que du réseau de chercheurs plus récents qui ont apporté un renouveau avec le quartier bruxellois.

B. Des monographies comparées et raisonnées

Les quartiers que nous avons étudiés sont des quartiers de métropoles, sensibles à des processus d'extension spatiale et d'attraction des populations. Après s'être densifiés à l'intérieur de limites fonctionnelles ou symboliques, ils laissent au tournant du XX^{ème} siècle, leurs anciens habitants s'échapper le long des voies de chemin de fer irriguant la banlieue. Alors que les pouvoirs publics les dotent de plans d'aménagement plus ou moins radicaux, ils répondent à une pression migratoire récurrente. Dans un habitat vieillissant et délabré le tourbillon de la grande ville accueille et intègre ces nouveaux venus, invite les uns à rester et les autres à partir. Il agrandit son aire d'influence par l'accueil renouvelé de nouveaux habitants, rescapés d'une pression immobilière ailleurs trop forte favorisant des recompositions sociales rapides. Ces quartiers de périphérie intérieure se font – plus ou moins selon les métropoles – exotiques, touristiques, et attractifs.

Le terme de métropole n'est pas sans évoquer, du moins pour les sociologues (Rémy, 1995), le célèbre article de Georg Simmel à propos de la ville de Berlin, « Métropole et mentalités » (1903). Aujourd'hui, on est en droit de reprendre ce terme de « ville-mère » (étymologiquement) plutôt que de ville, certainement dépassé par l'urbanisation de la planète dans ses formes d'extension spatiale et de densification centrale (Ghora Gobin, 2008 et 2012). C'est en effet par la métropolisation que s'opère le renforcement des niveaux supérieurs du système urbain résultant des économies d'échelle et d'agglomération, des avantages comparatifs, de l'accessibilité aux réseaux qui irriguent les relations sociales et économiques aux niveaux nationaux et mondiaux (Castells, 1998). Par leur connectivité, les métropoles mondiales sont souvent des foyers d'innovation, des places culturelles, dominant l'arrière-pays, s'inscrivant dans des formes de gouvernance métropolitaine et s'avérant « plus grandes que l'Etat » (Le Galès et Lorrain 2003). Leur connectivité (Veltz, 2005) les intègre au niveau supérieur de la hiérarchie : métropolisation rime avec mondialisation des échanges et des populations. En s'inscrivant dans les réseaux de l'économie mondiale, la métropolisation modifie

⁶ ENHR, European Network of Housing Research, <http://enhr.net/>

l'ancrage local, régional ou national des villes. Les métropoles, animées par la concurrence économique, rivalisent dans la production d'images et de récits confirmant leur rang dans le classement mondial des villes.

Cependant, la métropolisation ne se limite pas à l'extension spatiale de la ville même si c'est la forme la plus reconnue. Certes, les phénomènes d'étalement urbain impliquent dans de nombreux cas des discontinuités et des hétérogénéités urbaines, multipliant en périphérie les centralités secondaires. Mais, le renforcement des centres anciens des villes européennes n'est en pas moins au cœur du processus car il est le lieu du mouvement de concentration de populations, d'activités, et de valeur. Il est traversé par la division sociale du travail et les inégalités de position. En effet, à l'échelle locale, les métropoles sont le théâtre de dynamiques sociales et spatiales différenciées de fragmentation et de ségrégation qui se traduisent par des enjeux d'aménagement liés à l'étalement urbain, aux mobilités croissantes et aux pollutions de tous ordres. Dans beaucoup de villes européennes, des études récentes montrent que les populations pauvres continuent à habiter les centres anciens⁷

Ainsi, la métropolisation n'est pas le simple aboutissement logique d'un système de peuplement favorisant la concentration, mais le résultat de dynamiques économiques et géographiques du marché de l'emploi, du logement, des transports, qui sont aussi marquées par l'incertitude. La métropolisation, c'est aussi les phénomènes de désindustrialisation, de restructuration économique au profit du tertiaire ainsi que certaines formes de décentralisation d'emplois et d'activités sur l'ensemble du territoire, y compris en périphérie. En outre, les métropoles interagissent. D'une part, la diversification des activités de la « ville-région globale » (Sassen 1991) explique et participe à la mise en réseau des métropoles. D'autre part, la métropolisation se traduit par une polarisation et une fragmentation des populations urbaines qui explique la concentration spatiale de la pauvreté dans certains îlots comme les processus de mise en valeur qui en touchent d'autres, parfois très proches.

Au cœur de cette dynamique d'« implosion-explosion » associant concentration, urbanisation diffuse et interconnexions (Brenner 2015) et de « destruction créatrice » (Harvey, 1976) inhérent au processus de néo libéralisation, des quartiers-métropoles expérimentent une certaine résistance - dont on montrera ici les dimensions, les lieux, les acteurs et les formes.

⁷ Selon Louis Maurin, directeur de l'Observatoire des inégalités, c'est à l'intérieur des grandes villes, et non à leur périphérie lointaine, que vivent les plus pauvres. La plus grande richesse de quelques quartiers favorisés y côtoie l'extrême pauvreté. http://www.inegalites.fr/spip.php?page=article&id_article=2024

Voir aussi l'éditorial de Louis Maurin sur le site de l'Observatoire des inégalités, 17 juin 2014 : http://www.inegalites.fr/spip.php?page=article&id_article=1957, consulté le 15 mars 2016

CHAPITRE 2. DES DYNAMIQUES URBAINES CAPITALES : REALITES VECUES DE GENTRIFICATION ET DE MARGINALISATION

A. La métropolisation par le bas

L'appel à projet de cette recherche⁸ nous invitait à « *nous pencher sur la ville ordinaire et nous consacrer aux individus et aux portions d'espace souvent impensés dans les travaux sur l'urbain, postulant en effet que, malgré leur faible visibilité, ils jouent également un rôle, non négligeable, dans la métropolisation.* »

Tout en souscrivant à cette proposition théorique, nous nous sommes écartés de la notion de « *quartiers tremplins* » évoqués par l'appel d'offre. Selon celui-ci « *ils seraient adaptables et offrent des opportunités à des populations, souvent démunies: accès à la ville centre et à ses opportunités, possibilité d'exercer une activité économique, logement bon marché, constitution de réseaux de solidarité... Ils remplissent des fonctions particulières d'intégration à l'urbain mondialisé (...) loin d'être de simples « verrues » de la ville ils seraient constitutifs de l'urbain* ». En posant finalement l'idée que l'urbain serait « *la ville résiliente* » l'appel d'offre nous incitait à observer de « *nouveaux agencements sociaux et spatiaux* », des « *leviers des transformations* ».

Or, s'il n'y a pas opposition entre la métropolisation, trop facilement décrite comme une dynamique d'homogénéisation sociale et spatiale, d'une part, et ces centres anciens populaires transformés par une gentrification qui ne laisserait place à aucune autre réalité, les processus que ces quartiers connaissent ne relèvent ni d'une certaine qualité standardisée de la vie urbaine identifiée à la concentration d'activités tertiaires (modèle de la city), ni des caractéristiques de la ville créative (Florida, 2004), ni de ce dont Jacques Lévy discute dans plusieurs publications, à savoir le gradient d'urbanité (Lévy, 2003, Lévy et Lussault, 2013). Si la notion de gradient d'urbanité implique trois idées essentielles : « celle que la mesure de l'urbanité est possible, qu'elle peut apporter un principe de classement des espaces sur un seul axe et enfin que les différences entre classes ne sont pas toujours tranchées mais peuvent se situer sur un continuum » et que « par rapport à un maximum supposé, la perte de densité et de diversité vont généralement de pair », certains quartiers de centre ville sont à la fois denses et diversifiés.

⁸ Appel à propositions de recherche du 18 octobre 2013, « La ville ordinaire et la métropolisation », Ministère de l'écologie, du développement durable et de l'énergie, DGALN, Plan Urbanisme, Construction Architecture.

C'est donc plutôt la capacité d'accueil, l'hospitalité inscrite dans des systèmes de lieux et de liens sociaux, qui autoriseraient des populations pauvres et souvent migrantes, à vouloir « rester en centre-ville », quel que soit le prix à payer. C'est donc par les populations et non les territoires que la recherche propose d'aborder cette problématique.

Dès lors l'explication structurelle de la métropolisation, qui s'est avérée utile par l'identification d'enjeux à l'échelle du monde, nous semble devoir être complétée, voire le cas échéant corrigée, par une approche des logiques d'acteurs « par le bas ». En effet, certains individus et groupes trouvent dans des arrangements sociaux et des avantages liés à leur localisation, des moyens de compenser le manque de ressources économiques, de s'adapter à ces changements urbains et de résister aux processus d'éviction portés par le phénomène de gentrification (Atkinson et Bridge, 2005; Slater, 2006). La question des formes de résistance reste peu explorée par les recherches urbaines francophones sur la gentrification⁹. En effet, en se polarisant sur les classes moyennes arrivantes, les travaux n'étudient guère les diverses stratégies déployées par les populations plus modestes pour rester dans les centre-ville, selon le prix qu'elles sont prêtes à « payer », en occupant par exemple un logement de mauvaise qualité dans l'attente d'un relogement – ce pourquoi la question du logement nous semble cruciale (Dietrich-Ragon, 2012) - ou en investissant l'espace commercial qui leur reste (encore) ouvert. Alors que se multiplient les annonces sur la fin de la centralité populaire et la diffusion du « pastiche authentique » (Zukin, 2009 ; 2011) par des « gentrificateurs » souvent indifférenciés, n'est-il pas intéressant d'explorer les dynamiques de résistance de certains milieux populaires, du double point de vue des narrations et des pratiques ? Pour quelles raisons émergent-elles ? Quelles sont les logiques qui les sous-tendent ? Par quelles catégories populaires sont-elles portées ? Comment les personnes perçoivent-elles ces changements ? Que représente pour elles ce territoire intégrant différentes fonctionnalités urbaines ? Et comment s'adaptent-elles individuellement et collectivement pour faire face à ces changements et se maintenir dans ces territoires ? Avec quels effets sur les parcours sociaux et résidentiels des individus mais aussi, sur les changements urbains à l'œuvre ?

⁹ En revanche dans la littérature scientifique anglo saxonne : Doucet, Brian (2009): Living through gentrification: subjective experiences of local non-gentrifying residents in Leith, Edinburgh, *Journal for Housing and the Built Environment* 24, 299-315.; Christmann, Gabriela B. / Ibert, Oliver (2012): Vulnerability and Resilience in a Socio-Spatial Perspective. A Social-Scientific Approach. *Raumforschung und Raumordnung* 70, 259-272; Pearsall, Hamil (2012): Moving out or moving in? Resilience to environmental gentrification in New York City. *Local Environment. The International Journal of Justice and Sustainability* 17 (9), 1013-1026; Pearsall, Hamil (2013): Superfund Me. A Study of Resistance to Gentrification in New York City. *Urban Studies* 50 (11), 2293-2310.

B. Au-delà du quartier métropolitain

Pour répondre à ce questionnement, la notion de « quartier métropolitain » inspirée par le modèle que Burgess proposa pour Chicago (1925), avec son loop, ses quartiers communautaires et ses espaces résidentiels aisés périurbains, nous semble pertinente pour décrire un espace en « crise » perpétuelle, caractérisée par la pénurie du logement abordable avec son cortège de problèmes associés (logements dégradés, emplois et état civil précaires, familles fragilisées, problèmes de santé), ainsi que par les dynamiques d'invasion/succession (transition zone) et les apports migratoires d'un « espace accueillant » (on s'attardera plus loin sur cette expression). Il nous semble toutefois que cette théorie souffre d'une vision trop étroitement localiste des effets de quartiers (Bacqué et Fol, 2007) qui peine à considérer que les activités sociales s'expriment sous forme de territoires de vie dans lesquels l'individu n'est pas *stricto sensu* caractérisé par son lieu de résidence, mais aussi par le réseau des lieux et des liens qui soutiennent son mode de vie (résidence, travail, sociabilité, loisir) (Albrow, 1997 ; Charmes et al., 2013). Les recherches mettant en relief ces dimensions, qu'elles relèvent de la biographie et de l'entourage (Bonvalet, 2012), des espaces de vie (Authier et al, 2001 ; Robette, 2012) et des sociosphères liant plus efficacement que les « communautés », les personnes et les lieux montrent bien que la notion de quartier est à remettre sur le métier. Elle l'est d'autant plus que les études prenant les territoires de vie au sens large comme unité d'observation, illustrent la multiplicité et la complexité des flux entre la périphérie et la ville centre - dont les rapports ne relèvent pas seulement de la fonctionnalité et de la domination du centre.

De plus, et bien que la question du logement soit au cœur de notre propos, il n'est guère possible d'étudier la volonté de « rester en ville » sur le seul plan résidentiel, comme si la présence intermittente par la fréquentation des commerces et des équipements d'un espace dans lesquels on a habité, ou dans lesquels réside une de nos relations, ne suffisait pas pour habiter d'une certaine façon le quartier ou le territoire (Giroud, 2007). Plutôt que d'étudier « des habitants voulant rester en ville », notre recherche se penchera plus largement sur des modes d'occupation de l'espace qui correspondent à des pratiques différenciées de la ville. Ainsi les quartiers anciens sont autant caractérisés par une occupation « sociale » (Young et Willmott, 1957), une occupation « culturelle » (Raulin, 2000), une occupation « ostentatoire » (ibid), une occupation « en réseaux » (Tarrius, 1992), toutes ces modalités pouvant coexister de manière à produire une ambiance locale (Bourdin, 1984 et 2008) favorable à une résilience des lieux.

Enfin, le terme « tremplin » nous paraît inscrit dans une vision mécanique et spatialiste, comme si tout quartier devait, en fonction de certaines caractéristiques, être considéré comme propice à l'ascension sociale et à l'intégration dans la société urbaine et nationale. Or, les dynamiques de transformation territoriale, qui sont en partie le

produit des pratiques urbaines des ménages – résidents et usagers – elles-mêmes relatives à des trajectoires de vie, s'avèrent sur le temps court plus complexes que l'invasion/succession qui reste un modèle structurel relevant de processus longs.

Entre la vision négative des « quartiers ghettos » et celle positive des « quartiers tremplins », il est judicieux de s'intéresser ici moins aux effets de structure qu'aux populations qui, en faisant usage des lieux et y tissant des liens, développent des capacités de résistance et de résilience à la métropolisation. Ainsi, au quartier intégré sur le plan de la construction des modes de vie et des intentionnalités politiques (Authier, 2008), on préférera décrire des sociosphères articulant des cosmopolitismes locaux (Silver, Clark et alii 2006).

C. Résilience et/ou résistance à la gentrification

Dans ce cadre, la gentrification qui devient un concept d'autant plus médiatique qu'il permet d'évoquer un grand nombre de phénomènes comme la montée des prix immobiliers, l'essor ou le déclin des classes moyennes, leurs modes de consommation, le déplacement des couches à faible revenu, les rapports entre le centre et la périphérie, entre la capitale et la province, entre les banlieues défavorisées et les noyaux historiques reconquis, mérite d'être examinée tant comme une réalité vécue qu'un récit qui produit des effets au-delà du monde académique (Casillo et Fijalkow, à paraître).

De même, le récit de la marginalisation ne prend guère en compte ce qui à la fois tient les populations du quartier (services, liens amicaux, lieux, et aménités), ce à quoi ils tiennent (des ressources qui leur permettent de défendre leur place) et ce qui permet à ces quartiers de ne pas se refermer, grâce à un subtil équilibre présent dans les scènes quotidiennes impliquant le peuplement, les commerces et les espaces publics et privés.

Par exemple, dans chacun des quartiers étudiés dans leur périmètre consolidé par les pratiques (Authier et al., 2006), la Goutte d'or à Paris, le quartier Heyvaert à Bruxelles, la Mouraria à Lisbonne, et le Volkert et Alliertenviertel à Vienne, les processus de réhabilitation et/ou de recomposition spatiale engagés, qui révèlent plutôt une lente érosion du logement inconfortable et de passage, accusant encore un fort différentiel avec le reste de la ville et de l'agglomération, associée à une intervention publique dans le domaine du logement, continuent d'abriter des activités commerciales, en partie tournées vers une clientèle populaire et migrante drainant des mobilités en provenance du périurbain. Dans le contexte combiné de la transformation des quartiers urbains centraux et de la « crise immobilière » qui touche les métropoles mondiales, ces quartiers continuent d'offrir (et peut-être d'autant plus) des formes d'accueil (hébergement, colocation, sous location) et de sociabilité (commerces, restauration, lieux associatifs aménités diverses) susceptibles de consolider leur place dans le processus de métropolisation.

C'est pourquoi nous proposons une recherche qui permette de mettre à jour les relations entre résilience et résistance dans les quartiers urbains centraux aux prises avec la métropolisation. Dans quelle mesure ces qualités, ou capacités des personnes (Nussbaum, 2006) - habitants et usagers, actuels mais aussi passés - sont-elles susceptibles de rendre, par leurs pratiques, les quartiers eux-mêmes résilients et résistants ? Pour cerner ce qui tient socialement de manière ordinaire dans ces espaces, et comment cela tient, nous proposons une démarche comparative internationale permettant de soumettre au même questionnement des quartiers européens concernés par des changements dont, par hypothèse, les causes sont comparables (mondialisation, métropolisation, transformation des gouvernances nationales et locales), mais aussi les conséquences en termes d'effets sociaux et de prise sur le changement (Mac Kinnon and Driscoll Derickson, 2012 ; Sánchez-Jankowski, 2008).

On peut donc faire l'hypothèse que des formes nouvelles de « rester en ville », qui relèveraient moins des logiques traditionnelles du quartier tremplin (voir infra) que des espaces de vie élargis (Frémont, 1974 ; Robette, 2012), pourraient être relevées en mettant en regard :

- des entretiens sur les parcours de vie de personnes et de familles habitant dans le quartier au moment de l'enquête, et particulièrement celles qui luttent pour s'y maintenir en développant des stratégies résidentielles (selon des logiques familiales, amicales, professionnelles), ainsi qu'auprès de personnes et de familles dont la présence dans l'espace public et leur attachement au territoire (manifesté par leurs activités et leurs pratiques de certains lieux) expriment et ancrent leur volonté de « rester en ville ».
- des observations situées sur ces « lieux ressources » précédemment identifiés, qui peuvent être reliés les uns autres et faire système pour des individus ou des groupes. Par hypothèse non nécessairement localisés dans le quartier, ils peuvent faire pont avec d'autres lieux et offrir des spécificités et des ressources, comme les lieux plurilingues en opposition aux lieux monolingues (Blommeart et al. 2005).
- l'identification, grâce aux entretiens et à l'observation, de « systèmes de liens » inhérents au quartier d'accueil dont l'hospitalité et la tolérance à l'autre constituent le fondement de la qualité de vie, générant des solidarités, des circuits courts d'entraide reliés à des espaces élargis de communication, à partir du quartier mais pas nécessairement limités au quartier, et au contraire par hypothèse mondialisés (Albrow 1996 ; Bhabha 2007 ; Massey 2007).
- l'exploration et l'explicitation du regard des personnes qui ont affaire au quartier à un titre ou à un autre (habitants, commerçants, salariés, élus) et des idées qu'ils se font, plus particulièrement, des changements en cours. Ces idées seront sollicitées au cours des entretiens semi-directifs, mais aussi approchés par des conversations informelles in situ, et une technique de recueil de photographies collaborative, complétés par l'inventaire de sites web associatifs.

En définitive, si ces territoires peuvent être promotionnels, c'est non seulement parce qu'ils offrent des possibilités concrètes que parce que les intéressés les perçoivent comme tels et ajustent leurs pratiques en fonction. En effet, la morphologie sociale (Halbwachs, 1950) autorise à s'intéresser dans une optique pragmatiste à ce que les personnes concernées considèrent comme « utile », aux territoires et aux lieux et offrant une « prise » à leurs pratiques (Joseph, 1997). Ainsi, c'est le récit du changement urbain énoncé par les individus, qui produit des réalités et potentiellement un collectif de connaissance, de reconnaissance et d'action.

CHAPITRE 3. DES QUARTIERS RESISTANTS ?

A. Résilience, résistance, hospitalité : une autre approche de la métropolisation est possible

Le thème de la résistance des populations au changement urbain parcourt la littérature sociologique de langue française depuis Halbwachs (1950), Coing (1966), Gans (1962). La résistance s'exprime par le rejet du changement, le détournement ou la transgression des normes, le refus. En relevant que la résistance est consubstantielle à la notion d'existence, Matthieu Giroud (2007) montre que la résistance peut certes exprimer la volonté d'une personne, une intention, sans que les actes suivent nécessairement. Elle peut aussi être non intentionnelle, opérant via des pratiques ordinaires et entretenant une appropriation spatiale.

Dans une telle perspective, le concept de résilience renvoie moins à une pratique intentionnelle et, surtout, collective, que la notion de résistance. Il invite par ailleurs à relever les ressorts positifs de l'accommodement qui conduisent des individus à surmonter leurs difficultés en développant des pratiques qui permettent d'accepter et de dépasser ces difficultés en s'appuyant sur elles. La critique de l'usage de cette notion dans l'action publique incite cependant à la prudence dans son utilisation systématique comme outil de régulation des problèmes engendrés par les transformations urbaines (Mac Kinnon et Driscoll Derickson, 2012). Dans les quartiers anciens en transformation, les pratiques de résistance et de résilience peuvent conduire certains habitants à accepter de manière pragmatique de plus mauvaises conditions de logement pour « rester en ville » et bénéficier de ses aménités (Henrio, 2013). Elles peuvent amener d'autres populations qui n'y habitent plus, ou qui même n'y ont même jamais habité, à continuer à fréquenter l'espace commercial du quartier au prix de long temps de transport (Chabrol, 2011). D'autres peuvent s'investir dans le tissu associatif local et s'engager dans des actions collectives (habitantes, commerçantes, etc.) dans le but de s'opposer, tout au moins d'infléchir, les transformations en cours (Bacqué et Fijalkow, 2006 ; Rose, Germain et alii, 2013). Enfin, d'autres encore peuvent se satisfaire des transformations en cours de la population, de l'espace public et commercial, et du bâti, en les pensant uniquement comme des évolutions positives pour le quartier, notamment par l'effacement progressif de son stigmat, et par effet de ricochet, pour eux (Launay, 2011). Ces choix liés à l'habitat et à l'environnement urbain immédiat renvoient à des projets résidentiels incertains qui conduisent justement à interroger la notion quelque peu téléologique de projet résidentiel (Authier et Lévy, 2001) au profit d'une approche des pratiques quotidiennes et des actions collectives locales (Bacqué et al. 2011). Ces exemples montrent que la résistance et la résilience se fondent sur une compétence habitante qui est à la fois un savoir pragmatique face à une lecture de la situation présente et une vision stratégique par laquelle on envisage le futur à partir du présent. Ce sont en effet les manifestations du changement au quotidien de la ville ordinaire

(nouvelles constructions, réhabilitations, commerces ouverts ou fermés, équipements) qui sont alors mobilisées.

Ainsi, l'étude de la résilience ne peut être envisagée qu'au regard de la lecture qu'ont les intéressés des transformations locales et des pratiques qu'ils développent de manière à faire de ces transformations des éléments positifs pour eux-mêmes. La capacité narrative est importante pour saisir la manière dont équilibres et ruptures d'équilibre sont vécus par les habitants (Massey, 2007 ; Goldstein, Wessells, Lejano et Butler 2012). Cette lecture de la ville (Roncayolo, 2002) peut être mobilisée par des entretiens, mais aussi par des commentaires de photographies donnant accès au sens que les habitants donnent individuellement à la transformation de l'habitat et du cadre bâti, à l'évolution de l'offre commerciale et des espaces publics. Nous travaillerons sur l'hypothèse que les différentes interprétations d'un cliché révèlent en effet la diversité des points de vue produits par la variété des trajectoires sociales et personnelles relatives à chaque individu (Conord, 2007 ; Launay et Nez, 2014). Dans le même temps, c'est à partir de cette narrativité que peuvent se développer des collectifs s'identifiant par leurs problèmes et leurs lectures communes du contexte – ce qui les conduit à des formes manifestes de résistance par l'inscription dans des mouvements sociaux revendicatifs.

En effet, les territoires qui nous intéressent ne sont pas frappés de grands gestes urbains et architecturaux. Fidèles à « l'urbanisme doux » (Lacaze 2012), les édiles y ont préféré une recomposition lente, accompagnant la recomposition du bâti avec des subventions et des prêts aux propriétaires, la mobilisation d'équipes d'accompagnement, des messages annonçant une transformation (Bacqué et Fijalkow 2006), comme en atteste par exemple la remise à flot du cinéma le Louxor à la Goutte d'Or. Pour autant, de réels processus de transformation sont en cours, attestant statistiquement d'une gentrification de ce quartier (recensement de la population à l'IRIS 1990, 1999, 2008). Mais celle-ci est encore incertaine ; elle opère par vagues réduisant l'espace populaire puis se retirant pour ensuite le recouvrir à nouveau. Or, si le mouvement des vagues ne donne guère l'impression d'une érosion du rivage, on peut s'interroger sur la lecture qu'en font les habitants les plus pauvres, eux dont la vie quotidienne dépend, au moins en partie, des aménités offertes par les lieux, tant pour se loger que pour s'approvisionner. S'ils doivent ou peuvent résister ou devenir résilients, encore faut-il savoir sur quelles réalités se fondent actions et capacités. Nous pensons que cette réalité sociale est construite à partir de schèmes et de filtres d'interprétation ancrés dans les interactions sociales (Berger et Luckman, 1966). La disparition d'une supérette, le changement des horaires de bus, l'ouverture, la création, le redéploiement ou au contraire la fermeture d'un équipement public, les déplacements symboliques des commerces en fonction d'un changement potentiel de clientèle sont autant d'indices visibles du changement qui façonne cette réalité et, en la faisant exister aux yeux d'autrui, lui donne toute son acuité. De la résilience éventuelle des individus et des ménages, peut-on conclure à une résilience des espaces ? Il y a un saut qualitatif dans le raisonnement qui amène à considérer que la résilience relève de la relation de l'espace

matériel à son ou ses groupes. Mais si la résilience peut être constatée, ses déterminants demeurent obscurs, tant individuellement que collectivement. C'est en tenant compte de ces limites que notre recherche suppose, hypothèse déjà élaborée ci-dessus, que les systèmes de lieux et de liens constituent les lignes de force d'un courant intégré à la métropolisation. Si celle-ci ne constitue pas un choc comparable à ce que les spécialistes de la résilience urbaine étudient d'ordinaire à la suite de grandes catastrophes (Vale et Campanella, 2002), les processus induits par la notion font sens et notre recherche consistera précisément à en fixer les contours.

B. Les lieux et les liens : l'hospitalité comme analyseur des relations sociales

Notre point de vue qui privilégie l'entrée par les personnes (*people matter* !) permet de mobiliser l'hospitalité comme un analyseur pertinent des relations sociales, et particulièrement celles qui ont cours dans des contextes marqués par différentes formes de précarité ou de vulnérabilité. Traditionnellement travaillée par les philosophes et les anthropologues, les premiers s'interrogeant sur les relations entre éthique et politique, les seconds sur la portée du don et des échanges qu'elle instaure, l'hospitalité revient aujourd'hui sur la scène publique à la faveur de la mondialisation, de l'accroissement des inégalités et de la révision des politiques d'immigration. Il n'est donc pas étonnant que son lexique se trouve largement mobilisé, le renforcement des frontières allant de pair avec une interrogation sur la consistance du vivre-ensemble et des solidarités.

Depuis une vingtaine d'années, les travaux mobilisant le concept d'hospitalité se sont multipliés, reprenant en les actualisant des questions anciennes en référence plus ou moins étroite avec les lignes d'analyse rappelées ci-dessus ou en suivant la piste, moins explorée en France, des liens entre commerce, tourisme, mobilité et hospitalité ¹⁰.

Sur la voie d'une sociologie tôt développée outre-Atlantique, nous postulons l'intérêt de l'observation des relations sociales en termes de compétences de coopération (Sennett 2012), et nous retenons, tant sur le plan méthodologique que théorique, les avantages de l'approche interactionniste (Goffman 1967) mais sans négliger les points de conjonction entre micro et macro (Cicourel 1973), et l'intérêt pour la langue en ce qu'elle recèle de nécessité d'accueillir (Gumperz 1989) pour mener à bien observations et analyses. Tenant de la norme et de la relation intersubjective, du politique et du sensible, possédant à la fois une temporalité et une spatialité, l'hospitalité est horizon et valeur, mais aussi lois, règlements, et pratiques. Si l'hospitalité est bien une figure ambivalente du lien social, ses manifestations sont difficiles à saisir. De plus, on relève un paradoxe, celui de la faible visibilité des pratiques sociales d'engagement intersubjectif faisant entrer en jeu l'accueil d'autrui, si on la met en rapport avec la forte

¹⁰ Voir par exemple *Mobilizing hospitality. The Ethics of social relations in a mobile world*, coordonné par G. Molz et S. Gibon, Ashgate Ltd., 2007.

présence du référentiel humanitaire et la valorisation de la générosité et de l'engagement sous des formes diverses. Comment procéder, dès lors, pour mettre en œuvre une approche d'autant plus nécessaire qu'elle s'inscrit en faux contre celles qui abordent le lien social en termes d'exclusion, voire de désintégration, et qui souvent privilégient le synchronique (état) au détriment du diachronique et du différé (processus), et les logiques que l'on pourrait dire d'imposition au détriment des logiques de réciprocité et de coopération ? Saisir l'hospitalité dans ses manifestations ordinaires (Gotman, 2001) suppose de se placer au bons endroits, ou de recueillir les récits des espaces où les transactions ont lieu, où une offre de temps, d'attention, d'écoute, de service, de place, est proposée, reçue, remise en circulation dans une société « vue du don » (Mauss, 1924), avec des effets de reconnaissance susceptibles de connaître des prolongements dans le temps et dans l'espace. L'hospitalité témoigne d'un horizon commun, celui de l'attente d'un accueil reçu et donné, dont les limites sont réglées par le dehors (lois, règlements, marchés) mais par hypothèse, aussi par le dedans (relations). Le recours à l'hospitalité se justifie aussi par la prise que la notion permet à l'examen de la confrontation entre le nouveau venu et le déjà-là, entre l'avant et le présent, faisant appel à la mémoire, et entre le dedans et le dehors (domicile, espace public). L'en-dehors des quartiers, autrement dit sa capacité d'exclusion (Raffestin, 1997) est ici, par hypothèse, limité par l'extension du domaine de l'accueil. La prise en compte des qualités hospitalières/inhospitalières des personnes et des espaces ouvre sur une intelligibilité plus grande de ce que l'hospitalité fait (ou refuse) aux personnes ou aux groupes (Gotman, 2001 ; Levy-Vroelant, 2013). La mobilisation du concept d'hospitalité entend donc répondre à des questions fondamentales sur la consistance du lien social, sa « moralité » (Durkheim, 1893), sa réactivité aux responsabilités individuelles et collectives, et plus récemment son rapport à l'altérité et ses compétences d'accueil (Gotman, 2001). L'extension du domaine de l'hospitalité à travers la notion polysémique d'accueil peut permettre de saisir les formes sociales de l'hospitalité *in situ* lorsqu'elle est le fait non plus d'un maître ou d'une maîtresse de maison, mais d'une « puissance invitante » quelle qu'elle soit. Les réflexions sur la « ville hospitalière »¹¹ se situent précisément à ce point d'intersection où l'accueil sans hospitalité interroge les qualités des espaces publics et les « dispositifs » dédiés, mais aussi les régulations informelles résultant de coprésences tolérées, agréées, voire recherchées. Les travaux des sociologues ouvrent ainsi la perspective de l'hospitalité comme principe traversant, non relégué à la sphère du don et de l'intimité domestique, mais au contraire présent dans la sphère marchande et les espaces publics.

Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse d'une hospitalité de résistance avec les systèmes de valeur et les constructions imaginaires sur lesquels elle s'appuie. Il s'agit donc de concentrer l'observation sur les espaces, formes et expériences ordinaires dans et par lesquels la relation à autrui suspend le jugement et improvise à la faveur d'une situation d'ouverture nécessairement éphémère et vulnérable : logements de passage (Lévy-

¹¹ Voir *Communications*, vol.65, 1997, consacré à la question de l'hospitalité.

Vroelant, 2000), hébergements plus ou moins affinitaires (Lévy-Vroelant, 2012), hôtels, pensions et garnis mais aussi tous les lieux d'externalité de fonctions aujourd'hui domestiques: bains-douches (Lévy-Vroelant, 2015), laveries, cafés restaurants, petits commerces d'alimentation si caractéristiques des quartiers populaires (Coing, 1966). Ce choix n'est pas sans conséquences tant épistémologiques que méthodologiques. Travaillant sur l'hospitalité, le chercheur s'engage sur les terrains avec la double contrainte qu'il doit d'abord se faire accepter comme hôte avant de pouvoir aborder des pratiques qu'il ignore, et qu'il doit aussi sortir de ce statut qui en fait un obligé. L'entrée en conversation (Gumpers, 1989) devient une nécessité, et les techniques de recueil de matériau classiques, telles que l'observation, l'entretien et la tenue de carnets de bord, se conjuguent toujours avec des procédures ad hoc qu'une posture d'ouverture hospitalière permet d'inventer in situ. L'adoption d'une écoute empathique (Back, 2007) est décisive. La prise en compte du silence et des figures du récit ; la situation conversationnelle et le croisement des points de vue; la mise en place d'espaces d'énonciation et d'auto-documentation audio-visuelle, sont autant d'options significatives de l'acceptation d'une compétence interactionnelle des acteurs. Ainsi, la prise en compte de la dimension hospitalière nous conduira à considérer les identités narratives comme « capacité », ramenant à un aspect de la résilience qui fait « l'homme capable » (Ricoeur, 2004) et, le cas échéant, aux sources d'une mémoire collective constitutive de ces espaces (Lévy-Vroelant, Barrere, 2012). En définitive, nous nous intéressons à des populations confrontées à la difficulté de « rester en ville » dans un contexte marqué par la mondialisation, la métropolisation et la transformation des gouvernances locales, mais aussi en raison de l'érosion de l'offre de logements de passage, inconfortables mais bon marché.

Ainsi, nos hypothèses de travail s'établissent en quatre points. Il importe tout d'abord de prendre en considération les marques, signes, expressions et naturellement récits d'hospitalité comme susceptibles de qualifier le rapport entre les lieux et les liens. Ensuite, il convient de sortir du quartier, échelle trop restrictive si l'on veut saisir les dynamiques sociales, économiques, familiales, le rapport entre territoires et espaces de vie. Il est nécessaire – troisième point - de tenir compte des aménités dans le sens de qualités urbaines propres à certaines populations et à certains lieux et pour cela, sortir de la dimension des aménités limitée aux infrastructures et aux éléments de confort, voir de luxe. Enfin, la formule adoptée : « *people matter* », indique le recentrage opéré sur les gens, et plus exactement ce qu'ils disent de leurs pratiques, de leurs croyances, de leurs préférences et de leurs révoltes, de leur expérience d'habitants ou de familiers du quartier.

CHAPITRE 4. COMMENT NOUS AVONS CHERCHE : DU RECUEIL DE LA PAROLE A L'ECRITURE

S'il est peu fréquent que les chercheurs dévoilent intégralement leur méthode, nous avons, étant conscients que les modes de production des données interfèrent fortement avec celles-ci, décidé de lever ici les secrets de fabrication. En effet, la question de l'organisation des groupes est souvent posée par les sciences sociales, qui en ont fait une spécialité, mais l'on peut aussi s'interroger sur les formes de coopération que celles-ci sont en mesure de développer dans le cadre d'une éthique de l'écoute et de la reconnaissance à contre-courant des processus d'individualisation (Sennett, 2014). Mener une telle expérience nécessitait, en même temps, d'inscrire la stratégie de recherche dans celle des relations de travail.

A. La constitution d'un collectif de recherche

Quatre quartiers d'étude pour quatre équipes de recherche

Le choix des terrains – péricentraux, caractérisés sur une longue période comme quartiers d'immigration et en proie à une gentrification au moins débutante – s'est effectué en partie par affinités de recherche. Partant du CRH-LAVUE¹² où les deux coordinateurs de l'équipe, travaillant de longue date ensemble, avaient identifié des éléments de réponse à l'appel d'offre du PUCA, le spectre européen nous a conduit au choix de Vienne et de Lisbonne, tant par leurs positions géographiques opposées que par leurs contrastes urbains en termes de gouvernance, de politiques de l'habitat et d'accueil des migrants. Le fait de connaître les collègues, reconnus internationalement et rencontrés dans le réseau européen sur le logement¹³ a permis d'échanger rapidement. Le cas de Bruxelles s'est ajouté ensuite grâce à un second réseau personnel de jeunes chercheurs, le quartier Heyvaert représentant dans notre panel de quartiers une gentrification plus rapide et plus volontariste de la part des pouvoirs publics. À ce cadre comparatif bien établi, nous avons ajouté un quartier qualifié de miroir, celui de Florentine à Tel-Aviv. S'il n'est pas au centre de la toile que nous dessinons, les récits de la gentrification de ce secteur populaire et marginal de la ville dite blanche depuis son inscription au patrimoine mondial de l'Unesco en 2003 sont venus en écho à ceux que nous recueillions en Europe (Rozenholc, 2009 et 2014).

La Mouraria à Lisbonne est un quartier socialement fragmenté, où les contrastes sont aujourd'hui exacerbés par la pression du tourisme et de la gentrification. À la mauvaise réputation du quartier liée à la prostitution et à divers trafics se surimposent une image

¹² Le Centre de recherche sur l'habitat est une des composantes de l'UMR 7218 LAVUE-Laboratoire architecture ville urbanisme environnement, <http://www.crh.archi.fr/>.

¹³ ENHR, *European Network of Housing Research*, déjà menti (onné).

ethnique « multiculturelle » (par la surreprésentation des migrants et ressortissants des anciennes colonies) souvent valorisée et publicisée, mais aussi l'idée d'un quartier « typique » où le « traditionnel » – le *fado* par exemple et certaines de ses grandes figures – est récupéré, voire réinventé (Galhardo, 2014). Du point de vue urbain, ce quartier a fait l'objet, dès les années 1940-1950, d'opérations de démolition d'envergure puis, à partir des années 1980, d'une réhabilitation via l'intervention sur le patrimoine bâti. Dans les années 2000, de nouveaux diagnostics ont souligné la densité, l'insécurité, le vieillissement de la population, le nombre de logements vacants, la rotation des habitants (plus de deux-tiers des ménages y sont locataires alors que, dans le reste de la ville, les propriétaires sont majoritaires), la pauvreté et le manque d'équipements culturels et d'espaces publics. La volonté politique « d'ouvrir » ce territoire et de « casser le stigmate » en chassant les « problèmes » s'est traduite par la volonté d'y faire venir de nouvelles populations.



Une rue de la Mouraria à Lisbonne. Photo Sylvaine Conord

A Vienne, le quartier Volkert et Alliiertenviertel s'est construit entre deux gares dans les années 1880. Porte d'entrée des immigrés de l'intérieur sous l'Empire, il a longtemps été un quartier ouvrier et juif. Après-guerre, le quartier s'est dégradé en même temps que

s'y installaient d'autres travailleurs immigrés. Aujourd'hui, on observe deux développements parallèles : la gentrification et l'installation de migrants d'ex-Yougoslavie, de Turquie, et plus récemment, d'Asie et d'Afrique. Comme les autres populations précaires du quartier, ces derniers sont locataires dans le secteur privé et donc directement menacés par la pression immobilière. Le quartier est aussi marqué par une population étudiante avec des galeries d'art et des espaces de travail partagés. Les commerces « ethniques » sont nombreux, de même que les services liés à internet : cafés, Western Union, fastfood, taxiphones, etc.



Place Volkert vue de haut Photo Sylvaine Conord

À Bruxelles, le quartier Heyvaert, à cheval sur deux communes (Molenbeek et Anderlecht), est un ancien faubourg industriel et ouvrier. Aujourd'hui, c'est un quartier où les revenus moyens sont très bas et où la proportion d'étrangers (plus de 40%) et d'immigrés est très forte. Ainsi, le quartier compte deux fois plus d'habitants africains que Matonge, pourtant connu pour être « le » quartier africain de Bruxelles. Très bien situé – à moins d'un kilomètre du centre, à proximité du canal, du marché des abattoirs, des gares du Midi (la plus grande de Belgique) et de l'Ouest –, c'est actuellement un site en transformation. Depuis quelques années, une série de projets prônant la reconversion d'un quartier volontiers dépeint dans la presse et les discours politiques comme « paralysé » par le commerce des voitures d'occasion vers l'Afrique, s'y déploient en effet. Heyvaert se trouve par conséquent au centre d'un empilement d'opérations : projets commerciaux et économiques sur le site des abattoirs et du marché (pour 2020) programmes de logements (privés, publics ou privé-public) et de requalification d'espaces publics.



Heyvaert, Marché sur le site des abattoirs , photo Sylvaine Conord

A Paris, la Goutte d'Or est un quartier ancien, central et bien desservi. Dans ce lieu de la mémoire de la Guerre d'Algérie, la Ville de Paris mène depuis 1983 des opérations de rénovation urbaine et de réhabilitation pour « équilibrer sociologiquement » un quartier qui s'illustre encore par un fort taux de logements inconfortables et de populations migrantes, malgré les débuts d'une gentrification de l'habitat et de transformation des espaces publics. En réalité, pour les services publics, il s'agit de fabriquer de la mixité sociale *via* le parc de logements sociaux en y encourageant l'installation de populations de couches moyennes (Launay, 2011). Si ce quartier reste encore aujourd'hui l'un des meilleur marché de la capitale, les prix de l'immobilier y ont été multipliés par trois entre 2000 et 2010, alors qu'ils ne faisaient « que » doubler dans le reste de la capitale. Pour autant, on constate un maintien des commerces nord-africains et africains subsahariens, ainsi que la persistance de logements surpeuplés et parfois encore insalubres. Ainsi, l'incertitude règne sur l'avenir du quartier. La presse s'inquiète de savoir si le quartier se gentrifiera ou non ; les nouveaux propriétaires se demandent s'ils pourront revendre et à quel prix et les populations pauvres et migrantes, quant à elles, jusqu'à quand elles pourront rester et bénéficier des aménités sociales et spatiales du quartier en termes de logements, de commerces, d'associations, d'aides et d'entraide.



Goutte d'Or, devant le café social de l'association Ayyem Zamen (Le temps jadis) qui accueille essentiellement des migrants âgés du quartier. Photo Sylvaine Conord

Au regard de ces problématiques, le choix de ces quatre sites a révélé des niveaux contrastés d'ancrage des chercheurs et de popularité des terrains. En effet, deux terrains sur les quatre étudiés sont relativement bien connus de la communauté scientifiques et du grand public : à savoir Mouraria à Lisbonne et la Goutte d'Or à Paris. Depuis les années 1980, les sciences sociales se sont particulièrement intéressées à ces quartiers visés par d'importantes transformations (en premier lieu Toubon et Messamah, 1990). Il en est de même du quartier Heyvaert à Bruxelles situé au sud de la commune de Molenbeek, dont le nom a été très largement médiatisé après les attentats de novembre 2015 à Paris. Face à ce capital scientifique et à cette notoriété, le quartier étudié à Vienne paraît plus modeste. C'est pourtant lui qui, faisant également écho au quartier Florentine à Tel-Aviv, permettra d'identifier la caractéristique commune à nos quatre sites : des périphéries de centre-ville, avec ce que cela implique de marginalité et de centralité imbriquées. Ce paradoxe nous permet de souligner l'utilité d'étudier aussi bien la ville ordinaire, voire banale, et les hauts lieux de la recherche urbaine.

B. Des chercheurs différemment impliqués

Dans la recherche en sciences sociales, un travail collectif ne peut se développer que dans certaines conditions indépendantes du thème étudié. Certes, au moins un des membres de chaque équipe avait travaillé sur les terrains retenus pour l'étude, comme

chercheur ou expert. Mais ce sont plutôt des positions différentes dans le champ, tant sur le plan disciplinaire que sur celui du statut, de l'âge, de la production scientifique, des différences qui, plutôt que de nous éloigner, nous ont permis de travailler ensemble. Elles se sont répondues les unes les autres, les positions se sont ajustées et réajustées au gré des directions et des soutenances de thèses et de diverses rencontres scientifiques (ateliers, journées d'études, séminaires, colloques) qui nous ont conduits à partager nos problématiques en présentant des communications communes.

Présentation des équipes par terrain

Statut	Bruxelles	Lisbonne	Paris	Vienne
Permanent	Un Enseignant-chercheur en géographie	Deux professeures en sociologie	Deux professeurs en sociologie	Un professeur de sociologie
			Un maître de conférences en géographie Un maître-assistant en géographie (ENSA) Une photographe anthropologue	
A durée déterminée	Un Post-doc en anthropologie		Un doctorant	Une doctorante
Participation ponctuelle	Un vacataire	Trois vacataires	Trois vacataires	<u>Trois vacataires</u>

Ces positions institutionnelles différentes peuvent être déclinées de diverses manières. D'une part, notre projet rassemble des géographes, des sociologues et des anthropologues. Pour autant, les débats sur les différences de méthodes et d'explication ont été particulièrement limités dans le temps et dans l'espace. Ainsi, lorsque les uns ou les autres comprenaient que pour tel ou tel partenaire, une tournure spécifique de traitement du sujet n'était pas adaptée, le recours à l'empirie a représenté la force d'intégration principale. L'explication vient certainement de l'inscription, dans les champs de la sociologie et de la géographie, des chercheurs qui ont initié le projet ; la géographie étant elle-même fortement intégrée dans la problématique du Centre de Recherche sur l'Habitat qui a initié et géré matériellement la recherche. Ils ont ainsi pu faire office de ponts ou de « facilitateurs » entre chercheurs de l'équipe qui ne parlaient pas toujours le même langage. Néanmoins, la sociologie urbaine, au travers de chercheurs travaillant sur l'habitat, est présente dans trois des équipes sur quatre. Pour

la géographie urbaine, trois membres de l'équipe portaient le thème de la gentrification, traité dans leurs thèses respectives. L'anthropologie s'est ensuite intégrée à l'équipe soit par association locale avec la géographie, soit comme photographe et passeur entre les terrains (voir ci-dessous). Pour autant, nous insistons sur le fait qu'il n'a jamais été question de collage entre disciplines. En effet, si l'analyse des liens sociaux a permis de développer le regard des uns sur les lieux et que le récit des scènes a permis de comprendre l'ordre social du quartier, il n'en reste pas moins que l'approche spatiale a constitué le cadre d'analyse des enjeux locaux.

Il est possible que la stratégie consistant à privilégier le pragmatisme sur la théorie, et donc à associer plus qu'à différencier, soit à mettre au crédit de la diversité générationnelle de l'équipe, plaçant à bonne distance les querelles infécondes. En effet, l'âge et les statuts professionnels sont fort diversifiés au sein de l'équipe : de la trentaine à la soixantaine, ce qui correspond à des positions de stagiaire en début du contrat, de doctorant, d'enseignant contractuel en France en Ecole d'architecture ou à l'Université en Belgique, de maître de conférences ou de professeur titulaire. Dans chaque équipe, la même composition de chercheurs, titulaires et non titulaires, a été développée. Les premiers étant plus lourdement soumis à l'exigence de publier, notamment pour l'obtention de postes, cette composition a permis de limiter les effets de concurrence entre membres d'une même équipe locale et les situations d'arbitrage pour la signature des publications liées au projet. Sur les différents terrains, il a permis d'accompagner des vacataires, notamment doctorants, dans le travail d'enquête. Il a également permis d'envisager des collaborations de publications transnationales.

La seconde variable importante dans la composition de l'équipe est l'expérience de la recherche. A Paris, l'intégration de jeunes chercheurs a permis de consolider leur expérience, voire de les intégrer au laboratoire malgré un statut contractuel. Cela n'a pas fragilisé l'équipe, et ce malgré le départ de l'une d'entre elle, recrutée comme contractuelle en province puis titularisée sur un autre poste. L'intégration de doctorants dans l'équipe ou comme vacataires, en fonction du sujet de thèse et d'activités militantes dans le champ, a conduit à un ajustement des positions notamment avec leur directeur de thèse. En effet, si les doctorants n'étaient guère plus jeunes que certains chercheurs en poste, il leur a parfois été rappelé qu'ils n'en avaient pas moins une thèse à finir.

Enfin, l'expérience militante locale dont ont bénéficié deux des sites étudiés est aussi importante pour comprendre le fonctionnement de notre collectif. A Paris et Bruxelles, la présence de deux chercheurs inscrits dans une action de plus de dix ans pour aider et soutenir les populations locales face au problème du logement a, en effet, permis de définir les enjeux locaux liés à ces questions et de rencontrer des habitants du quartier. Des réseaux d'enquêtes ont ainsi été très rapidement mis en place et ont permis de pallier la difficulté des chercheurs belges à mener, par manque de temps, une investigation systématique sur leur terrain. De même, sur le terrain parisien, leurs contacts et leur capital social ont largement profité à l'avancée de la recherche. Cette pratique a fait tache d'huile puisqu'à Paris et Bruxelles, mais aussi à Lisbonne et Vienne,

plusieurs réunions d'équipe se sont tenues dans des locaux associatifs. Tout en se situant dans le prolongement de leur engagement associatif, la recherche a répondu pour eux à des questionnements plus larges sur les solidarités en lien avec les espaces urbains menacés de transformation.

En définitive, l'équipe de REV peut être décrite de plusieurs manières ; toutes reflétant la recherche collective telle qu'elle se « fait » aujourd'hui :

- a) Douze puis onze enseignants-chercheurs et dix étudiants de différents pays ;
- b) Quatre équipes locales mobilisant chacune trois vacataires ;
- c) Trois géographes, neuf sociologues, anthropologues et politistes et dix vacataires relevant de la sociologie et de l'anthropologie ;
- d) Deux chercheurs et militants locaux et des chercheurs aussi bien institutionnels que débutants ;
- e) Sept enseignants chercheurs statutaires, cinq enseignants contractuels ou à statut précaire et dix enquêteurs vacataires eux aussi « précaires ».

Ces déclinaisons de la diversité de notre équipe sont encore compliquées par les identités multiples des chercheurs, susceptible de pouvoir jouer des rôles différents en fonction des situations (militant et chercheur, doctorant et chercheur). Cependant, elles n'ont eu aucun effet sur la répartition du travail : tous ont fait des entretiens, tous ont contribué à l'analyse et à l'écriture du rapport. Pour ce qui est de l'organisation et de l'économie générale du programme, l'équipe de Paris est restée le centre d'impulsion du travail de recherche comme contractant du PUCA, dépositaire du budget et lieu d'exercice de la photographie. Cette fonction de pilote a été bien vécue par tous et notamment par les jeunes chercheurs de l'équipe qui y ont vu une occasion de développer leurs thèmes de recherches, voire de les élargir, mais aussi de se former concrètement à la gestion du budget et du calendrier d'un programme de recherche. Pour autant, toutes les équipes ont bénéficié d'une grande latitude sur le plan empirique, développant leurs propres outils méthodologiques. Ainsi par exemple, l'équipe de Vienne a pu développer une technique de *mapping* pour mettre à jour les relations entre les lieux et liens des enquêtés. En même temps, les relations entre les équipes ont été assez étroites pour que des vacataires puissent circuler entre les sites, notamment entre Paris et Vienne et entre Paris et Bruxelles. Enfin, nous avons pu ménager des moments collectifs de rencontre de manière à partager les innovations méthodologiques et les avancées empiriques des uns et des autres.

A cet égard, la répartition du budget (60 000 euros) est significative, à l'image d'ailleurs des équilibres actuels entre pays européens. L'équipe de Vienne s'est, par exemple, avérée relativement auto-suffisante en équilibrant les charges de la recherche avec d'autres ressources. Le paiement des vacataires sur place n'a donc pas été assuré par le budget du programme. Dans le même temps, et compte tenu de la fragilisation de la recherche au Portugal dans la période de crise actuelle, un budget spécifique a été alloué à l'équipe de Lisbonne pour mener les enquêtes sur place et payer décemment les

vacataires. Pour Bruxelles, où les enseignants chercheurs ont un statut plus contraint, une partie de l'équipe parisienne s'est délocalisée pour mener les entretiens.

C. Méthodologie : comment on cherche ?

Du collectif au comparatif

Dès la construction de la réponse à l'appel d'offre du PUCA, la recherche a été motivée par le désir des différentes équipes locales de réfléchir et d'avancer ensemble en évitant de tomber dans l'écueil du « collectif d'individualités ». Le fait que tous les quartiers retenus pour le projet fassent déjà l'objet d'un capital de connaissances important des chercheurs (en termes d'évolutions démographiques, de structure du parc de logements, d'actions publiques et privées passées, en cours ou à venir, de tissu associatif) constituait un point de départ fort pour mener ce projet dans une démarche comparative, mais aussi un risque certain. Chaque sous équipe pouvait préférer conserver des méthodes ayant fait leurs preuves plutôt que de tenter de mettre en œuvre de nouvelles manières de chercher. Nombre de programmes collectifs intégrant une pluralité d'équipes et de terrains donnent lieu à des rapports juxtaposant des résultats « terrain par terrain » obtenus de manière autonome sans réels échanges et confrontation. Deux garde-fous ont donc été pensés dès le départ pour se protéger de ce risque : la mise au point d'une méthodologie commune et l'organisation de temps de rencontre et d'échanges collectifs réguliers malgré un budget limité.

A chaque étape du programme, les deux coordinateurs, secondés par l'ensemble de l'équipe pilote du projet à Paris, se sont efforcés de proposer des cadres méthodologiques qui ont permis d'avancer de concert et avec les mêmes objectifs, tout en étant suffisamment souples pour être amendés et enrichis. Ce fut, pour commencer, le cas du cadre général de l'enquête de terrain, proposé dans ses grandes lignes par l'équipe parisienne (un objectif d'une cinquantaine d'entretiens par site, approfondis d'une vingtaine de promenades photographiques). Élaborée puis testée sur chacun des terrains après traduction en portugais et en allemand, une première grille d'entretiens construite autour de modules permettant de recueillir les récits de vie (recueil des moments clé la trajectoire sociale et résidentielle, installation dans le quartier, description du logement), les sociosphères (lieux de vie de la famille, des amis) et les lieux importants pour les enquêtés (dans le quartier et ailleurs) a ainsi pu être réajustée grâce aux remarques de chaque équipe après une mise en œuvre test sur le terrain. Précisons un atout important pour le bon fonctionnement du collectif : tous les chercheurs engagés dans le programme sont parfaitement francophones (et pour certains donc bilingues : français-allemand et français-portugais). La langue de travail de l'équipe est donc le français, même si l'anglais a occasionnellement été utilisé, notamment lors d'échanges avec les enquêteurs recrutés à Lisbonne et à Vienne pour réaliser des entretiens et, plus particulièrement, entre ces derniers et la sociologue-photographe.

Si de nombreux échanges eurent lieu par mail durant toute la durée du programme (2 ans), pour rappeler les échéances et les objectifs de chacun, la mise en place d'un travail comparatif a nécessité également des échanges collectifs approfondis où tous les chercheurs sont présents et discutent ensemble. Des rencontres sont nécessaires pour procéder à des échanges théoriques poussés, des ajustements méthodologiques et au bon fonctionnement du collectif. Concrètement, elles permettent de s'assurer d'une démarche partagée et, le cas échéant, de se repositionner les uns par rapport aux autres. En deux ans de programme, quatre rencontres ont pu être organisées, à Paris, Lisbonne, Lille et Vienne. Deux d'entre elles l'ont été sur fonds propres, un premier séminaire de deux journées organisé par l'équipe parisienne en mai 2014 et un second de deux journées à Vienne en mars 2015. Ces deux séminaires nous ont permis d'avancer sur le fond (notamment de clarifier nos positionnements sur les concepts de résilience et de résistance et la manière dont nous les appréhendons sur le terrain), tout en réglant aussi des aspects pratiques (calendrier, rédaction, budget, demande d'aide spécifique).

Trois autres rencontres ont eu lieu, de manière opportune, lors de colloques internationaux auxquels ont participé les différents membres de l'équipe.

Le colloque « Passeurs de mondes. Praticiens-chercheurs dans les lieux d'exil » organisé à Bruxelles en février 2014¹⁴, fut l'occasion d'une première rencontre sur le terrain entre quatre membres de l'équipe parisienne, un membre de l'équipe viennoise et l'un des deux des chercheurs bruxellois. À la conférence du réseau de sociologie urbaine de l'Association européenne de sociologie de Lisbonne en novembre 2014, les objectifs du programme REV furent présentés par trois des équipes lors d'une même session et la location collective d'un appartement permit de prolonger les discussions. A Lille, en décembre 2014, la Biennale de la sociologie urbaine fut une occasion pour toutes les équipes de se rencontrer de manière assez aisée : vols à bas prix de Lisbonne et de Vienne à Paris et proximité en train avec Paris et Bruxelles. Une session de ce colloque intitulée « Impossible oxymore ? Joies et peines d'un corpus multilingue issu d'une comparaison internationale », fut consacrée au programme REV et chaque équipe y a présenté ses travaux. Ces deux dernières rencontres, et la participation commune à des sessions, nous permirent de présenter les objectifs et les premiers résultats du programme à un public extérieur, mais aussi de bénéficier, pour certains d'entre nous, de la prise en charge financières par nos institutions de rattachement de sorte à ne pas puiser dans le budget limité de REV. Ce fut aussi, à la marge de ces colloques et en plus de moments de convivialité (visites, repas), l'occasion de réunions pour réajuster méthodologies et comptabilités. A Lille par exemple, le retard de deux des équipes dans le terrain nous a conduit à réduire le nombre d'entretiens de 60 à 45 par site, de financer

¹⁴ Le laboratoire d'anthropologie prospective de l'Université catholique de Louvain et le Centre de recherche sur l'inclusion sociale de la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Mons en collaboration avec le SSM Le Méridien et l'association d'éducation permanente Le Grain. Merci à Pascale Jamouille, anthropologue et formatrice, pour son accueil et ses conseils.

plus substantiellement l'équipe lisboète et de « transférer » ponctuellement des chercheurs engagés dans le terrain parisien à Bruxelles.

Ces diverses rencontres entre chercheurs furent aussi l'occasion extrêmement importante pour la cohérence d'une recherche comparative de découvrir les différents quartiers du programme¹⁵. Ces circulations entre terrains ont permis de mieux percevoir en quoi les quartiers fonctionnaient en miroir, mais aussi d'avoir en tête, travaillant de manière approfondie sur un seul terrain, les résonances entre tous. À ces circulations occasionnelles, peut-être faut-il ajouter les circulations approfondies opérées par certains chercheurs de l'équipe entre plusieurs terrains. C'est le cas de deux chercheuses de l'équipe parisienne finalement principalement engagées sur le terrain bruxellois (l'une spécialiste du terrain parisien et l'autre du terrain israélien) ; un troisième chercheur parisien ayant quant à lui rejoint l'équipe bruxelloise à plusieurs reprises. Ces « transferts » qui semblaient aisés au premier abord (proximité géographique et langue commune) ont toutefois nécessité un travail spécifique, ne serait-ce que pour ajuster des connaissances en termes de définition des collectivités locales et plus généralement des acteurs politiques, à laquelle s'ajoute les échelles de l'intervention publique : fédérale, régionale et communale à Bruxelles...parfois déroutantes pour les chercheurs français qui découvrent ce terrain. A propos de circulations, il faut également mentionner le rôle de la photographe-sociologue qui a joué un rôle de « passeur ». Faisant circuler l'expérience entre terrains, elle en a facilité l'interprétation et a été une ressource importante en termes de résultats.

Le déroulement simultané des terrains

Ces ajustements financiers et humains permanents ont permis aux quatre terrains de se dérouler simultanément, malgré quelques décalages¹⁶. Sur chacun des terrains, des contacts ont été pris avec des habitants grâce aux acteurs du monde associatif et militant (parfois connu des chercheurs eux-mêmes) puis par effet « boule-de-neige ». Ils ont été également pris de manière plus spontanée dans la rue, sur les marchés et dans des cafés. Nous avons choisi de détailler ici la manière dont se sont déroulés deux entretiens sur le terrain bruxellois : il s'agit des entretiens de Saeda et Fatima (photographies 6 et 7).

Ces deux femmes, de 45 et 47 ans, habitantes du quartier respectivement depuis 20 ans et 2 ans, ont été rencontrées grâce à une association d'aide au logement très active dans le quartier. Cette association, d'emblée intéressée par notre projet (et notamment par son volet photographique), nous a ouvert ses portes et son carnet d'adresse. Cette collaboration a, il faut le dire, grandement été

¹⁵ Il est à noter que le seul terrain qui ne fut pas visité ensemble fut la Goutte d'Or, paradoxalement le plus proche pourtant de l'équipe pilote du projet.

¹⁶ Certaines équipes prenaient du retard quand d'autres avançaient plus vite. A noter que l'équipe viennoise, qui bénéficiait d'une plus grande latitude budgétaire en raison de ses fonds propres, a toujours été la plus efficace.

favorisée par l'un des chercheurs bruxellois actif dans cette association depuis de nombreuses années. C'est ensuite que, recommandés par les travailleurs sociaux, les chercheurs ont contacté ces femmes. Ces entretiens se sont déroulés au domicile des enquêtées en décembre 2014, en présence de deux chercheurs, dans le salon de la première, et dans une pièce commune de l'immeuble de la seconde. Ils ont eu lieu le samedi matin : journée sans école et donc sans transport scolaire, mais également sans formation ou démarches administratives à effectuer par nos enquêtées ; journées également « libres » pour des chercheurs qui, par ailleurs, enseignent. L'accueil très chaleureux que nous avons reçu, avec thé, café et pâtisseries, peut être interprété comme le signe de la profonde confiance accordée aux travailleurs sociaux qui nous avaient mis en contact, mais aussi de l'intérêt pour un projet qui s'intéressait de près aux habitants et, tout particulièrement dans leur cas, aux habitantes. Les entretiens, d'une durée d'une heure à une heure trente, nous permirent d'aborder des parcours résidentiels et de vie complexes, souvent difficiles, mais aussi les liens et les lieux importants au quotidien et à l'échelle d'une vie, découvrant à chaque fois de nouvelles facettes du quartier d'étude : lieux importants, lieux évités, gens qui comptent, personnes ou groupes à éviter, etc. A l'issue de l'entretien, Saeda et Fatima acceptèrent de le poursuivre par une promenade en compagnie de la photographe. Une deuxième rencontre fut donc organisée en mars 2015, en compagnie de la sociologue-photographe, qui avait, entre temps, pris connaissance des deux entretiens retranscrits. Nous nous sommes alors retrouvées avec les enquêtées pour échanger, à nouveau en fin de semaine, des nouvelles de leur famille, du quartier et de l'avancement de notre programme de recherche, avant de commencer les balades photo. Organisées en « trio » – la photographe étant toujours accompagnée d'un chercheur « local » et d'un habitant ayant déjà réalisé un entretien – elles ont pu être accompagnées de l'un des enfants.

Au total, les 200 entretiens recueillis ont donné lieu à 17 promenades photographiques sur les quatre terrains du programme. Une trentaine de personnes enquêtées et auxquelles la proposition avait été faite – celle-ci est restée à la discrétion des enquêteurs qui « sentaient » ou non la personne intéressée et le moment opportun – ont accepté de se prêter au jeu. Les questions d'organisation (se revoir plusieurs mois après) et de coût (temps et frais de déplacement de la photographe et impression de photographies pour une exposition) ont limité de fait le nombre de promenades sur chacun des terrains.

La photographie : méthode de recherche et « pont » entre les terrains

L'intervention de la photographe- anthropologue¹⁷ sur chacun des quatre terrains a créé un moyen de comparaison et de connaissance des différents systèmes de représentation sociale concernant l'approche d'un lieu. Plusieurs exemples montrent en effet que la relation sujets photographiés/sujet photographiant placée au cœur de l'enquête révèle des aspects du terrain insoupçonnés (Conord, 2007 et 2013). Dans ce cas de figure particulier où trois personnes sont impliquées (photographe, enquêteur et enquêté), des liens se créent entre ces dernières au fur et à mesure de la visite guidée du quartier. Les rendez-vous étaient fixés parfois au domicile de la personne qui retrouvait alors pour la deuxième fois l'enquêteur, cette deuxième visite a renforcé de manière constante, sur chacun des terrains, les liens de confiance entre enquêteurs et enquêté(e)s ; les prises de vues accompagnées ayant pour effet de libérer la parole.

De plus, pour les enquêté(e)s qui acceptèrent de participer à cette démarche, l'invitation d'une photographe a été ressentie comme tout à fait valorisante. Christian à Vienne, Vitor à Lisbonne, Amadou, Saeda et Fatima à Bruxelles se montrèrent particulièrement ouverts à cette rencontre, en manifestant un grand intérêt pour la photographie (ou la présence d'une photographe) ; l'une d'entre eux allant jusqu'à organiser, avec ses enfants, une longue séance de poses photographiques avant de commencer la visite guidée. Dans certains cas, les enquêtés ont exprimé un sentiment de fierté à désigner « leurs » lieux à photographier : lieux quotidiens ou de leur mémoire. Introduire la présence d'une photographe produit ainsi un effet de médiatisation.

¹⁷ On retrouve ici la méthode des itinéraires développée par J-Y. Petiteau (2001) à la différence que, dans le programme REV, la sociologue produit ses propres images.



Heyvaert. Marie Chabrol et Saeda devant l'Ecole Sainte-Marie où étaient les enfants de Saeda, en face de l'école des Tourterelles aujourd'hui néerlandophone. Beaucoup de souvenirs lui reviennent ici. Elle nous explique le choix d'une école catholique pour ses enfants nés en Jordanie "qui doivent être ouverts à d'autres religions".

Photo Sylvaine Conord

Faire participer les interviewés au processus de prise de vues, en les désignant comme guides dans leur quartier, permet alors de collecter des matériaux visuels reflétant des « récits de ville ». Dans ce cadre, la photographie offre un accès au sens que les habitants donnent individuellement aux transformations de l'habitat et à l'évolution des espaces publics et de l'offre commerciale, par des images co-construites à travers les pratiques quotidiennes. L'expression des différentes interprétations d'un récit par l'image révèle la diversité des points de vue sur le quartier produite par la variété des trajectoires sociales et personnelles des enquêtés. Par-là, la photographie sociologique – et en particulier cette photographie participative qui implique complètement l'habitant dans la prise de vues et la visite du quartier – ajoute à la compréhension du système de lieux et de liens des habitants, au cœur de notre projet.

Dans ces itinéraires photographiés, la collaboration entre membres de l'équipe s'est également avérée centrale puisque chaque sous équipe « préparait le terrain » et accompagnait la sociologue-photographe pour prendre en notes les propos de l'habitant-e. Celle-ci a ainsi pu réaliser en une ou deux journées, et sans les connaître au préalable, des images avec quatre à cinq interviewé(e)s par terrain. La photographe ne pouvait donc pas travailler seule et cette méthode rejoint bien les objectifs d'un

programme où les liens d'équipe priment sur le travail individuel. De plus il faut un lien de confiance préétabli dans un premier entretien pour que la photographe renforce par ses pratiques d'une part le lien de confiance avec l'enquêté(e) et, d'autre part, les liens de collaboration avec ses collègues.

D. Écriture et mise en récit

Les stratégies d'écriture collective

Avant même de « terminer » les terrains, l'écriture du rapport final a dû être anticipée et pensée. L'écriture collective est un exercice difficile, que le manque de coordination ou de confiance interpersonnelle peut rendre conflictuel ou décevant. Conscients de ces enjeux sans pour autant les avoir explicitement formulés, les chercheurs de l'équipe ont mis en place différentes stratégies d'écriture. Rétrospectivement, la diversité générationnelle des membres de l'équipe a joué ici encore un rôle positif : les plus expérimentés en recherche collective ont guidé la rédaction collective du rapport final. Cette dernière a été préparée très en amont, alors même que les enquêtes de terrain étaient encore en cours. Une première structure de rapport final a été esquissée au bout d'un an de travail, puis totalement remaniée au troisième semestre du programme. Parallèlement, des grilles de codage et d'analyse des entretiens ont, comme pour les grilles d'entretien évoquées précédemment, été proposées, à la demande des chercheurs bruxellois, par l'équipe parisienne pilote, puis ont circulé entre les équipes pour être testées avec plusieurs entretiens retranscrits. Une fois prises en main et adoptées par tous, elles ont permis de mener conjointement, par une méthode commune, l'analyse d'un corpus de plus de 180 entretiens en français, en allemand et en portugais. Cela a permis de mieux cerner les points essentiels à mettre en valeur dans le rapport final, en plus des positionnements théoriques et méthodologiques et de la présentation des quartiers étudiés. Ces orientations d'analyse sont au nombre de trois : le quartier et ses enjeux, les lieux et les gens considérés sous l'angle des ressources et des aménités, la perception du changement du quartier.

Pour chaque chapitre du rapport final, des coordinateurs ont été désignés. Ils ont eu un rôle moteur en proposant une trame, sous forme de plan détaillé devant permettre à chaque sous équipe de rédiger, sur ce modèle, une dizaine de page de résultats. Ils ont, à l'étape suivante aussi, un rôle fédérateur puisqu'après avoir reçu les résultats de chaque sous équipe, il s'agit de synthétiser l'ensemble des résultats en différents chapitres. Cette organisation permet aussi d'identifier les blocages éventuels et ainsi de réajuster, si besoin, l'organisation interne du chapitre. L'objectif, là encore, est d'éviter la simple juxtaposition des résultats terrain par terrain et de mettre collectivement en récit le matériau particulièrement riche recueilli dans nos quartiers d'étude. L'écriture du rapport se faisant en français, cela nécessite un important travail de traduction des

entretiens pour les chercheurs autrichiens et portugais¹⁸. La question de sa publication en allemand et en portugais reste ouverte, même si le rapport a été pensé comme un ouvrage collectif que nous projetons de publier dans une maison d'édition française, dans une collection qui mettrait largement en valeur la photographie¹⁹.

Plus largement, pour ce qui est de la production scientifique de l'équipe tout au long du projet, l'absence de concurrence entre sous-équipes et à l'intérieur de ces dernières a permis de répondre à des appels à communications ou à articles de différentes sortes et de manière indépendante. Chaque réponse n'ayant pas, comme c'est le cas pour cet article, nécessairement impliqué l'ensemble du collectif. Il en est également ainsi des chercheurs impliqués sur le terrain bruxellois qui publient plusieurs articles dans un numéro de la revue *Uzance* consacré au quartier Heyvaert (Chabrol et Rozenholc, 2015 et Van Crieckingen et Rosenfeld, 2015). Mis à part pour la sociologue-photographe qui est venue enrichir les articles en question de ses prises de vue à chaque fois qu'elle a été sollicitée, il est à noter que « l'effet de lieu » joue pleinement chez les autres membres du programme lorsqu'il s'agit de répondre à un appel. C'est souvent parce que l'on se croise lors d'un séminaire, ou d'une journée d'étude, que l'on échange à propos d'un texte que de premières pistes d'écriture sont évoquées...ou abandonnées. Les agendas chargés et les boîtes mails surchargées sont la principale raison de la non-participation de certains à tel ou tel projet de communication ou d'écriture collectif.

La réalisation d'une exposition de photographies

Une des formes de restitution et de valorisation de la recherche retenue dans ce programme est celle d'une exposition de photographies prises dans les quatre quartiers étudiés. L'exposition intitulée « Résistances ordinaires de quartiers populaires. De Vienne à Lisbonne, de Bruxelles à Paris » sera itinérante. De Paris, elle circulera jusqu'à Bruxelles en passant par les Universités d'Amiens et de Poitiers où elle sera présentée lors de colloques internationaux²⁰. L'étape à Amiens est motivée par le fait que l'une des chercheuses de l'équipe, qui y est maîtresse de conférences, a organisé un voyage d'étude à Bruxelles avec des étudiants en 2015. La visite du quartier Heyvaert fut pour eux l'occasion de réaliser des travaux d'observation, d'y rencontrer les collègues bruxellois impliqués dans le programme REV et de comprendre les objectifs d'une enquête de terrain. L'exposition devrait également se rendre à Vienne et Lisbonne. Elle est conçue à partir d'un choix de 40 photographies (agrandies en 40x60 cm), accompagnées d'extraits d'entretiens (ce qui permettra leur traduction ultérieure). Plusieurs interviewés ont été choisis pour que leur portrait et trois photographies par itinéraire soient exposées. Des panneaux permettront de présenter les quartiers, de même que le

¹⁸ Tout en respectant les prénoms d'origine ceux des personnes interrogées ont été systématiquement changés dans tous les terrains

¹⁹ Des pourparlers sont en cours avec Pierre Gaudin, l'éditeur de Créaphis.

²⁰ « Ethnographies plurielles : ethnographie et comparaison », Amiens, 9 et 10 mai 2016 et « Penser les migrations pour repenser la société », Poitiers, 21-24 juin 2016.

programme, ses hypothèses et ses résultats et la méthode des balades urbaines photographiées. Parallèlement, 90 photos des balades seront projetées en boucle. Au final, cette exposition permettra aussi de prolonger la vie de cette recherche et peut-être de susciter de nouvelles pistes.

TITRE II. REPERES : QUATRE QUARTIERS POPULAIRES DE CENTRE-VILLE

INTRODUCTION

Analyser dans le détail quatre quartiers dans des villes différentes amène nécessairement à plonger dans des environnements à bien des égards distincts. Néanmoins, l'analyse conjointe de ces terrains fait sens dès lors que ceux-ci présentent une série de traits communs qui permette de les aborder au sein d'une même typologie de territoires.

Les représentations communes de « quartiers défavorisés » issues de classifications fondées exclusivement sur la combinaison d'indicateurs statistiques, comme celles de « quartiers sensibles » portées par les politiques publiques – ou, pire encore, les représentations de « *no man's land* » ou de « *no-go zones* » construites par des médias trop pressés – apparaissent bien pauvres en regard de la diversité et de la complexité des territoires de la Goutte d'Or à Paris, du quartier Heyvaert à Bruxelles, du Volkert et Alliertenviertel à Vienne et de Mouraria à Lisbonne. Ce ne sont pas non plus des quartiers de banlieue, tenus à bonne distance du centre historique ou fonctionnel de leur agglomération respective. Plutôt, tous les quatre peuvent être abordés comme autant de « périphéries de centre-ville » (Klein & Glaser, 2006), c'est-à-dire, comme des territoires à la fois centraux par leur localisation géographique et simultanément périphériques par leur inscription dans une relation de subordination au sein de systèmes urbains hiérarchisés. Comme le souligne Christian Grataloup (2004, p. 2), « penser en termes de centre(s) et de périphérie(s) permet une réflexion sur l'interaction entre les lieux du Monde : des liens de dépendance réciproque où les inégalités sont la règle, mais qui ne fonctionnent pas à sens unique ». En effet, les quatre quartiers analysés ne fonctionnent pas « en dehors » du reste de leur agglomération respective ; il ne s'agit pas non plus de territoires délaissés de tous, à la manière « d'angles morts » du système urbain (Grataloup, 2004). Il s'agit au contraire de territoires (très) densément habités et utilisés, notamment pour leurs activités commerciales. Il s'agit aussi de territoires fortement structurés par une fonction de « porte d'entrée » de l'immigration dans la ville. À ce titre, ces quartiers à la fois « en marge » et en position centrale concentrent une série de ressources essentielles au fonctionnement du système urbain, et pour des classes populaires ou issues de l'immigration. C'est le cas, notamment en matière de logement, d'approvisionnement et de socialisation.

De plus, c'est l'existence et la concentration spatiale de ces ressources, produits d'une histoire spécifique à chaque ville, qui permettent à ces territoires de résister, partiellement, aux actuelles pressions au changement qui s'exercent sur eux. Celles-ci émanent, selon des modalités variables et à des degrés divers, d'ambitions urbanistiques en matière de rénovation ou de réhabilitation urbaine comme de projets privés,

immobiliers ou commerciaux singulièrement. Les quatre quartiers analysés dans cette recherche partagent donc aussi la caractéristique d'être à présent des territoires convoités, par et pour d'autres fonctions, d'autres usages et d'autres populations que leurs habitants et usagers « ordinaires ».

Cette partie est divisée en deux sections. La première revient sur les *traits communs* qui donnent un sens à l'analyse croisée de ces territoires, pour les détailler, les nuancer, les mettre en regard. La seconde partie, elle, précise les types, les intensités et les leviers des *pressions au changement* qui s'exercent actuellement sur ces territoires périphériques de centre-ville.

CHAPITRE 1. CENTRALITES PARADOXALES

La centralité des quatre quartiers analysés est à la fois forte, multidimensionnelle et paradoxale.

Territoires de banlieue ou de faubourg à l'origine, ces territoires occupent aujourd'hui une position centrale au sein d'agglomérations étendues. Chacun d'eux est en outre marqué par la présence d'équipements ou d'infrastructures dont la portée fonctionnelle concerne l'ensemble de l'agglomération – et même au-delà (gares, hôpitaux, marchés, centres commerciaux). Ils sont en outre branchés sur tous les réseaux de transport urbain (transport en commun, route, voies d'eau) et concentrent des activités économiques et commerciales importantes, notamment liée à des communautés d'origine immigrée (cf. infra). Le paradoxe vient de la superposition de ces traits de centralité géographique et fonctionnelle avec des caractéristiques d'isolement relatif par rapport au reste de l'environnement urbain central. C'est le fait, surtout, de la présence de limites physiques ou topographiques qui marquent fortement les paysages, contraignent les circulations et façonnent des représentations de territoires séparés, à l'écart, voire enclavés au sein même de la ville centrale.

A Paris, comprendre la centralité paradoxale de la Goutte d'Or nécessite de rappeler son urbanisation. Partie intégrante du Paris intra-muros, le quartier de La Goutte d'Or est une extension récente de la capitale, débordant l'enceinte des fermiers généraux de 1841. Alors aux portes de la ville, la Goutte d'Or est restée rurale jusqu'au XIX^e siècle, la « goutte d'Or » étant une appellation devant évoquer un petit vin blanc (Culot et Breitman, 1988). La construction de lotissements en dehors de l'enceinte conduit à l'annexion de cette zone à Paris en 1860, avec d'autres communes limitrophes. En même temps, l'achèvement de la construction de l'hôpital Lariboisière au sud du quartier en 1845, l'édification de la Gare du Nord en 1846 et le début du percement du boulevard Barbès en 1863 contribuent à intégrer le quartier dans la centralité parisienne. Un regard panoramique ne peut néanmoins se limiter à envisager le quartier dans l'entrelacs des voies tracées par Haussmann et ses continuateurs. En effet, le quartier, situé à équidistance de l'île de la Cité au sud, et de la basilique Saint Denis au nord, se trouve écartelé entre une polarité centrale et celle de la banlieue populaire de Seine-Saint-Denis. Son accessibilité correspond d'ailleurs à une liaison forte avec la banlieue et à un isolement au sein de la capitale : coupures à l'est et à l'ouest renforcées par la topographie accentuée de la butte Montmartre et les voies ferrées de la gare du Nord, desserte facilitée, par le périphérique et un réseau dense de transports en commun. En rupture avec les quartiers aisés du 17^{ème} arrondissement mitoyen comme avec le grand pôle touristique de Montmartre, proche de la Gare du Nord, le quartier de la Goutte d'Or cultive le paradoxe d'être clos à l'intérieur de Paris par des barrières fortes (un faisceau de chemin de fer, une imposante emprise hospitalière et un rigoureux tracé haussmannien), mais de se rattacher à la banlieue populaire proche de la plaine Saint-Denis. La centralité paradoxale du quartier réside donc dans son caractère d'enclave, fermée par des éléments topographiques forts, de son insertion dans la voirie parisienne

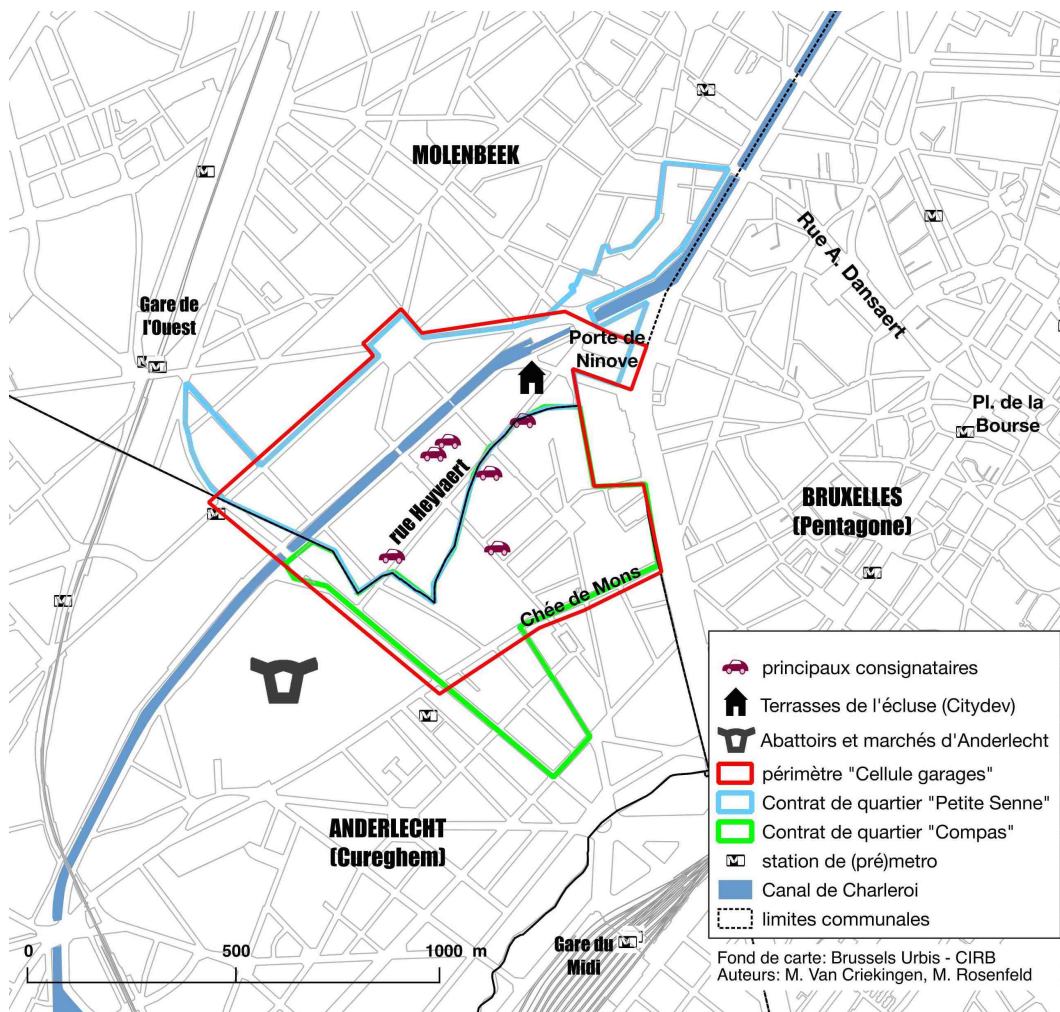
et de ses liens avec la banlieue populaire.



Quartier Goutte d'Or Château Rouge. Source : Ville de Paris

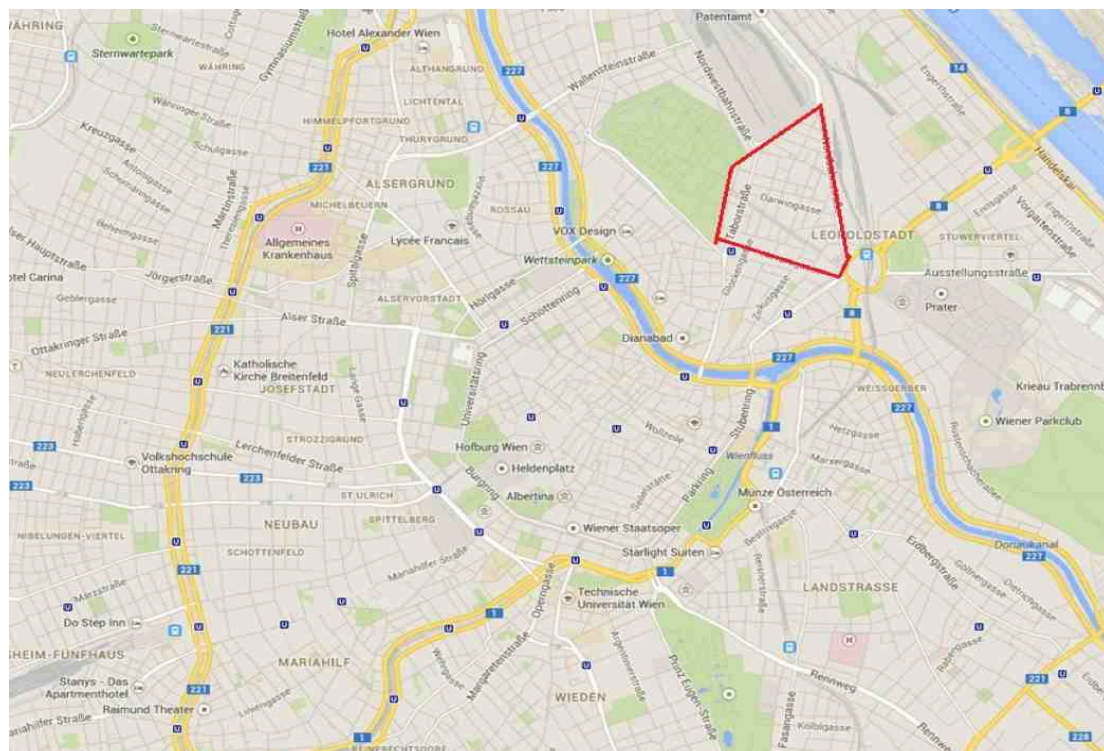
De même, à Bruxelles, le quartier Heyvaert est à la fois central à l'échelle de l'agglomération et relativement isolé du reste du tissu urbain par des limites morphologiques fortes. La centralité du quartier Heyvaert découle d'abord de son inclusion dans un ensemble plus vaste – le quartier de Cureghem. L'urbanisation de celui-ci s'est enclenchée dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, à la faveur de l'extension du tissu des faubourgs industriels, au contact immédiat de la ville ancienne. Cette urbanisation s'est d'abord articulée à l'ouverture du canal Bruxelles – Charleroi, en 1830, qui permettait notamment l'approvisionnement des fabriques bruxelloises en charbon hennuyer. Plus encore, c'est l'inauguration en 1890 des abattoirs et marchés d'Anderlecht-Cureghem qui a marqué le coup d'envoi de l'urbanisation populaire du quartier. L'activité de ceux-ci a durablement façonné le territoire du quartier Heyvaert, y favorisant notamment la concentration d'activités connexes de traitement et de commerce de la viande et de produits liés (les peaux, par exemple), et ce jusque dans les années 1980. Les activités d'abattage se sont maintenues jusqu'à aujourd'hui mais la plus grande part des activités connexes au traitement de la viande ont été remplacées par des activités liées au commerce d'exportation de voitures d'occasion vers l'Afrique (cfr. infra). Toujours est-il que le canal comme l'importante emprise au sol du site des abattoirs constituent aujourd'hui des bornes morphologiques très marquantes pour le quartier. De plus, le quartier a été disjoint du centre historique de la ville par le réaménagement, après la Seconde Guerre Mondiale, de l'ancienne emprise des remparts

de la ville en voie routière à grand gabarit (les boulevards dits de « petite ceinture », à savoir trois bandes de circulation automobile et une ligne de tram dans chaque sens). Ces éléments morphologiques et fonctionnels (le site des abattoirs, la petite ceinture et le canal – et, un peu plus loin, la Gare du Midi) délimitent aujourd’hui un quartier populaire à la fois central mais souvent perçu comme « à l’écart » du reste de la ville, notamment du fait de la forte spécialisation de son économie locale (cf. infra).



À Vienne, la centralité du Volkert et Alliertenviertel peut, elle aussi, être rapportée à l'idée d'une périphérie en centre-ville. C'est seulement au début du XIX^{ème} siècle que cette partie du 2^{ème} arrondissement, située entre le centre-ville historique (vers le Sud) et le Danube (vers le Nord), devient urbanisée. Jusque-là, ce paysage encore sauvage et peu urbanisé est dominé par la présence des bras du Danube, de quelques jardins et cultures maraichères, de fortifications et de petits châteaux. Avec la construction de deux gares (1837 Gare du Nord, 1856 Gare du Nord-Ouest), accompagnée par la construction des baraques et des immeubles d'habitations, souvent mal équipées et surpeuplées, ce quartier a gagné une fonction nouvelle pour la ville de Vienne : servir de porte d'entrée pour les travailleurs immigrés en provenance de Slovaquie, de Moravie, de Bohême ou encore de Galicie, mais aussi comme lieu d'habitat et de travail pour ces nouveaux arrivants. Nombreux en effet ont été ceux qui se sont installés autour de ces deux gares et y ont trouvé du travail, à proximité du centre-ville. Ainsi, ce quartier fait depuis son origine fonction « d'arrière-pays » abritant une ressource essentielle pour le centre : une population appauvrie et vulnérable, prête à accepter des conditions d'emploi précaires, mal payées ou informelles. De plus, souvent d'origine paysanne et en provenance de régions éloignées, ces classes populaires représentent pour les élites urbaines une catégorie sociale peu familière, donc potentiellement dangereuse, et difficile à contrôler socialement et politiquement.

Jusqu'aux années 1920, les nouveaux arrivants n'appartenaient pas seulement aux classes subalternes des périphéries de l'empire Austro-Hongrois. Le quartier a en effet longtemps hébergé une importante communauté juive, dont les fondements ont été détruits suite à l'Anschluss nazi, en mars 1938. Les trois quarts de la population juive ont alors été déportés, et de nombreuses infrastructures détruites - dont une des plus importantes synagogues de Vienne. Après 1945, la notion du « marge » correspond encore plus précisément au caractère périphérique du quartier. La destruction de la partie juive du quartier et la dégradation économique ont placé le quartier géographiquement et socialement à l'écart de la ville. Entre deux gares partiellement détruites par la guerre et de moins en moins en service pour des voyageurs, le quartier se trouvait de plus en plus appauvri et isolé de son environnement urbain. Cette situation a accéléré l'émigration des habitants aisés et l'installation de nouvelles populations paupérisées.



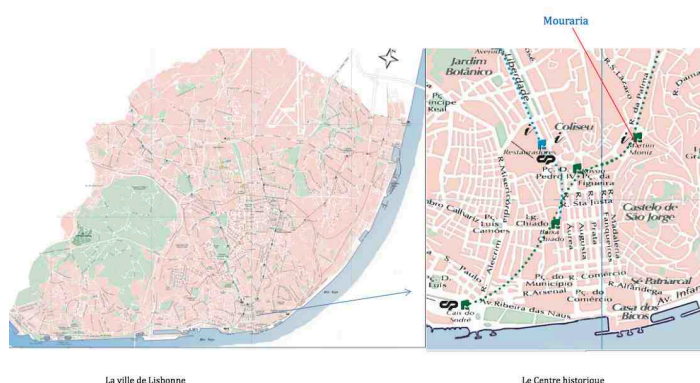
Le centre ville de Vienne Source Google maps

A Lisbonne, Mouraria est un quartier ancien du centre historique de la ville, dont les origines remontent au XII^{ème} siècle. Quelques repères dans cette longue histoire sont nécessaires pour comprendre la constitution d'une centralité que l'on peut considérer comme marginale (Ferreira, 2015). À l'origine, Mouraria est un territoire de « banlieue », à l'extérieur des murailles de la ville, dans lequel les Maures et les Juifs de Lisbonne ont été forcés de s'installer suite à la reconquête chrétienne de la ville en 1147. Mouraria naît donc d'un acte de ségrégation socio-spatiale sur fond de ghettoïsation des populations indésirables. C'est d'ailleurs de la présence de cette population maure que le quartier tire son nom. Au cours des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles, la croissance de la ville a fait de Mouraria un espace progressivement plus central, renforçant son rôle dans les échanges commerciaux entre la campagne et la ville, ce qui y a appelé la fixation de familles chrétiennes. Cette Mouraria de Maures et Chrétiens a été, néanmoins, une réalité de courte durée. Dès la fin du XV^{ème} siècle une première « intervention urbaine » s'est traduite par l'extinction des quartiers juifs (*judiarias*) et l'expulsion des populations juive et maure. Au cours des siècles suivants, l'installation des chrétiens s'est renforcée, donnant lieu à la construction de plusieurs églises, de palais et de maisons aristocratiques et une restructuration de la maille urbaine du quartier (Menezes, 2004; Rodrigues, 2012).

Au cours des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles, l'absence d'intervention importante à la suite du tremblement de terre de 1755, signe d'un déplacement du centre de Lisbonne vers le

nord-ouest et l'ouest à partir de la Baixa²¹ (Gaspar, 1976), a contribué à dégrader fortement les conditions d'habitat dans la Mouraria. Le quartier est alors devenu une terre d'accueil pour les immigrants de l'exode rural et s'est spécialisé sur une population ouvrière. Les nouveaux-venus s'installaient alors dans « des palais en ruines, des couvents désaffectés et, la plus part du temps, dans des 'pátios' insalubres » (Pereira, 1994, p.510).²² On trouve encore de ces 'pátios' et 'vilas operarias' dans l'actuelle Mouraria, ainsi que dans les quartiers contigus de Graça et Anjos.

Au cours du XX^{ème} siècle, plusieurs grandes opérations urbanistiques ont contribué à l'accentuation des frontières de Mouraria et à la marginalisation progressive du quartier. D'abord suite à la politique « d'urbanisme civilisateur » que l'Etat Nouveau a mené, à partir de la fin des années 1930, et à la destruction de la partie basse du quartier, au nom d'une hygiénisation et d'un embellissement de la ville (Menezes, 2009). Justifiée par une volonté de relier le centre de la ville à une sortie vers le nord, cette intervention étendue pendant les années 1940 et 1950 a relevé aussi d'une volonté « d'assainir » un quartier où s'installaient des activités marginales, dont la prostitution. Cette opération a laissé un vaste terrain longtemps abandonné dans le quartier, a disloqué une série d'activités et délogé quantité d'habitants. Par la suite, dans les années 1980, la construction de deux centres commerciaux et l'agrandissement de l'Hôtel Mundial (construit en 1958) ont encore accentué la frontière entre Mouraria et le centre de la ville et ont contribué au renforcement de la spécialisation du quartier sur des activités marginales, dont un « commerce ethnique » développé par de nouveaux immigrants (Rodrigues, 2012: 53). Aujourd'hui, la centralité "marginale" de Mouraria se trouve particulièrement exprimée dans ses structures commerciales, juxtaposant petits commerces indépendants, grossistes, commerces de rue et activités associées à la prostitution et à la drogue.



La Mouraria à Lisbonne. Carte de la ville

²¹ La Baixa-Chiado est, jusqu'à la moitié du 20^{ème} siècle, le centre de la ville concentrant la presque totalité des fonctions tertiaires centrales (Gaspar, 1976)

²² « Des propriétaires dynamiques font construire eux-mêmes à l'arrière de leurs bâtiments des baraques à louer à des ouvriers ; des caves insalubres sont utilisées de la même façon, toujours avec accès par l'arrière du bâtiment ; des couvents récemment éteint, acquis aux enchères publics ou des palais en ruines sont méticuleusement loués chambre par chambre » (Pereira, 1994, p. 511).

CHAPITRE 2 : « ON HABITE COMME ON PEUT »

Les quatre quartiers analysés partagent plusieurs caractéristiques eu égard à leur habitat (tableau 1). Ce sont, premièrement, des espaces densément bâtis et peuplés, même si on peut y trouver d'importants dégagements dans la trame urbaine (la Volkertplatz à Vienne, Martim Moniz en bordure de Mouraria à Lisbonne, par exemple) et certaines parcelles en friche. La densité de population y est dans chaque cas nettement supérieure à la densité moyenne à l'échelle de la ville. Parmi eux, le quartier Heyvaert affiche la densité la plus faible. Cette donnée apparaît néanmoins en trompe-l'œil car le territoire de l'unité statistique de référence inclut un vaste espace non habité, en l'occurrence le site des marchés et abattoirs d'Anderlecht-Cureghem. Le quartier voisin, au tissu bâti similaire, affiche, lui, une densité de population de 20700 habitants au km².

En termes de dynamiques démographiques, la Goutte d'Or et Mouraria connaissent toutes deux un processus de dépeuplement depuis plusieurs décennies, en lien avec un mouvement général de desserrement de la population parisienne ou lisboète, depuis l'après Seconde Guerre Mondiale. Dans le cas du Volkert et Alliertenviertel, par contre, la tendance est à la stagnation du volume de population résidente, alors que la population de la ville de Vienne, elle, s'accroît. À Heyvaert, enfin, la dynamique de peuplement s'est inversée depuis le début des années 2000 : le quartier regagne à présent des habitants, dans un contexte de forte croissance démographique générale à Bruxelles liée, principalement, à des bilans migratoires externes très positifs.

	Goutte d'Or¹ [Paris]	Heyvaert¹ [Bruxelles]	Volkert et Alliiertenviertel¹ [Vienne]	Mouraria¹ [Lisbonne]
nb d'habitants	23190	5670	11274	4406
densité de population (hab. / km²)	61026	8380	37000	22000
part des logements anciens construits avant 1919 construits avant 1945 construits avant 1961 âge moyen des logements (années)	74% [61%]	73% [63%]	68% [32%]	88 [66]
part des logements de très faible niveau de confort (critères variables)	10% [5%]	16,4% [9,2%]	14,8% [7,2%]	11,5% (So) 6,5% (SCSL) [3%]
part des logements en location	61% [61%]	74% [61%]	77% [73%]	77% (So) 69% (SCSL) [42%]
part du parc social ²	18% [18%]	4% [8%]	16% [40%]	1% (So) 1% (SCSL) [6%]
part des habitants de nationalité étrangère	34,6% [14,8%]	44,1 [33,6]	36,5% [21,8%]	30% (So) 17% (SCSL) [6,3%]

Tableau 1. Quelques repères comparatifs

NOTES

1. Délimitations employées pour la collecte des statistiques :

- Goutte d'Or : territoire de la Zone Urbaine Sensible 'Goutte d'Or' (source des données : Recensements de la population, INSEE)
- Heyvaert : territoire du quartier 'Cureghem Rosée' défini par le Monitoring des quartiers de la Région de Bruxelles-Capitale (source des données : Institut bruxellois de Statistique et d'Analyse, Census 2011)
- Volkert en Alliiertenviertel : territoire des secteurs Volkertviertel et Alliiertenviertel (source des données : Recensement 1971-2001, Registerzählung 2011, AGWR 2011)

Mouraria : territoire des freguesias de Socorro (So) et de São Cristóvão e São Lourenço (SCSL). Selon le dernier plan d'intervention de la mairie de Lisbonne, la Mouraria inclut ces deux freguesias ainsi que des franges de trois autres freguesias (Anjos, Santa Justa et Graça). Pour certains habitants, la Mouraria comprend exclusivement la freguesia de Socorro (source des données : INE, *XV Recenseamento geral da população et V Recenseamento geral da habitação, 2011*

(INE=Instituto Nacional de Estatística; Recensement de la population et recensement de l'habitation)

2. Parc social des logements Paris : part du logement social (toutes catégories selon la loi SRU) dans le total des logements. Bruxelles : part des logements sociaux pour 100 ménages Vienne : part des logements en propriété publique (municipalité) ou sociale (coopératives) dans le total Lisbonne : part des logements à loyer social ou réglementé dans le total des logements

Deuxièmement, ce sont des quartiers où le parc du logement a vieilli et est souvent en mauvais état, mais où les politiques de rénovation et de réhabilitation interviennent depuis plusieurs décennies. Leurs résultats sont contrastés, voire ambigus, dès lors que ces politiques interviennent dans un parc de logements dominé par le secteur locatif privé opérant comme logement social 'de fait' et en absence d'un parc social 'de droit' de taille suffisante pour faire face aux besoins.

A la Goutte d'Or, la grande majorité des logements datent du XIX^{ème} et du début XX^{ème} et la part de logements sans confort sanitaire est encore le double de la moyenne parisienne, même si elle a baissé au cours des dernières décennies. Depuis 1984, le quartier est classé en politique de la ville. Il a fait l'objet depuis lors d'une série de programmes de réhabilitation et de rénovation visant à lutter contre les îlots d'insalubrité et la dégradation de l'habitat ancien. Ces interventions ont d'abord concerné le sud du quartier, avec la construction de 900 logements sociaux (remplaçant un ensemble très dégradé de 1400 chambres) et l'installation d'équipements (école, commissariat, poste). Cette opération a donc impliqué le remplacement d'un parc social 'de fait' logeant des populations très pauvres dans un habitat vétuste, à un logement social 'de droit', régi par un bailleur unique et aux loyers encadrés. Par ailleurs, une Opération Programmée d'Amélioration de l'Habitat (OPAH) lancée en 1987 a fortement incité les propriétaires-bailleurs privés à réaliser des travaux grâce à des subventions de l'Agence Nationale pour l'Amélioration de l'Habitat (ANAH). L'objectif était d'améliorer le niveau de confort du parc de logements sur le marché locatif privé. Après 6 ans d'exercice n'ayant donné que des résultats mitigés, une société d'économie mixte, la SEMAVIP, a été chargée de l'expropriation et la démolition de 45 immeubles considérablement dégradés et de la reconstruction à leur place de logements destinés cette fois aux classes moyennes, dans un but de 'diversification' de la population. Ainsi, on voit comment dans le contexte très tendu du marché parisien l'investissement privé/public se déroule en deux temps pour renouveler le peuplement en faveur des classes moyennes sous diverses formes : parc locatif privé, parc social, et parc en accession à la propriété entraînant l'arrivée de nouvelles populations dans le quartier (Chabrol, 2011).

Dans le Volkert et Alliertenviertel, malgré des mesures de réhabilitation ayant fortement rehaussé le niveau moyen d'équipement et de confort des logements, la proportion des logements mal équipés, rangés dans la catégorie inférieure des niveaux de confort, reste encore largement au-dessus de la moyenne viennoise. Ainsi, en 2011, 11% des logements n'ont pas de chauffage central, 7% ne sont pas équipés d'un bain ou d'une douche, 15% n'ont pas de WC. Cette situation est à mettre en regard de l'ancienneté du bâti dans le quartier. Pour des locataires en place, un changement de catégorie de confort du logement n'a pas d'effet direct sur le loyer, pour autant que le contrat de location ne soit pas changé. Dès lors, beaucoup de locataires restent dans d'anciens logements pour conserver un loyer modéré et contrôlé, limitant leur mobilité

spatiale.²³ Un autre aspect important de l'habitat dans le quartier concerne la situation de propriété. Vienne est connue pour l'ampleur de son parc social : 40% des logements de la ville sont en propriété publique (municipalité) ou sociale (coopératives). Dans le Volkert et Alliiertenviertel, par contre, cette proportion est bien moindre (16,4%). La grande majorité des logements y sont en propriété privée (72,3%), résultat d'une urbanisation par des promoteurs privés à la fin du XIX^{ème} et au début du XX^{ème}, soit avant le lancement de la politique de logement social de la période de la Vienne rouge²⁴. Parmi ceux-ci, les logements mis en location dominent largement. C'est donc le secteur locatif privé qui héberge la grande majorité de foyers du quartier. Cette caractéristique permet un accès au logement facilité pour des populations qui ne satisfont pas aux critères d'accessibilité dans le secteur social, dont, en particulier, les (nouveaux) immigrés (cf. infra). En définitive, la structure du parc de logements du Volkert et Alliiertenviertel positionne le quartier dans une situation contradictoire : à la fois quartier d'accueil pour des populations économiquement faibles et d'origine étrangère, quartier résistant face à la gentrification grâce au système de contrôle des loyers, et aussi quartier prisé par les investisseurs du fait de la relative faiblesse locale du secteur social.

Dans le quartier Heyvaert, à Bruxelles, c'est aussi le secteur locatif privé qui domine, très largement, la structure des logements, à l'image de la situation de la plupart des quartiers anciens centraux de la ville. Les trois quarts des logements du quartier relèvent de ce secteur, tandis que l'offre de logements sociaux *de jure* est extrêmement faible – à peine 4% du parc existant. Cette situation est à mettre en regard de l'urbanisation du quartier, essentiellement menée par des acteurs privés, au XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, dans un contexte de faiblesse historique de la production publique de logements à Bruxelles et en Belgique plus largement. Une part significative des logements du quartier présente d'importantes carences en matière de confort ou même de salubrité. Le montant des loyers y est certes, en moyenne, 20% plus bas qu'ailleurs à Bruxelles, mais le revenu par habitant est, lui, de 47% inférieur à la moyenne bruxelloise. Les taux d'efforts des locataires (part des revenus consacrés au loyer) sont donc très élevés, dépassant communément la barre des 50%²⁵. On est donc bien, ici aussi, en présence d'un quartier dominé par un secteur locatif social 'de fait', logeant des populations pauvres dans un habitat vétuste ou mal équipé. Cette situation perdure dans le temps, malgré les changements apportés, depuis le début des années 1990, par diverses politiques de soutien à la réhabilitation privée (via des programmes de primes octroyées aux propriétaires) et de production de logements subventionnés en accession

²³ Il est vrai que ce type de contrôle de loyer crée aussi une sorte de bombe à retardement : la régulation du loyer se termine avec le décès de l'ancien locataire...

²⁴ *das rote Wien* ou *rotes Wien* est le surnom de la capitale autrichienne de 1918 à 1934. La ville connaît alors un régime dit « austromarxiste », résultant d'une coalition de sociaux-démocrates et de chrétiens-sociaux.

²⁵ Observatoire de l'Habitat de la Région de Bruxelles-Capitale, 2013

à la propriété, ainsi que par certaines initiatives associatives de productions de logements locatifs à bon marché (cf. infra).

À Lisbonne, la plus grande part de la population de Mouraria habite des logements vieillissants, de petite taille et généralement mal équipés. De plus, environ 20% des logements du quartier sont sur-occupés. La grande majorité des logements y sont loués. Dans beaucoup de cas (non comptabilisés dans les statistiques officielles), les appartements sont encore divisés en chambres sous-louées à différents ménages. Si les nouveaux immigrants sont particulièrement concernés, cette pratique est aussi ancienne, beaucoup de résidents étant ou ayant été dans cette situation. Par contre, l'état de conservation des bâtiments est contrasté entre les deux *freguesias* constitutives de Mouraria : 65% des logements de Socorro devraient faire l'objet d'une réhabilitation contre 46% à São Cristóvão e São Lourenço (comme à Lisbonne dans son ensemble). Cette différence est révélatrice d'un processus de gentrification en cours à São Cristóvão e São Lourenço, même si la construction de logements neufs dans le quartier a été pratiquement inexistante au cours des dernières décennies (cf. infra).

Le montant moyen des loyers est bas (autour des 220 €/mois), même s'il a augmenté dans la dernière décennie, et plus encore ces dernières années. Cette évolution est un signe de changements importants eu égard à la situation du logement dans les quartiers populaires du centre de Lisbonne – dont Mouraria – depuis ces 5 dernières années (alors que les derniers chiffres disponibles datent de 2011). Un indicateur de ces changements en cours est l'évolution du taux d'appartements loués sous contrats à durée déterminée. À Mouraria, l'augmentation significative de ce type de contrats au cours des dernières années, et la baisse concomitante des locations sous contrats à durée illimitée, reflète probablement la location à des populations immigrantes d'appartements devenus vacants à la suite du décès de l'ancien locataire. Ces appartements sans grand confort sont souvent loués par chambres. On observe aussi une augmentation de la proportion de logements en occupation saisonnière. Cette situation n'est pas sans rapports avec des stratégies de propriétaire en attente de possibilités de vente ou location plus avantageuses. Enfin, il y a un quart de logements non occupés à Mouraria (16% pour Lisbonne), dont 46% sont à louer, 3% à vendre et 5% à démolir. Il n'y a pas d'information concernant les 46% restant, ce qui est également symptomatique de changements en cours dans le quartier.

Troisièmement, ces caractéristiques du logement vont de pair avec une occupation largement populaire : s'y retrouvent beaucoup de ménages n'ayant accès qu'aux segments les moins onéreux (relativement à leur contexte urbain) et les moins confortables du parc de logements. Néanmoins, sont repérables des signes d'évolution de la composition sociale des quartiers orientés vers une gentrification plus ou moins appuyés selon le cas.

À la Goutte d'Or, si les classes populaires (employés et ouvriers) représentent toujours la moitié de la population active, une recomposition sociale est en marche, caractérisée par l'augmentation de la part des catégories socio-professionnelles élevées et l'accentuation de l'écart entre catégories sociales élevées et basses (Fijalkow 2013). La présence de nouvelles couches moyennes supérieures fortement dotées en capital culturel sinon économique s'inscrit dans la continuité d'un phénomène déjà relevé pour les années antérieures (Bacqué, Fijalkow *et al.* 2010). De plus, la carte de la progression des catégories sociales supérieures accrédite le récit d'une « invasion » de ce quartier populaire. Les couches moyennes supérieures, d'abord majoritaires aux marges du quartier, gagnent de plus en plus son espace central. Ainsi, même si le marché immobilier de ce quartier reste encore parmi les plus accessibles de Paris, l'évolution des prix est spectaculaire : 6000 euros le m² en 2012 contre 1600 euros en 2000. Ces évolutions passent par une réappropriation sélective du parc de logements et le cantonnement des ménages les plus modestes dans des logements inconfortables, dont la part à l'échelle du quartier est en diminution, notamment du fait de la baisse du nombre d'hôtels meublés. On pourrait penser, à l'instar des élus et des techniciens de la municipalité, que le triplement de la part du logement social (de 4% à 18% entre 1982 et 2010) devrait plutôt les aider à se loger. Malheureusement, l'augmentation du parc locatif social traduit plutôt un mouvement d'institutionnalisation de l'habitat des plus modestes, rejetant en dehors du quartier ceux qui ne peuvent répondre aux nouvelles normes par manque de revenus réguliers, de salaires déclarés, de situations familiales stables et de titres de séjour. De plus, les logements sociaux très bon marché représentent à peine 20% de l'ensemble du parc social, alors que ceux destinés aux revenus moyens et élevés, sont majoritaires dans le nord du quartier. En définitive, la gentrification en cours à la Goutte d'Or renforce la précarité résidentielle des ménages vulnérables. Celle-ci se manifeste par l'augmentation de la demande de logement social, des hébergements chez un tiers, des locations de chambres et des colocations. Ainsi, le niveau de surpeuplement ne baisse que faiblement depuis le début des années 1980²⁶. Paradoxalement, alors que la gentrification vise une revalorisation du parc immobilier par sa réhabilitation, et malgré la production de logements sociaux, la diminution de l'insalubrité conduit à raréfier l'offre destinée aux plus pauvres. Ces situations discrètes de fragilisation résidentielle sont difficiles à observer alors que la transformation du quartier est visible dans l'espace public.

À Bruxelles, malgré la concentration locale d'activités économiques et commerciales (cf. infra), beaucoup d'habitants du quartier Heyvaert sont sans emploi. Le taux de demandeurs d'emploi y est de 10 points plus élevés qu'à l'échelle bruxelloise (25% contre 15%). De même, le revenu moyen par ménage équivaut à deux tiers du revenu

²⁶ Le nombre de personnes par pièces était en 1982 de 0,97 est en 2009 de 0,91. Ce progrès relatif s'explique par le fait que l'opération de rénovation a offert des logements plus grands que le parc antérieur. Mais cette moyenne cache de fortes disparités : si l'on pouvait compter séparément les logements issus de la rénovation on constaterait au contraire que la densité d'occupation des appartements s'est renforcée.

moyen par ménage à l'échelle bruxelloise. Ces chiffres témoignent de la précarité des conditions d'existence d'un grand nombre d'habitants du quartier. De fait, le quartier Heyvaert fait partie du « croissant pauvre » de Bruxelles, adjacent à l'ouest au centre historique de la ville et étiré sur plusieurs communes (Anderlecht et Molenbeek, notamment) (Van Hamme *et al.* 2015). Les signes de gentrification restent, jusqu'à ce jour, peu perceptibles dans le quartier lui-même. On n'y trouve pas ou peu de marqueurs traditionnels de ce processus : absence d'adresses commerciales « branchées », peu de logements rénovés à destination d'un public nanti,... La situation du quartier Heyvaert tranche à ce titre avec des espaces limitrophes ou voisins, où les signes de gentrification sont plus affirmés. Cette spécificité est avant tout à relier à la très forte centralité économique du quartier, communément représenté comme le « quartier des voitures » du fait de la présence massive d'activités de commerce d'exportation de voitures d'occasion d'Europe vers l'Afrique de l'Ouest (Rosenfeld, 2013), présence sur laquelle nous reviendrons.

Dans le cas de Vienne, il est très difficile de dresser un portrait statistique de la composition sociale de la population du quartier de Volkert et Alliertenviertel. Il n'existe en effet pas d'informations valides à l'échelle du quartier en ce qui concerne les structures socio-économiques et professionnelles ou le taux de chômage. On pourra mieux se faire une idée du caractère populaire du quartier à travers les caractéristiques d'origines et de nationalités des habitants (cf. infra.). Tout au plus peut-on noter ici que l'arrivée récente de populations plus aisées se marque dans l'évolution du taux de détenteurs d'un diplôme universitaire, désormais proche dans le quartier de la moyenne pour l'ensemble de Vienne.

A Lisbonne, malgré les changements survenus au cours des deux dernières décennies, Mouraria est toujours un quartier « populaire » si l'on considère des indicateurs socioéconomiques classiques. Ainsi, le niveau moyen de scolarité de la population y est faible, ce qui est dû, notamment, à un pourcentage élevé de personnes âgées et d'anciens migrants de l'intérieur du pays.²⁷ Les classes moyennes et supérieures ont un poids limité dans la composition de la population : la proportion de « professionnels socialement valorisés »²⁸ est de 31% à São Cristóvão e São Lourenço et de 15% à Socorro (contre 42% à Lisbonne). On note ici une importante nuance entre les deux *freguesias* constitutives du quartier. D'une part, Socorro garde les caractéristiques d'un quartier très populaire avec une grande majorité de personnes employées dans les services personnels et le commerce (70%, contre 50% à São Cristóvão e São Lourenço et 33% à Lisbonne), ainsi que de travailleurs et ouvriers, spécialement dans les secteurs du

²⁷ Au Portugal la scolarité obligatoire n'a été universelle qu'après 1974. Avant cette date un pourcentage élevé de la population n'a jamais fréquenté l'école et une proportion élevée aussi, a fréquenté l'école sans conclure la scolarité obligatoire, notamment en dehors des villes

²⁸ Les « professionnels plus valorisés » correspondent aux groupes 1 et 2 de la classification des professions (directeurs, administrateurs et représentants du pouvoir politique et spécialistes de professions intellectuelles et scientifiques. (CPP=1 ou CPP=2).

transport et du bâtiment. Le territoire de São Cristóvão e São Lourenço semble être plus gentrifié, un quart de la population étant des « spécialistes intellectuels et scientifiques » (contre 15% à Socorro et 32% à Lisbonne). Parmi ces professions il est significatif que dominant les professions d'architectes, professeurs, auteurs, journalistes et artistes, ainsi que des spécialistes des sciences juridiques et sociales. Ces différences entre les deux parties du quartier se traduisent aussi par les effets différenciés de la crise des années 2000. Entre 2001 et 2011, si le nombre de chômeurs a augmenté de 54% dans la ville de Lisbonne, ce chiffre monte à 68% à São Cristóvão e São Lourenço et même à 154% à Socorro !

CHAPITRE 3. DES QUARTIERS HISTORIQUES DE L'ACCUEIL DE MIGRANTS

Les quatre quartiers analysés partagent également une fonction historique d'accueil de l'immigration, ce que reflète (quoiqu'imparfaitement) la proportion élevée d'étrangers dans la composition de leur population résidente (voir tableau 1). Les origines et les compositions de ces populations immigrées (ou d'origine immigrée) varient néanmoins grandement d'un espace à l'autre, en lien avec des histoires urbaines singulières.

À Paris, l'urbanisation du quartier de la Goutte d'Or est liée à sa connexion avec les gares du Nord et de l'Est. Outre qu'elles permettent l'arrivée de migrants issus de l'exode rural mais aussi de Belgique, de Pologne et d'Italie, celles-ci amènent également à une fixation résidentielle spécifique sur ses abords, avec la construction de nombreux hôtels et garnis destinés à accueillir une population de célibataires. Après la Seconde Guerre Mondiale, les flux migratoires en provenance du Maghreb puis, à partir des années 1980, d'Afrique Noire, deviennent prédominants. Le quartier se spécialise alors dans l'accueil de ces populations immigrées, via le développement d'hôtels meublés (Toubon et Messamah, 1990). Les appartements sont découpés en chambres individuelles louées meublées afin d'échapper à la réglementation sur les loyers et de rentabiliser le patrimoine (Lévy-Vroelant et Faure, 2007). Entre 1962 et 1982, alors qu'aucune intervention publique ne s'attache à ce quartier, la part des étrangers augmente très fortement : 11,7% des chefs de ménages en 1962, 40% en 1982. Le quartier reste par ailleurs un quartier d'ouvriers (51% des actifs en 1962, 49% en 1982). Dans les années 1970, la Goutte d'Or abritait encore de nombreux ouvriers maghrébins travaillant dans les usines automobiles de l'ouest parisien. Ce lien entre habitat insalubre et main d'œuvre peu qualifiée dans la production métallurgique n'est plus vrai aujourd'hui, en raison de la disparition de ces structures de production. Désormais, les ouvriers habitant la Goutte d'Or travaillent principalement dans les entreprises de la Seine-Saint-Denis toute proche (gardiennage, manutention) et dans les services publics ou para publics, sur des postes non fixes et souvent non-salariés. Comme membres des classes populaires ils tiennent à se maintenir à Paris, qu'ils travaillent dans les services de la Ville de Paris ou qu'ils souhaitent, en tant que migrants récents, se rapprocher d'aires de solidarité communautaires (Henrio, 2013).

À Vienne, le quartier Volkert et Alliiertenviertel a servi dès l'origine comme porte d'entrée pour des populations immigrées. Cette fonction est toujours actuelle, bien que l'intensité migratoire, la composition des populations immigrées et les politiques de migration aient évolué. Au XIX^{ème}, le quartier autour de deux gares accueillait des ouvriers de l'industrie, des immigrés Tchèques, Slovaques, Polonais et des minorités des zones périphériques de l'empire. De plus, jusque 1938, à l'image d'autres quartiers du 2^{ème} arrondissement, le Volkert et Alliiertenviertel était parmi les quartiers de Vienne

les plus structurés et animés par l'immigration juive. Après la prise de pouvoir par les Nazis, la diversité culturelle du quartier a été gravement entamée (cf. supra). Ce n'est qu'à partir des années 1960 que le Volkert et Alliiertenviertel a regagné une fonction de porte entrée de l'immigration, suite au recrutement de main-d'œuvre étrangère sur le modèle du *Gastarbeit*²⁹. Entre 1971 et 2011, la part de la population étrangère a bondi de 5% à presque 37% (de 4% à 22% pour Vienne), et 45% de la population du quartier est née à l'étranger (31% à Vienne). Parmi les étrangers, les populations de nationalité ex-yougoslaves (13,5% de la population totale du quartier) ou turque (5,5%) dominent. Néanmoins, on observe une diversification récente dans la provenance des immigrés, si bien que le quartier soit aujourd'hui connu par son hétérogénéité ethnique. Cela s'observe notamment dans ses écoles, ses jardins d'enfants, son centre de jeunesse ainsi que dans ses infrastructures communautaires (commerces, cafés, restaurants, associations culturelles et religieuses, lieux de prières). Parmi ces nouveaux immigrés, on trouve des populations juives des anciennes républiques soviétiques ainsi qu'une nouvelle immigration extra-européenne, en provenance d'Afrique sub-saharienne, d'Inde et du Bangladesh notamment. Par ailleurs, en lien avec certaines interventions urbanistiques et une dynamique de gentrification, le quartier voit aussi s'installer des immigrés de divers pays de l'Union européenne avec des profils de classes moyennes ou dites « créatives ». Enfin, en lien avec cette fonction d'accueil de l'immigration, la population du quartier est caractérisée par une forte proportion de jeunes adultes (36% entre 20 et 39 ans, contre 29,6% à Vienne) et une part légèrement plus importante d'hommes (49,9% contre 47,9% à l'échelle de la ville).

À Bruxelles, si le quartier Heyvaert fait figure d'espace de relégation à l'échelle de la ville par son inclusion dans le « croissant pauvre » bruxellois, c'est avant tout le cas pour différentes vagues migratoires venues s'y installer (Rosenfeld 2013). Le quartier est en effet depuis longtemps une porte d'entrée dans la ville pour de nombreux primo-arrivants. Cette situation remonte au processus de désindustrialisation que le quartier a connu à partir des années 1960. De nombreux logements ouvriers bon marché étant rendus disponibles, ceux-ci ont été investis par des populations migrantes. Dans un premier temps, il s'agissait de mouvements assez clairement identifiables : une immigration espagnole puis marocaine. Sacco (2012) rappelle ainsi qu'en 1981, 60% de la population de Cureghem est composée d'étrangers, parmi lesquels la moitié de ressortissants de l'Union Européenne (Europe du Sud, en particulier) et un tiers de Marocains. En 1991, la proportion d'étrangers dans le secteur Cureghem-Rosée, qui inclut la rue Heyvaert, est de 74,5%. En 2001, ce pourcentage descend à 52,3%, non pas que les populations d'origine étrangère aient déserté le quartier mais du fait de leur accession à la nationalité belge. En 2005, la proportion d'étrangers descend à 38,1%, pour ensuite rester stable jusqu'en 2010 (40,4%), à un niveau bien supérieur à la moyenne bruxelloise (30%), d'autant qu'elle ne prend pas en compte les sans-papiers, pourtant nombreux dans cette partie de la ville comme le suggère une étude sur

²⁹ Littéralement, travailleur invité, terme historique officiel des politiques de recrutement de main-d'œuvre étrangère dans les pays de langue allemande.

l'inscription scolaire des enfants primo-arrivants à Cureghem (Mottint, Dusart et Humblet, 2006). Non seulement cet espace continue donc d'être une porte d'entrée pour les primo-arrivants à Bruxelles, mais on constate en outre une multiplication du nombre de nationalités qui y vivent. Celles-ci sont en effet beaucoup plus hétérogènes qu'au cours des premières vagues migratoires que le quartier a connues. On y trouve, en particulier, de nombreux ressortissants d'Afrique subsaharienne. Depuis 2007, le quartier Heyvaert arrive en tête des quartiers bruxellois au registre de la part de la population d'Afrique subsaharienne (10,9% en 2012, selon le critère de nationalité, contre 2,5% à l'échelle bruxelloise). Différents éléments laissent penser que cette présence de population africaine dans cette partie de la ville, phénomène à la fois nouveau et important numériquement, n'est pas étrangère au fait que le commerce d'exportation de véhicules d'occasion est progressivement venu s'y implanter (cf. infra). Enfin, il faut encore souligner que cette fonction historique d'accueil de l'immigration du quartier a pesé sur l'attitude des pouvoirs publics, en accentuant un désintérêt politique pour Cureghem, ce qui a contribué à la marginalisation de ce quartier. La situation a quelque peu changé depuis l'instauration du droit de vote des étrangers pour les élections communales en 2004.

À Lisbonne, malgré ses origines pluriethniques revendiquées dans le discours actuel de valorisation du quartier, l'arrivée de populations d'origine étrangère à Mouraria est très récente. En effet, pendant le XX^{ème} siècle, Mouraria était surtout peuplée de migrants venant de l'intérieur du Portugal, en particulier du centre et du Nord du pays. La population étrangère est relativement marginale à Mouraria jusqu'aux années 1990. Même si les statistiques disponibles ne reflètent pas le nombre réels d'immigrants (cas des personnes non légalisées) et n'incluent évidemment pas les immigrants ayant acquis la nationalité portugaise (ce qui est le cas d'un nombre important de personnes originaires de pays africains, d'Inde ou de Chine), il est possible de constater que l'immigration internationale s'est clairement accentuée à partir des années 2000. Ainsi, la proportion de personnes de nationalité étrangère a cru significativement depuis 2000, atteignant 30% à Socorro (contre 6% à Lisbonne). Mais la spécificité de Mouraria concerne aussi le profil de cette immigration. Jusqu'aux années 1990, les Africains et les Asiatiques (Pakistanaï, Chinois, Indiens) dominent parmi les immigrés. Pendant la décennie suivante on assiste, à Lisbonne, à l'arrivée des Américains, c'est-à-dire, surtout, des Brésiliens, qui deviennent proportionnellement le groupe le plus important, dépassant les Africains. Des Européens de l'Est arrivent également, notamment d'Ukraine, de Roumanie, de Moldavie. À Mouraria, ce sont les Asiatiques qui deviennent, à la fin des années 2000, le groupe le plus important, représentant, plus de la moitié de la population étrangère : 54% à São Cristóvão e São Lourenço et 63% à Socorro. Aux trois groupes initiaux, où les Chinois sont maintenant les plus nombreux, s'ajoutent maintenant d'autres nationalités comme les Bengalis et les Népalais. Parmi la population européenne de l'Est, les Roumains sont un groupe significatif notamment dans la *freguesia* de Socorro. La population étrangère est majoritairement masculine et plus jeune que la population portugaise. Ce modèle est très semblable dans les deux *freguesias* de Mouraria et dans l'ensemble de Lisbonne. La population entre 25 et 44 ans

compte plus de la moitié de la population étrangère, tandis que cette classe d'âge représente environ un quart de la population portugaise ; les personnes de 65 ans et plus comptent pour moins de 5% de la population d'étrangers et plus de 25% de la population de nationalité portugaise. Le pourcentage de familles de 4 personnes ou plus est aussi plus élevé dans la population étrangère, tandis que les familles d'une seule personne représentent des proportions semblables dans les deux populations.

CHAPITRE 4. N'EN DEPLAISE : DES ECONOMIES LOCALES VIGOUREUSES

Les quartiers analysés sont chacun, à des degrés divers, des centres de commerces spécialisés, dont une partie importante de l'activité occupe l'espace public, formellement ou informellement.

À la Goutte d'Or, l'activité est essentiellement commerciale. Comme le note l'anthropologue V. Milliot (2013, p. 3), le quartier de la Goutte d'Or se caractérise par la densité « *électrique* » de son activité, perceptible dès la sortie du métro, « lorsque les vendeurs à la sauvette de cigarettes se disputent le trottoir avec les vendeurs de maïs, de cachets, des citadins chargés de course ». Le « spectacle public permanent » sollicite la « foule anonyme (...) espace de frôlement de regards anticipant le déplacement des corps ». Selon un diagnostic publié en 2003 par l'APUR, le quartier Château Rouge constitue une zone de chalandise qui déborde largement le territoire de la Goutte d'or. Cette offre commerciale est « *particulièrement orientée vers une clientèle à dominante non européenne et notamment de culture africaine, antillaise et dans une moindre mesure maghrébine* ». Ce commerce spécialisé est concentré dans les secteurs alimentaires, de l'équipement de la personne et de la santé, de l'hygiène et de la beauté. Marqué par des micro-spécialisations au sein du quartier, il repose sur une réelle diversité dont ne rend pas compte la dénomination ambiguë de « commerce ethnique ». Il attire, en particulier le samedi, une clientèle parisienne et francilienne, souvent d'origine étrangère, au sein de laquelle les hommes sont majoritaires. Cette fréquentation induit une occupation dense de l'espace public, tant par l'affluence des consommateurs que par l'utilisation de la rue.

À Bruxelles, le quartier Heyvaert apparaît d'abord à l'observateur comme le « quartier des voitures ». De fait, depuis près d'un quart de siècle, une importante activité d'exportation de voitures d'occasion de l'Europe vers l'Afrique de l'Ouest y a élu domicile et y prospère. En moyenne, un bon millier de voitures rejoignent chaque jour le continent africain au départ de la Belgique, via le port d'Anvers, dont un peu plus de la moitié à destination du Bénin. La grande majorité de ces voitures sont vendues et exportées par des commerçants installés dans le quartier Heyvaert, celui-ci fonctionnant comme place marchande de premier plan pour cette activité, à l'échelle européenne (Rosenfled 2013). La présence de plusieurs dizaines de garages rassemblés sur quelques rues et proposant à la vente des véhicules d'occasion en provenance de toute l'Europe, permet de comparer les voitures entre elles et donc de déterminer les prix au plus proche de la réalité de ce marché spécifique. Cette concentration représente à la fois une facilité pour les importateurs africains venus prospecter le marché à la recherche de voitures et un avantage pour les garagistes vendeurs de véhicules qui opèrent au sein d'une place marchande attractive et reconnue internationalement. Les consignataires constituent un type d'acteur central de cette activité. En proposant aux importateurs africains une solution intégrée pour la prise en charge des véhicules achetés – depuis

leur transport vers le port d'Anvers jusqu'à la livraison par bateau dans les principaux ports africains – les consignataires ont été les véritables pionniers de cette activité commerciale en Belgique. Or le travail de consignation demande d'importants espaces pour le stockage des véhicules en attente du départ d'un bateau. Se sentant à l'étroit dans le quartier de la Gare du Midi, plusieurs consignataires vinrent s'installer dans le quartier Heyvaert dès la fin des années 1980. À l'époque, confrontés à l'entrée en vigueur d'une nouvelle législation européenne imposant des normes beaucoup plus strictes pour le secteur de la boucherie, de nombreux grossistes en viande installés à proximité des abattoirs d'Anderlecht préférèrent déménager leur activité en périphérie de la ville plutôt que d'entreprendre de coûteux travaux de mise en conformité de leurs installations dans le quartier Heyvaert. Une figure importante du quartier, impliquée à la fois dans le commerce de la viande et des voitures d'occasion, jouera d'ailleurs un rôle clé dans ce processus en mettant en contact les garagistes à la recherche de nouveaux espaces et les grossistes en viande cherchant à quitter le quartier (Rosenfeld, 2009). Ce remplacement a initié une dynamique de concentration progressive des principaux acteurs du commerce d'exportation de véhicules d'occasion dans le quartier Heyvaert. Dès lors que les consignataires et les grands garagistes sont installés dans le quartier, une série de plus petits acteurs – d'autres garagistes ou des vendeurs de pièces de rechange, de pneus ou d'autres biens de seconde main parfois chargés dans les véhicules afin d'être revendus en Afrique – ont été attirés vers le quartier. C'est l'accumulation de ces commerces sur les quelques rues du quartier Heyvaert qui en font une place marchande attractive pour les importateurs africains de véhicules d'occasion. Attractivité qui se renforce avec l'installation de commerces de proximité orientés vers cette population : restaurants de nourriture africaine, épicerie de produits exotiques, églises pentecôtistes ou encore services d'envoi d'argent et de téléphonie. En retour, ces services ont eux-mêmes pu devenir source d'attractivité pour une population africaine venue s'installer dans le quartier en n'ayant bien souvent aucun rapport avec le commerce de voitures d'occasion. C'est ce qui contribue à expliquer que Cureghem et le quartier Heyvaert en particulier soit aujourd'hui une importante centralité africaine à Bruxelles (Rosenfeld, 2013).

À Lisbonne, les espaces contigus à Mouraria, notamment la Praça Martim Moniz et l'axe de Rua da Palma/Avenida Almirante Reis se caractérisent, depuis les années 1960, par le développement d'une activité commerciale intense combinant des petits magasins diversifiés et le commerce de gros. Ce mouvement sera accentué, dans les années 1980, par la construction des deux centres commerciaux à Martim Moniz. Pendant les années 1990, les magasins de ces centres commerciaux et ceux de l'axe de l'Avenida Almirante Reis sont acquis surtout par des migrants, en particulier d'origine chinoise et indienne, et commencent à se développer un « commerce ethnique » dirigé surtout vers des populations étrangères qui progressivement se fixent à Mouraria ou dans les alentours. Dans un même mouvement, le petit commerce de proximité à Mouraria disparaît progressivement, comme dans toute la ville de Lisbonne. Le « commerce ethnique » de Mouraria, bientôt, appellera de nouveaux clients, non étrangers, venant de tout Lisbonne

pour chercher les produits « exotiques » orientaux ou africains. Ce mouvement sera accéléré par les interventions plus récentes de la municipalité à Mouraria, la plus radicale, dans ce domaine, étant la « concession » de la place de Martim Moniz à une entreprise privée, dès 2012, qui devra programmer et explorer des activités d'animation de la place³⁰. En outre, les années d'intervention à Mouraria sont aussi celles d'une politique d'attraction du tourisme comme ressource de dynamisation économique, en particulier du centre de Lisbonne. Cette politique s'est traduite par une augmentation importante de la fréquentation touristique et du chiffre d'affaires hôtelier à Lisbonne depuis 2009. Cette augmentation a aussi été renforcée par l'installation d'un nouveau terminal de croisières dans le port de Lisbonne, aux pieds du quartier d'Alfama. En conséquence, le tourisme dans les quartiers historiques atteint des chiffres jusqu'alors inconnus : à la frontière de Mouraria, le château de Lisbonne accueille 1 million de visiteurs en 2012 et ce chiffre va en augmentant. Le quartier est de plus en plus parcouru par de nouveaux « étrangers », réveillant des espoirs de renouveau commercial auprès des commerces traditionnels qui perdurent, et multipliant des petits magasins pour touristes, souvent tenus par des immigrants, ce qui provoque des réactions contrastées. Enfin, une autre conséquence de ces évolutions est la transformation d'un nombre non précisément déterminé de logements en location temporaire.

À Vienne, par contre, le Volkert et Alliiertenviertel est aujourd'hui un quartier essentiellement résidentiel, qui a perdu une grande partie de ses activités économiques et commerciales autrefois liées à la présence des deux gares. Les rues principales du quartier, comme la Taborstraße, étaient alors des rues très commerçantes. Actuellement, la vie économique se compose de quelques épiceries, de supermarchés, et des petites structures « ethniques » d'alimentation. Quelques commerces nouveaux (par exemple, une épicerie bio) indiquent l'arrivée de nouvelles catégories d'habitants. Il en va de même pour le secteur de la restauration, assez divers et volatile, dont une variété de cafés et bistrots surtout « ethniques » ou « bobo ». Si on a peine à trouver dans le quartier des sites de production industrielle, on y trouve néanmoins quelques activités plutôt informelles, comme par exemple deux ateliers de dépannage pour vélos. On peut observer la progression de nouveaux services, comme la location d'appartements à destination de touristes. Par ailleurs, le centre de la vie économique du quartier est le Volkertmarkt. Ce petit marché fonctionne comme un miroir des changements structurels dans ce quartier. Diminué dans sa taille il y a dix ans, dans le contexte d'un programme de revitalisation urbaine du quartier, le marché ne contient plus qu'un seul stand de fruits et légumes, une épicerie et une boulangerie, ainsi que des services de restauration, un kebab, un restaurant de poisson, une épicerie et un restaurant juif, et un café-bistrot ciblant une clientèle de type « branchée ». Le samedi, un ou deux paysans vendent leurs produits sur la place. Aux marges de celle-ci, on trouve encore d'autres

³⁰ « L'entreprise, NCS, de programmation et gestion d'événements culturels (...) a défini comme concept d'intervention le multiculturalisme, développant le projet 'Marché de Fusion' (...) concrétisé dans l'installation de 10 kiosques avec des références gastronomiques à différentes 'cultures/nationalités' » (Rodrigues, 2014, 2).m

commerces et restaurants, des cafés et des bistrots, une pizzeria, un centre d'accueil pour femmes immigrés, une brocante, un centre de jeunes, un centre de quartier (« Gebietsbetreuung »), et plusieurs écoles et jardins d'enfants, publics et privés.

CHAPITRE 5. DES QUARTIERS CONVOITES ET DENIGRES

Comme souligné plus haut, les quatre quartiers analysés dans cette recherche font l'objet, actuellement, de pressions au changement. Les pages qui suivent en détaillent la nature et les leviers spécifiques. Au-delà des différences contextuelles, il apparaît rapidement que les principaux instigateurs de ces pressions au changement se trouvent du côté des pouvoirs publics. Dans les quatre villes, ceux-ci se montrent en effet fort soucieux de redorer l'image de ces quartiers et de les ouvrir à de nouveaux acteurs (habitants plus aisés, commerçants innovants, investisseurs immobiliers) peu enclins à investir spontanément ces périphéries de centre-ville. Divers programmes d'intervention urbanistique ont été mis en œuvre en ce sens dans chaque ville. Les effets comme les modalités de réception de ces interventions par les acteurs locaux (habitants, commerçants) ne sont pas univoques. Les chapitres ultérieurs reviendront sur ce point.

À la Goutte d'Or, les acteurs du changement sont en premier lieu les pouvoirs publics soucieux de « rééquilibrer le quartier » et de la promotion d'une nouvelle image de celui-ci. Les différentes opérations de rénovation qui se sont succédé dans le quartier pendant plus de 20 ans ont eu un fort impact sur le quartier suite à la destruction/reconstruction de nombreux immeubles, mais aussi du fait de divers réaménagements urbains.

Les projets catalyseurs de changement ont été portés, depuis les années 1980, par la municipalité et Paris Habitat, le principal bailleur social de la ville. Ces politiques ont d'abord favorisé l'installation de populations de classes moyennes dans de nouveaux logements publics ainsi que dans le parc privé ancien, dont la réhabilitation est soutenue par divers dispositifs. Plus récemment, après 2010, on voit s'installer de nouveaux acteurs issus du secteur privé, d'abord dans l'appareil commercial (Café Barbés, cinéma Louxor) puis, plus timidement, des acteurs de l'immobilier privé, tels que des marchands de biens ou des petits promoteurs. Comme on l'a vu, la recomposition sociale du quartier est statistiquement vérifiée par la part croissante des catégories socio-professionnelles élevées et la flambée des loyers (cf. supra).

Cependant, dès 1982, une critique sociale offensive a été développée par les nombreuses associations du quartier ainsi que par l'opposition municipale. Trop de rénovation, trop peu de respect du patrimoine ancien, aucune prise en compte des occupants d'hôtels meublés - qui n'avaient, à l'époque, juridiquement droit à aucun relogement. La Ville de Paris a concédé à cette opposition beaucoup d'éléments, en développant la réhabilitation, en mettant en œuvre un régime d'exception pour les occupants d'hôtels meublés, en inscrivant le quartier dans la Politique de la Ville qui se développe nationalement à cette époque, impliquant la consultation des associations, une coordination locale des services municipaux et étatiques pour la sécurité, l'école, l'emploi, la propreté, la santé. Dans ce cadre, les associations jouent un rôle de levier dans la mise en valeur du quartier, le

rendant plus « habitable » pour les résidents traditionnels mais aussi plus attractif pour de nouveaux habitants. Un second plan de lutte contre l'insalubrité a été lancé en 2001, au nord du quartier (Château Rouge), dans le cadre du Grand Projet de Renouvellement Urbain (G.P.R.U.). Celui-ci intègre un programme de réhabilitation privée associée à de la production de petits immeubles de logements sociaux destinés aux classes moyennes ainsi que des espaces publics (le square Léon, en particulier). Plus récemment encore, ce plan a été suivi d'un Contrat Urbain de Cohésion Sociale (CUCS) 2007-2009, prolongé jusqu'en 2011 puis jusqu'en 2014. Ces contrats, appliqués à 14 quartiers parisiens dont la Goutte d'Or, interviennent sur l'habitat, le logement et le cadre de vie mais aussi sur de nombreux autres domaines : l'emploi, l'insertion socio-professionnelle, le développement économique, le « lien social », la santé, la prévention de la délinquance, ou encore la culture.

De plus, au tournant de l'an 2000, alors que la municipalité parisienne passait à gauche, les nouveaux occupants du quartier se sont dotés de nouvelles associations. Leurs objectifs affichés étaient de rompre avec l'image de la Goutte d'Or comme quartier d'exception du fait de l'importance et de l'ancienneté de l'immigration : « droit au calme », « droit à des commerces français », « droit à un espace public de qualité », « droit à des écoles mixtes », autant de revendications légitimées au plus haut niveau par le gouvernement (rapport Peyrat 2001) et entérinées localement. Ce cadre a conduit à recentrer les débats sur des objectifs plus environnementaux que sociaux, autorisant le financement de l'opération par l'Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine (ANRU) au titre de la destruction de l'habitat insalubre, du traitement des espaces publics et des logements sociaux destinés à promouvoir la mixité sociale, notamment par l'arrivée de ménages à revenus moyens (Launay, 2010).

Dans le cas du quartier Heyvaert, à Bruxelles, les pressions au changement relèvent également, d'abord, d'opérations menées par des autorités publiques, régionales et communales. Depuis l'institutionnalisation de la Région de Bruxelles-Capitale en 1989, la « revitalisation » des quartiers populaires formant le « croissant pauvre » du centre de Bruxelles – dont Cureghem et le quartier Heyvaert en son sein – est une priorité politique majeure en matière d'aménagement urbain et de développement territorial (Van Criekingen 2013). Cet objectif est mis en œuvre, en particulier, par des programmes d'intervention territorialisés, dont la principale forme est le Contrat de quartier (Sacco 2010, 2012). Ces programmes de rénovation et de réhabilitation urbains organisent l'investissement de sommes importantes (15 millions d'euros), sur une période de 4 années, dans les quartiers ciblés. Ils portent notamment sur la requalification des espaces publics et la production de logements, sociaux ou en accession à la propriété subventionnée. L'attraction de nouveaux habitants des classes moyennes est ici un objectif clairement affiché et assumé, légitimé par référence à la vision d'un renforcement de la « mixité sociale » dans les quartiers populaires centraux (Van Criekingen, 2011).

S'agissant spécifiquement du quartier Heyvaert, les pouvoirs publics s'efforcent depuis le début des années 1990 d'obtenir le départ des activités liées au commerce de voitures

d'occasion. A cette fin, plusieurs mesures ont été mises en place depuis lors, dont le doublement d'une taxe communale frappant spécifiquement le commerce de gros et d'import-export de véhicules d'occasion. Cette mesure n'a cependant pas abouti au départ des garages, pas plus qu'une autre, mis en place à partir de 2002 – la « cellule garage ». Il s'agissait d'un service spécifiquement chargé du contrôle des garages situés dans le quartier, l'idée étant que, face à une activité commerciale perçue comme étant largement « informelle », il suffirait de renforcer les contrôles pour parvenir à fermer la plupart des établissements. Si le travail de la cellule garage a permis de révéler une série d'infractions, la plupart des garagistes n'ont pas tardé à se mettre en ordre, témoignant de la sorte de leur souhait de maintenir leur activité, florissante, dans le quartier. Pour ceux-ci, la valeur commerciale de leur activité à partir du quartier Heyvaert paraît l'emporter sur les frais liés aux travaux de mise en conformité ou aux renouvellements des permis (Rosenfeld, 2013). Néanmoins, l'échec de ces mesures frontales à l'encontre du commerce de véhicules d'occasion a eu un effet significatif sur la dynamique immobilière dans le quartier Heyvaert. À une échelle plus large, en effet, la cartographie des projets de logements récents (publics, privés ou réalisés en partenariat public-privé) révèle un vide pour ce qui est du quartier Heyvaert, alors que les projets ont été légion partout ailleurs dans cette partie de la ville. Les causes de cette exceptionnalité du quartier Heyvaert sont intimement liées à la fonction de place marchande du quartier. En marquant de son empreinte le cadre de vie et l'environnement local (densité d'usage des espaces publics, typologie commerciale, présence massive d'Africains), le commerce des voitures d'occasion a joué jusqu'à aujourd'hui un rôle dissuasif, voire de verrou local vis-à-vis des porteurs de projets immobiliers ou commerciaux. Cette situation, néanmoins, est en voie de transformation. En effet le pouvoir régional a récemment lancé un projet de terminal « roll-on roll-off » le long du canal Bruxelles – Anvers, dans le nord de la ville, dans le but explicite d'y permettre la relocalisation des activités de commerce de voitures d'occasion actives dans le quartier Heyvaert et, ainsi, de lancer la « revitalisation » de celui-ci. Les principaux acteurs de la place marchande, propriétaires des importantes surfaces qu'ils utilisent dans le quartier, se montrent ouverts à cette relocalisation et se disent même prêts à se muer eux-mêmes en « développeurs » du quartier (Rosenfeld et Van Crieckingen, à paraître).

À Vienne, le Volkert et Alliiertenviertel est concerné par divers projets depuis le début des années 1990, à la fois tentatives d'investissements privés et programmes de redéveloppement urbanistique³¹. En 1991, est installé le Gebietsbetreuung Leopoldstadt, centre de quartier dont l'objectif est d'accompagner et de conseiller des habitants dans leurs projets de rénovation³². Un des projets porté par cette institution était le

³¹ Avant cette période, déjà, le quartier s'était trouvé aux centres d'attentions d'investissements en lien avec un projet – avorté – d'organisation d'une grande exposition sur le thème des relations entre Est et Ouest sur les terrains des anciennes Gare du Nord du Gare Nord-Ouest, à la lisière du quartier.

³² Cette structure a été créée dans les années 1970 dans le contexte d'une politique d'assainissement urbain. Les centres offrent des conseils juridiques. Comme souvent dans un contexte du travail social, l'action se développe dans une tension entre revalorisation et modernisation, stimulation et participation de la population en place.

réaménagement de la Volkertplatz autour d'un principe de sectorisation de l'espace : le marché d'un côté, une place ouverte de l'autre côté. Pendant qu'une partie de la population se mobilisait contre ce projet, la place était appropriée par des populations en recherche d'espace public, différents groupes d'immigrés, des jeunes et des enfants. Entre 2002 et 2006, le quartier a été ciblé par un programme nommé « Objectif 2 » au titre de la « compétitivité régionale et de l'emploi ». Ce programme a permis de stimuler des opérations de rénovation urbaine, avant tout la rénovation d'anciens immeubles et appartements (financement public avec contrôle des loyers à durée déterminée), accompagné par un processus participatif (installation d'un conseil de quartier, édition d'un journal de quartier, activités sociales et culturelles etc.). Un objectif de cette intervention était aussi de limiter les tentatives spéculatives sur l'immobilier ainsi que de permettre un certain « lissage » du quartier en en faisant sortir le comla merce de drogue et la prostitution ou en transformant les anciens lieux de prostitution en hôtels touristiques.

Plus récemment, une forte pression s'observe dans le quartier par un phénomène de débordement de dynamiques en cours dans les quartiers voisins. D'une part, au sud-ouest du quartier, le Karmeliterviertel connaît un fort processus de gentrification depuis le tournant de siècle (Huber 2011 ; 2013). Ce processus consistant en l'implantation de nouveaux commerces, la transformation du marché, reconversion d'immeubles en logements haut de gamme s'accompagnant d'une forte hausse des prix immobiliers, touche à présent également le Volkert et Alliiertenviertel, où de nouveaux commerces s'établissent également. Dans le même temps, le Volkert et Alliiertenviertel devient un quartier résidentiel pour les ménages qui quittent le Karmeliterviertel ou d'autres quartiers en voie de gentrification. D'autre part, une forte pression se fait sentir au nord du quartier, en lien avec des grands projets de construction de logements sur les terrains des anciennes gares, l'un de plus grands projets de développement urbain à Vienne, consistant en la construction de logements pour 20.000 habitants. Enfin, le prolongement du métro, la restructuration de la gare de Praterstern, et la construction d'un nouveau site universitaire participent également aux pressions sur l'immobilier dans le quartier.

Hormis l'ouverture de nouveaux commerces, services ou cafés, d'autres signes de changement sont observables : les investissements dans le bâti par rénovation d'immeubles, la hausse de prix, les changements dans les contrats de locations, à durée déterminée en nombre grandissant. Un autre signe fort est la proportion importante de conversion de combles en logements. Dans le quartier, 12,6% des immeubles sont concernés par ce type d'opération, contre 6,4% en moyenne dans le 2ème arrondissement. Ces rénovations ou reconversions amènent une coprésence de nouveaux et d'anciens habitants, ceux-ci étant souvent protégés par le système des loyers contrôlés, à la différence de ceux-là, plus nantis et qui paient plus chers pour se loger dans le quartier. Cette pression croissante sur le quartier ne va pas sans tensions et conflits, entre populations anciennes et nouveaux arrivants plus aisés, mais aussi avec d'autres catégories de population, dont des squatteurs luttant contre leur éviction du quartier.

À Lisbonne, enfin, un discours neuf sur la « réhabilitation » (plutôt que la « rénovation ») des quartiers anciens de la ville émerge au milieu des années 1980. La Mairie lance alors plusieurs projets de réhabilitation pour Mouraria et Alfama, mais leur réalisation est ajournée d'une décennie. En 1997, des travaux sur la place principale du quartier - la construction d'un parking souterrain, notamment - ternissent encore l'image de Mouraria, et les conditions d'habitabilité du quartier se dégradent. Ce n'est qu'à partir de 2008, à la suite de plusieurs débats à l'Assemblée municipale, et, surtout, à la suite de l'approbation du financement d'un programme d'intervention par le Fond Européen de Développement Régional (FEDER), qu'un processus d'intervention démarre. Celui-ci a deux versants. Le premier, le Programme d'Action de Mouraria, financé par le FEDER, se déroule entre 2011 et 2013. Il s'agit d'une intervention exclusivement centrée sur l'espace public, dont le but est de « (rendre le quartier) plus inclusif, plus attractif et plus sûr pour tous »³³. La deuxième intervention est le Programme de Développement Communautaire de Mouraria (PDCM), financé par la Mairie à la suite d'un processus de budget participatif (*Orçamento participativo*). Ce programme a comme objectif d'apporter des solutions à des « problèmes » identifiés dans le quartier et se fonde sur un accord entre la mairie et un ensemble élargi d'associations sociales. De plus, ces deux programmes visent chacun à « casser le stigmat » qui colle à Mouraria, de façon à permettre un nouveau développement de ce quartier appauvri et marginalisé par l'attrait d'investisseurs immobiliers et d'acteurs du tourisme.

Il apparaît qu'au-delà des différences, des tendances similaires sont observables dans les quatre quartiers : héritage urbanistique médiocre du côté de l'habitat et riche passé industriel ou commerçant, renchérissement récent et spectaculaire des loyers et du prix à l'achat des logements, diversification continue des populations avec l'arrivée de nouveaux venus, de l'étranger ou d'autres quartiers de la ville, intervention publique massive visant à restaurer l'attractivité de quartiers où se maintient d'une population aux revenus et aux qualifications nettement plus modestes que dans les autres quartiers. De telles caractéristiques ne vont pas sans tensions. Nous allons maintenant découvrir comment les habitants en parlent et se les représentent.

³³ Message du Maire, 2011 (<http://www.aimouraria.cm-lisboa.pt/mensagem-do-presidente.html>)

TITRE III. ENJEUX : LE QUARTIER RACONTE

INTRODUCTION

Dans cette partie nous nous proposons d'aborder les enjeux qui se dégagent des récits recueillis. Le contexte est marqué par les profondes transformations que connaissent tous les quartiers étudiés. Les enjeux, tels qu'ils sont perçus par les habitants, portent précisément sur ce qui fait question et qui apparaît comme un défi dans la confrontation entre ce qui est hérité, d'une part, et le changement en cours, d'autre part.

Malgré la diversité des quartiers, des traits communs sont observables dans les processus de changement qui les affectent actuellement. Quartiers centraux et d'ancrage de populations migrantes et ouvrières, mais aussi espaces de relégation urbaine et sociale, ils sont aujourd'hui traversés par des multiples tensions qui relèvent des logiques de gentrification et de métropolisation focalisées dans ces quartiers centraux et populaires : interventions de rénovation urbaine, requalification de l'habitat, investissement public et privé, nouvelles populations qui arrivent, transformation de la structure commerciale, nouveaux publics usagers. Nous abordons à présent ce qui apparaît comme autant d'enjeux pour les interviewés, mettant en cause soit l'identité symbolique du quartier soit le rapport vécu – ou pratique - au quartier.

S'agissant d'un changement à la fois urbain, social, économique et symbolique dans des quartiers caractérisés par une forte hétérogénéité démographique et sociale, nous avons identifié trois types d'enjeux : les enjeux que l'on peut dire d'identité, les enjeux de coexistence, enfin les enjeux de régulation, où l'espace public apparaît comme une question centrale.

Tout d'abord, les *enjeux d'identité* s'attachent aux processus de construction et reconstruction de l'identité des quartiers, entendus comme émergeant d'un rapport entre une identité assumée à l'intérieur (ce que nous sommes) et une identité prescrite, une réputation, attribuée de l'extérieur (ce que l'on dit de nous). Dans ce rapport, et compte tenu de l'hétérogénéité sociale et ethnique qui caractérise ces espaces, peut-on parler d'une identité du quartier ou de plusieurs identités ? Dans l'hypothèse d'une identité qui forme une « figuration collective du quartier » nous nous interrogeons sur les composantes et les désignations (historiques, symboliques, sociales, affectives) évoquées pour la nommer par ceux qui la revendiquent. Reconnaisant les spécificités des quartiers, l'analyse porte sur les façons dont cette « figuration collective » se matérialise dans un certain « esprit des lieux » mobilisé de façon singulière par les différents groupes sociaux et approprié comme dimension de leur identité individuelle, marquant aussi le rapport et l'attachement au quartier. Mais les enjeux d'identité émergent encore des processus de changement en cours qui risquent de bousculer cette

construction idéale. De ce point de vue, il s'agit d'analyser comment les changements sont perçus par les différents groupes en coprésence, en ce qu'ils menacent ou confortent ces repères d'identification. Dans tous les cas, les éléments mobilisés indiquent des tensions, ainsi que des stratégies pour amenuiser le stigmatisme qui pèse sur les quartiers ;

Ensuite, les enjeux de coexistence relèvent à notre sens de la composition singulière de ces quartiers et des processus de recomposition sociale et ethnique en cours. Il s'agit de comprendre comment ces recompositions sont perçues et vécues par les habitants des quartiers et quels enjeux s'en dégagent, avec des impacts sur les façons de vivre la coexistence, plutôt positive ou plutôt conflictuelle, au niveau du travail, du logement, des réseaux de sociabilités, de l'appropriation de l'espace public et de l'attachement au quartier. Il s'agit de repérer ce qui tient à des logiques de rencontres et de partage, ou au contraire de juxtaposition de modes de vie et de sociosphères qui se croisent rarement, voire se rejettent.

Enfin, les enjeux de régulation nous semblent décisifs. Ils sont analysés dans cette partie du point de vue des discours sur les interventions et les usages, tout particulièrement ceux qui concernent l'espace public dont on a vu l'importance dans les quatre quartiers (voir partie I.), et sur les acteurs et leur rôle dans la régulation ou la dérégulation des espaces du quartier.

Nous avons essayé de distinguer, pour chacun des enjeux, ce qui relève du niveau des représentations de ce qui relève du niveau de l'expérience vécue : cette distinction analytique nous permet d'identifier des modèles différents d'articulation entre ces deux plans de l'interaction sociale. Nous nous intéressons également aux dichotomies structurantes des discours, parmi lesquelles celles qui opposent Blancs et Noirs, anciens et nouveaux, jeunes et vieux, sont parmi les plus récurrentes, articulant grands récits et petit récits. Par « grands récits », nous entendons ceux qui tendent à objectiver des éléments de qualification du quartier et mobilisent pour ce faire des lieux communs, des références larges, par exemple des lieux de mémoire, au sens de Pierre Nora³⁴, des mythes au sens anthropologique de leur fonction sacrée et de leur rôle de simplificateur d'un phénomène complexe. Il s'agit en bref de lieux communs plus ou moins scénarisés, plus ou moins instrumentalisés, et inégalement appropriés. Les thèmes en jeu dans ces grands récits sont, pour la plupart, communs aux quatre quartiers, où l'on retrouve les thèmes de l'intervention publique, des nouveaux arrivants, des populations « dangereuses », des valeurs (dans tous les sens du terme : historique, économique, humaine) portées par le quartier, parfois mis en regards d'autres quartiers, semblables ou au contraire fondamentalement différents. D'une certaine manière, ces grands récits

³⁴ Ce sont alors des éléments peu controversés, ayant pris place dans la mémoire collective. Voir : *Les lieux de mémoire*, sous la direction de Pierre Nora, Collection Quarto, Gallimard, 1997, Introduction du tome 1.

sont l'écho des « leçons » à prendre du quartier. Par « petits récits », nous entendons ceux qui relatent des expériences subjectives, moins construites et plus spontanées.

Le plan du chapitre reprend la distinction que nous avons établie entre les trois types d'enjeu, à propos desquels s'entrecroisent grands et petits récits, même si le premier est *a priori* davantage porté par des grands récits que les deux suivants qui réfèrent davantage à l'expérience.

CHAPITRE 1 : ENJEUX D'IDENTITE, JEUX DE MIROIRS, REGARDS DU DEDANS ET DU DEHORS

Plutôt que de parler d'identité du quartier, peut-être, faut-il parler des identités revendiquées par des groupes distincts de résidents d'une part (habitants), et d'utilisateurs (clients, commerçants et salariés non-résidents, touristes, amateurs). Cependant, nous faisons l'hypothèse d'une *figuration collective*, ou résultant d'une construction collective, d'une entité « quartier » qui émerge du rapport, voire de la synthèse, fut-elle introuvable, entre l'identité affirmée à l'intérieur et l'identité attribuée de l'extérieur. Cette hypothèse s'appuie sur l'observation suivante : l'affirmation d'une image du quartier construite à l'extérieur (la réputation, ce que les autres pensent du quartier, ce que l'on dit de « nous ») et d'une image « plus vraie » construite par les gens du quartier structure beaucoup des discours analysés : l'identité, ce que le quartier est vraiment, qui « nous » sommes, en réalité, même si ce « nous » est fragmenté en groupes rivaux, antagonistes. C'est donc ce jeu de miroirs, de regards du dedans et du dehors, qui constituera un premier fil conducteur de l'analyse.

La deuxième remarque, c'est que l'on ne peut parler d'enjeux d'identité que par rapport aux perceptions des changements que ces quartiers connaissent. C'est précisément entre une identité attribuée et souvent revendiquée, héritée du passé, et une identité en recomposition, fruit de ces changements, que se jouent les enjeux d'identité actuels. De ce fait, la dimension temporelle est ici très importante, faisant entrer le passé dans le présent et en dessinant et anticipant un futur où précisément se peut jouer la perte d'identité.

L'identité du quartier, analysée du point de vue des entretiens réalisés auprès des habitants et des utilisateurs réguliers de chacun des quatre quartiers, se définit dans trois types de relations : D'abord, par *la relation avec le passé*, ou la mise en œuvre des narrations du quartier comme produit d'une histoire: migrations, travail, économie clandestine, populations « marginales », pauvreté de l'espace public et des logements, ces éléments alimentent souvent une réputation négative. Mais il existe aussi un récit héroïque du quartier, qui s'appuie parfois sur des éléments patrimonialisés (l'église Saint Bernard à la Goutte d'Or ; les abattoirs à Heyvaert) ou des personnages célèbres (la Severa à Mouraria), ou encore sur des événements dont la mémoire demeure vivante et se transmet (l'austro-fascisme et l'antisémitisme à Volkert und Alliertviertel, la guerre d'Algérie et la grève des sans-papiers à la Goutte d'Or).

Ensuite, *la relation avec la ville*, exprime la perception du quartier face aux autres quartiers de la ville. Elle opère fréquemment par des constructions narratives qui

portent sur la singularité de ces quartiers, en évoquant les métaphores du quartier-village (la sociabilité, l'interconnaissance, le voisinage, la proximité, l'hospitalité contre l'anonymat de la ville), de la centralité ou d'autres images plus symboliques relevant de leur caractère multiculturel, « authentique » (identité-monde). A l'inverse, la comparaison avec d'autres quartiers de la ville peut enclencher des récits de dénigrement, d'abandon et de relégation.

Enfin, la *relation biographique* : le quartier est alors raconté comme lieu privilégié d'une trajectoire biographique individuelle, celle de l'interviewé: « né ici »; « toute ma vie ici »; les racines, l'identité sont alors évoquées en symbiose avec le quartier (« ce quartier, c'est ma vie »). Là aussi, la figure peut se décliner sous une forme critique, marquant l'enfermement dans un quartier devenu le lieu d'un échec ou d'un renoncement. Peu ou prou, ces récits mobilisant des références communes croisent évidemment des identifications personnelles, subjectives, avec des références communes, ce qui en fait des témoignages uniques au sein d'un chœur à plusieurs voix.

A. La relation avec le passé : le quartier comme produit d'une histoire

Les références à l'histoire du quartier permettent de bien comprendre comment se nourrit ce jeu de miroirs entre le regard de celui qui parle en tant membre du collectif qui constitue le quartier et le voit du dedans (identification : ce qu'est le quartier), et le regard attribué « aux autres », ceux qui vivent ailleurs et voient le quartier du dehors (réputation : ce qui en est dit, ce qui circule).

Au-delà des différences entre les quatre quartiers, il y a des traits communs qui construisent les quartiers au long de l'histoire et fondent la construction d'un ensemble de représentations et d'une réputation. Les récits de migrations successives, le quartier en tant que lieu d'accueil de travail lié à l'industrie (proximité des gares, comme à la Goutte d'Or, à Volkert et Alliertenviertel et à Heyvaert) ou au commerce (Mouraria et Heyvaert) mais aussi à des activités illégales et informelles ainsi qu'à la présence de logements peu coûteux (Goutte d'Or Mouraria et Heyvaert). Ces activités et ces opportunités attirent des populations ouvrières, des immigrants mais aussi des populations marginales en contribuant à la construction des territoires simultanément centraux et marginaux. D'un côté, lieux structurants de l'histoire de l'expansion de la ville, de l'autre, d'ancrage de populations pauvres et d'activités de l'économie souterraine ou même illégale, auxquelles s'ajoute la pauvreté des espaces publics et du logement, ces particularités contribuent à enfermer ces quartiers, à les constituer en tant qu'enclaves malgré leur position centrale. C'est autour de cette situation duale, voire paradoxale (voir chapitre 2) que s'établissent les enjeux d'identité des quatre quartiers, alimentés aujourd'hui par des pressions liées aux changements et au contexte

général de globalisation, lesquelles bousculent les repères d'identification, et servent de fondement à de nouveaux récits.

a. Construction d'une figuration collective du quartier fortement identitaire en risque d'être perdue.

Les récits convoquent souvent les souvenirs d'un « avant » du quartier. Pour certains, la mémoire s'ancre dans la trajectoire personnelle, pour d'autres elle est plus collective et désigne des lieux, des personnes, ou des processus et événements emblématiques. C'est dans la perception que les interviewés développent de la transition entre le passé et le présent (ou comment le passé marque le présent en l'embellissant, ou en le rendant insatisfaisant) que les enjeux du quartier se révèlent. Comme le dit cet interviewé, le temps est une composante du quartier : « Ça s'est fait petit à petit. Tout ça on l'appelle la Goutte d'Or ». (Mr. Balad, 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, entretien n°24)

À la Goutte d'Or, comme à Mouraria, les éléments qui construisent l'histoire du quartier, qu'ils soient spatiaux ou sociaux, reviennent assez fréquemment, révélant un discours soutenu dans l'historicité des quartiers, dans leur mémoire collective :

Le quartier de la Goutte d'Or, c'est un quartier historiquement d'immigration et donc une multi culturalité et populaire voilà je crois que c'est un peu la définition quand même le quartier pratiquement existe depuis le milieu du 19eme siècle, il a démarré là en étant dès l'origine un quartier très populaire déjà immigré même si l'immigration n'était pas celle qu'on connaît aujourd'hui, c'était des Belges, des gens qui venaient ... des Italiens quoi parce que le quartier s'est constitué avec l'industrialisation avec l'arrivée des chemins de fer. (...)Et au fur à mesure qu'on avance, vous avez la guerre 14-18 vous aller commencer à avoir une main d'œuvre immigrée avec l'arrivée des Algériens et des Marocains plutôt après la guerre de 40, le développement a été encore plus fort avec une immigration algérienne qui venait travailler dans les usines et autres mais aussi qui se trouvaient être fort militants que ce soit pour le quartier ou en particulier pour l'indépendance de l'Algérie (...)et puis depuis les années 90, l'immigration surtout d'Afrique de l'Ouest, puis arrivent des populations d'Asie, du Vietnam, d'Indochine, y a des Vietnamiens voilà avec des sans-papiers, avec aussi l'évolution du quartier et à partir de la rénovation dans les années 80. . (Alex, 75 ans, militant associatif habite le quartier depuis 1979, Goutte d'Or, n°19)

Si le « grand récit » de la Goutte d'Or commence au 19^{ème} siècle, celui de Mouraria prend sa source plus loin dans le temps, au 12^{ème} siècle, puisque son nom même, sur la racine du nom « maure », ainsi que la structure de son peuplement, rappellent « l'époque des Arabes ». Dans le passage suivant, ce sont les trois mémoires consacrées³⁵ qui apparaissent au fil d'un récit synthétique au style très pédagogique :

³⁵ « La Mouraria est l'un des quatre quartiers du centre ancien de Lisbonne. Il doit son nom à un espace concédé aux Maures vaincus par les Chrétiens au XII^e siècle. Ces populations musulmanes sont progressivement remplacées par les Chrétiens au gré des persécutions. » Dans son article « Le mythe du ghetto de la Mouraria à Lisbonne: la mise en récit d'un territoire plastique », Jacques Galhardo recense trois mémoires présentes dans les discours des acteurs : « La première est la mémoire des gitans autour de laquelle s'est construite, depuis le XIX^e siècle, celle du fado. Il s'agit d'un genre musical et poétique très populaire au Portugal, issu notamment de la tradition arabo-andalouse et classé au patrimoine culturel

Mouraria a toujours été marginalisée du point de vue des travaux publics, déjà à l'époque des Arabes à Lisbonne, Mouraria c'est l'endroit où vivaient les Mozarabes, les Chrétiens tolérés. Après, avec D ; Afonso Henriques, jusqu'à D. Manuel, c'est devenu la zone arabe, la zone de l'ombre. Après le tremblement de terre (1755) le Marquis de Pombal, en reconstruisant la ville, a complètement méprisé Mouraria et Mouraria a été reconstruite par les siens. Il y a encore quelques années on pouvait percevoir que certaines rues venaient de cette époque de reconstruction de Lisbonne par les gens populaires eux-mêmes. Après, les immigrations au moment de la révolution industrielle. Les ouvriers qui arrivaient de Galice, de Trás-os-Montes, de l'intérieur du pays, qui s'installaient à Mouraria, parce que c'était moins cher. Après, les années 70, les retornados (N.B. personnes ayant abandonné les colonies portugaises en Afrique suite à leur indépendance). Blancs et noirs. Et dans les années 90, cette immigration que nous connaissons (asiatique), ça a toujours été une zone de ghetto. (Justino, Mouraria, M., 45 ans, professeur dans une coopérative artistique, travaille dans une nouvelle association R 56.)

A Volkert et Alliiertenviertel, le passé contemporain, celui du 20^{ème} siècle, joue un rôle particulièrement important pour l'identité du quartier - qui a longtemps porté le nom de Quartier de la gare du Nord. Ce passé est par ailleurs marqué par l'histoire migratoire du quartier : quartier juif de ses débuts à la Shoah, puis quartier ouvrier à partir des années 1960. Il est aujourd'hui intéressant d'observer l'usage qui est fait de ce passé et de la mémoire collective, pour la construction discursive d'une continuité et de l'identité du quartier. Le discours est sélectif et porté par des groupes aux motivations très différentes. Les nouveaux arrivants cherchent à rendre visible la mémoire multiculturelle (celle d'une mémoire opprimée et persécutée) en soutenant, par exemple, les projets de reconnaissance et de commémoration des victimes du nazisme et de la Shoah, telle l'installation de « pierres d'achoppement »³⁶. Les acteurs institutionnels (écoles, centre social du quartier, centre de jeunesse, quant à eux) travaillent sur la mémoire de l'histoire de l'immigration avec pour objectif de renforcer les classes populaires qui habitent le quartier. Les membres des communautés ethniques, enfin, développent leur propres stratégies, comme ces juifs originaires des pays d'Asie centrale (ex-URSS) qui s'installent aujourd'hui là où vivaient auparavant les Juifs à Vienne, et en reprennent les anciens logements et magasins. Par conséquent, plusieurs mémoires collectives circulent et sont valorisées dans le quartier. Elles coexistent mais possèdent une capacité différenciée à se relier à des lieux concrets, et à s'exprimer pour rendre visible la mémoire et définir le quartier comme lieu d'identité. Aussi, dans le cas de Vienne, beaucoup d'entretiens se réfèrent à l'histoire du quartier, une histoire qui date du 19^{ème} siècle et qui est liée à l'industrialisation, la construction des deux gares, l'immigration des populations pauvres, l'appartenance ethnique. Cet

immatériel de l'humanité depuis 2011. (...) La seconde est celle des migrants étrangers : mémoire composite puisqu'elle agrège les mémoires africaines, galiciennes, brésiliennes, asiatiques... (...) Enfin, la dernière est la mémoire des habitants d'origine portugaise qui se présentent comme les « fils du quartier » ou les « fils de la Mouraria ». « Le mythe du ghetto de la Mouraria à Lisbonne: la mise en récit d'un territoire plastique », *Articulo, Journal of Urban Research*, Special issue 5/2014, Mémoires dominantes, mémoires dominées, Grégory Busquet, Claire Lévy-Vroelant et Caroline Rozenholc (eds)

³⁶ *Stolpersteine* (pluriel du mot allemand *stolperstein*), que l'on peut traduire littéralement par « pierres d'achoppement », autrement dit pierres sur lesquelles on peut trébucher. Ces pierres de forme carrée, sont recouvertes de laiton ou de cuivre, et portent le nom, la date de naissance, et la date et le lieu d'assassinat d'une victime du nazisme, avec la volonté d'honorer sa mémoire. Création d'un artiste berlinois, on en trouve en Autriche et dans d'autres villes d'Europe centrale.

aspect de longue durée semble particulièrement important pour comprendre la construction narrative du quartier. L'histoire est comme une boîte qui met à disposition des éléments de rattachement et d'identification biographique : l'histoire des deux gares, la colonisation tchèque, le quartier juif, la deuxième guerre, la reconstruction, l'arrivée des Yougoslaves et des Turcs.

Ces éléments contribuent à dessiner une identité spécifique du quartier, l'histoire fournit les éléments pour leur attribuer une réputation négative. La reconnaissance et les références à ce *dark side* sont présentes dans tous les discours, surtout liées à la présence d'activités et de populations marginales (aujourd'hui, le trafic et la consommation de la drogue et la prostitution) et au sentiment d'insécurité qui y est associé. Parfois, ponctuellement, cette réputation est adressée aux immigrés. Néanmoins, cette reconnaissance est très nuancée soit par un discours de naturalisation/banalisation, où émerge une forme tolérante ou même compatissante de parler de « ces populations », soit par un discours où on évoque des changements déjà présents ou à venir : des problèmes qui progressivement s'amenuisent ou en tout cas deviennent moins visibles.

Si les enjeux identitaires relèvent souvent de l'histoire, ils se confrontent aujourd'hui aux changements que le présent apporte, laissant pressentir des lendemains qui risquent de déchanter. Les quartiers connaissent des profondes transformations issues des opérations de rénovation urbaine qui y attirent de nouvelles populations et de nouvelles activités, mais aussi de nouveaux mouvements migratoires, en bousculant l'identité, bien enracinée chez les « autochtones », mais aussi revendiquée par les nouveaux arrivants. Les discours sur ces transformations sont assez différents (voir Partie IV), plutôt vues comme positives dans le cas de la Mouraria, plus ambiguës dans la Goutte d'Or. Néanmoins, dans les deux cas, un sentiment de risque de perte d'authenticité, d'hybridation sociale et spatiale aux effets inconnus, se dégage des récits.

À cause des Pakistanais, des Chinois des Bangladeshies, nous perdons un peu l'identité de Mouraria. Nous avons de moins en moins de gens même s'il y a beaucoup de monde qui veut habiter à Mouraria, mais les gens s'en vont, meurent, disparaissent (Mouraria, Joaquina, , F, 39 ans, Directrice de Production/ organise des événements, travaille à une association locale, depuis 2010 au quartier R57)

[espaces requalifiés] le grand inconvénient est cette espèce d'hybridation, tu vas à un endroit et tu ne comprends pas ce que c'est ... La place de Intendente est pleine de rimmel et de blush, elle a un maquillage spectaculaire (Carlotta, Mouraria, F, 37 ans, cuisinière dans une nouvelle association / recherche et présentation de projets artistiques, ne vit pas à Mouraria R 53)

il y a une restructuration immense, une requalification, mais je crois que les agents plus récents doivent toujours tenir compte de ce que (ce quartier) est... pour pas tomber dans un processus de nettoyage (Carlotta, Mouraria, F, 37 ans, cuisinière dans une nouvelle association / recherche et présentation de projets artistiques, ne vit pas à Mouraria R 53)

De nouveaux lieux tendance comme la brasserie Barbès vont se développer, faire venir et revenir d'autres personnes... tout en gardant un esprit de quartier en fait dans quelques années de toute façon

tout ça aura disparu (...) Des gens qui ont une situation bonne mais qui ne peuvent pas acheter à Paris sont obligés de se rabattre sur des quartiers beaucoup plus populaires Je pense que la population va changer, parce que ça a été ça avec beaucoup de quartier de Paris (Justine, stagiaire étudiante, 26 ans, habite le quartier depuis 2014, Goutte d'Or n°31)

b. Les récits de la « mauvaise réputation » et ses contreparties

La plupart des interviewés prennent position sur la question de la réputation du quartier, liée pour eux à deux éléments cruciaux : la présence d'une immigration visible, d'une part, associée à des oppositions (noirs/blancs à la Goutte d'Or ; Bruxellois/immigrés à Heyvaert), l'insécurité et la saleté, d'autre part, comme en témoignent les extraits suivants :

Ma sœur, qui habite la province, trouve qu'il y a trop de Noirs dans le quartier (...) Les amis qui viennent rendre visite (sont inquiets) alors on va les chercher et les raccompagner au métro. Il ne faut pas dire que la G.O c'est tranquille. (Josette, 52 ans, sociologue formatrice, habite à la Goutte d'Or depuis 23 ans, n°26).

Ces récits sont déclinés sur tous les registres, de l'opprobre si offensive qu'elle rejaillit sur le narrateur, à des formes euphémisées qui veulent croire en la vertu de l'expérience capable de réduire le stigmat :

Les gens qui s'inscrivent aux visites en se disant tiens c'est l'occasion de voir la Goutte d'Or en groupe c'est peut-être moins dangereux, et apparemment, ils sont complètement... ils arrivent avec un préjugé et quand ils repartent c'est complètement autre chose. Y a quelques gens de la Goutte d'Or mais pas beaucoup, y a sinon beaucoup de gens du 14ème, du 15ème, du 16ème (N.B. arrondissements de Paris) voire de St Germain-en-Laye, de Versailles, de banlieue ouest, voire carrément des étrangers. (Mr. Dubali, guide du quartier, propriétaire, dans le quartier depuis 1993, Goutte d'Or n°27).

En même temps que les discours sur les quartiers incorporent leur mauvaise réputation, les représentations des quartiers sont fortement marquées par une tension pour rétablir une image positive contre le stigmat, même parfois chez ceux qui n'ont pas une identification positive avec le quartier. A la Goutte d'Or, comme à Mouraria, cette tension cache plusieurs stratégies qui passent soit par l'attribution de certaines caractéristiques, même d'une personnalité propre en transformant ces quartiers en quartiers connus et reconnus du dehors, soit par la mise en œuvre d'un discours de banalisation de sa réputation par comparaison avec d'autres quartiers :

Ainsi, des discours reprenant à leur compte le stigmat se combinent avec des discours de tolérance, que l'on pourrait dire de réhabilitation. La mise en regard de ces récits opère comme une conversation où, à l'argumentaire à charge, s'oppose un argumentaire

de défense. L'extrait suivant, comme tant d'autres que l'on retrouve dans tous les quartiers, met l'accent sur la violence constitutive du quartier :

Un quartier très lourd, encore (...) un quartier hard core (...) on vend beaucoup de drogue. Et il y a beaucoup d'immigration et je n'aime pas du tout vivre dans des endroits comme ça, ils ont d'autres habitudes de vie et je n'arrive pas à m'adapter : j'évite Mouraria, c'est violent. J'évite les endroits où je ne me sens pas sûre. Des camés, des gens qui volent. (Carlotta, Mouraria, F., 37 ans, cuisinière dans une nouvelle association / recherche et présentation de projets artistiques, ne vit pas à Mouraria R 53).

En contrepoint, un interviewé de la Goutte d'Or s'attache à réduire ces jugements péremptaires :

Malgré les difficultés qu'on rencontre dans le quartier. Des fois on est habitué à quelque chose... Il n'y a pas que le mauvais hein, il y a des gens qui sont bien, il y a des gens qui sont gentils qu'on croise toujours. (Mr. Souz, 43 ans, gérant de café, locataire dans le quartier depuis 1978, Goutte d'Or n°25)

Nous associons à ces enjeux identitaires les discours que nous pourrions dire d'empathie ou de compréhension, qui indiquent une volonté d'intégration et d'apaisement face aux déviances qui ne sont pas niées :

Attention, parce qu'on dit qu'il y a des voyous (...) (A Barbès) il y a des voyous quand tu passes là ils font des trucs. Tu vois des trucs tu vois. J'ai peur, franchement Barbès j'ai peur, je peux comprendre que le quartier soit impressionnant. Il y a des conduites déviantes dans la rue, il y a la prostitution, il y a du deal, il y a une vie nocturne, c'est impressionnant. Mais c'est plus impressionnant par... par la misère que ça révèle (Josette, 52 ans, sociologue formatrice, habite à la Goutte d'Or depuis 23 ans, n°26).

Parce que nous avons d'autres situations dans le quartier, comme c'est le cas du fléau de la drogue, il y a beaucoup de monde qui n'a pas de travail, ils s'accrochent à ces situations-là. Ceux qui n'ont pas un emploi, ils devraient en avoir un, (pour ça) ils ont toutes les raisons du monde ; ils se sentent le droit de faire ce qu'ils font, ils pensent presque que c'est légal. C'est impossible à contrôler... et des fois il arrive des choses en dehors des paramètres normaux. (Joa, Mouraria, M, 65 ans, travaille à une brasserie, depuis 52 ans dans le quartier, R7)

La banalisation est une stratégie discursive qui vise au même résultat et s'oppose efficacement au stigmat. L'image d'un quartier « comme les autres » s'accompagne ici de pédagogie : *Les amis qui viennent rendre visite (sont inquiets) alors on va les chercher et les raccompagner au métro. Il n'y a pas plus de clochards qu'ailleurs (Dr. B., 63 ans,*

médecin, habite le quartier depuis 1980, Goutte d'Or n°28). La banalisation peut aller jusqu'au déni pur et simple :

Je ne connais aucun cas d'insécurité. C'est un quartier comme tous les autres, il n'y a pas d'agressions, pas de vols, il n'y a rien de ça à Mouraria. C'est un quartier comme les autres. Il a les problèmes que tous les autres quartiers ont aussi, qu'il y a dans toute la ville de Lisbonne, soit à Rossio, soit à Chiado, soit à Bairro Alto, c'est pareil partout. C'est idée selon laquelle Mouraria n'est pas sûre, c'est un mythe (Mouraria, Davi, M, 52 ans, président d'une association traditionnelle du quartier R37)

Contre le stigmat, un contrepoint efficace est celui qu'offre la notoriété du quartier. Ce qui est aussi largement connu ne peut pas l'être uniquement pour ses mauvais attributs. Ainsi, le fait même d'être identifiable grâce à un nom en propre semble plaider pour la renommée du quartier :

C'est un quartier que tout le monde connaît de nom. Il y a déjà le nom de la Goutte d'Or, alors que dans d'autres quartiers il n'y a pas même pas de nom (Justine, 26 ans, étudiante stagiaire habite le quartier depuis 2014, Goutte d'Or n°31).

Ou encore : *C'est connu dans les pays africains, tu parles du 18^{ème} tout le monde le connaît. Ici, c'est l'Afrique (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, , Goutte d'Or n°32).*

Relever la présence de touristes qui ne se contentent pas de passer dans le quartier, mais apprécient de le découvrir en s'y installant pour quelque temps signifie l'attractivité du quartier :

Il y a beaucoup de touristes qui viennent voir nos petites rues... on les voit prendre beaucoup de photos... de ceci, de cela, bref ce qu'ils trouvent plus typique...ils viennent même louer (des appartements) pas seulement des gens de ... du Bangladesh, il y a aussi ... des portugais, des étrangers, espagnols, des Pays-Bas... Ils achètent, puis ils viennent ici passer quelque temps, ils louent à des amis... (Clara F, au chômage, vit avec son fils, locataire d'un 30m2 depuis 1973 à Mouraria R 14)

La mise en exergue de la magie du quartier global mais qui a su demeurer « local » et authentique constitue un élément de discours qui, s'il est généré par les institutions, n'en circule pas moins puissamment dans les discours de nos interviewés (en particulier à Mouraria et à la Goutte d'Or). Au-delà de ces stratégies pour affaiblir la (mauvaise) réputation du quartier, nous pouvons aussi percevoir la mobilisation d'un discours d'essentialisation du quartier, incorporant, récemment, les discours des intervenants politiques, associations ou pouvoirs municipaux, très largement secondés par les médias, qui soutiennent une politique d'intervention et réhabilitation des quartiers. Il s'agit de reprendre les grands récits de symbolisation des quartiers qui soulignent le caractère

historique, populaire, pittoresque, la multiculturalité³⁷, l'authenticité et, dans le cas de la Mouraria, les éléments symboliques qui participent à son identité revendiquée (le fado, les marches, le « bairrismo »³⁸). Ces éléments dessinent une figuration collective de ces deux quartiers qui agit comme antidote et miroir de sa réputation négative.

Il y a toutes les nations qui entretiennent de bonnes relations et en y venant tu voyages sans avoir à franchir le seuil de ta maison. Ici il y a une chose qui n'existe nulle part, car qu'il s'agisse du Blanc, de l'Arabe ou du Noir, tout le monde se serre la main. Toutes les nations, Noirs, Arabes, et Toubabs. (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

La différence avec les autres quartiers c'est la mixité, la mixité qui a ici n'existe nulle part autre, par exemple le fait que tu puisses rencontrer des noirs, des blancs, des arabes dans les rues le rend particulier et si différent des autres quartiers comme dans le 20ème par exemple. (Mr. Guèye, 56 ans, électricien, locataire logement social depuis 1998, Goutte d'Or n°7)

Le village-mundi! Nous appartenons tous à la même boîte de jouets ! c'est fabuleux, et nous avons tous des couleurs différentes. (Justino, Mouraria, M., 45 ans, professeur dans une coopérative artistique, travaille dans une nouvelle association R 56)

T'as un côté multiculturel et interculturel que je trouve super intéressant et enrichissant, ça va des des bleds (d'où proviennent beaucoup d'habitants) aux restaurants, à la synagogue, donc tout une série ... ça me fait penser à Londres, à une échelle beaucoup plus petite ... (Joaquina Mouraria, F, Directrice de Production/organise des eventos, travaille à une association locale R 57)

C'est un quartier très dynamique, avec une grande proximité entre les gens, ... les gens se connaissent tous... je dirais que c'est un quartier très populaire. Ah... et multiculturel. C'est le seul quartier de Lisbonne où je sens cette multiculturalité, il y a des gens de toute la planète et je le définis comme très riche précisément par les gens qui l'habitent. (Concetta, Mouraria F, 29 ans, employé dans un nouveau café à Largo do Intendente/ productrice de spectacles, depuis 2009 R43)

Je préfère les quartiers comme ça, avec du charisme, ... j'adore voir de ma fenêtre le Christ-roi, le château... j'entre en loop dans l'histoire médiévale....je me sens vraiment attachée à ceci...ce quartier est un quartier qui est à l'origine ... ceux qui pensent à l'histoire de l'humanité devraient venir connaître Mouraria... c'est les chrétiens contre les maures... et nous y sommes encore, les chrétiens, les maures, les juifs...il y a une grande richesse historique... (Concetta, Mouraria, F, 38 ans, journaliste)

³⁷ Voir plus loin, la partie «

³⁸

actuellement en stage professionnel dans une nouvelle association du quartier, habite depuis 2013, R42)

Je regarde et je m'imagine la Lisbonne du passé, ce que je n'arrive pas à faire dans un autre quartier (...) ici on respire l'authenticité, c'est l'authenticité (...) ce quartier garde, préserve une Lisbonne ancienne, cette Lisbonne imaginaire (Justino, Mouraria, M, 45 ans, professeur dans une coopérative artistique, travaille dans une nouvelle association R 56)

Les gens sont très pittoresques, le quartier est très pittoresque. Il est bairrista. Ce que tu vois pendant les fêtes, tout le monde qui défend son quartier qui appuie son développement. C'est cette passion pour le quartier, c'est ce que tu sens ici (Barbara, Mouraria, F, 32 ans, Photographe, depuis 2011 dans le quartier R39)

c. Le présent à l'aune du passé : deux quartiers aux récits opposés

Volkert et Alliertenviertel : d'une identité négative à un quartier recherché

Comme à la Goutte d'Or et à Mouraria, malgré la diversité des origines spatiales et ethniques de ses habitants, le quartier se configure avec une identité (un « quartier ouvrier », un « quartier des gares ») et une réputation (« un « Glasscherbenviertel », quartier de cassons, ce que réfère à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle quand le quartier était connu pour ses conditions de vie très mauvaises et sa haute criminalité). On trouve aussi l'expression du « ghetto », « pavés durs », « village », et « terrains alluviaux » (allusion à la période avant la régulation du Danube). En fait, le quartier gardait sa mauvaise réputation jusqu'à la fin du 20ème siècle grâce à sa population paupérisée et un bâti abandonné (d'où date son appellation « périphérie en ville ») . Au contraire de Mouraria et de la Goutte d'Or, cette réputation négative semble disparaître à la suite d'un processus de changement qui relie de plus en plus ce quartier aux quartiers centraux de la ville, en bénéficiant aussi des opérations de rénovation urbaine. Dans ce cas, la lecture entre le passé et le présent s'établit en des repères très précis qui soulignent cette transformation d'un quartier à mauvaise réputation en un quartier découvert, recherché, en vogue:

« Autrefois le quartier hébergeait tous ceux qui ne pouvaient pas se permettre autre chose ». « Aujourd'hui le quartier héberge tous ceux qui peuvent se le permettre »

La transition d'un quartier inconnu (périphérie, à l'écart) à un quartier visible et revalorisé (« le réveil de la Belle au bois dormant ») s'accompagne de la transformation d'un quartier à mauvaise réputation (« Glasscherbenviertel », « Ghetto ») en un quartier reconnecté avec le centre qui gagne en valeur immobilière. « Il devient de plus en plus vivable » (Hanife Arcar, F, 40 ans, natif du quartier et d'une famille d'origine

Turque n°38; Indra Singh, M, 55 ans, artiste, natif du quartier n°40). Enfin, ce qui est exprimé, c'est la transformation d'un quartier ouvrier, le quartier gagnant en visibilité suite aux activités de construction aux alentours (Paul Meeir, , M, 35 ans, consultant, réside depuis 2006 le quartier R14; Michael Berndorfer, , M, 65 ans, artiste, résidant depuis 1984 R25; Andrea Czech, R36); le quartier s'est émancipé de sa situation périphérique et « à la marge » (Paul Popih, M, 53 ans, salarié de la municipalité, résidant depuis 2013 R31; (Andrea Czech, F, 46 ans, institutrice, résidant depuis 2003 R 36).

Dans ce contexte de changement, la question est moins d'un bouleversement de l'identité, mais, plutôt, des effets apparemment positifs d'un processus de « lissage social » (cela concerne surtout le trafic et la consommation des drogues, mais aussi la prostitution qui a presque complètement disparu avec la transformation des anciens hôtels de gare) dans le contexte de la rénovation urbaine du quartier comme de ses alentours.

L'opposition entre hier et aujourd'hui, au bénéfice du présent, se retrouve peu ou prou dans les quartiers Mouraria et Goutte d'Or : c'est le récit du progrès, sans idéalisation d'un autrefois que l'on a connu difficile, et sans illusions sur un présent qui demeure tendu :

Pendant un temps c'était difficile de sortir dans la rue (insécurité), maintenant, à cause de la conjoncture du pays, ou d'autres choses, ça va mieux ... les drogués ils ont disparu ... au fond le mal est toujours là mais (on ne les voit pas) (Sébastien, Mouraria, M, Chauffeur de la Carris, habite depuis longtemps à Mouraria R6)

Et là regardez c'est calme, Il y a plein, il y a plein de Français. Franchement, c'est mieux, c'est calme c'est...C'était pire, ah oui, la drogue et tout ça ; les vols portables, des chaines et tout ça... Ça fait 2 ans c'est fini avant il y avait la toxicomanie, la drogue et tout ça. (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, entretien, Goutte d'Or n°24).

Dans les années 90 le quartier était chaud. Ça a changé. La mairie a acheté beaucoup de trucs et ils ont reconstruit d'autres immeubles (...) Ça va c'est mieux. (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, Goutte d'Or n°33).

C'était complètement hardcore... il y avait plein de minibus stationnés, dedans il y avait la prostitution dehors des gens qui se droguaient ... Avant j'ai visité ici une amie et j'ai pensé que je ne voudrais pas que mon fils grandisse ici ... et maintenant j'y habite... tout a changé, maintenant c'est plus agréable... ce n'est pas le mot juste ... c'est plus supportable... il y a encore (des drogués) mais ce n'est plus de la même façon ... pas à la même échelle ... il faut que les agents de la requalification... aient une conscience très forte de ce qu'avant, avant nous il y avait d'autres gens, il ne faut

pas que l'on transforme ceci dans un Bairro Alto...(Joaquina Mouraria F, Directrice de Production/ organise des eventos , travaille à une association locale R 57).

Il y avait beaucoup de drogue,... je ne sais pas depuis quand c'était discriminé à cause de la drogue...j'ai vu des choses déplorables...quelqu'un assis devant ma porte avec une seringue dans le bras...maintenant on ne voit plus ça...les personnes qui sont toujours dépendantes (de la drogue) arrivent à avoir plus de respect pour les autres... (Andros Mouraria, M, 57 ans, employé administratif, né à Mouraria R13)

Heyvaert : identité négative contre passé idyllique

Ce qui caractérise le quartier Heyvaert, c'est le rôle prépondérant que la fonction commerciale occupe dans ces processus. En reprenant le discours même des habitants du quartier, on retrouve au centre des préoccupations, comme dans les autres quartiers, de grands récits articulés autour de l'intervention publique, des nouveaux arrivants, des populations « dangereuses » ou encore du rapport à la ville environnante. Cependant, l'ensemble de ces récits se connectent ici d'une façon ou d'une autre aux dimensions commerciales du quartier. Que ce soit le commerce d'exportation de voitures d'occasion, le grand marché prenant place sur le site des abattoirs de Cureghem ou encore le trafic de drogue autour de la place Lemmens, c'est surtout cette fonction commerciale qui investit le discours des habitants.

Or le quartier Heyvaert voit, dès la fin du XX^{ème} siècle, s'opérer une transformation de son identité commerciale. C'est dans le contexte difficile d'un processus de désindustrialisation et de relégation par les autorités en charge de ce territoire, que s'opère cette transformation. Celle-ci est en bonne partie due au processus même affectant le quartier. C'est-à-dire que c'est précisément le départ de l'activité industrielle et de boucherie, la dégradation du bâti, le désintérêt du politique et la présence d'une importante population migrante qui vont permettre à des activités économiques considérées comme plus marginales de s'installer et de prospérer dans le quartier.

Il en va ainsi du commerce de drogue développé principalement autour de la place Lemmens. Il s'agit d'un espace marchand à la fois dédié à un trafic bien organisé de drogues dures, mais aussi de vente à la sauvette de haschisch par de jeunes adolescents, sur la place même. C'est à cette partie la plus visible du commerce qu'est associée une série de discours autour des « populations dangereuses ». C'est le cas en particulier pour une dizaine de nos répondants ayant été relogés par l'Union des Locataires de Anderlecht Cureghem (ULAC) à proximité ou directement sur la place Lemmens.

« Moi c'est pas la place Lemmens qui me dérange. C'est les gens, ce qu'ils font, ce qu'il se passe ici que j'aime pas, c'est tout. C'est toujours les mêmes trafics, toujours les mêmes bêtises. Il y a toujours la police ici. Si un inconnu passe ici, il est foutu. Ils

le frappent et tout. C'est ça que j'aime pas. » (Nora, femme de 41 ans, d'origine marocaine, qui habite depuis 13 ans dans le quartier Heyvaert n°5)

Cette réputation assumée contribue à une identité résidentielle clivée : pour ceux qui y ont été relogés, s'instaure un divorce entre le logement, qu'ils apprécient et le quartier dont ils aimeraient sortir :

Mais c'est vrai que si c'était pas cet habitat-ci, moi j'aurais jamais habité ici. C'est vrai que c'est un quartier assez perturbé, donc c'est pas évident. Il y avait le pour et le contre. Parce que c'est vrai que, surtout ce quartier-ci. Bon, il y a d'autres quartiers qui sont chauds, mais ici c'est vraiment le quartier le plus chaud de Bruxelles. (Ines, femme de 34 ans, fille d'immigrés marocains, depuis un an dans le quartier Heyvaert n°6)

Ça va. Pour la maison ça va. Mais pour le quartier... le quartier il est nul. Les autres ils ont pas dit ça ? C'est pas un bon quartier. Surtout pour mon fils. J'ai peur qu'après il va sortir, ça va pas. Jusqu'à maintenant il sort pas. Je le dépose à l'école, je le reprends. C'est à cause du quartier. On voit de tout ici. Il y a tout ce que vous voulez. Ils vendent de la drogue ici, il y a tout. » (Nora, femme de 41 ans, d'origine marocaine, ouvrière usine de viande, qui habite depuis 13 ans dans le quartier, vit seule avec son fils Heyvaert n°5)

Même du point de vue de l'identité marchande du quartier, il est maintenant confronté au déclin économique qui renforce une identité négative, source d'opposition à un passé vu comme idyllique :

« Oui j'ai habité ici dans le passé, pendant un ou deux ans, mais ce n'était pas comme ça à l'époque. C'était intéressant ici, il y avait le calme, la joie de vivre, le commerce qui bougeait mieux que maintenant ; c'est fini tout ça, le commerce c'est fini. La plupart des gens que vous voyez ici ce sont des gens qui sont au chômage, qui sont inscrits au CPAS, ils viennent ici pour gratter de gauche à droite et tous les voleurs de Bruxelles et des environs viennent ici pour vendre ce qu'ils ont volé. De l'autre côté, il y a les des jeunes qui vendent de la drogue toute la journée parce qu'ils sont en sécurité ici, la police n'intervient pas, elle les laisse faire. » (Heyvaert n°36, homme de 58 ans, commerçant indépendant d'origine marocaine, réside avec sa famille dans un autre quartier de Bruxelles)

B. La relation avec la ville : de la chaleur du quartier-village au « quartier le plus chaud »

Ce jeu de miroirs n'est pas seulement visible dans le rapport à l'histoire des quartiers ; il introduit fréquemment le rapport à la ville. En fait, dans les récits, la construction identitaire se développe aussi en démarcation avec d'autres quartiers, plus ou moins

proches, réels ou imaginaires, de la ville. Les narrations mobilisent des images connues pour dire, par la comparaison, la métaphore, l'anecdote, les sentiments sociaux³⁹ qui les relient au quartier.

a. Les narrations du « quartier-village » : Goutte d'Or et Mouraria :

Face à d'autres quartiers moins populaires ou de la périphérie, vus sous le signe de l'anonymat et de l'isolement social, on oppose, surtout à la Goutte d'Or et à Mouraria, le caractère et le mode de vie villageois de ces quartiers, en évoquant l'interconnaissance, la sociabilité, la proximité, la confiance et l'entraide comme dimensions de construction d'un fort rapport d'attachement au quartier. Dans ces deux cas, ce sentiment communautaire ou ce « sentiment de quartier » (peut-être plus développé encore à Mouraria) permet, sinon d'effacer le stigmate qui continue à peser sur les quartiers, du moins de mettre en place des stratégies qui mobilisent le quartier une source d'identité puissante, sur un mode collectif. Les deux dimensions - celle du collectif et celle de la valorisation par comparaison - sont souvent présentes, comme dans les extraits suivants, où l'humanité du quartier rappelle des souvenirs d'enfance à ceux, vivant dans des quartiers huppés ou de transit, sont censés l'avoir perdu :

Une certaine chaleur humaine qu'on ne retrouve plus forcément dans tous les quartiers (...) Si je fais une balade le samedi matin quand tout le monde va acheter le pain, machin, on n'arrête pas à dire bonjour à des gens, ça fascine des gens qui justement viennent d'autres arrondissements ou de saint Germain-en-Laye ou de Versailles. Ça leur rappelle leur enfance ou des choses qu'ils ont connues autrefois. (Mr. Dubali, guide du quartier, propriétaire, dans le quartier depuis 1993, Goutte d'Or n°27).

Il y a une vie de quartier. Il est stable, chaleureux par rapport au Xème arrondissement, quartier de la gare du Nord qui est un lieu de passage. (Dr. Brard, médecin, 63 ans, habite le quartier depuis les années 1980,, Goutte d'Or n°28)

Les bénéfices d'un voisinage disponible, compréhensif est serviable, amène, comme le dit un des interviewé, de l'ambiance, à l'instar d'un village africain. Même sentiment à Mouraria, le village de référence étant cette fois, au Portugal même, à l'intérieur du pays.

Le quartier est animé avec beaucoup d'Africains tout le monde est dehors. On est tous ensemble, tous les jardins sont pleins de gens. Il y a de l'ambiance. (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, Goutte d'Or n°33).

³⁹ Encore sur ce point, nous mobilisons Halbwachs pour son exploration de la dimension collective des sentiments et des émotions : « Certes, il existe des différences de tempérament individuel entre les individus, c'est l'objet de la psychologie individuelle. Mais pour comprendre les actions des hommes, les tempéraments sont de peu de secours car, quels qu'ils soient, "leur nature est entièrement remaniée et transformée par la vie sociale", Halbwachs, 1955, p.209, cité par J.-C. Marcel, L. Mucchielli, « Un fondement du lien social : la mémoire collective selon Maurice Halbwachs », *Technologies. Idéologies. Pratiques. Revue d'anthropologie des connaissances*, 1999, 13 (2), pp. 63-88.

Quand on est à Barbès, à la Goutte d'Or on est vraiment on dirait au Bled (Fatia, étudiante, hébergée depuis 2011, Goutte d'Or n°29).

Quand on se mobilise (à Mouraria) il y a tout de suite ce sens de la communauté. C'est une différence (par rapport à d'autres quartiers). C'est comme on voit, à l'intérieur du pays, c'est-à-dire, les villages, parce que c'est plus compact, les gens ressentent davantage les difficultés les uns des autres (Joa, Mouraria M, travaille dans une brasserie, né à Mouraria R7)

Ce que confirme cet autre interviewé installé dans le quartier depuis une quarantaine d'années :

C'est presque un village, on connaît tout le monde, la plupart des gens, ici, ils passent et ils disent bon jour, bonne nuit, comment ça va, et j'aime ça (Sebastian, Mouraria, M, 71 ans, Chauffeur de la Carris, depuis 1968 dans le quartier, R6)

La comparaison négative est aussi une manière de mise en valeur de la convivialité de Mouraria ou de la Goutte d'Or : on dit que ceux qui quittent le quartier changent, ce genre de récit indique que ce sont les lieux et leurs habitants qui génèrent cette qualité particulière, ce *bairrismo*⁴⁰ si spécifique aux quartiers anciens centraux populaires, dont Mouraria serait une sorte d'idéaltype.

J'ai déjà pensé déménager d'ici, : j'aime beaucoup vivre ici, parce que j'ai ici ma famille, mes amis, et ici on vit un peu mieux qu'ailleurs, parce qu'ici on convive⁴¹ beaucoup ... ici, nous sommes dans la rue, nous allons au club, on connaît les voisins d'à côté, on va chez les voisins, on converse, c'est différent ... Quelqu'un qui vit au 7ème étage, il va conviver avec qui ? Il s'enferme à la maison et il ne sort plus. Il regarde la télé, l'ordinateur. (Pablo, Mouraria, M, 51 ans, Mécanicien de voitures, né à Mouraria R15)

J'ai des amis qui habitent là (banlieue de Lisbonne), ils sont sortis d'ici, et aujourd'hui ils sont complètement différents. Ils sont nés ici, mais ils ont leur vie là-bas... ils ont une vie complètement différente, ici il y a le convívio, là-bas non, là-bas, ils ont une vie

⁴⁰ Bairrismo: selon les habitants, le bairrismo est le sentiment d'attachement au quartier (traditionnel) qui se traduit en particulier par des interactions et des pratiques collectives particulières. Sur la « fabrication de la culture identitaire » (Agier) bairrista voir Graça Índias Cordeiro, (2003), « Uma certa ideia de cidade: popular, bairrista, pitoresca » Sociologia, *Revista do Departamento de Sociologia da FLUP*.XIII:185-199. Du même auteur, extrait d'un article de 1999 en français: "En effet, aussi bien l'idée de quartier populaire que le sentiment qui y est généralement associé - celui de l'appartenance au quartier (bairrismo) -s'intègrent à la texture cumulative de la culture locale de Lisbonne », « Pleins feux sur la ville: Mémoire et identité d'un quartier emblématique de Lisbonne », *Ethnologie française*, nouvelle série, T. 29, No. 2, avril-Juin 1999, pp. 213-22

⁴¹ Nous conservons dans les traductions certains termes qui nous semblent correspondre de façon plus adéquate à l'idée exprimée que la traduction française. C'est le cas de « conviver », « convívio », qui indique la faculté/capacité/facilité de vivre ensemble, cohabiter, partager la vie.

normale, travail-maison, s'occuper de l'enfant ou de la femme, et... voilà. (Jacques Mouraria, M., 36 ans, employé de café/ danseur de Flamenco et chanteur dans un bar en dehors de Mouraria, né dans le quartier R21)

Le bairrismo, comment l'expliquer ? Il est créé par les collectivités, par le convívio. Le bairrismo est le convívio entre les gens, c'est l'entraide, c'est le fait que les gens font les choses ensemble. (Pablo Mouraria, M, 51 ans, mécanicien de voitures, né à Mouraria R15)

Du côté des nouveaux arrivants, en particulier ceux qui appartiennent à des catégories plus aisées, ce « sentiment de quartier », cette « néo-convivialité » (Authier 1996) sont fort prisées, de sorte qu'elle constitue une dimension fondamentale de la « culture de la gentrification » (Lehman-Frisch. et Capron 2007) valorisant les figures du quartier-village, de la familiarité, de la reconnaissance et de l'interconnaissance:

Je les connais (les voisins) presque tous mais ils me connaissent mieux que je ne les connais... l'autre jour le facteur m'a apporté un colis et personne n'était à la maison... l'homme l'a laissé chez Eurico. Un voisin est venu me dire qu'Eurico avait mon colis. E je ne savais pas qui était Eurico, ni où c'était, rien. (Carlos, Mouraria, M., 36 ans, PDG entreprise allemande, depuis 2011 au quartier, R40,)

Je ne voudrais jamais sortir d'ici, mais maintenant avec le chahut des tuc-tuc, des étrangers, je sais bien que je suis étrangère mais j'ai fait un effort, j'ai appris la langue, j'ai fait un effort, j'aime ceci (Nicole Mouraria, F., 64 ans, Retraitée et traductrice, depuis 1974 à Mouraria R 9)

b. Heurs et malheurs du sentiment de la communauté. La perception de la perte du mode de vie villageois

Néanmoins, dans les deux cas, on identifie dans les récits le sentiment d'érosion de ce mode de vie villageois et de ce sentiment communautaire. Le risque est perçu comme le résultat du processus de recomposition social en place, de la dynamique de touristification (plus visible à Mouraria, mais présent aussi à la Goutte d'Or) ou encore de l'apparition de nouvelles activités et de nouveaux espaces qui ne « sont pas pour les gens du quartier », qui compromettent l'authenticité et l'esprit de convivialité. A partir de ces éléments de réalité, les narrations se font l'écho de cette perte imaginée, menaçant l'« esprit du lieu ». Le témoignage de Justine, étudiante qui trouve son compte à vivre à la Goutte d'Or, est très clair sur ce qu'elle perçoit de la différence de représentation entre les amateurs d'after work parisien et ceux qui peuvent se sentir envahis, ou spoliés, par la transformation de leurs bars traditionnels. La transformation des bars, cafés et restaurants en lieux devenus hostiles, car trop coûteux, « sans âme »,

« séparatistes », pour les anciens habitants du quartier, est perçue aussi bien à Mouraria qu'à la Goutte d'Or :

La brasserie Barbès là c'est vraiment l'opposé (N.B. des autres cafés du quartier) il y a trop un clivage avec le quartier là c'est type « after work » parisien ... le lieu in où il faut être, des personnes qui ne seraient jamais venues ici mais, ils viennent parce que c'est le lieu où il faut être... À mon avis c'est en train de se faire entre le café Lomi et la brasserie Barbès, je sais qu'il y a eu pas mal d'articles critiquant justement avec ce terme de gentrification, ça ne m'a pas choquée mais les personnes qui venaient elles étaient totalement à l'opposé...Il faut bien qu'il y ait des personnes qui n'ont pas peur et qui s'y mettent sans justement faire un choc avec le quartier comme... oui et y aller progressivement (Justine, 26 ans, étudiante stagiaire, habite le quartier depuis 2014, , Goutte d'Or n°31)

Les personnes du quartier ne peuvent pas y aller pour boire une bière parce que c'est très cher [Casa da Severa] (Alexei, Mouraria 29 ans, vient des Pays Bas, employé dans association culturelle, depuis 2010 au quartier R 58)

Il me semble que c'est des choses avec peu d'âme [N.B. Il s'agit du Café do Largo] (Carlotta Mouraria, F., 37 ans, cuisinière dans une nouvelle association / recherche et présentation de projets artistiques, ne vit pas dans le quartier R53)

C'est une chose séparatiste, c'est pour les bourgeois, c'est des betos (les bobos), c'est des bourgeois, elle reçoit une élite [N.B. Il s'agit de la Casa Independente] (Rafael Mouraria, M., 45 ans, immigrant du Brésil, Photographe, depuis 2014 dans le quartier R25)

L'extrait suivant, émanant d'un commerçant anciennement installé dans le quartier, vise à rejeter la faute sur d'autres populations nouvelles, les Africains. Il rejoint en cela le récit d'une native de Mouraria, qui regrette l'arrivée dans le quartier de nouveaux venus « d'autres nations » qu'elle associe à une déperdition de convivialité dans le voisinage.

Ils travaillaient très bien (les bars). Maintenant, il n'y a plus rien. Ce n'est pas comme avant. Je me rappelle quand je sors du boulot, je rentre directement, je ne vais pas chez moi, je prends un verre ou deux avant de rentrer chez moi. Des amis, de la famille, des gens du quartier et tout. On discute un verre et deux et après on rentre chez nous. (Maintenant) la plupart, ils ont déménagé, la plupart... parce qu'ils... la plupart c'est des nouveaux ici, on ne les connaît pas et la plupart en pourcentage c'est des Africains. (Mr. Balad, 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, entretien, Goutte d'Or n°24)

Avant c'étaient des gens d'ici, des Lisboètes, ... des Portugais...les voisins étaient plus unis, aujourd'hui il y a beaucoup de monde, des personnes d'autres nations (Gracia Mouraria, F, 86 ans, Femme au foyer, née à Mouraria R 3)

D'autres, natifs ou non du quartier, se contentent de prendre acte des changements qui menacent la convivialité, jusqu'à devenir une catastrophe annoncée, comme dans l'extrait ci-dessous, ou encore un sujet de nostalgie comme pour le suivant :

Maintenant, S. Cristóvão est en train de perdre le [bairrismo], personne ne parle avec personne (Federico Mouraria, M., 69 ans. Commerçant, depuis 1958 dans le quartier R 32)

Oui, Mouraria est mieux, maintenant, c'est plus propre, mais ce que je vois c'est que le bairrismo se perd ... des personnes sortent et d'autres entrent qui n'ont rien à voir avec la Mouraria, qui n'ont pas en eux le bairrismo, qui n'ont pas le convívio entre eux (Pablo, Mouraria, M, 51 ans, Mécanicien de voitures, né à Mouraria R15)

c. Volkert et Alliertviertel et Heyvaert : ce changement qui gagne du terrain...

Comme à Goutte d'Or et à Mouraria, à Volkert et Alliertviertel et Heyvaert, la construction identitaire se joue dans la confrontation avec d'autres quartiers de l'ensemble de la ville. Mais les cas viennois et bruxellois semblent s'opposer : dans le premier, le rapport à la ville est exprimé sur le mode de la contamination d'un processus de gentrification qui gagne du terrain, tandis que dans le deuxième, c'est au contraire le sentiment d'un déclin qui prédomine, avec un repli sur une sociabilité d'immeuble. A Vienne, d'une part le quartier ne semble pouvoir échapper au processus de gentrification qui atteint d'autres quartiers centraux, d'autre part, ce changement reconfigure la place et le rôle du quartier dans l'ensemble de la ville, constatation qui donne lieu à des récits ambivalents, voire contradictoires. A Heyvaert, l'accent est mis sur la dégradation du quartier, qui perd de sa valeur par rapport aux autres quartiers de la capitale.

A Volkert et Alliertviertel, le récit du changement se déroule selon son origine spatiale : c'est comme si, tel un processus physique d'invasion ou de contamination, le changement s'approchait, venu de l'extérieur, à partir du centre-ville où les quartiers voisins sont en pleine gentrification. Les anciennes barrières topographiques, les rues qui entourent le quartier comme le Heinestraße ou le Taborstraße – le Heinestraße était toujours un clivage entre beaux quartiers et ghetto » (M Popischil, R44, Femme, 42 ans, informaticienne, réside au quartier depuis 2001) – subissent une pression croissante, comme en témoignent les extraits d'entretiens suivants :

Maintenant ce 'front branché' est arrivé à la Heinestraße, le café 'Else' qui est déjà très 'in' évidemment (Indra Singh, femme de 55 ans, artiste, natif du quartier n°40), ou celui-ci encore : Alors, je ne peux pas le dire exactement, mais très

variablenent cette pression arrive de la ville, elle avance du centre-ville à l'extérieur (Ronald Pohl, M, 58 ans, gérant d'un café, réside au quartier depuis 2013, n°16).

Au nord et au nord-est, les deux grands terrains de construction que constituent les friches des anciennes gares du Nord et de Nord-Ouest, ne changent pas seulement l'environnement du quartier, mais encore –et surtout - sa situation dans la ville. Avec ses deux cités d'habitation nouvellement construites, le quartier va perdre son caractère isolé. Il faut certes attendre encore pour voir comment ces deux quartiers vont se connecter, ou se distinguer peut être encore plus fortement qu'aujourd'hui, socialement et culturellement, en accentuant leur caractère « nouveau » contre « ancien », le « quartier originel » contre le « quartier artificiel ».

Du fait de ces transformations, le quartier gagne une nouvelle visibilité. C'est surtout à propos des impacts de cette nouvelle visibilité que des discours plus contradictoires sont construits. D'un côté, la nouvelle visibilité, perceptible de l'extérieur, contribue à créer et à stabiliser une identité locale (Paula Popih, femme de 31 ans, salarié de la municipalité, depuis 6 ans dans le quartier R31; Laura, femme de 40 ans, employé au bureau du quartier, ne résidant pas dans le quartier R2). Pendant longtemps, le quartier n'était pas connu, on en parle comme d'une « zone morte » sans caractère particulier ; d'un autre côté, la construction « identitaire » se développe toujours en démarcation par rapport aux autres quartiers, soit voisins (surtout le Karmeliterviertel qui est le quartier le plus branché proche du centre-ville) soit dans d'autres parties de la ville ; dans ce deuxième cas les interlocuteurs soulignent la fonction du quartier comme « berceau » (« Heimat »), non-anonyme, familier, et insistent sur son caractère d'« îlot », sa qualité comme quartier d'habitat, et sa bonne situation proche du centre-ville sans toutefois être trop branché, sa qualité historique du fait de l'implantation des gares.

« Je n'aime pas les cités, je ne sais pas combien des escaliers il y a dans une cité, c'était rien pour moi. Je préfère un ancien immeuble, avec peut-être une quinzaine de locataires où chacun se connaît, et là-bas on ne connaît personne, j'étais malheureux quand j'habitais ce quartier » (Franck, Vienne, homme de 43 ans, chauffeur de taxi, descendant d'une famille Turque , résidant depuis 1976, R17)

Ce qu'on peut constater dans les quartiers est une certaine fragmentation des circuits de contact. Les milieux, ou plus exactement les sociosphères (Albrow 1997) se juxtaposent, ils se ne croisent pas nécessairement. Cette fragmentation s'exprime dans une segmentation des lieux de rencontre (surtout les cafés, les bistrot, les nouveaux magasins, les cinémas, qui sont très variés dans leur offre ethnique ou socio-culturelle) et dans la perception d'affaiblissement des liens dans les quartiers. Cette coexistence de personnes et de lieux si divers permet aussi une lecture temporelle, entre un passé et un présent, généralement dénonçant la perte de sociabilité, de liens communautaires (voir point 1.2), voire de l'identité du quartier :

Et voilà, il commence à y avoir ce dont je vous parlais, personne ne se parle plus parce qu'il y a trop de différences. Là, près de chez moi, au Largo das Olarias, on se connaît tous, on se parle, on est unis. Près de chez moi, comme je vous disais, il y a encore cette chose, on s'aide, on se connaît. Mais ici il y a que des Indiens, ce bâtiment là-bas il n'y a que des Indiens et des Chinois. (Felicita, Mouraria, F., 36 ans, commerçante, née à Mouraria R 12,)

« Autrefois on se connaissait tous et on se disait bonjour, c'est plus le cas ». (Renate Brunner, Vienne, femme de 76 ans, retraitée, native du quartier R24).

« Le marché, c'était quelque chose si personnel, tout le monde se connaissait, tout le monde communiquait l'un avec l'autre, c'était très différent de la ville, ce sont des autres gens là-bas » (Paula W, Vienne, femme de 82 ans, ancienne vendeuse, résidente depuis 1964, R28).

Les habitants liés à l'immigration turque sont précisément ceux qui plus font appel à la métaphore du « village en ville » dont le caractère particulier risque d'être perdu avec son authenticité, sa simplicité et sa vitalité. On déplore la perte de dynamisme du marché traditionnel et de la vie sociale qui va avec. « Small is beautiful » apparaît comme un slogan adapté. Les dangers du changement sont exprimés en lien avec la marchandisation et la privatisation de l'espace public.

À Heyvaert, c'est un sentiment de déclin, de dévalorisation économique et résidentielle qui est souvent exprimé en lien avec une perception des changements de population qui insiste sur le départ des Belges et des immigrés européens et installation de migrants subsahariens et du Moyen-Orient. Dans le rapport du quartier à la ville, les discours confrontent systématiquement le passé et le présent. Dans le passé, le quartier est représenté comme l'un des épicentres économiques de la ville de Bruxelles, et dans le présent, comme subissant une force centrifuge qui fait décliner les activités économiques et fuir des résidents. Le récit suivant en est bien l'exemple :

« Il y avait un grand marché de voiture, ah oui, il était ouvert le samedi et le dimanche, le grand marché de Bruxelles c'était ici, maintenant il est à Lot, tous ces magasins n'existaient pas, il y avait le marché le samedi et le dimanche et tous les habitants de la Belgique venaient ici pour vendre leur voiture. Avant il y avait des Belges, des Italiens ; des Turcs, maintenant il y a plus de bruit, plus de saletés, plus de bagarre, toute la journée, on a des bagarres même les gens qui habitaient ici, tous ceux qui habitent ici sont partis. Tu sais, tous ceux qui habitaient ici ont vendu leurs maisons et sont partis. (...). Après ils [les Belges qui ont achetés des appartements] ne pourront pas vendre, je connais pas mal de gens, presque tout le monde veut vendre sa maison mais il n'y a personne qui achète. Regarde ici les derniers Belges ont vendu, ils ont vendu leur appartement à 110 000 euros. Un appartement qui coûtait 140 000 euros. Écoute, de 140 000 ils passent à 110 000, ils baissent le prix

pour partir. » (Heyvaert, homme de 58 ans, commerçant indépendant d'origine marocaine, réside avec sa famille dans un autre quartier de Bruxelles n°36)

Cette tendance au récit du déclin relatif n'est cependant pas exclusif d'autres récits qui, à l'inverse, racontent le quartier sur le mode de la réhabilitation, du rétablissement d'une réalité plus sereine que sa réputation ne le laisse entendre. Les récits sont alors ambivalents entre, d'une part, le constat de l'extrême violence dont les riverains de la place sont parfois témoins, que ce soit de la part des jeunes ou de la police qui effectue régulièrement des contrôles musclés, et, d'autre part, le constat de la gentillesse de ces jeunes qui rendent de menus services et n'hésitent pas à porter les sacs de courses. Enfin, l'accent est mis sur la « sociabilité d'immeuble », comme dans le cas d'une habitante relogée par L'ULAC⁴² qui fait référence à l'interconnaissance et à l'entraide parmi les voisins de son immeuble vu comme un « habitat » solidaire dans un environnement dont on devine qu'il n'est pas sans inconvénients :

Mais à côté de ça, ici moi j'étais fort intéressée parce qu'on se sent plus en sécurité. Le voisinage on se connaît toutes, donc quand il y a un souci on peut s'appeler. Si moi je m'absente je peux laisser mes enfants, s'il y a un problème ils peuvent aller chez la voisine, donc voilà c'est un habitat solidaire. Pour moi c'était vraiment le côté positif, j'ai fait le pour et le contre. » (Ines, Heyvaert, femme de 34 ans, depuis un an dans le quartier n°6)

De la chaleur du quartier au quartier chaud, tout n'est finalement qu'une question d'échelle. La dimension biographique constitue le troisième enjeu amplement développé par les interviewés. Le rapport au quartier, ou plus exactement à l'espace de vie identifié comme tel, est inscrit dans une trajectoire individuelle et familiale, pour la description de laquelle on remonte souvent loin dans le temps.

C. La relation biographique : entre attachement, inscription spatiale et mobilité

La troisième relation identitaire au quartier s'établit par le rapport entre la biographie individuelle et le quartier. Ce rapport est très nuancé, travaillé par les particularités de chaque quartier en ce qui concerne ses identités et ses réputations, ainsi que par la spécificité des trajectoires biographiques des interviewés qui construisent différents rapports au quartier, d'un fort attachement au quartier à une simple inscription spatiale (Guérin-Pace, 2007)

a. La métaphore des racines : « Mes racines sont ici »

⁴² L'ULAC est une association ayant parmi ses missions la rénovation et la mise à disposition de logements bons marchés pour des familles précarisées. Elle s'occupe également de l'accompagnement social des locataires.

De nouveau, de ce point de vue, Goutte d'Or et Mouraria semblent se rapprocher le plus. Malgré la mauvaise réputation et parfois les mauvaises conditions de vie, l'attachement au quartier trouve place dans le temps du parcours résidentiel réalisé à l'intérieur du quartier : « je suis né ici », « je n'en suis jamais sorti », « mes racines sont ici » sont des expressions de l'enracinement, d'un sentiment d'appartenance à un « nous organique » composé par des éléments sociaux et spatiaux :

J'aime bien ici... C'est comme si j'étais né dans ce quartier là... parce que j'ai jamais quitté ici moi (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, Goutte d'Or n°33).

Je suis liée à ce quartier, j'ai fait toute la vie presque, j'ai travaillé à la galerie de Barbès, j'ai travaillé à la laverie et j'ai été concierge dans cet immeuble pendant 30 ans. (Mme. Romain, 73 ans, concierge retraitée, habite le quartier depuis 1966, locataire d'une loge, Goutte d'Or n°1)

Quitter le quartier c'est comme si tu quittes ton père et ta mère. Il y en a beaucoup qui s'en vont, ils sont mutés je suis la plus ancienne. (Mme. Romain, 73 ans, concierge retraitée, habite le quartier depuis 1966, locataire d'une loge, Goutte d'Or n°1)

Je suis attachée au quartier (Fatia, étudiant, hébergé depuis 2011, Goutte d'Or n°29).

Mes racines sont ici, je suis fier d'appartenir à Mouraria. Parce que non seulement je suis né et j'ai grandi à Mouraria comme c'est ici que je me sens protégé. ... je n'abandonne pas mes racines...je me sens bairrista (du quartier) e alfacinha (nom populaire des habitants de Lisbonne), être 'bairrista' c'est montrer ce que je suis, je suis de Mouraria ! ...je ne suis pas plus que les autres mais ici [par rapport à d'autres lieux de résidence] je suis traité différemment. Je n'ai jamais voulu sortir d'ici, parce que je me sens bien ici. (Jacques, Mouraria M., 36 ans, Employé de café/ danseur de Flamenco et chanteur dans un bar en dehors de Mouraria, natif du quartier R21)

Mouraria c'est ma maison. Le lieu que j'aime, c'est ici, c'est Mouraria. Et je n'irai nulle part ailleurs (Rosa Mouraria, F., 86 ans, vendeuse de loterie, depuis les années 50 au quartier R4)

De ce « nous organique » fait partie non seulement le sentiment d'appartenance à l'entité quartier, mais aussi l'attachement à la maison et à une constellation sociale qui abrite des réseaux familiaux, amicaux et de voisinage (voir chapitre 5), mais qui souligne ici la profondeur en même temps que la continuité temporelles:

La maison que j'ai à Mouraria, depuis que je suis arrivé, c'est la maison où j'habite maintenant. Je ne suis pas sorti de là. Je suis habitué à cette maison, je suis habitué à

Mouraria, je ne sortirai pas d'ici. (Mr Fernandes Mouraria, M, 66 ans, Employé du GDM - bar, nettoyage, manutention-, depuis 1985 dans le quartier R8)

Nous avons ici une vie, nous avons ici nos enfants, nous avons une vie ici, n'est-ce pas ? (Clara Mouraria, F. 57 ans, au chômage, depuis 1973 au quartier R14)

J'ai déjà pensé déménager d'ici, mais j'aime beaucoup vivre ici, parce que j'ai ici ma famille, mes amis, et ici on vit un peu mieux qu'ailleurs, (Pablo Mouraria, M., 51 ans, Mécanicien de voitures, né dans le quartier R15)

Le rapport biographique au quartier se fait aussi par la médiation de personne de la parenté, des amis ou d'autres membres de la communauté d'origine. C'est le cas connu des filières d'immigration qui peuvent créer des liens forts avec des réseaux et des espaces hospitaliers et intégrateurs pour une population immigrante, par définition déracinée. :

Je suis venu directement ici. Parce que moi ma sœur, elle, habitait ici, (à la Goutte d'Or) je suis venu directement chez elle. (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, , Goutte d'Or entretien n°24)

Je suis venu en France en 1988, c'était mon premier voyage, j'ai trouvé un ami qui était là « dans le 18eme » depuis 82 donc c'est lui qui m'avait hébergé, comme j'habitais avec lui, j'ai fait un an avec lui après je suis reparti de mes propres ailes (Mr. Guèye, 56 ans, électricien, locataire logement social depuis 1998, Goutte d'Or n°7)

En 1992, en Juin, nous sommes arrivés à 12 et avec ces 12 personnes j'ai créé la communauté du Bangladesh, j'étais le secrétaire-général, j'avais cette responsabilité pour servir ces personnes qui venaient d'Europe, d'autres endroits, ... nous nous occupons d'eux . Ceci est Martim Moniz, ceci est Rossio, ceci c'est la police, ... le SEF (service des étrangers et frontières), tu vas dormir où, tu vas manger où, ces choses-là, ... (Shamim, Mouraria, M., 47 ans, immigrant du Bangladesh, traducteur, commerçant, leader religieux, depuis 1991 au quartier, R 30)

Ce sentiment d'hospitalité et d'attachement profond au lieu est encore exprimé en d'autres entretiens, sans que soient exprimées les raisons du déracinement préalable. Dans cet environnement fluide, où les circulations sont intenses, installation et ré-enracinement semblent quasiment concomitants : c'est le coup de cœur, le sentiment d'une immédiate familiarité

« J'ai eu un coup de cœur. J'ai tout de suite aimé le quartier, dès le premier regard (...) C'est toujours les étrangers en particulier les Africains qui rient, j'aime, je suis quelqu'un qui sourit toute seule. On se croise quelqu'un sourit, le contact humain pour moi c'est important, partout je suis un peu chez moi ». (Jacqueline, 62 ans,

puéricultrice retraitée, habite logement social, depuis 2006 dans le quartier, Goutte d'Or n°4), le sentiment d'avoir trouvé son port d'attache :

Je m'imagine vivre ici jusqu'à la fin de ma vie...je ne sais pas, je ne sais pas bien expliquer, j'aime beaucoup l'histoire et ici je sens une liaison très profonde ... je sens que je suis à l'endroit qu'il faut ... Je voudrais vivre dans un monde sans religions, etc., comme celui que J. Lennon chante ... et j'ai la conviction que si un jour ce monde arrivait, il arriverait ici. (Concetta Mouraria, F., 38 ans, portugaise, Journaliste actuellement en stage professionnel dans une nouvelle association du quartier, habite le quartier depuis 2013, R42). La Goutte d'Or) c'est vraiment l'endroit où j'avais envie d'habiter (...) Moi j'aime bien ma boulangerie (Josette, 52 ans, sociologue formatrice, habite à la Goutte d'Or depuis 23 ans, n°26).

b. Volkert et Alliertviertel: Changer le quartier, changer ma vie

Dans le cas de Mouraria et de la Goutte d'Or, le quartier préexiste avec une identité propre qui s'impose à la vie de chacun, il existe comme une entité d'une certaine façon interchangeable qui participe fortement à la construction identitaire individuelle.

À Vienne, le rapport individuel au quartier est beaucoup plus nuancé. Ici, les récits ouvrent des perspectives différentes, même contradictoires. Il faut souligner le fait que le rapport identitaire se développe à travers des figures narratives qui établissent un lien entre la transformation du quartier et la biographie de ceux qui s'expriment. Ces figures narratives portent parfois sur les étapes du changement du quartier ou des événements marquants (pendant / après la deuxième guerre ; la période de la reconstruction ; le déménagement des amis dans un nouvel appartement ; l'afflux des nouvelles populations ; la modernisation de son propre appartement ; le déclin économique, la disparition de commerce de proximité). La vie sociale et économique sont inséparables de celle du quartier. La vie sociale est associée avec l'ancien marché, son déclin signifie perte de la sociabilité pour quelques-uns, comme le déclin de certaines activités économiques locales provoquent l'angoisse par rapport à l'élimination de son métier dans le cas d'un autre interviewé. Mais on peut trouver aussi une relation de cause à effet à sens positif : le lien entre la mise en valeur du quartier et l'ascension sociale de certains des interviewés. Cela concerne par exemple ceux qui ont pu bénéficier d'un contexte favorable pour l'acquisition d'un appartement, et qui applaudissent aujourd'hui à l'embourgeoisement du quartier.

La possibilité de quitter le quartier est, par conséquent, une perspective nuancée. Pour les uns, un déménagement dans un autre arrondissement - avant tout, de l'autre côté du Danube - est équivalent à un exil :

« J'étais un certain moment en exil à Floridsdorf, entre-temps j'ai retrouvé mes racines, et je dis je ne vais plus quitter ce quartier » (Andrew Vienne, homme de 55 ans, technicien, natif du quartier R43)

Pour les autres qui restent habiter dans le quartier, le temps passant les frontières s'érodent, les racines se fortifient.

c. Heyvaert : trouver un travail, trouver une maison

Au contraire des quartiers précédents, le rapport individuel au quartier est, dans le cas d'Heyvaert, plus fonctionnel. Quand nous trouvons des appréciations positives, elles relèvent souvent de questions attachées au travail, même si le sentiment d'une communauté accueillante qui aide, intègre et, parfois, héberge est aussi présent :

« J'aime bien le quartier pour la liberté qu'on peut y trouver, ça fait pas longtemps que je suis ici dans ce quartier, ça fait à peu près deux ans à peine que je l'ai connu à travers des amis et des gens qui le fréquentaient. C'est un quartier où on peut faire beaucoup de business, c'est un quartier où on peut acheter des voitures pour les revendre en Afrique. C'est notre moyen de survie, on travaille avec les grands garages comme Karim ou Abou Zahid » (Issoufou, Heyvaert, homme de 31 ans, Sénégalais travaillant dans le secteur informel des voitures, ne vit pas dans le quartier n°23)

En tout cas, trouver un logement n'est pas la condition suffisante pour entretenir une liaison affective au quartier. Dans le discours que les familles relogées par L'ULACii portent sur le quartier, on retrouve systématiquement une ambivalence. Ambivalence pour le quartier qui était bien souvent inconnu de ces familles et qu'elles n'apprécient pas du tout, en particulier la place Lemmens et ses trafics. Mais en même temps, cette appréciation sur l'environnement du quartier est mise en balance avec la qualité du logement dont elles disposent. Il y a une conscience aigüe des difficultés à obtenir un logement social à Bruxelles, surtout pour des familles nombreuses, et des prix exorbitants du marché privé. Les logements rénovés et bons marchés dont elles bénéficient ici semblent être suffisamment attractifs pour permettre de passer au-dessus des nuisances du quartier. Excepté dans le cas d'une mère qui craint que son fils de 13 ans ne soit négativement influencé par les jeunes de la place Lemmens et dont du discours se dégage un certain sentiment de désaffiliation :

J'aimerais bien déménager, franchement. Surtout pour le quartier. C'est pas un bon quartier, du tout pour mon fils. Je veux pas rester ici pour mon fils. Même j'ai demandé juste un appartement, je veux pas de maison. Jardin et tout, ça, ça ne m'intéresse pas. Ici je paie ça 470€. Ça va. Pour la maison ça va. Mais pour le quartier... le quartier il est nul. Les autres ils ont pas dit ça ? C'est pas un bon quartier. Surtout pour mon fils. J'ai peur qu'après il va sortir, ça va pas. Jusque maintenant il sort pas. Je le dépose à l'école, je le reprends. C'est à cause du quartier. On voit de tout ici. Il y a tout ce que vous voulez. Ils vendent de la drogue ici, il y a tout. » (Nora, Heyvaert femme de 41 ans, d'origine marocaine, qui habite depuis 13 ans dans le quartier n°5)

Enfin, des formes de sociabilité élargie géographiquement, mais qui ont leur importance, explique l'attractivité exercée par le quartier sur ceux qui n'y habitent pas, mais y reviennent régulièrement. Parallèlement, le quartier absorbe les populations de passage, comme l'explique le commerçant pakistanais de Mouraria : un espace de circulation mais néanmoins approprié

Le seul avantage comme je vous ai dit, c'est de retrouver ma communauté, de retrouver mes amis d'enfance que je vois tous les vendredis après-midi et le samedi pour parler des problèmes du pays. En quelque sorte de refaire le monde, c'est-à-dire de parler de politique (Mr Guèye, 56 ans, électricien, entretien n°7)

People are coming... I have many friends. Coming, going, coming, going. So... One is coming, one is going. For example, one of my friends come here. Not my friend, someone from Pakistan. He's looking a house. To stay with me. And find a job, very long... And go to another country (Manhoor Mouraria, M., 35 ans, immigrant du Pakistan, commerçant, habite le quartier depuis 2009 R28).

CHAPITRE 2. ENJEUX DE COEXISTENCE : LES QUARTIERS COMME UNE COMPOSITION SOCIALE SINGULIERE

Une des particularités de tous les quartiers est leur diversité sociale et ethnique qui configure une composition sociale singulière. Les quatre quartiers sont, dans le contexte de leurs agglomérations respectives, des lieux d'entrée et d'installation de vagues migratoires successives, qui se confondent avec l'histoire des quartiers (voir partie II) Pourtant, ils sont aujourd'hui confrontés à des processus de recomposition sociale et ethnique, grâce à la venue de nouveaux arrivants, qu'ils soient de nouveaux immigrants ou des nationaux de couches sociales différentes. Les quartiers étudiés se présentent aujourd'hui comme un mosaïque complexe de gens de nationalités diverses, de trajectoires variées, de cultures, religions, modes de vie et rapport au quartier différentes: anciens et nouveaux résidents, nationaux, étrangers, commerçants «autochtones», commerçants immigrants, habitants, utilisateurs, touristes: ces catégories constituent des oppositions récurrentes dans les discours, qui reflètent la complexité de la composition sociale et des pratiques sociales dans les quartiers. Dans la particularité de cette composition sociale et ethnique en contextes changeants, des enjeux d'équilibre et de tension, de coexistence fertile⁴³ et conflictuelle sont à l'œuvre. Nous avons essayé de comprendre comment cette composition singulière est perçue et vécue par les habitants des quartiers. Quelles perceptions ont-ils des processus actuels de recomposition sociale et d'origine ? Quels sont les enjeux de coexistence qui s'en dégagent ? Quels sont les impacts de ces enjeux sur leur biographie, leur mode de vie ou encore sur le quartier et son image?

A. La diversité ou la multiculturalité comme désignation identificatoire

Cette marque de « multiculturalité », de « carrefour de mondes » est récurrente dans les récits des habitants, quoiqu'en des gradients différents, plus évident à Goutte d'Or et à Mouraria, mais aussi présent à Volkerttet Alliiertviertel et à Heyvaert, en reprenant - et en faisant écho - aux discours politiques et médiatiques. Qu'elle soit associée à des

⁴³ Nous avons conservé l'expression de « coexistence fertile », proposée par nos collègues lisboètes, car elle exprime d'avantage qu'une simple coexistence pacifique: une façon de vivre ensemble dans la proximité où les relations sociales sont fécondes en ce qu'elles génèrent des ressources. Dans ce cas, proximité spatiale et proximité sociale sont au rendez-vous.

termes de nature idéologique, comme la « mixité sociale » ou encore la « communauté » ou qu'elle reflète des stratégies de marketing territorial et de marchandisation des quartiers centraux, cette « multiculturalité » apparaît comme une désignation identificatoire des quartiers : atout ou handicap, revendiquée ou décriée, elle se dit comme une des dimensions communes aux quatre quartiers parmi les plus visibles. Cette référence apparaît dès lors comme un miroir de la diversité objective, mais elle est souvent empreinte de valeurs et de jugements positifs, plus rarement négatifs, relevant d'une identité socio-spatiale revendiquée et dont l'originalité est qu'elle mêle les mots de l'expérience commune et ceux des politiques publiques.

« La différence avec les autres quartiers c'est la mixité, la mixité qui a ici n'existe nulle part autre, par exemple le fait que tu puisses rencontrer des noirs , des blancs , des arabes dans les rues le rend particulier et si différent des autres quartiers comme dans le 20eme par exemple (...) . Château rouge est un quartier qui rassemble toutes les ethnies, c'est un quartier multiculturel (Mr. Guèye, 56 ans, électricien, locataire logement social depuis 1998, Goutte d'Or n°7)

Comme en écho, cet extrait d'un entretien avec un habitant de Mouraria, insistant également sur l'exemplarité du quartier :

C'est pas par hasard que Mouraria a été élu comme le quartier où il y a plus de nationalités de toute l'Europe. Parce que, même si on ne compte pas les gars de ma rue, italiens, allemands, espagnols, français, il y a aussi les Pakistanais, ceux du Bangladesh. A Mouraria, en ce moment, selon les derniers recensements, il y a vingt-huit nationalités différentes, c'est beaucoup de monde ! c'est beaucoup de nationalités différentes ! (Chana Mouraria, M., 52 ans, président d'une association traditionnelle du quartier, habite le quartier depuis 1988 R37)

Le même récit de la diversité comme atout se retrouve à Vienne : « *Ce que j'aime ici dans ce quartier, c'est sa multiculturalité, ce n'est pas dominé par un seul groupe* » (Johann Bach, Vienne, , homme de 50 ans, pasteur, résidant depuis 7 ans R10). Pareillement, Melek Unal, une femme de 37 ans, artiste et d'origine Turque qui habite depuis 4 ans le quartier, affirme : « *Ce que j'aime ici c'est ce mélange, il y a des Africains, il y a des Juifs, des anciens habitants d'origine local, des gens de la Turquie, des Yougoslaves....* » (R01).

Il y a ici une énorme communauté d'immigrants ... du Bangladesh, des chinois, des brésiliens... ukrainiens, africains, sud-américains... une Babylone ... eux ne convivent pas entre eux, c'est plusieurs communautés distinctes dans une seule ... cette semaine il y a eu une fête des communautés, j'y ai été, c'étaient toutes les communautés africaines, Angola, Mozambique, Cap-Vert ... c'est cosmopolite, il y a ici toutes les races, j'aime la diversité, il y en a qui n'aiment pas, moi j'aime... je peux converser avec mon anglais limité, de dock, mais ça suffit. Ou je peux ne pas converser mais seulement écouter les gens (Andros M., Mouraria 57 ans, employé administratif, né au quartier R13)

Le thème de la convivialité ou mieux encore, de la convivencia, n'est pas seulement lié à la figure du quartier village. Parce qu'elle s'oppose à une monoculture étouffante, une résultante de la diversité est aussi un sentiment d'intégration, voire de liberté.

Ici les gens viennent, boivent un verre, conversent, parlent, sont à l'aise, c'est pour ça qu'il y a beaucoup d'immigrants, parce que les immigrants sont bien reçus, n'est-ce pas ? Même si quelques-uns ne s'adaptent pas beaucoup à notre communauté, à notre vivencia. Mais quelques-uns s'adaptent. (Pablo Mouraria, M, 51 ans, Mécanicien de voitures, né à Mouraria R15)

« Pour moi, ce que m'avait beaucoup frappé ici, c'est la diversité des étrangers. Cela me plaît vraiment, parce que je me ne sens pas exclue. Je suis aussi contente qu'il n'y a pas une dominance turque. C'est un critère pour moi. Je ne veux pas vivre dans un quartier dominé par la culture turque, mais je ne veux pas vivre dans un quartier Blanc non plus (...) J'adore de vivre entouré par une telle diversité. » (Melek Unal, Vienne, femme 37 ans, artiste, d'origine Turque, résidante depuis 2010 R01)

Mais cette apologie de la diversité et des différences peut être mise à mal à partir du moment où la multiculturalité est déclinée négativement. Ces déclinaisons négatives, pour être moins fréquentes, n'en sont pas moins virulentes pour certaines. Cela semble concerner surtout les personnes plus âgées et plus anciennes dans les quartiers. Et même dans ces cas, le discours à tonalité xénophobe, quel que soit l'étranger concerné, est souvent amorti par le « grand récit » de la multiculturalité associé à une nouvelle perception et réputation des quartiers. Ce discours se structure souvent, et de nouveau, dans le rapport entre le passé et le présent, parfois empreint de nostalgie :

Avant c'étaient des gens d'ici, des Lisboètes, ... des Portugais...les voisins étaient plus unis, aujourd'hui il y a beaucoup de monde, des personnes d'autres nations ... j'habite au premier étage, au deuxième, c'est le même appartement, il y a 6 personnes...six hommes... la nourriture c'est une odeur... je ne supporte pas... et puis ils ne sont pas propres... excusez-moi, mais ils viennent d'un pays un petit peu arriéré... J'ai déjà pensé, ceci va revenir de nouveau aux Maures...c'est que des étrangers...vous avez déjà vu la rue, là-bas (Benformoso)? (Gracia Mouraria, F., 86 ans, femme au foyer, née à Mouraria R3)

D'abord c'était un vrai quartier des Viennois, et aujourd'hui ! Autrefois on aimait parler du multiculturel, mais je ne le vois pas comme ça, c'est plutôt une infiltration, et maintenant on va en faire un ghetto » (Andrew Kurjanov, Vienne, homme de 55 ans, technicien, natif du quartier R43)

Avant il y avait des Belges, des Italiens ; des Turcs, maintenant il y a plus de bruit, plus de saletés, plus de bagarre, toute la journée, on a des bagarres même les gens qui

habitaient ici, tous ceux qui habitent ici sont partis (Heyvaert, homme de 58 ans, commerçant indépendant d'origine marocaine, réside avec sa famille dans un autre quartier de Bruxelles n°36)

Des discours plus radicalement négatifs se retrouvent aussi chez des mères de famille pour lesquelles l'éducation et l'avenir des enfants cristallise l'inquiétude (voir plus loin, les enjeux sur l'espace public).

J'ai demandé vite pour que je sors d'ici, c'est pas bien pour les enfants, ce quartier-là vraiment c'est sale. Même si c'est nettoyé tous les jours c'est sale. (...) Je suis contente d'être partie, super contente. Dans le quartier là, moi je vais pas Château-Rouge non, non. (Mme Zoua, 40 ans, employée de crèche, habite le quartier, Goutte d'Or n°34)

a. Des systèmes d'opposition, ou la multiculturalité perçue au pluriel

Les enjeux de coexistence fertile sont assez souvent perçus et vécus sur la base de la reconnaissance d'une communauté préexistante qui accueille, protège, intègre. Les récits font des références fréquentes à cette communauté-là en évoquant soit des liens (la famille, des amis, des connaissances) soit des aménités présentes dans les quartiers qui renvoient aux pays ou aux lieux d'origine. Tandis que les premiers sont un élément très important dans l'accueil et l'intégration, permettant le partage du logement ou l'intégration au travail, mais aussi d'importants rapports de sociabilités et de rencontres culturelles et religieuses, les seconds permettent de recréer l'ambiance des pays d'origines : le commerce « ethnique », des produits spécifiques, les restaurants et leur gastronomie. Ces deux éléments sont fréquemment mobilisés en tant que dispositifs de renforcement de l'identité et du sentiment d'appartenance.

Malgré le recours fréquent au « grand récit » de la multiculturalité (dans sa façon positive ou négative), les discours sont traversés par des multiples oppositions révélatrices d'une certaine ambiguïté. D'un côté, les quartiers semblent avoir une unité (identité) car un axe fondamental oppose « ceux du quartier », pouvant être des populations immigrées de longue durée, le cas de la Goutte d'Or, Heyvaert et de Volkert et Alliertviertel ou des populations nationales migrantes d'autres parties du pays, comme la Mouraria, aux « autres ».

Ces « autres » sont définis d'une façon très semblable parmi les quatre quartiers et touchent au moins trois catégories de populations, désignés d'ailleurs par des appellations locales. Ce sont d'abord les Bobos, vus comme une catégorie économiquement aisée ou des individus jeunes, intellectuels, artistes, qu'ils soient nationaux ou étrangers. Ce sont ensuite les nouveaux immigrés des dernières vagues migratoires, souvent identifiés par leurs lieux d'origine (de l'Asie, de l'Afrique ou plus spécifiquement, d'un pays). Ce sont, enfin, les touristes et usagers des quartiers.

Parallèlement, on trouve de multiples systèmes d'opposition qui se superposent dans les discours : nationaux/immigrants; nationaux/étrangers ; vieux immigrants/nouveaux immigrants ; anciens résidents/nouveaux résidents ; Blancs/Noirs ; habitants/usagers – Ve sont autant d'indicateurs soit de systèmes de catégorisation plus complexes, soit d'une segmentation du tissu social, révélant plusieurs unités coexistantes. Ces oppositions, mobilisées pour raconter l'expérience quotidienne, produisent des enjeux spécifiques de coexistence. On en distingue aisément deux : les enjeux de coexistence pacifique, voire fertile, d'une part, et les enjeux de coexistence subies, conflictuelles.

Enjeux de coexistence fertile : expériences communes liées au travail, au logement, au soutien de la famille, des amis ou de la communauté

L'entraide communautaire ou familiale est très fréquemment citée, jusqu'à devenir constitutive du quartier. Le premier extrait met en scène un récit où la transmission d'un fait connu (la multiculturalité du quartier) s'accompagne d'illustrations à l'appui décrivant un véritable système. Le second rapporte plus modestement l'histoire d'une installation dans le quartier expliquée par la présence « ici pas loin » de la famille :

« Le quartier, vous savez sociologiquement est composé de populations immigrées et les Africains, ils se regroupent par rapport à là où il y a une forte présence de leur communauté d'origine. Les Nigériens n'y dérogent pas. Donc quand ils arrivent, ils vont là où ils sont sûrs de trouver un ami, une sœur qu'ils connaissent, ceux qui connaissent l'endroit qui vont vous aider ou vous héberger, et finalement de l'hébergement d'une semaine, de l'hébergement de deux, trois ou huit jours, parfois ça devient quasi définitif » (Tahirou, Heyvaert, homme, Nigérien, 45 ans, chauffeur-routier n°24)

Moi personnellement je connaissais le quartier, mais c'est pas tout le monde qui connaissait. Parce que moi j'ai habité Koekelberg et j'avais de la famille qui habitait ici pas loin, donc je connaissais ce quartier. (Nora, Heyvaert, femme de 34 ans, fille d'immigrés marocains, depuis un an dans le quartier n°5).

Le bénéfice que représente la certitude de retrouver sur place les produits alimentaires familiers, est aussi constitutif d'un enjeu d'identification et d'appropriation d'un territoire partagé :

Franchement je me sens pas dépaysé, on dirait que je vis en Afrique, parce que j'ai tout ce dont j'ai besoin donc l'Afrique ne me manque pas quand je suis à château rouge. (Mr. Guèye, 56 ans, électricien, locataire logement social depuis 1998, Goutte d'Or n°7)

Pour notre communauté, le lieu le plus important c'est [R. do Benfornoso]. Nous avons nos magasins de produits alimentaires, nous avons trois restaurants,

exactement comme au Bangladesh. (Shanim Mouraria, M., 47 ans, immigrant du Bangladesh, traducteur, commerçant, leader religieux, depuis 1991 au quartier R 30)

Le récit de la multiculturalité est ainsi très présent chez les immigrants qui l'associent à l'identité du quartier, notamment pour traduire un sentiment d'appartenance à une communauté historiquement ancrée dans le quartier. Ce sentiment installe la légitimité de la présence dans le quartier, comme dans cet extrait qui revient sur l'installation récente d'une mosquée à Mouraria pour remplacer celle jusque-là implantée dans un autre quartier de Lisbonne :

« Mouraria est une zone historique de musulmans, et je voulais m'assurer que ce soit un symbole pour les musulmans, c'était la principale raison pour pratiquer ici l'islam tous les jours » (Shanim, Mouraria M., 47 ans, immigrant du Bangladesh, traducteur, commerçant, leader religieux, depuis 1991 au quartier R 30)

A Heyvaert, la présence de l'Islam et d'une population nombreuse de Maghrébins et de Moyen-Orientaux est décrite à la fois comme un élément rassurant du quartier, par rapport aux autres quartiers, et comme facteur d'enfermement et de contrôle social, ou de mauvaise image collective. On notera, dans l'extrait suivant, la violence de l'image colportée, signe d'un commérage⁴⁴ intense qui serait dirigé contre la communauté musulmane, les femmes en particulier :

« Moi j'ai l'habitude maintenant. Je dis ça va. Mais si je prends ailleurs...Mais quand même ailleurs c'est dangereux sûrement. Parce que il y a des quartiers qui sont chics, mais il y a que des Belges, ils acceptent pas une marocaine, musulmane, qui va habiter entre eux. Ici on est tous Arabes (elle rit) ! Il y a que le Rif ici. Tout le Rif...Moi j'aime habiter ailleurs, c'est pas le problème (...) Mais parfois j'entends des choses. Ils ont tué une Marocaine avec le foulard, ils ont coupé la tête et ils ont mis dans un sceau. C'est ça que j'ai entendu » (Latifa, Marocaine de 44 ans qui vit à Heyvaert avec son mari et sa fille, n°4).

L'entre soi rassurant ou vital pour certaines femmes en l'occurrence constitue pour d'autres une contrainte forte au quotidien. Nora, Marocaine de 41 ans, installée à Heyvaert depuis 13 ans, vit seule avec son fils adolescent) raconte ainsi que séparée de son ex-mari, elle dira également n'avoir pas refait sa vie amoureuse depuis son installation dans le quartier de peur du qu'en dira-t-on.

⁴⁴ Au sens de Norbert Elias, voir *The established and the outsiders*, le chapitre sur le « Gossip » (commérage) comme élément contribuant à cimenter la communauté des established, et auquel les outsiders répondent par le contre-stigmat.

« On ne peut pas s'habiller comme on veut, rien du tout...Une jupe ? (elle rit) Depuis que j'ai habité ici, j'ai jamais mis une jupe. Ou bien une robe comme ça, rien du tout. Tout le temps pantalon ou bien le truc là, djelaba. Sinon ils vont te voir...comment je vais dire...Ils vont te considérer comme une...vous voyez ? ». (N°5)

Des enjeux traversés par le conflit

Les systèmes d'oppositions énoncés ci-après parlent assez clairement. Ils traduisent des façons de percevoir ou de faire, traversées par des logiques de conflit. Quelques-unes de ces dimensions de conflit ont un poids important parce qu'elles procèdent d'enjeux de survie, tel que le travail (plus spécifiquement, le commerce) et le logement. Les uns et les autres opposent les « locaux », les « anciens » résidents ou commerçants, les « établis » à ceux qui arrivent, qu'ils soient de nouveaux immigrés, ou des gentrificateurs. Les enjeux de ces tensions sont loin d'être négligeables parce qu'elles débouchent, à terme, sur la possibilité du maintien, ou au contraire, sur l'éviction ou l'exclusion.

L'enjeu concernant le travail est l'un des plus importants puisque il s'agit de quartiers avec une très forte identité commerciale. Les observations plus communes remarquent le fait que certains commerces sont repris par les nouveaux arrivants, souvent des immigrés. A la Goutte d'Or comme à Mouraria, ce changement s'exprime souvent comme une invasion, une substitution néfaste, surtout aux yeux des principaux concernés :

Les Africains avec leurs boutiques exotiques ont envahi le quartier. C'est en 96, quand ils (les Africains) ont commencé à ouvrir là, leurs boutiques exotiques et c'est là que tout le monde a envahi le quartier. Les Noirs ont commencé à envahir le quartier (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, Goutte d'Or entretien n°24).

La prolifération des marchés chinois, ... des Pakistanais, des Indiens...on a perdu le peu des magasins traditionnels qui existaient... c'est ceux-là qui prolifèrent...pour moi ça c'est la grande différence » (Aldo Mouraria, M. 39 ans, Employé Mercado de Fusão, né à Mouraria R20)

Est ainsi dénoncée aussi, avec des accents très xénophobes la « concurrence déloyale » de ceux qui s'installent et compromettent la survie de ceux déjà en place. C'est le cas à Heyvaert pour les vendeurs de contrefaçons à la sauvette, installés à la sortie du métro les jours de marché et aussi pour les concurrents sur le marché. En particulier les Pakistanais sont décrits à Heyvaert comme ayant développé une véritable niche ethnique (Waldinger, 1994) sur le segment le plus bas du secteur textile :

« Bah il y a une concurrence déloyale. En fait, je vais te dire. Ça dépend des races. Je vais être franc quoi, ça dépend des races. Par exemple, t'as les Pakistanais. Les Pakistanais ils ont un monopole du textile. Le type il arrive du Pakistan, il arrive, du jour au lendemain il a une camionnette, il a le matériel, il a la marchandise,

directement il commence comme ambulant. Comment ils font ces gens-là ? Et avec des petits prix ! On ne comprend pas comment ils font. Bon moi à mon avis, tu as une rue c'est la rue Bonnier, où c'est les fournisseurs. Tu as 4, 5 fournisseurs là, ils donnent. Dès que t'es du Pakistan, t'as un lien familial ou parental, ils te couvrent quoi, ils te donnent, ils te disent va travailler. Tu vois, c'est des magouilles. (Malaick, Heyvaert, Homme de 56 ans, d'origine marocaine, commerçant au marché, ne réside pas dans le quartier n°2).

A Mouraria, ce sont les Chinois et les Indiens qui sont clairement opposés aux Portugais. Leur présence est perçue de manière ambivalente, puisqu'on leur reconnaît un service meilleur marché, mais dans le même temps on les considère comme responsables d'une perte de la convivialité :

Avant il n'y avait que des magasins de Portugais... maintenant dans cette rue il n'y a que deux portugaises, tout le reste c'est des Chinois et des Indiens... parce qu'ils sont arrivés, ont offert plus d'argent ... et vendent des produits moins chers. Dans un sens je crois que c'est bien parce qu'on a les choses moins chères, dans un autre sens, c'est différent parce que nous on conviviait, eux ils ne connaissent personne et nous ne savons pas parler avec eux. (Roselina, F, 71 ans, vend vêtements occasion, réside à Mouraria depuis 1961 R2)

À Volkert et Alliertenviertel, ce sentiment de substitution va de pair avec une perception de déclin économique. Dans un quartier perçu à présent comme plutôt comme plutôt résidentiel, on déplore la disparition du commerce local, surtout sur l'emblématique Volkertplatz. Le constat que le commerce est devenu « ethnique » équivaut pour certains à l'affirmation que le marché est mort : « *Oui, il y a beaucoup moins [vie économique] qu'auparavant. Autrefois, chaque coin de rue avait son bistrot* » (Adolf Günther, Vienne, homme de 83 ans, opticien, natif du quartier, résident depuis 1937 R20). Au même temps qu'on dénonce les exclusions des locaux du marché de la location de baux commerciaux : « *Il y a deux, trois ans des locaux commerciaux étaient encore abordables ; aujourd'hui, c'est fini* ». (Ronald Pohl, Vienne, homme de 58 ans, gérant d'un café, résidant depuis 2013 R16)

b. Coexistence et formes de concurrence : le logement, un enjeu majeur

Dans des contextes de manque d'offre de logement, et où persistent de mauvaises conditions d'habitat, aiguisés par des interventions de construction ou de rénovation des logements et des espaces publics qui poussent à un processus de recomposition sociale dans les quartiers, les enjeux concernant le logement s'expriment autour d'oppositions assez précises. On peut en distinguer trois. D'abord, celle qui oppose les « locaux » aux arrivants récents souvent qualifiés de Bobos, qui expriment le risque d'éviction de ceux qui habitent le quartier en faveur de nouvelles populations, ou évoquent les départs : « beaucoup sont déjà partis », la rénovation des logements et de

l'espace public étant le facteur potentiellement déclencheur de ce processus. Les récits se développent souvent autour des hausses de prix à la vente et des loyers, et les interlocuteurs parlent d'un processus économique qui est lié à l'attractivité de la proximité du centre-ville mais d'où, de plus en plus, les « locaux » sont exclus. L'enjeu semble particulièrement crucial à Volkert et Alliertviertel, dans un contexte urbain où les loyers étaient loin d'atteindre ceux des autres capitales étudiées :

Le financement des fonds structurels de l'Union Européenne était un déclencheur pour investir dans la rénovation des appartements et des maisons. On a regroupé des appartements, on a construit des penthouse, on a incorporé des ascenseurs, et énucléé les arrière-cours, et, alors, par voie de conséquence, beaucoup des immigrés ont quitté leur logement de bas standard. (Gabriele Loger, Vienne, femme de 46 ans, salariée, résidant depuis 1996, R29).

Il faut dire que beaucoup des gens habitent les anciennes immeubles et ont peur que la hausse de loyers les va concerner aussi. Et pour les gens qui habitent ici, les loyers deviennent impayable (Paula Krankl, Vienne, femme de 58 ans, médecin, résidente depuis 1987 R06).

Cependant, le brusque renchérissement des loyers n'est pas le fait exclusif du quartier viennois, comme en témoigne cet habitant de la Goutte d'Or : *J'ai eu pendant 12 ans un loyer assimilé aux HLM. Et puis du jour au lendemain j'ai eu une augmentation de 60% (Mr. Defer Homme, 86 ans locataire dans le quartier depuis 1951, Goutte d'Or n°30).* Même récit à Heyvaert et à Mourari où le changement de population du quartier est à la soudaine cherté des loyers des appartements neufs ou rénovés :

« Ceux qui habitent dans les nouveaux immeubles, ce sont des populations qui sont venues d'ailleurs et c'est ça le problème en terme d'urbanisation. Parfois les gens ne pensent pas à ça parce que les populations de départ, même s'il y a des programmes de financements qui veulent améliorer l'environnement du quartier, parfois les logements qu'on offre après rénovation ne rentrent plus dans leur budget. Ça devient cher et ils sont obligés de partir, donc c'est des nouvelles populations qui arrivent » (Tahirou, Heyvaert, homme, Nigérien, 45 ans, chauffeur-routier n°24)

Maintenant on vend des bâtiments de façon intensive et les quelques résidents qui restaient sont indemnisés et sortent et une nouvelle population va entrer, qui n'est pas de ce niveau (social) moyen ou bas (Antonio, Mouraria, M., 49 ans, Géographe, collabore avec une des nouvelles associations, né à Mouraria R19)

Les propriétaires font tout pour faire sauter les locataires africains (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

Les « bobos » (ou *betos* en portugais), cependant, ne sont pas les seuls coupables. Les récits mêlent, selon des combinaisons diverses, l'implication de différents acteurs dans ce processus de renchérissement qui touche les quatre quartiers. Les nouveaux immigrés peuvent être pris à partie dans la mesure où, preneurs des logements de mauvaise qualité, ils contribuent également à la hausse des loyers et à l'expulsion des vieux résidents :

Mon propriétaire, il est désireux que je parte, il dit 'si vous n'êtes pas bien, allez-vous en '... j'ai beaucoup de problèmes, de l'eau qui s'infiltre, ... enfin tout, et il dit qu'il ne comprend pas ... (les voisins, immigrants) ils payent 400€ mais ils sont 8, dans l'appartement, mais pour eux c'est pas pareil, ils sont ici 1 ou 2 ans et ils s'en vont... nous on ne peut pas, on ne peut pas avoir la même réponse, nous avons ici une vie, nous avons les enfants, nous avons ici notre vie... Le contrat était de mon mari, il l'a hérité de sa mère, c'était un loyer ancien... il (le propriétaire) a fait des travaux et il m'a augmenté le loyer, il a beaucoup augmenté, et maintenant je ne veux pas lui payer encore plus, je ne peux pas, j'ai un enfant qui étudie, je suis seule, depuis un an je suis au chômage, (Clara Mouraria, F, 57 ans, au chômage, habite dans le quartier depuis 1973 R14)

La concurrence pour le logement n'épargne pas les immigrés entre eux-mêmes. Pour les populations immigrées de la plupart des vagues migratoires, l'accès à un logement confortable et abordable signifie, accéder à un logement social. Mais les périodes se suivent et ne se ressemblent pas. Dans les années 1970, obtenir un logement social n'était pas si difficile. Il y a de ce point de vue une « prime » à l'immigration la plus ancienne, c'est-à-dire, à la Goutte d'Or, celle des Maghrébins, nombreux à avoir obtenu un logement social au cours des dernières décennies. Les Africains se sentent souvent défavorisés, comme ce bref récit à la mesure de l'injustice ressentie :

« C'est des gens qui ont jamais payé de loyer ils viennent pour deux mois dans les hôtels et on leur offre des appartements 4 ou 5 pièces, et nous on est là depuis des années, on fait tout ici, on a des enfants ici, et on n'a pas d'appartement (Mr. Cristiano, prêtre, n°36)

Enfin, l'accès ou le maintien dans le logement est fragilisé par la touristification et la marchandisation des logements au profit de personnes disposant d'un bon pouvoir d'achat, qu'ils achètent ou qu'ils louent des habitations dès lors inaccessibles pour les habitants modestes. A Mouraria, comme à la Goutte d'Or ou à Volkerttet Alliertviertel) l'image du quartier « transformé en hôtel géant », vidant le quartier de ses habitants, circule avec des variantes :

Ce n'est pas la question de nouveaux arrivants qui viennent habiter ici parce que les loyers ont augmenté... ça arrive aussi, évidemment. Mais ce qui est pire ce sont les maisons qui se vident, qui sont rénovées pour se transformer en logements loués à des

touristes. Ça c'est le grand changement au niveau du logement, soit à Mouraria, soit à Alfama... si cette tendance continue, il n'y aura plus personne pour habiter ici, ou il y aura beaucoup moins, et tout se transformera dans un hôtel géant... il y a des gens qui ont besoin de logement et de logements restaurés... ces logements sont restaurés mais pour le profit et le profit facile c'est d'avoir des touristes qui entrent et qui sortent (Alexei Mouraria, M, 29 ans, employé dans association culturelle, venu du Pays-Bas, habite depuis 2010 au quartier R 58)

Enjeu crucial, la question du logement s'inscrit dans une histoire de luttes pour le maintien sur place des immigrés et des travailleurs à revenus modestes, mais est aussi reliée à la façon dont les conditions d'une coexistence singulière apportent de nouvelles inégalités. Elle constitue donc un point sensible où la différence de reconnaissance et de traitement entre les groupes s'exacerbe comme les récits suivants révèlent :

Il y a beaucoup d'appartements fermés, délabrés, je crois que la mairie devraient faire des travaux pour loger les gens qui ont besoin de loyers bas... parce que c'est comme ça : maintenant, que tout est changé, on oublie les personnes qui habitent ici il y a longtemps ... c'est bien qu'on les appelle, on a besoin du tourisme, mais il ne faut pas oublier les personnes (du quartier) (Anabela Mouraria, F., 56 ans, employée de bar/cuisine dans deux nouvelles associations du quartier, habite le quartier depuis 1996 R35)

Mais ça aurait été bien qu'ils offrent des logements pour des personnes qui sont dans le besoin, ici à Bruxelles. Ils ont ouvert les portes à beaucoup de personnes extérieures, que ce soit les Irakiens, enfin voilà tous ceux qui viennent, mais ils leur offrent pas de logement. La vie est devenue super chère. Il n'y a pas de logements. Il y a des appartements vous seriez étonnées, il y a des gens qui vivent à 10 dans un tout petit flat ou des trucs comme ça. Je ne trouve pas ça logique. » (Inés, Heyvaert, femme de 34 ans, fille d'immigrés marocains, depuis un an dans le quartier n°6)

c. Cohabiter ensemble ou séparés ?

Il s'agit maintenant de percevoir si ce mélange de populations d'origines, des cultures et des modes de vie si différents dessine un tissu social construit par des logiques de mixité ou, au contraire s'il donne place à des simples juxtapositions. Dit d'une autre façon, il serait important de percevoir si la conviction de l'existence de plusieurs « quartiers dans le quartier » donne lieu à une interaction positive et à une densification des rapports sociaux entre les différentes communautés ou si elle est synonyme de production de sociabilités segmentées et de communautés qui s'enferment sur soi. (Vertovec, 2007). Les récits sont, de ce point de vue, assez contradictoires, tout en révélant, là encore, des oppositions systématiques.

Du voisinage aux alentours : proximités appréciées, ignorées, empêchées

Tout le quartier fait voisinage, explique cet interviewé pour qui « *Il y a les voisins du pays, il y a des camarades français, il a des camarades africains et ils sont aux alentours* » (Fati, étudiant, hébergé depuis 2011, Goutte d'Or n°29).

Le voisinage, on le sait, est une forme sociale à la fois vulnérable et puissante (Haumont et Morel 2005) Inviter chez soi, être reçu, manifestent plus que des relations de bon voisinage. L'extrait suivant montre la diversité des relations au sein même de l'immeuble, pour une part due au hasard de l'occupation des étages :

Avec mon voisin de palier qui est algérien, j'ai une bonne relation, il m'arrive de lui rendre service aussi en lui faisant des écritures parce qu'il parle assez mal français. Je connais mal les gens qui habitent les étages supérieurs. (...) (sauf) le voisin du 5ème qui est devenu le meilleur ami que je n'ai jamais eu. (Mr. Defer, Célibataire 86 ans arrivé en 1951, Goutte d'Or, n°30)

Il y en a qui ont peur de se mélanger moi je n'ai pas peur de me mélanger, moi j'avais des amis français, des Blancs, que j'ai invité chez moi, on mangeait ensemble et tout (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, Goutte d'Or n°33).

Le thème de la coexistence est aussi décliné en jugement vis-à-vis de telle ou telle catégorie de population. Ce sont ceux dont on dit qu' « *ils ne se mélangent pas* ». Certains discours posent la coexistence appréciée comme une forme de résistance dans un combat où la victoire n'est jamais définitive. Dans l'extrait suivant, Blancs et Noirs sont réunis dans la même nécessité de fraterniser, contre leurs peurs qui est le miroir les unes des autres et dont ils doivent s'émanciper :

On veut dresser blancs contre noirs mais moi j'ai des amis des deux côtés, je l'ai entendu à plusieurs niveaux que ça soit chez les Blancs ou chez les Africains, j'entends les mêmes craintes les mêmes angoisses de part et d'autre. (Wana, 30 ans photographe, propriétaire depuis 2005 dans le quartier, n°3)

Pour se défendre de ces ferments de discorde désavoués mais abondamment repris dans les récits, des stratégies de contact sont développées tout en évaluant le risque :

« Mais maintenant, des nouveaux arrivants, ils se ne présentent jamais, ils ne te parlent pas, c'est un autre monde. Mais, je ne veux pas m'imposer, quelqu'un vieux ne peut pas s'imposer, parce que quand un jeune emménage ici il va penser, ah oui, il cherche le contact pour une raison instrumentale » (Rosa Czerny, Vienne, R45)

J'ai une voisine du Pakistan qui s'entend bien avec moi, les Chinois sont un peu fermés, ils ne connaissent presque personne, quand ils font des fêtes, ils veulent avoir du public, mais ils sont très fermés. Les gitans roumains ... on n'a pas de rapports, je dis bonjour, l'essentiel, comment ça va, mais je ne parle pas avec eux, ils vont user et abuser.... (Ulisses Mouraria, M., 38 ans, immigrant de Sao Tomé, employé dans restaurant aide cuisine, habite le quartier depuis 2013, R24)

Le voisinage rapproché avec les nouveaux venus aisés fait l'objet de discours assez extrêmes. Le premier extrait n'est pas sans rappeler les commentaires des interviewés confrontés à la rénovation de leur quartier (le 13^{ème} arrondissement de Paris, ancien îlot insalubre n°13) des années 1970 interrogés par Henri Coing et son équipe (Coing 1964) et colportant sur les nouveaux venus des commérages négatifs, épinglant leur arrogance, leur froideur et les tournant en ridicule.

Ils [les nouveaux arrivants] ont aimé les appartements, ils sont partis l'acheter, maintenant ils ne sortent plus de chez eux. Dès qu'ils arrivent les voitures sont dans les garages, ils ne disent bonjour à personne tellement qu'ils sont fâchés. (Heyvaert, homme de 58 ans, commerçant indépendant d'origine marocaine, réside avec sa famille dans un autre quartier de Bruxelles n°36)

On trouve à Mouraria un discours très différent, qui fait des étrangers aisés des visiteurs appréciés, et même des voisins désirés. Les étudiants, à la Goutte d'Or comme à Mouraria, amateurs de ces quartiers où les loyers demeurent inférieurs aux autres quartiers centraux notamment pour les petits logements, sont également plutôt bien perçus. Qu'ils soient nationaux ou étrangers, l'arrivée de ces nouveaux résidents est perçue comme positive, indicateur et symbole de l'ouverture du quartier sur l'extérieur, petite victoire sur la stigmatisation :

Il y a des étrangers ici, de Hollande, France ... ils ont acheté leurs maisons à Mouraria, ils sont très chéris dans le quartier. Ils habitent en France, en Hollande, mais ils ont loué des maisons, (ou ont) acheté pour des vacances. C'est très bon pour le quartier, c'est très bon. (Mouraria, M., 36 ans, employé de café/ danseur de Flamenco et chanteur dans un bar en dehors de Mouraria, né au quartier))

Oui, ils sont venus faire l'Erasmus, habiter ici. Je connais beaucoup de gens qui sont venus faire l'Erasmus et après ils reviennent pour habiter ici... Ils viennent d'autres pays d'Europe et du reste du monde... ils vont aux fêtes, ils vont chez les gens, ils demandent (aux voisins) s'il leur manque quelque chose à la maison... ce sont des gens très sociables... peut-être la façon dont ils vivent... ils vivent le quartier (de façon) plus typique que les gens qui sont ici. mouraria) (Adolfo Mouraria, M, 35 ans, employé de magasin, né à Mouraria R18)

Les lieux de contacts, souhaités ou non, mais vus comme incontournables sont, sans surprise, les lieux à caractère publics, comme l'école. « *Les Français ils ne se mélangent pas avec les autres nationalités. (...) Si, si, il y a des mélanges, à l'école aussi il y a des mélanges. Ici, rue Doudeauville, à l'école élémentaire* (Mr. Ndaye, 40 ans, agent de nettoyage, hébergé dans un appartement depuis 1996, n°33, Goutte d'Or), et plus généralement tout l'espace public. Les discours qui dénoncent une segmentation sociale et ethnique sont encore justifiés par les difficultés posées par la langue. Ça arrive surtout à Mouraria et à Volkert et Alliertenviertel quoiqu'à ce dernier, dans un des entretiens la personne souligne que la place Volkertplatz ne fonctionne pas seulement à cause de sa multifonctionnalité, c'est aussi un lieu multilinguistique (Blummaert et al, 2005)

« Alors, ici c'est le terrain de jeux, où il y a des enfants – et c'est très difficile parce qu'on n'arrive pas à parler, il manque une langue commune. Bon, ici il y a des jeunes, je les vois rarement, ils se rassemblent ici, je ne sais pas s'ils sont d'ici ou non, et là-bas il y a quelques hommes qui se rencontrent pour boire une bière. » (M Popischil, Vienne, femme de 42 ans, informaticienne, résidente depuis 2001 R44,)

Il y a un monde dans la ville, un monde pakistanais, un monde chinois, un monde différent, dedans ce monde, c'est autre chose dans laquelle c'est difficile d'entrer. Principalement pour des questions de langue, ce n'est pas pour des questions culturelles ou de religion, c'est pour des questions de langue, nous ne les comprenons pas et ils ne nous comprennent pas. Ce n'est pas la peine d'essayer de parler, personne va se comprendre (Cristiano, Mouraria, M., 36 ans, prête, dans le quartier depuis 2010 R36)

B. Enjeux spatiaux : (in)visibilité et visibilité de la division sociale et ethnique de l'espace

Cette composition singulière de nos quartiers a naturellement sa traduction dans l'espace, soit au travers de logiques de localisation résidentielle de certains groupes sociaux ou ethniques, soit par les façons de s'approprier des espaces publics. La lecture d'une division sociale de l'espace et des pratiques qui s'y déroulent apparaît très clairement dans les récits de nos interviewés et s'exprime tout d'abord par la représentation de l'existence de plusieurs « quartiers dans le quartier », signe premier de la diversité sociale et ethnique qui les caractérise. Cependant, une analyse plus détaillée révèle que la perception de la division de l'espace comprend des catégorisations plus complexes, notamment s'agissant d'un contenu plus social ou plus ethnique (1), de la visibilité ou de l'invisibilité des pratiques spatiales des différents groupes (2) ; de temporalités différentes d'usage du quartier ou de certains de ses espaces, notamment diurnes et nocturnes (3) ; de marquages géographiques et

symboliques selon les pratiques de groupes identifiés, que ces activités soient exposées ou marginales.

a. La qualification des espaces par la référence à la classe ou à l'origine

Une première perception de la division de l'espace parvient de sa qualification sociale. Une hiérarchie des espaces du quartier d'exprime, entre le « quartier des riches » et les autres fragments du quartier, plus populaire. Cette perception est surtout visible à Goutte d'Or, quartier qui semble présenter une fracture plus évidente de son tissu social. Cette division sociale touche non seulement le quartier mais aussi les lieux (cafés, bistrot, magasins) classés selon la spécificité de leur offre et de leur fréquentation.

Le quartier est divisé en deux parties, une partie est habitée par les riches, partant de Clignancourt à Montmartre et une autre partie représentée par une population mixte mais où la relation humaine qui s'y développe n'est sentie nulle part ailleurs. (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

Le quartier se scinde en deux il y a le sud qui est plus militant, le sud c'est derrière le square Léon (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

Bah écoutez le quartier, c'est très personnel, je ne suis pas le seul à le penser, c'est devenu un quartier de riche, c'est la frange néo petite bourgeoisie intellectuelle de PME, de petites entreprises de petits commerçants, vous avez vu la rue du Poteau c'est une rue commerçante avec des produits haut de gamme qui ne s'adresse pas aux pauvres ou aux classes populaires vde l'autre côté vous avez des supermarchés discount, Dia, Auchan dans la zone beaucoup plus populaire dans le boulevard et Clignancourt vous avez des bars et Hlm construits à partir des années 30 et spécialement peuplé aujourd'hui et habité par les classes ouvrières immigrées mais ici on est au cœur de ce qu'on pourra appeler le « Bobo Land » de gauche des gens qui sont moralement à gauche mais qui ont le porte-monnaie à droite c'est-à-dire qui ont tous les avantages, qui ont la bonne moral, qui sont du côté des opprimés mais en même temps ils ont le pognon et le capital (Ahmed, anonyme, Goutte d'Or n°12)

Il y a des lieux des cafés notamment pour les bobos. Il y a des lieux qui sont, un peu... genre un peu machin, très, très, branchés (Josette, 52 ans, sociologue formatrice, habite à la Goutte d'Or depuis 23 ans, Goutte d'Or, n°26).

À Volkert et Alliertenviertel, il est fait état d'une division sociale verticale de l'espace, signifiée notamment par le réaménagement des combles. Par exemple, une femme de 31 ans, employée de la municipalité, résidente depuis 2013, nous donne sa vision de ce processus : « Il y avait un échange des habitants, bien sûr, tous ces combles, il n'y a

certainement pas des migrants là-dedans, par contre des gens qui ont les sous nécessaires. Oui, on observe déménager des locaux et arriver des Bobos »... (Anna Zilk, Vienne R31).

Une deuxième perception catégorise les espaces par l'appartenance ethnique ou encore par des désignations relevant des pays d'origine. Cette lecture est très présente à la Goutte d'Or et à Mouraria :

Ici c'est le côté africain, de l'autre côté c'est le quartier où vous avez toute l'Afrique du nord quand vous traversez le parc Léon. Quand vous allez à Max Dormoy là c'est les Chinois et les Thaï si tu vas un peu plus loin tu pars chez les Indous. J'aime ça, c'est rare, ça. (Jacqueline, 62 ans, puéricultrice retraitée, habite logement social, depuis 2006 dans le quartier, Goutte d'Or n°4)

Now is... [Martim Moniz] the Asian country. The main point of Asian people. After two or three years, some year, this is more Asian area (Mouraria, Mahnoor, M., 35 ans, immigrant du Pakistan, commerçant, habite le quartier depuis 2009 R28)

Les usages différents des lieux selon le moment de la journée ou de la nuit participe également du clivage de l'espace. Parfois, les lieux sont catégorisés selon la temporalité de son utilisation et le groupe qui est attaché à cette utilisation temporelle. Ça semble une classification subtile mais nette, avec des contours autant sociaux qu'ethniques :

Les Blancs vous ne les verrez jamais trainer au marché, c'est la nuit qu'ils sortent c'est souvent pour venir au bar. Les Africains sont nombreux à sillonner les rues mais ils n'habitent pas le quartier. Le matin quand ils arrivent la sortie du métro est bondée (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

Le quartier est très différent entre le jour et la nuit. Le soir il y a la prostitution, rue Doudeauville et sur le Boulevard. (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, Goutte d'Or entretien n°24)

b. Visibles et moins visibles

Ces lectures à partir d'une division sociale et ethnique de l'espace sont plus effacées à Vienne. Par contre, la visibilité des pratiques des différents groupes dans l'espace. Contraire aux anciens groupes (autochtones), les nouveaux arrivants (soit des autochtones, soit des immigrés) sont beaucoup plus visibles et présents dans le quartier, et leur présence change son image : « *Alors chez nous ici, il y avait la communauté des Yougoslaves et des Turcs extrêmement présents. Quand je me suis installé ici, c'était encore avant l'arrivée des Turcs, c'était plutôt un quartier Serbe* » (M Popischil, femme de 42 ans, informaticienne, résidente depuis 2001, R44). Dans le même entretien, l'interviewée nous raconte son impression qu'avec les nouveaux arrivants, les immigrés (« les blacks »,

des immigrés de l'Afrique sub-saharienne qui fréquentent depuis quelques années des bistrots et cafés dans le quartier) deviennent beaucoup plus visibles. Cette visibilité est en rapport avec leur comportement : présents dans l'espace public, en parlant à haute voix, ils se tiennent rassemblés devant leurs cafés qui ressemblent à des lieux communautaires et inaccessibles pour un public qui n'appartient pas à ce groupe.

Mais d'autres entretiens parlent aussi de la visibilité des jeunes branchés (« hipster ») : « *Mais c'est devenu un peu branché, et beaucoup plus visible avec le café Nelke, parce que tout à coup, avec ce café, il y existait un endroit de rendez-vous* » (Melek Unal, Vienne, femme de 37 ans, artiste, d'origine turque, résidente depuis 2010 R01).

La dernière façon de raconter la diversité spatiale concerne à nouveau les populations et activités marginales, les discours produisant souvent une géographie très précise de leur localisation, aussi qu'une temporalité très définie. A Mouraria, comme à Goutte d'Or, on trouve des récits qui donnent des exemples de ces lieux où l'on sait, sans nécessairement les voir, que s'y déroulent des activités réprouvées :

Ce dont parlent les personnes de São Cristóvão, c'est de la zone de prostitution est là-bas..., "Socorro" est la zone de prostitution, c'est la zone du trafic de drogue. Ça veut dire que São Cristóvão est une zone plus tranquille, même s'il y a du trafic de drogue aussi (Alexei Mouraria, M, 29 ans, employé dans association culturelle, venu du Pays-Bas, habite depuis 2010 dans le quartier R58)

Récits semblables à Heyvaert dont l'épicentre de ces activités se trouve Place Lemans :

« Moi c'est pas la place Lemmens qui me dérange. C'est les gens, ce qu'ils font, ce qu'il se passe ici que j'aime pas, c'est tout. C'est toujours les mêmes trafics, toujours les mêmes bêtises. Il y a toujours la police ici. Si un inconnu passe ici, il est foutu. Ils le frappent et tout. C'est ça que je n'aime pas. » (Nora, Heyvaert, femme de 41 ans, d'origine marocaine, qui habite depuis 13 ans dans le quartier n°5).

Enfin, les apparences sont parfois trompeuses, et sauf à aller y regarder de près, on peut ignorer ce que cachent les portes des immeubles et des maisons.

Quand vous poussez des portes, vous rencontrez toutes sortes de gens c'est-à-dire que, il y a des Japonais, y'a des artistes Allemands, y a des Blancs, y a des Noirs, y a des Arabes, y a des Chinois, y a toutes sortes de gens (Mr. Dubali, guide du quartier, propriétaire, dans le quartier depuis 1993, Goutte d'Or n°27).

c. Vrais et faux habitants

Une dernière opposition, cette fois à l'intérieur de « ceux du quartier » concerne les « vrais » et les « faux » habitants, sans que cette catégorisation ne soit tout à fait

consensuelle. Pour certains, les vrais habitants sont ceux qui habitent dans le quartier – « *Ceux que tu vois, tout ça qui rôde ici, ils ne sont pas du quartier.* » (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, Goutte d'Or entretien n°24) tandis que pour d'autres, ce sont ceux qui s'y investissent vraiment, humainement, et n'ont pas de rapport instrumental au quartier, à l'image de ceux par exemple qui profitent d'une offre immobilière que les « vrais habitants » ne peuvent pas se permettre. A Vienne, cela concerne les squatteurs du Pizzeria Anarchia qui sont désignés comme « n'étant pas d'ici ». Sans que cette opposition soit généralisable en tous les quartiers, une interviewée à Goutte d'Or nous raconte:

Il y a une nouvelle classe sociale qui arrive, ce sont des gens de la classe moyenne, les enfants des riches ou les jeunes cadres dynamiques comme on les appelle. Ce qui me dérange, c'est qu'ils ne s'investissent pas dans le quartier, et ont tendance à lui faire mauvaise presse. (...) Ceux qui habitent et qui ne rentrent dans le quartier que pour dormir, ce ne sont pas mes amis, ce sont des enseignants, des cadres (...) qui ne participent à aucune activité du quartier, la deuxième catégorie ce les vrais habitants, ils font marcher le commerce, ils consomment dans les bars, on arrive à mettre un visage sur eux. Ce sont mes amis. (Jacqueline, 62 ans, puéricultrice retraitée, habite logement social, depuis 2006 dans le quartier, Goutte d'Or n°4)

CHAPITRE 3. ENJEUX DE LA REGULATION DE L'ESPACE PUBLIC

Investir ou pas le quartier... Derrière la question du logement et de l'inégalité devant le maintien dans les lieux des classes populaires et des migrants, se joue un des enjeux cruciaux de ces quartiers: l'évolution vers le tourisme international et la valorisation immobilière nécessitant une « pacification » (ordre, propreté) de l'espace public tout en conservant son aspect « exotique » et « authentique ». Derrière la question des coprésences, se joue celle des régulations en cours dans l'espace public, qui semblent, paradoxalement, à la fois efficaces et fragiles.

Chacun des quatre quartiers a été l'objet d'interventions urbaines au cours des dernières décennies (voir partie II). Ces interventions ont été menées ou sont menées, plus ou moins explicitement, au nom de la réhabilitation d'espaces de la ville jusqu'alors reconnus comme espaces marginaux tant par la dégradation de l'espace public et du bâti que par la marginalité des populations qui les habitent. Les dimensions de cette marginalité attribuée relèvent aussi de dimensions communes : la pauvreté, la présence de populations « dangereuses », la prostitution et le commerce de drogue, la présence d'étrangers migrants aux statuts incertains, notamment.

Les modalités d'intervention, qui, on l'a vu, dépendent largement de la puissance publique dans chacun des cas et moments, sont accompagnées de discours de justification qui traversent largement les récits des habitants. Néanmoins, deux topiques semblent être communs. Partant du constat que ces quartiers sont des espaces paradoxaux dans le discours de la compétitivité de la ville globale, l'intervention s'impose ; et la réussite de cette intervention passe par la mutation de sa population, avec l'arrivée de nouveaux résidents et utilisateurs capables de porter le changement souhaité. La mixité sociale, la qualité de vie des populations, l'ouverture du quartier à la ville, la dynamisation économique, sont autant d'arguments sur lesquels s'appuient les discours publics de l'intervention et que l'on retrouve aussi dans les récits. D'un autre côté, et c'est en cela que réside le paradoxe, une partie de l'attractivité de ces quartiers repose justement sur son caractère multiculturel, hybride et populaire, avec sa culture *sui generis*, produit d'une longue histoire et de l'hospitalité liée à sa nature de carrefour, de centralité périphérique. Comment s'expriment les habitants sur ces sujets, quelles représentations en ont-ils, et comment les associent-ils à des « scènes de la vie quotidienne » vécues ou rapportées ?

La régulation de l'espace public apparaît donc comme un des enjeux majeurs de cette intervention, laquelle cependant ne saurait suffire à... réguler. Sont à l'œuvre en effet des régulations vernaculaires, produites par des consensus tacites autour de seuils de

tolérance. Si elles revêtent la forme du « nettoyage » en forme de lissage de l'espace urbain, les régulations sont aussi produites par les résistances à ce lissage et aux inventions des habitants pour s'organiser et rester dans la place. Aussi, les aménagements urbanistiques réformant les places, la voirie, les espaces verts, la circulation, le logement, sont longuement commentés car ils s'avèrent décisifs par l'impact qu'ils ont sur les activités sociales de tous types qui s'y déroulent. C'est donc dans le contexte de cette intervention en tension que les enjeux de la régulation de l'espace public, tels qu'ils se posent pour nos interviewés, doivent donc être analysés.

On analysera ici les récits associés à des formes de régulation et de dérégulation de l'espace public, en identifiant les acteurs désignés, les résultats de leur action tels qu'ils apparaissent aux interviewés, et en cherchant en quoi cette lecture de l'espace public le constitue en enjeu. Là encore, des couples d'opposition sont en jeu, saleté/propreté ; légalité/illégalité étant parmi les plus structurants, dessinant les contours des normes et les seuils d'acceptabilité des différentes formes de déviance.

A. Identification des acteurs responsables de la régulation de l'espace public

Les autorités locales sont en première ligne dans les récits portant sur les différents espaces publics. Le maire de la ville et de l'arrondissement ou du quartier, selon les organisations administratives des différents quartiers, sont identifiés comme les acteurs détenteurs du pouvoir d'intervention. Promoteurs, constructeurs, aménageurs sont mentionnés devant les chefs d'entreprise, alors que la question du travail, et du « business » est un enjeu très présent, comme nous l'avons vu. De ce point de vue, les récits des interviewés peuvent être lus comme une expertise décryptant et jugeant les enjeux de démocratie locale. Ce n'est pas seulement l'efficacité des décideurs et la pertinence des décisions qui sont en jeu, mais aussi l'écoute et l'attention dont les habitants, et les organismes qui les représentent ainsi que les associations où ils s'investissent, sont gratifiés.

L'intervention publique et les acteurs économiques

A Mouraria, l'intervention de la municipalité est reconnue par l'ensemble des associations qui ont participé à l'action d'intervention plus récente⁴⁵, même si on se méfie de l'avenir, échaudé par la gestion précédente qui s'était compromise avec des intérêts privés :

La décision politique d'António Costa (maire) a été un acte de courage. Il s'installe là-bas [N.B. Pendant ce programme le maire a déménagé son

⁴⁵ Dans le cadre du Programme de Développement Communautaire de Mouraria (PDCM), 2012-2014

cabinet et les services de la mairie qui y sont rattachés, dans un immeuble, réhabilité pour cela, situé sur la place la plus stigmatisée à la frontière administrative de Mouraria, place Intendente.], *un endroit dont tout le monde se fiche, il installe là-bas son bureau de président, et les choses changent. C'est à partir de ce moment-là que les choses changent, que la plaie commence à se fermer, mais qui n'est pas encore guérie. Attention, elle n'est pas encore guérie ! J'ai très peur que avec un nouveau maire, qui peut même être aussi du PS, la politique change...et qu'ils deviennent des otages des intérêts immobiliers* (Justino, Mouraria, M, 45 ans, illustrateur, professeur dans coopérative artistique, travaille dans nouvelle association R56)

Des réserves sont cependant émises par certaines associations développant un point de vue plus critique quant aux intentions de la mairie. Il n'empêche, le récit structuré autour des acteurs de l'intervention, critiquant ou applaudissant l'intervention, est repris et assumé par de nouveaux habitants. Tout se passe comme si les habitants participaient à la circulation des discours de la puissance publique, et, les interprétant, contribuent à les transformer tout en participant à leur diffusion.

A côté de ces discours plus ou moins structuré où l'on identifie des acteurs précis, avec des objectifs et une action dont on essaye de mesurer des conséquences, pour beaucoup d'habitants il est difficile de qualifier cette intervention comme une politique spécifique attribuée à tel ou tel acteur. Mais on en scrute les effets, sur lesquels on donne abondamment son avis.

Dans ces récits de et sur l'intervention, à côté des pouvoirs politiques, surgissent de façon récurrente les forces économiques et avant tout celles du secteur immobilier – confirmant la place stratégique du logement - qu'elles soient désignées comme marché du logement, secteur de l'immobilier, ou encore par tel ou tel propriétaire de terrains ou de logements.

A Volkert et Alliertenviertel, on parle du secteur immobilier en rapport avec les investissements, et cela inclut toute l'amplitude du champ d'action du secteur, de la spéculation agressive à la rénovation du parc de logement subventionnée par la municipalité, de la transformation des combles pour une clientèle aisée à la construction de logements sociaux. La situation du marché du logement est mise en rapport avec la régulation des loyers, mais le changement dans le sens d'un affaiblissement du droit au maintien dans les lieux (baux de plus courte durée et moins protecteurs, voir partie II.) met au cœur du récit le rapport de force, tenu par le maire d'arrondissement, entre marché immobilier et politique de la ville. Pendant que le maire de l'arrondissement se positionne personnellement comme source de résilience (et de résistance) contre « la logique irrationnelle du marché », il est souvent vu et perçu comme le bras droit de l'hôtel de Ville et sa politique paternaliste « top down », donc comme obstacle à une mobilisation sociale qui permettrait de faire avancer la situation du logement et

renforcerait le processus participatif. Comme le dit l'un des interviewés, les interventions publiques sont avant tout au profit d'une logique commerciale :

J'ai l'impression que l'urbanisme dans cette ville est exercé d'une manière qui ne connaît qu'un seul mot : business, business, business, pendant qu'on fait très très très peu attention ce dont les gens ont besoin, à part de ce qu'on peut vendre »
(Kathrin Zachner Vienne R34)

Au-delà des spécificités, on peut dire que le registre d'une certaine connivence entre le secteur du « business » et celui de la décision publique, est commun à tous les quartiers.

Bruxelles présente une situation assez originale qui vient d'un acteur local particulièrement puissant n'ayant pas d'équivalent dans les autres quartiers. Il s'agit des garagistes impliqués dans l'exportation de véhicules d'occasion et qui sont propriétaires de plus de 200.000 m² sur le territoire situé autour du canal. Cette maîtrise foncière leur donne donc un rôle considérable dans la transformation du Quartier Heyvaert. Mais ils ne sont pas pour autant insensibles à la plus-value foncière que pourrait représenter la transformation de leurs garages en logements visant un public de classes moyennes (voir partie II). Pour la première fois donc, la possibilité d'emboîter le pas aux autorités publiques afin de déménager l'activité des garages en périphérie de la ville semble être sérieusement considérée, à la condition explicite, cependant, que les garagistes soient eux-mêmes aux commandes de la revalorisation de leurs espaces d'exploitation.

L'issue de ce bras de fer entre les différents acteurs décisionnaires est perçue comme surplombée et en quelque sorte déjà programmée par cet habitant résigné à une certaine impuissance devant les changements annoncés, les « politiques ayant déjà une petite idée de ce qu'ils vont faire » :

« Ici, on a un quartier qui vit grâce au commerce de voitures, et de l'électroménager de seconde main. C'est sûr que le jour où les garages vont partir de cette rue, vous allez voir que la rue va prendre une autre forme. Moi je dis que les politiques ont déjà leur petite idée de ce qu'ils vont faire, mais malheureusement ils ne demandent pas l'avis de la population parce que c'est toujours les communes qui prélèvent des taxes sur les commerces et c'est aux communes de trouver l'intérêt que ces commerces partent ou qu'ils restent. Parce qu'un quartier a beau être joli, s'il n'y a pas d'activité, c'est un quartier qui sera mort parce que je suis sûre que si les commerces de voitures s'en vont, et je pense même que c'est programmé déjà pour 2017, si ces commerces migrent vers Vilvorde, nos communautés vont aussi chercher tout doucement d'autres créneaux plus porteurs, plutôt que de rester dans un quartier où elles ne gagnent rien. (Tahirou, chauffeur poids lourd, 45 ans, Heyvaert n°24)

Sanction des interventions par les habitants

Quoiqu'il en soit, les habitants se sentent légitimes à discuter, critiquer ou soutenir les effets des décisions. Les discours qui concernent les effets de l'intervention sont en général positifs quand il s'agit de la rénovation matérielle de l'espace du quartier, avec néanmoins des exceptions significatives.

Nous sentions que nous entrions dans une ville en ruines, au niveau du patrimoine ç'a été très important, c'est quelque chose que l'on ne peut pas mettre en doute ... ça a beaucoup aidé la rénovation de tout l'espace public (Cristino, Mouraria, 39 ans, prêtre R36)

Ce qui est bien c'est cet espace du square Léon, il y a les deux terrains de jeux pour les enfants. Il ferme à 22h 30 C'est peut-être justement pour contrer le trafic de drogue. Après les terrains de sports, il y a des bancs ou on peut s'asseoir des endroits où les gens se reposent et puissent converser. C'est assez plaisant aussi. (Mr. Defer, 86 ans, habite le quartier de la Goutte d'Or depuis 1951, n°30)

Néanmoins, si on considère la régulation de l'espace public dans sa dimension dynamique, les perspectives en termes de régulation et de dérégulation se complexifient. On peut néanmoins faire le constat suivant : tout d'abord, la figure positive du développement du quartier repose sur l'aspect de nettoyage et de « remise aux normes » du bâti, des rues davantage que des équipements, bien présents dans les quartiers, notamment les centres culturels, les maisons de quartier, les bibliothèques et les médiathèques.

Pourtant, la partie ne semble jamais gagnée, comme si la rénovation des immeubles courait après les dégradations provoquées au fil du temps sans jamais les réparer.

Les immeubles se dégradent, les ascenseurs sont en panne... C'est une nécessité de construire des immeubles. Mais les constructions neuves des années 80 et d'après se dégradent très vite, elles noircissent (Dr. Brard médecin, habite le quartier depuis 1980, n°28)

Un autre type de nettoyage est souvent évoqué, celui de la délinquance sous toutes ses formes réprimées par les lois en vigueur : usage et trafic de drogue, prostitution, vols.

Toutefois, l'investissement semble soit mal placé, parce qu'il apparaît comme instrumental et navigant au gré des budgets disponibles ainsi que des objectifs déclarés prioritaires :

Beaucoup des paris sociaux n'ont pas des répercussions sociales. Ils sont très questionnables. On a beaucoup investi dans ces questions médiatiques comme

la toxicodépendance, les sans-abris, mais on n'a pas investi dans la communauté elle-même. (Mr Cristiano, 39 Mouraria ans, prêtre R36)

Enfin, le tri des personnes, les pauvres devant quitter les lieux et les riches pouvant s'installer, constitue un schème marquant quel que soit le quartier et le moment du temps évoqué pour situer le début du processus.

Ce n'est pas le fait qu'on retire le marchand de voitures que je suis contre. C'est qu'on retire pour mettre des logements de luxe qui seront pour les riches et non pas pour les personnes qui sont dans le besoin. On est beaucoup en manque d'appartements ici à Bruxelles et ce qu'ils font, c'est plus pour les personnes qui ont les moyens, ils veulent ramener les personnes qui sont à l'extérieur, qui ont les moyens – (Inés, Heyvaert, , femme de 34 ans, depuis un an dans le quartier N°6)

Mais, cette sélection peut aussi être vue comme participant à un processus d'amélioration des conditions de vie ou même d'ascension sociale. C'est le cas de Vienne où le fait qu'une partie de populations pauvres était forcé de quitter le quartier, est vu comme une opportunité d'améliorer leur statut social : De ce fait, ces habitants (la plupart des immigrés des années 1960 et 70) pouvaient quitter le secteur locatif privé au profit d'un appartement dans le secteur social. Aussi dans le cas de Mouraria :

Je connais des gens qui sont ici depuis des générations, qui sont arrivées à la conclusion que leurs maisons maintenant sont dans un endroit in, fashion, et qui commencent à louer ou à vendre leurs maisons et vont vivre par exemple à Barreiro...des appartements moins chers, et ça leur est égal de perdre une demi-journée en transports publics pourvu que la maison soit louée (ici)

Parce que cela [l'aménagement de l'espace public] a fait que ce quartier ait de la vie, parce qu'il y a beaucoup de monde qui vient du dehors... Et cela a beaucoup de valeur, tout le monde le remarque, c'est très positif, c'est l'absorption de nouveaux habitants, de touristes (Chana, Mouraria M, 52 ans, président d'une association traditionnelle du quartier R37)

Des oppositions récurrentes émergent des discours – entre investisseurs (et spéculateurs) et différents « nous » ; entre les anciens habitants et l'intervention de la ville; entre les pouvoirs publics et des militants, etc. Ceci indique une régulation particulièrement ardue de l'espace public. En contrepartie, il existe de nombreux lieux qui jouent un rôle de réducteur de tension : des cafés, des places, des rues, des marchés. De cette réduction de tension participe encore une certaine tolérance aux nombreux « écarts à la norme » dont l'espace public est le siège en permanence :

Le Café est un lieu de régulation positive des relations sociales, et d'entraide. C'est un boulot social. En même temps, la coprésence de tous ces groupes, Congolais, Sénégalais, Algériens, Maghrébins, campagnards blancs, Français, doit être régulée. Ceux qui font trop de bruit parce qu'ils ont une culture de bar (les Maghrébins) chassent les autres (les Blancs). C'est un bar cosmopolite et pas un bar sénégalais. Ils (la police) m'ont fermé deux mois. Ils disent que c'est des gens de gauche. Les Blancs se sont cotisés pour mon salaire. Ils me protègent contre des bobos venus pour m'agresser. (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2,)

B. Les espaces publics au risque des « incivilités »

a. Fauteurs de trouble et enjeux de socialisation

Si les discours de mise en cause des décisions des pouvoirs publics sont abondants dans le domaine de l'aménagement urbain et des activités économiques, il est clair que la critique s'adresse aussi et surtout directement à ceux qui sont considérés comme les fauteurs de troubles : les vendeurs à la sauvette, par exemple, sont systématiquement traités, dans le récit, comme l'image même de la déviance et du désordre ; mais c'est souvent, à la Goutte d'or de façon emblématique, la densité même des « gens » dans la rue et aux sorties de métro qui est en cause. En effet ces foules mêlent, selon des rythmes diurnes et nocturnes très distincts : vendeurs de produits de contrebande, prostitués des deux sexes, racoleurs des salons de coiffure africains, chalands se rendant dans les commerces spécialisés, employés des sociétés environnantes, personnes en errance, habitants du quartier. L'espace public ainsi saturé est rapidement dégradé. Cette habitante exprime abruptement son exaspération et son malaise :

Il y a des crachats par terre, il y a quelqu'un qui vomit aussi. Il y a caca pipi par terre. J'ai peur des gens. Il y a les gens, je sais pas, il y a trop de monde quoi. Ils courent, ils insultent les gens, j'ai peur ils volent les portables, ils courent, c'est les sacs aussi, c'est quelqu'un à Château-Rouge qui a pris le sac (de ma copine). (Mme. Zoua, 40 ans, employée de crèche, Goutte d'Or n°34)

Je ne sors pas c'est trop dangereux dans ce quartier (Mme. Romain, 73 ans, concierge retraitée, habite le quartier depuis 1966, locataire d'une loge, , Goutte d'Or n°1)

Parfois, les enjeux de régulation sont tellement sous tension que les discours incluent des propos ramenant le constat d'une différence de comportements, d'éducation, parfois désigné par l'expression administrative de « manque de civilité » à une caractéristique d'un groupe. A la Goutte d'Or, les Africains sont souvent les cibles de ce type

d'essentialisation, et considérés globalement comme des « fauteurs de troubles » ou d'« incivilités ». A Mouraria ce sont les Chinois et les Indiens,

Il y a beaucoup de Chinois, d'Indiens, ... beaucoup de restaurants clandestins ... les poubelles dehors avant l'heure ... les poubelles restent dans la rue toute la journée... C'est une zones avec beaucoup de magasins de Chinois et d'Indiens, beaucoup de cartons dans la rue, ... non ... c'est très difficile de contrecarrer ceci, c'est difficile ... je ne me sens pas bien, je ne sais pas (Bento, Mouraria F., 37 ans, directrice de Production/organise des "eventos", habite le quartier depuis 2004 R 46)

Il y a beaucoup d'indiens, beaucoup de chinois qui s'installent dans le quartier. Je crois que c'est négatif. D'abord parce qu'ils ne sont pas civilisés. Ils crient beaucoup et ne sont pas propres. Ça c'est vrai... (Félicita Mouraria, F., 36 ans, commerçante, née à Mouraria R 12)

Pourtant, il ne saurait être question de racisme ordinaire lorsque des Africains se font eux-mêmes les relais de ce type de critique, considérant que propreté et civilité sont des questions d'éducation, et susceptibles donc d'être corrigées si les fauteurs de troubles – les parents dans la citation suivante- veulent bien y mettre du leur, changer leur système de valeur et considérer qu' « il faut investir sur l'enfant », au lieu de le laisser s'encanailler. Le propos est encore plus critique dans la citation qui suit, touchant une des caractéristiques identitaire (« en tant qu'Africain ») de cet interviewé qui se désole :

Les dérives de drogue, de banditisme et ça c'est l'éducation parce que les parents, quand on dit qu'un enfant est dans la rue, ça c'est les parents, on ne va jamais dire que c'est l'état, les enfants pakistanaïns indous ne le font jamais, je ne l'ai jamais vu, les jeunes et les enfants qu'on voit c'est les enfants des Blacks et des Arabes, c'est pas culturel c'est un manque d'éducation, manque de responsabilité au niveau des parents et puis on a une part de responsabilité parce que nous, nous..... Leurs parents, ils ne pensent qu'à l'argent alors que l'enfant c'est quoi, il faut investir sur l'enfant (Mr Diop, Homme, 52 ans, marié deux enfants habite le quartier depuis 1994, n°17)

Y a effectivement des heurts des tensions entre les... je n'aime pas dire ce mot mais communautés par exemple... mais aujourd'hui on ne peut même pas passer pour aller prendre son, métro, ils font ce qu'ils veulent, ils pissent dans la rue et ça me désole, c'est regrettable en tant qu'Africain vraiment je suis désolé pour ça (Mr Néba, Célibataire, fonctionnaire, habite dans le quartier depuis 1990, Goutte d'Or, n° 13)

En même temps, certains mettent l'accent sur les carences du système scolaire, qui ne serait pas en mesure de répondre à ce « trop d'enfants ». Il est vrai que les quartiers, et en particulier la Goutte d'Or, connaissent une forte population d'enfants et de jeunes.

Il y a trop d'enfants d'étrangers. Le problème est de les scolariser (Dr. Brard, 60 ans médecin, habite le quartier depuis 1980, Goutte d'Or n°28)

b. Propreté, civilité, sécurité ?

Pour reprendre en le détournant le titre d'un article assez critique sur les effets de la bien-pensance sécuritaire (Garnier 1995), on peut se demander en quoi et comment ces trois piliers de l'orthodoxie rénovatrice sont mobilisés dans les discours sur le quartier. Concernant la propreté et la saleté, nous avons vu que les discours fustigent les personnes en cherchant à les qualifier selon leur origine et leur couleur. Mais le laid et le sale s'appliquent plus largement à ce qui heurte et entraîne la réprobation dans un système de valeurs de goûts et de croyances. Ainsi, cette interviewée, parlant des squatteurs de l'immeuble qui s'appelle, en référence d'un ancien restaurant au rez-de-chaussée, « Pizzeria Anarchia » s'offusque de la laideur et de la saleté des lieux, parce qu'elle désapprouve leur action comme leur présence :

Alors, je suis passée devant l'immeuble deux ou trois fois, je ne sais plus, il était bruyant et sale, c'était sombre à l'intérieur, et il y avaient des peintures absolument laide, tout était coloré mais laid, en tout cas pour moi c'était comme ça, mais quand à moi j'adore des graffitis, et moi-même je suis tatoué et percés, et j'ai porté une crête, il y a deux ans, alors, c'était pas comme ça que je ne pouvais pas les joindre, mais je ne l'ai pas fait. Et ce qui m'a totalement dérangé, c'était quand ils ont commencé à taguer le quartier, à peindre le A des anarchistes sur les immeubles » (Gabriele Loger, Vienne, femme de 46 ans, salariée, résidente depuis 1990, R29)

Mais que fait la police ? D'abord, sans compter les récits dans lesquels la police joue un rôle contraire à l'ordre public en harcelant les plus faibles, elle n'est pas toujours, dans les récits, l'élément de sécurité le plus important. Ici, on compte davantage sur la solidarité entre femmes et l'interconnaissance.

« C'est vrai que c'est un quartier assez perturbé, donc c'est pas évident. Il y avait le pour et le contre. Parce que c'est vrai que, surtout ce quartier-ci. Bon, il y a d'autres quartiers qui sont chauds, mais ici c'est vraiment le quartier le plus chaud de Bruxelles. Bon, le pour c'est que voilà, maintenant nous on est des femmes, une fois qu'on rentre chez nous on ne fait pas vraiment attention à ce qui se passe à l'extérieur, mais c'est vrai qu'on se posait la question, parce que moi j'ai des enfants, j'ai un fils qui va grandir, je me dis les fréquentations et tout ça... Et le contre, c'est vrai que le quartier ici il n'est pas terrible, on voit beaucoup de choses ici qui se passent. Il y a des émeutes, il y a beaucoup de choses avec les jeunes et tout ça, avec

la police. Des fois c'est assez chaud. Mais à côté de ça, ici moi j'étais fort intéressée parce qu'on se sent plus en sécurité. Le voisinage on se connaît toutes, donc quand il y a un souci on peut s'appeler. Si moi je m'absente je peux laisser mes enfants, s'il y a un problème ils peuvent aller chez la voisine, donc voilà c'est un habitat solidaire. Pour moi c'était vraiment le côté positif, j'ai fait le pour et le contre.» (Inés, Heyvaert n°6)

Les discours sur l'espace public que l'on pourrait dire faiblement autorisés (par rapport à aux discours institutionnels), celui des habitants, des usagers, semblent être étayés par une connaissance fine, quasi intime, des régulations et des désordres de l'espace public qui découlent de pratiques particulières et souvent divergentes de cet espace, notamment la rue qui est le lieu emblématique des conflits d'usage. Dans le même temps, les discours que l'on pourrait dire autorisés, celui des associations, des pouvoirs publics, sont, dans le lexique employé et la définition des situations, proche de celui des habitants, de telle sorte qu'ils peuvent être le résultat, au niveau sémantique et rhétorique (comme avec la notion d' « incivilités ») d'une adaptation aux représentations des habitants qui les reprennent et les modifient en retour. L'enjeu majeur de la régulation de l'espace publique, ce qui en définit le régime, pourrait être cet apprentissage réciproque, cette circulation relativement fluide des expressions.

Quelques scènes de résistance

Zahara (Heyvaert) : "Mettre des fleurs et des couleurs place Lemmens"

« Ils ont rien à faire. Ils sont pas suivis par les responsables, plus les parents aussi. Moi je trouve que 90% c'est les parents. Parce que moi je vais pas mettre un enfant au monde pour le donner aux gens pour l'éduquer. Faut quand même faire un effort, même si on sait pas lire et écrire. Ma maman elle sait pas lire et écrire ! Mais quand même la maman elle suit, je sais pas moi, y'a des heures pour rentrer à la maison. Alors, parce que moi une fois j'étais, des étudiants qui ont fait des études qui ont dit qu'ils allaient embellir la place Lemmens. Ben... la place Lemmens elle est tout le temps remplie. Quand on a été, le problème, je suis Marocaine, je porte le voile, avec un Africain, c'était l'animateur de mes enfants, les autres que des Belges, du coup, les gens ils ont peur, ils ont dit, j'avais une dame belge âgée qui était avec moi dans le contrat de quartier, si je suis pas là c'est elle, elle était avec nous. Elle c'est une femme qui a fait 40 ou 50 ans dans le quartier. Et elle c'est quelqu'un qui dirige toujours Anderlecht parce qu'elle est dans le groupe des séniors et quand on a été, personne n'a demandé pourquoi on est là, tout le monde a fermé sa porte, ils se sont mis derrière les rideaux et les jeunes, ce sont deux-trois par là, deux-trois par là et moi, et ils ont commencé à parler en arabe, c'est ma langue, ils ont commencé à dire « qu'est-ce qu'ils viennent faire ces gens-là. Regarde la rapporteur, la Marocaine ». Je suis la rapporteuse. Eux ils pensent tout le monde c'est des policiers. Moi ça m'énerve. Je dis voilà. J'ai pas expliqué ce qu'ils sont en train de dire j'ai dit seulement « il faut parler à haute voix comme ça, on entend » parce que c'est bête là ils ne savent pas pourquoi on est là. Alors moi je viens à côté d'eux, parce qu'ils ont l'âge de mes enfants, et je dis voilà s'il y a moyen de faire des fleurs, couper ces arbres, faire un peu de couleurs alors ils se sont pffff, calmés »

Place Volkert à Vienne

Dans un entretien une personne nous raconte un épisode pendant le championnat européenne de football. La scène commence avec un habitant du quartier qui place au dessous de sa fenêtre une grande toile pour organiser une projection publique "spontanée" des match de foot sur la place Volkert. Il est important de rappeler que c'était une pratique illégale (les projections publiques n'étaient autorisées que dans les espaces dédiés). Dans notre cas cette initiative provoqua une sorte d'effet domino. Quelques voisins et commerçants réagirent spontanément, mettant à disposition bancs, cannettes de bière etc. Très vite, une foule se rassembla sur la place pour regarder le match, et quand la police arriva, appelée par quelqu'un qui se sentait dérangé, elle n'intervint pas ...

'Le squat 'Pizzeria Anarchia à Vienne

Beaucoup d'entretiens se réfèrent au squat le plus connus à Vienne, le Pizzeria Anarchia. Ce squat a une histoire particulière: Pour pousser les locataires dehors le propriétaire de l'immeuble a invité un groupe de "Punks". Mais contrairement à son souhait, ces squatteurs et les locataires se sont solidarisés. Néanmoins, au fil du temps, la plupart de locataires ont décidé de déménager, et les squatteurs, un groupe de 17 personnes sont restées. En été 2014, une armée de 1.700 policiers (!), s'est mesuré avec des canons à eau à 17 jeunes punks. Les habitants du quartier, dans leur majorité, ne sympathisaient ni avec les punks ni avec le propriétaire de l'immeuble. Mais cet événement a augmenté l'attention et la vigilance vis-à-vis des projets immobiliers.

CONCLUSION

Les enjeux d'identité dans nos quatre quartiers sont indubitablement le produit des éléments paradoxaux ancrés dans leurs évolutions historiques et confrontés aujourd'hui à des processus de changement. Dans le mélange de ces éléments hérités du passé et conjugués au présent, des gens, des lieux et des scènes très précises sont évoqués pour construire une « figuration collective » des quartiers qui néanmoins se décline en deux volets opposés et complémentaires : d'un côté, les quartiers sont connus du dehors, ils possèdent par cela une réputation – quartiers qui accueillent des vagues migratoires successives, des populations appauvries, des activités marginales ou en déclin, un habitat et des espaces délabrés et abandonnés ; d'un autre côté, une « identité de quartier », fortement soutenue dans l'historicité et dans la mémoire collective, exprimée, mobilisée et revendiquée du dedans. Quartiers centraux, populaires, « quartier des gares », « place marchande », « carrefours des mondes », « nations-unies », lieu de

mémoire, quartier-villages, etc. sont des désignations qui construisent cette figuration collective des quartiers, établissant un vrai jeu de miroirs entre le dehors et le dedans, entre réputation et identité, agissant aussi comme un antidote au stigmate qui pèse encore sur les quartiers, peut-être plus affaibli dans le cas de Vienne.

On peut avancer que dans les quartiers plus anciens, constitués dès la formation de la ville, comme Mouraria à Lisbonne et la Goutte d'Or à Paris, le poids de l'histoire contribue à la formation d'imaginaires sociaux qui densifient l'identité des quartiers tandis que dans d'autres, comme Volkert et Alliertenviertel et Heyvaert, le caractère plus périphérique et moins visible ainsi que le remplacement de la population locale du premier⁴⁶, l'image très rabattue sur une identité marchande du second, donnent moins de cadres à une mémoire collective.

Cette figuration collective des quartiers est en même temps fragmentée par l'affirmation de différents « nous ». Les systèmes d'oppositions systématiquement trouvés dans les entretiens et classés selon des catégorisations très précises, comme nous l'avons souligné au fil du texte, en sont l'exemple : nationaux/immigrants; nationaux/étrangers ; vieux immigrants/nouveaux immigrants ; réguliers/sans-papiers ; anciens résidents/nouveaux résidents ; résidents populaires/bobos ; blancs/noirs ; habitants/usagers ; jeunes/vieux, qui fonctionnent d'ailleurs aussi par la réfutation des clivages et la résistance à la polarisation et au séparatisme qu'ils entraînent.

La réplication de ces « nous » trace une ligne entre le passé et les processus de changement en cours. Tous les quartiers ont été l'objet d'interventions de rénovation urbaine (importantes dans le cas de la Goutte d'Or, plus assouplies à Mouraria, assez récente à Vienne, massive quoiqu'encore en projet à Bruxelles) conduisant à un processus de changement urbain, social, économique et symbolique. Composés de longue date par une population hétérogène, tous les quartiers sont en train d'attirer des nouvelles populations (habitants, usagers, touristes) séduites par le patrimoine historique et populaire des quartiers, par son caractère multiculturel et par sa centralité. En même temps les quartiers conservent leur caractère de porte d'entrée naturelle et de lieu d'accueil de nouvelles vagues migratoires. Pour beaucoup de nos interviewés, cette recomposition sociale risque de bousculer l'identité spatiale et sociale des quartiers : « l'authenticité se perd », « le *bairrismo* se perd », parfois les discours soulignent le sentiment d'invasion, (de la part des anciens arrivants) ou le risque d'hybridation (de la part des nouveaux arrivants) ou encore le processus inverse, comme à Vienne, de « lissage social », de perte de diversité.

En tous les cas, des éléments d'identification en tension sont manifestes, et des efforts pour les reconfigurer sont conduits au travers de deux processus parallèles: d'une part,

⁴⁶ Ce remplacement est lié à la persécution et l'extermination des juifs qui, nombreux, habitaient le quartier, à partir de 1938.

chez les nouveaux arrivants, un processus d'appropriation identitaire, bien connu déjà dans les études sur la gentrification, à travers la mobilisation des « atouts » du quartier, parfois instrumentaux (centralité) parfois affectifs (reconnaissance, interconnaissance, convivialité, quartier village) et symboliques (historicité, authenticité, multiculturalité, *bairrista*), marquant le rapport et l'attachement au quartier; d'autre part, un processus d'affirmation par lequel les « anciens » habitants renforcent l'image identificatoire en réutilisant et refaçonnant le discours politique qui a présidé aux interventions urbaines (le patrimoine historique et humain du quartier, l'interculturalité, la mixité). Dans les deux cas, la relation forte de chacun avec le quartier, quel que soit le moment et le motif d'arrivée, nécessite d'y faire sa place et de la justifier. C'est ainsi qu'à Heyvaert, la satisfaction d'y avoir trouvé un logement trouve son contrepoint dans la (mauvaise) réputation du quartier : *« j'ai fait le pour et le contre »* (voir l'extrait d'entretien ci-dessus)/

Ces deux discours ont sans doute une fonction de transcendance des réalités sociales des quartiers : présence croissante d'étrangers, qu'ils soient immigrants ou touristes, phénomène récent dans les quartiers et précédé par une diminution massive des populations « traditionnelles », avec une grande visibilité dans l'espace public et contribuant à changer son image ; forte présence de populations et d'activités marginales (trafic de drogue et prostitution) phénomènes qui ont marqué les quartiers depuis bien plus longtemps et ont résisté, encore une fois, à la rénovation urbaine, (sauf dans le cas de Volkert et Alliertviertel). C'est dans la gestion de l'intégration de ces données (et non leur déni) que se jouent les processus d'identifications dans les quatre quartiers.

Dans le même temps que cette (re)composition singulière des quartiers engendre des enjeux d'identité, elle entraîne aussi des enjeux de coexistence. Au niveau des perceptions, la multiculturalité est revendiquée comme un atout des quartiers. En même temps, les systèmes d'opposition soulignés ci-dessus traversent les discours, signe d'une coexistence potentiellement conflictuelle car le point d'équilibre semble toujours échapper. Au niveau de l'expérience quotidienne, la même contradiction se vérifie. Partager un immeuble, accueillir les nouveaux arrivants d'une communauté constituent des récits de coexistence fertile, mais les différences de style de vie, de comportements, d'éducation, de visibilité dans l'espace public, la concurrence pour le commerce et pour le logement, peuvent aussi l'emporter, associés par certains à l'origine ou dans la couleur de la peau.

L'opposition entre populations « d'origine » et nouveaux arrivants (bobos, immigrants, touristes) est un des principaux enjeux des quartiers. Ces nouveaux arrivants s'approprient des espaces et des aménités, posant leurs marques dans les lieux et dans les rapports sociaux. La lecture d'une division sociale et ethnique de l'espace est très commune, vue à partir des logiques de localisation résidentielle ou commerçante ou de l'appropriation de l'espace public. Mais ce qui semble frapper le plus les habitants, c'est

ce qui arrive au quartier : nouveaux cafés, bistrots, magasins, lieux de loisirs nocturnes « *qui ne sont pas pour les gens du quartier* ». Cette question est reliée à une autre, celle des liens sociaux établis dans le cadre de l'hétérogénéité de ces populations. Malgré les « dits » de la mixité, de la convivialité, de l'interconnaissance et de l'entraide, racontés entre et par des communautés différentes, le décalage entre les représentations et les pratiques semble s'imposer. Ce que nous pouvons constater c'est plutôt la coexistence de plusieurs sociosphères (Albrow 1996) qui se juxtaposent mais ne se croisent pas. Ces différentes sociosphères se matérialisent aussi dans une fragmentation des espaces, surtout des espaces de rencontre, les cafés, les bistrots, les places. Si ce n'est pas le cas, et que l'on dit cultiver le mélange, la situation est revendiquée haut et fort par ses promoteurs, et connée en exemple à suivre.

En mettant l'accent sur les dimensions communes aux quartiers, on travaille l'hypothèse d'un espace public comme enjeu fort dans le quotidien de la vie du quartier. Partout, des savoirs et des savoir-faire s'en dégagent ; ils portent sur ces négociations de tous les jours qui rendent la vie possible. Les discours « autorisés » affrontent, nient ou s'accommodent de ces savoirs, en même temps que ceux-ci intègrent des éléments des discours autorisés. L'enjeu de la régulation de l'espace public serait donc celui de cet apprentissage réciproque, ou, a minima, d'une circulation inégale, mais fluide, des savoirs.

TITRE IV. LECTURES DU CHANGEMENT

INTRODUCTION

Le terme de changement est, en sociologie, très connoté par l'analyse de la modernisation de la société des années 1970, qui a mobilisé tant la sociologie des organisations que l'observation du changement social⁴⁷, et à laquelle on a reproché d'évacuer la dimension conflictuelle des rapports sociaux locaux. Le changement irait nécessairement dans le sens d'une amélioration de la vie, de la société, du travail. Ce n'est pas sur cette lancée que nous proposons de saisir les perceptions du changement.

Nous avons créé les conditions pour entendre et analyser ce que les personnes ont à en dire, à quoi elles l'associent, et comment cela s'exprime et s'expérimente. Le changement n'est donc pas d'emblée chargé d'une coloration ou d'un contenu particuliers. Mobiliser la notion de changement introduit pour nous l'idée neutre de passage d'une situation à une autre, qu'il soit rapide, brutal, lent ou encore peu perceptible. Certes, les citoyens font face à des changements dans leurs cadres de référence spatiaux et sociaux, et, le cas échéant, mettent en pratique de nouveaux rapports sociaux, expérimentent de nouvelles formes de contrôle social : des configurations, au sens de N. Elias⁴⁸, sont transformées. Face à la pression (plus ou moins ressentie) les règles de vie collectives peuvent apparaître plus incertaines. Des espaces de liberté et d'expérimentation pour des comportements nouveaux émergent, tandis que des crispations se déploient sous des formes langagières diverses. Bref, les individus sont exposés au changement, même quand ils le nient, comme ceux qui affirment que « rien n'a changé » et qui n'ont pas manqué d'attirer notre attention.

Ainsi, nous considérons le changement à la fois comme un facteur de déstabilisation et comme un processus de création collective auquel participe l'ensemble des acteurs qui l'animent, voire l'évoquent ou en font circuler l'annonce. Le changement convoque la lecture de la réalité en transformation et provoque sans doute une « résistance au changement », en tous cas des commentaires sur ce qui est perçu comme en train de changer, ou déjà changé. Divers sentiments sont susceptibles de s'exprimer sur ce thème, de la confiance à la défiance, de l'approbation au sentiment d'injustice ou d'insécurité, de la satisfaction au ressentiment, voire à la colère, pour ne citer que quelques-unes des figures fréquemment rencontrées.

⁴⁷ Voir par exemple Odile Benoit-Guilbot et al., *L'esprit des lieux. Localités et changement social en France*, Paris, Editions du CNRS, 1986, 352 p.

⁴⁸ Elias N. (1991b), « Trop tard ou trop tôt. Notes sur la classification de la théorie du processus et de la configuration », *Norbert Elias par lui-même*, traduit de l'allemand par Jean-Claude Capèle, Paris, Éditions Fayard.

Les récits du changement que nous mobilisons ne s'éclairent pas, ou peu, par l'idée que les classes moyennes en seraient les porteurs, ce qui était l'un des énoncés fréquents de la sociologie du changement social des années 1970. Ils n'ont pas besoin non plus de l'hypothèse optimiste, comme nous l'avons vu. Nos attendus sont plutôt d'entendre les récits du changement livrés notamment par des populations qui se sentent menacés et qui appréhendent le changement, au deux sens du terme. Quels sont les thèmes associés au changement ? Y a-t-il place pour des visions positives du futur ? Comment les personnes interviewées envisagent-elles l'impact que ces changements peuvent avoir sur elles ? Nous avons été conduits à envisager trois dimensions principales dans les discours et les récits.

La première dimension relève des *causes identifiées* du changement. A ce propos, il est nécessaire de distinguer le changement qui résulte d'un agir ponctuel ou sur le long terme, et le changement qui procède d'une évolution sur laquelle l'action n'a pas de prise. Au premier type de changement sont associés des protagonistes, des acteurs individuels ou collectifs, auxquels on attribue des volontés, des intentions et des objectifs plus ou moins définis. Cet agir peut se traduire aussi bien par des interventions concrètes que par le refus intentionnel d'intervenir. Le deuxième type de changement est vu comme résultant du temps qui passe, subi par le quartier au même titre que dans d'autres espaces et communautés. L'un et l'autre type de perception peuvent faire l'objet d'appréciations positives ou négatives, mais aussi incertaines, voire ambivalentes.

La deuxième dimension relève de la position face au quartier assumée par celui qui parle et qui cherche à objectiver son point de vue. On pourra distinguer les discours qui s'insèrent explicitement comme discours « du quartier » (c'est le quartier, la communauté, qui parle à travers le narrateur, ou encore son expérience subjective), des discours objectivant, qui prennent le quartier comme un objet d'analyse avec lequel on entretient un rapport de proximité, mais vis-à-vis duquel on peut avoir un discours à distance, ou encore sur lequel on assume l'impossibilité de parler faute de le connaître assez.

Enfin, la troisième dimension des perceptions du changement est plus directement associée à l'attitude face à l'action. Ici se distinguent ceux qui s'assument comme acteurs intervenant face au changement, de ceux qui subissent aussi bien les interventions que leurs résultats.

Ces distinctions sont nécessaires dans l'analyse parce qu'elles permettent de comprendre les sens attribués aux changements : les mêmes perceptions des changements du quartier ont des sens différents selon qu'il est (ou non) perçu comme le résultat d'une action intentionnelle, selon que l'on parle à partir du dedans ou du dehors du quartier, ou encore en s'assumant ou non comme acteur du changement.

Sur quoi portent les récits du changement ou les discours sur le changement ? Les cinq dimensions qui structurent les perceptions du changement (équipement commercial, cadre bâti, aménités, populations, pratiques de l'espace public) n'apparaissent pas indépendamment les unes des autres, mais dans différentes combinaisons entre deux pôles de l'évaluation du changement : positif/négatif et amélioration/dégradation. Ainsi, il est difficile de distinguer les cinq dimensions. Dans les entretiens, celles-ci sont souvent reliées, parfois même dans une logique de causalité, par exemple en rapport avec les étapes du changement. La situation favorable en centre-ville est définie comme une précondition de la transformation du marché du logement ce qui fait accélérer le *turn over* des habitants et, par voie de conséquence et à échéance plus ou moins rapide, la transformation des commerces. Ainsi à Vienne, le marché représente à la fois une partie de l'appareil commercial, une aménité, et un lieu social, c'est-à-dire un produit des pratiques socio-spatiales. La Volkertplatz, espace public par excellence, connaît des pratiques d'appropriation spécifiques alors qu'il est, aussi, une aménité pour tous. L'hétérogénéité des différentes populations vivant ou ayant vécu dans le quartier se manifeste aussi bien dans l'offre gastronomique que dans le cadre bâti ou les pratiques spatiales des habitants et usagers. Nous commencerons donc par les lieux, pour continuer par les liens et finir par la présence-absence du changement, là où il est dit qu'il ne se passe rien.

CHAPITRE 1 : LE CHANGEMENT PAR LES LIEUX

Les lectures de la ville en transformation se fondent sur des signes, des scènes⁴⁹, des images sédimentées des quartiers concernés mêlant différentes temporalités appartenant à l'histoire des projets urbains⁵⁰. En considérant que l'espace de ces quartiers se constitue à partir de jeux de distance et de proximité (*spacing* selon l'expression de Löw, 2015) ainsi que d'une synthèse de perceptions ponctuelles, nous sommes conduits à traiter en premier lieu les éléments du changement au travers de l'appareil commercial, des transformations du bâti et des aménités du quartier, pour ensuite s'attacher aux changements affectant les liens sociaux. Seront analysés dans ce cadre, les catégorisations et hiérarchisations sociales, la transformation de l'ambiance, les perceptions des intervenants et de leurs jeux d'acteurs.

A. Changement vu au travers de l'appareil commercial

L'appareil commercial, important dans tous ces quartiers en raison de sa grande densité et diversité, est lu dans ses évolutions comme un signe révélateur de la transformation du quartier. Prises dans l'ensemble des récits recueillis, les perceptions du changement concernant l'appareil commercial sont exprimées de façon assez contradictoire.

Une partie des enquêtés dénoncent, s'inquiètent ou plus simplement constatent la multiplication et l'implantation toujours plus nombreuse ou visible de magasins, d'échoppes, de restaurants et de cafés, qui serait liée à l'arrivée de nouvelles populations étrangères, d'Africains d'Afrique noire (Goutte d'Or, Heyvaert, Volkert et Alliertenviertel), d'Asie du sud Est et d'Inde - Bangladais, Tamouls, Pakistanais, Sri lankais, Indiens - (Goutte d'Or, Mouraria, Volkert et Alliertenviertel) ainsi que des pays de l'Est et de Turquie (Heyvaert, Volkert et Alliertenviertel).

Une autre partie de nos interviewés s'attache à décrire, avec appréhension, l'apparition, également perçue comme invasive, de nouveaux commerces liés au tourisme et au loisir et fréquentés par une population nouvelle, plus jeune, plus « branchée » et plus aisée. Les discours critiques contre les échoppes tenues par des étrangers (Africains, « Indiens », Turcs, Chinois) font autant florès que celui à l'égard des commerces, cafés et restaurants d'un standing particulier, souvent désigné par les enquêtés par le terme « bobos ».

Dans chacun des quatre quartiers s'exprime un sentiment d'invasion, d'apparition dérangeante car supposée entraîner le déséquilibre que leur apparition annonce, ou d'aggraver celui qui a déjà été perçu.

⁴⁹ Clarck TN à partir de Goffman

⁵⁰ Marcel Roncayolo, *Lectures de ville. Formes et temps*, Marseille, éd. Parenthèses, 2002

A la Goutte d'Or, Mr Balad, qui assure le gardiennage d'un terrain vague et qui habite le quartier depuis 1976 déclare :

« ...les Africains avec leurs boutiques exotiques ont envahi le quartier (...) C'est en 96, quand ils ont commencé à ouvrir là leurs boutiques exotiques et c'est là que tout le monde a envahi le quartier ? Les Noirs, ils commençaient à envahir le quartier » (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, Goutte d'Or entretien n°24).

A Vienne dans le quartier Volkert et Alliiertenviertel, le marché est perçu avant tout comme « colonisé » par des nouveaux arrivants des immigrés d'Afrique et de l'Asie.

L'origine de la clientèle, la provenance et la qualité des produits, l'aspect et l'importance des commerces et échoppes, sont autant d'éléments de perception au travers desquels les enquêtés analysent les évolutions du quartier et ses changements. Plutôt que la fin du petit commerce, on regrette la fin du petit commerce tenu par des résidents locaux, Portugais au Portugal, Français en France, Autrichiens en Autriche et Belges en Belgique, ou encore appartenant à une vague migratoire ancienne à laquelle on s'était accoutumé, et qui, au-delà de lieux fonctionnels, étaient bien des lieux de rencontre, d'échanges et de commérages. Mais on reconnaît aussi des avantages aux magasins d'immigrants. Ils ferment plus tard, ils sont ouverts les week-ends, et ils sont moins chers.

Avant il n'y avait que des magasins de Portugais... maintenant dans cette rue il n'y a que deux portugaises, tout le reste c'est des chinois et des indiens... parce qu'ils sont arrivés, ont offert plus d'argent ... et vendent des produits moins chers Dans un sens je crois que c'est bien parce qu'on a les choses moins chères, dans un autre sens, c'est différent parce que nous on conviviait, eux ils ne connaissent personne et nous ne savons pas parler avec eux. » (Abel, 55 ans agent hospitalier, arrivé dans le quartier Mouraria il y a trente ans entretien n° 16)

A la Goutte d'Or, Monsieur Néba, un homme de soixante ans qui fréquente le quartier depuis son arrivée du Sénégal, explique :

« Aujourd'hui, c'est dû peut-être à la crise, on s'est rendu compte qu'il y a eu des Africains d'Espagne qui sont arrivés compte tenu de la conjoncture économique qui sévit là-bas, c'est à dire que cette arrivée a changé totalement le visage de Château Rouge. C'est pour cela qu'on voit aujourd'hui toujours l'arrivée de flics pour cibler les gens ces vendeurs à la sauvette et ce n'est pas une bonne image des Africains que j'aime » (Neba, Célibataire, fonctionnaire, habite dans le quartier depuis 1990, Goutte d'Or, n° 13)

Tous les commerces - vente à la sauvette compris - et nouveaux magasins tenus par des étrangers sont associés à une dégradation, une évolution perçue comme négative. Ainsi,

les « commerces ethniques » font l'objet d'une vision globalisante et soupçonneuse contestée par d'autres.

« C'est devenu que des restaurants africains comme un ...et tous les commerces qui sont sur le marché Dejean notamment il y avait ...un charcutier, donc y'a 30 ans ...y'avait charcutier, y'avait fromager, y'avait des ...poissonniers (...).Bon après y'a des restaurants aussi des restaurants africains et cafés euh...dans ma rue, rue de Panama y a eu un changement et maintenant y a des soucis...comment des...y a des cafés, dans un restaurant africain...euh ... qui a parfois, y'a parfois des soucis d'hygiène et dans le restaurant il y a des soucis d'hygiène et de ...enfin il a été fermé plusieurs fois [...] maintenant la rue Doudeauville actuellement elle est en train de changer et on voit aussi des magasins de tissus Africains » (Fanny, retraitée des PTT, habite la Goutte d'Or depuis 30 ans, milite dans l'association Droit au Calme, n° 23)

A l'inverse, une autre partie des enquêtés perçoit l'implantation de magasins et de cafés d'un standing nouveau pour le quartier comme témoignant d'un embourgeoisement représentant pour eux une amélioration du quartier. Un interviewé du Volkert et Alliertenviertel l'affirme : *« L'amélioration c'est mieux qu'une ghettoïsation »*. La nouvelle population et la nouvelle offre commerciale sont clairement associées.

A la Goutte d'Or, un guide du quartier pour le compte d'une association prestataire de la ville de Paris décrit

(...) de nouveaux types de commerces comme le Café LOMI qui apparaissent et qui éventuellement attirent un nouveau type de clientèle uniquement anglo-saxonne ou presque, et donc des gens très connectés qui travaillent tous avec leur ordinateur portable, qui fréquentent le lieu pour travailler en fait... » (Fred, Goutte d'Or, entretien n° 27).

En effet la politique d'aide à l'installation, à la Goutte d'Or, d'artisans d'art et de magasins de mode et design, que l'on retrouve notamment en rez-de-chaussée d'immeubles sociaux gérés en partenariat avec la municipalité est fort active.

A Mouraria, beaucoup décrivent le changement sous le signe du remplacement du petit commerce traditionnel par le commerce tenu par des immigrants, en même temps qu'un nouveau type de magasins surgit, associé à la rénovation du quartier. C'est un commerce valorisé par les nouveaux arrivants, mais aussi par les habitants traditionnels qui y travaillent ou en sont des voisins.

« Des nouveaux habitants portugais, très bienvenus, il y a un génie de l'orfèvrerie qui a pris un petit magasin... après une personne qui fait de la céramique, ...après, un monsieur plus ou moins menuisier... une dame qui fait des azulejos ... les héritiers d'un monsieur qui avait un entrepôt plein de azulejos de Sacavém et qui ont décidé

de les vendre, c'est très bien » (Sébastien, 71 ans Chauffeur de la Carris habite le quartier depuis 1968, entretien n° 6)

Ces deux visions contradictoires du changement, dégradation ou amélioration, exposées dans plusieurs des entretiens (et parfois dans le même entretien), surprenantes de prime abord, témoignent de l'accentuation ou de la visibilité plus grande au sein de l'appareil commercial d'opposés, d'extrêmes, relevant la disparition d'autres structures commerciales.

Les nouveaux commerces laissent parfois indifférents car, même s'ils sont à proximité, ils relèvent d'un autre monde social. A la Goutte d'Or, Sous, qui tient un café et vend des pâtisseries tunisiennes déclare :

« Il y a aussi des nouveaux magasins dans le quartier (Cocobohème) [...] leur clientèle c'est par internet... [...]. Mais pour nous, sérieusement ça ne rapporte pas de la clientèle » (Mr. Sous, 43 ans, gérant de café, locataire dans le quartier depuis 1978, Goutte d'Or n°25)

Cependant, ces commerces sont aussi parfois perçus comme prédateurs. A Vienne, certains entretiens soulignent la dégradation des rues autrefois commerçantes, le nombre de vacances commerciales (commerces vacants ou inexploités) et la fermeture des petits bistrot du coin, la transformation du marché au centre du quartier :

« Aujourd'hui, il n'y a plus rien. Il n'y a qu'un seul marchand de fruits et légumes, et une poissonnerie. Le seul épicier autrichien est parti. Le Volkertmarkt est pratiquement mort ».

Ainsi, les enquêtés parlent-ils de « vidage », c'est à dire d'un processus qui laisse des traces en forme de frustration dans la vie sociale.

L'impression d'un manque de commerces entre les deux extrêmes s'exprime volontiers, y compris de la part de nouveaux résidents récemment installés. Deux cas sont souvent cités : le restaurant Nelke, sur la Volkerplatz, réputé pour accueillir ceux que les habitants du quartier appellent les « bobos » et la nouvelle brasserie Barbès à la Goutte d'Or, d'un standing trop clinquant pour le quartier. Pauline, 26 ans stagiaire dans un cabinet d'avocat, décrit justement : *« la Brasserie Barbès, là c'est vraiment l'opposé (et) où il y a trop un clivage avec le quartier »* (Justine, 26 ans, habite le quartier depuis 2014, n°31, Goutte d'Or)

En ressort une impression de vide, bien exprimé par un enquêté âgé de 43 ans au moment de l'entretien : « maintenant y a rien ». Arrivé du Ghana en 2010, celui-ci est

sans emploi mais travaille au noir dans le quartier Heyvaert. Il continue pourtant de le fréquenter :

« je viens comme compatriote, discuter un peu, psychologiquement c'est bien pour nous parce que c'est un retour à la source, c'est la nostalgie qui nous amène en fait »
(Anonyme, Heyvaert, entretien n°34).

En définitive, ces extraits d'entretien montrent comment s'entremêlent les questions de l'offre commerciale, de la transformation du bâti et des populations. Les récits sur les signes de changements, notamment la présence des nouveaux groupes d'habitants dans le quartier, ne passent pas par une comptabilité statistique, mais par la perception visible des structures commerciales. Les récits qui se réfèrent à cette visibilité sont différents suivant les groupes évoqués. Pour les nouveaux habitants (populations plus aisées), la visibilité se cristallise sur les nouvelles structures commerciales (café, restaurants, épiceries) destinées aux nouvelles catégories sociales qui s'installent ou fréquentent le quartier, ou même aux touristes. Peu d'entre eux identifient finement les nouvelles vagues migratoires. À l'inverse, les récits des anciens habitants et des anciens immigrés évoquent plus facilement les commerces et échoppes tenues par des étrangers considérés comme des nouveaux venus : Chinois, Africains, Indiens, Bangladais aux proportions variables suivant les quartiers et les villes étudiées et qui sont, pour les enquêtés, les indicateurs de nouvelles vagues d'immigrations. Ceux-ci critiquent aussi les nouveaux lieux qui amènent de nouvelles populations des classes moyennes supérieures et professions intellectuelles, venues pour fréquenter ces lieux qui peut être, à terme, les inciteront à s'installer dans le quartier. Mais c'est surtout pour dénoncer le vide qui se crée entre le « commerce exotique »⁵¹ et le « commerce lié à la gentrification » qu'ils résistent à ces changements.

B. Changement vu au travers du cadre bâti

Les nombreuses destructions d'immeubles, les constructions de nouveaux bâtiments, sont perçus de façon contradictoire, en particulier à la Goutte d'Or. Comme pour les commerces, une partie des enquêtés voit d'un mauvais œil les travaux qui réduisent la capacité d'accueil des quartiers en nombre de logements. Certains relèvent que les logements de mauvaise qualité qui ont disparu étaient plus accessibles que le logement social, car moins sélectif et parfois moins cher. Peu confortables, ils constituaient et constituent encore un marché spécifique pour les ménages modestes ou très modestes,

⁵¹ La notion de « commerces ethniques » est évidemment à déconstruire. Voir projet COMET, in Paris 2030. Voir aussi Chabrol, M. 2011. *De nouvelles formes de gentrification ? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château Rouge (Paris)*, thèse de doctorat de géographie, université de Poitiers (disponible sur : <http://halshs.archives-ouvertes.fr>)

en particulier ceux qui sont sans titre de séjour. Malgré ces limites, d'autres entretiens n'en soulignent pas moins les bienfaits de la transformation.

A cet égard, les termes techniques comme « réhabilitation » affluent volontiers à côté de ceux plus banaux de « réfection », « réfectionnés », ou tout simplement « refaits ». De même l'expression « bâtiments insalubres » emprunté au discours municipal lui-même repris du langage des politiques nationales depuis des décennies, convergent avec celui de l'administration, ainsi que celui de « squat » plus courant⁵². La différenciation entre façade et intérieur des logements paraît essentielle car elle interroge sur la pérennité de la présence. Pour beaucoup d'habitants le quartier est sans-dessus-dessous, ce qui les amène à y rechercher leurs marques. Ainsi, à Mouraria :

« Il y a beaucoup d'appartements fermés, délabrés, je crois que la mairie devraient faire des travaux pour loger les gens qui ont besoin de loyers bas... parce que c'est comme ça : maintenant, que tout est changé, on oublie les personnes qui habitent ici il y a longtemps ... c'est bien qu'on les attire, on a besoin du tourisme, mais il ne faut pas oublier les personnes (du quartier)... » (Roselina, 71 ans arrivé dans le quartier en 1951, commerçante, entretien n°2)

A la Goutte d'Or, Mr Sous qui tient un café faisant aussi office de bureau pour la recherche d'emplois ou de logements témoigne :

Y en a de moins en moins des appartements. Si avant, un immeuble il a 20 ou 25 appartements, quand on le détruit et on le construit il y a 5 ou 6 appartements (...) les 10 dernières années, la construction elle est uniquement pour le social, là où on voit des immeubles qui ne sont pas fait pour le social, ils sont fait pour le 1% patronal⁵³ où pour autre chose donc on voit une autre classe sociale » (Mr. Sous, 43 ans, gérant de café, locataire dans le quartier depuis 1978, Goutte d'Or n°25)

Le rôle des institutions, plus particulièrement les politiques des mairies, est perçu comme favorisant ces changements qui entraînent l'évincement d'une partie de la population la plus modeste, voire pour certains comme une véritable volonté de modifier le quartier en profondeur en le débarrassant des populations les plus pauvres, lesquelles sont souvent d'origine étrangère.

Même s'ils sont parfois associés à une amélioration du quartier, les nouveaux logements sont perçus comme plus chers et induisant une hausse générale des prix à l'achat

⁵² Le même phénomène est constaté dans tous les quartiers. Nous n'avons pas eu suffisamment de temps pour préparer un lexique plurilingue de ces termes utilisés dans les récits, mais ce sera une piste à reprendre.

⁵³ Mécanisme de financement du logement par les employeurs, par lequel les salariés peuvent être logés.

comme à la location pour l'ensemble du quartier. Ainsi à Vienne cet interviewé remarque :

« Ce quartier va devenir aussi un quartier chic, en perdant sa qualité de quartier résidentiel 'normal', c'est-à-dire populaire. Ça va faire augmenter les prix, et il ne restera plus que les quelques groupes (sociaux) qui seront en mesure de payer les loyers. On va perdre la mixité qui est pour moi une valeur du quartier » (Bernd Huber, salarié technicien, vit dans le quartier depuis 2007, R37).

A la Goutte d'Or, Mr Wade, un jeune retraité sénégalais arrivé dans le quartier en 1998, souligne avec amertume que

« la Mairie de son côté en a fait pas mal avec la démolition de beaucoup de bâtiments qu'elle était censée transformer en logements sociaux puis après la réhabilitation, peut-être, moins de 15% de ces logements sont attribués aux Africains et aux Arabes. Beaucoup d'Africains ont perdu leur logement suite à ces politiques. » (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

A Mouraria, on relate la brutale modernisation du quartier et ses conséquences aberrantes

« J'habitais à rue João do Outeiro et la maison n'avait pas de salle de bain, je prenais ma douche au club, ou au Carvoeiro ou au Zé Saraiva, on payait 25 tostões pour une douche.... (N.B. années 70) maintenant il y a des gens qui ont de l'eau dans la maison mais ils n'ont pas d'argent pour la payer, alors ils vont chercher l'eau à la fontaine... Même n'ayant pas de conditions, les logements sont difficiles à trouver ici ; ils sont très petits et les loyers sont chers, maintenant... Les maisons qui sont propriété de la mairie, maintenant, peu à peu on fait des travaux, parce que vraiment il n'y a pas de bonnes conditions de vie... » (Fernandez 66 ans, employé de bar, arrivé en 1985, entretien n°8)

Malgré ces craintes et ces observations amères de ceux qui se situent du côté des perdants, une partie des enquêtés voit plutôt d'un bon œil tous ces changements. Ils y décèlent une amélioration à moyen ou long terme des conditions de vie et un accroissement général de la valeur du quartier et de son bâti.

A Heyvaert, Aladji relève que des logements plus modernes sur le côté de la rive se sont construits :

« ici ce qui a évolué... en les façades des logements ont changé, ils ont modifié les trottoirs et ça a quand même changé et plus l'image du quartier a changé » (Ismail, 33 ans, Ivoirien, employé dans sa société de commerce avec l'Afrique entretien n°17).

A la Goutte d'Or, Mohamed, vendeur d'une quarantaine d'année, hébergé dans le 20ème après l'avoir été dans le quartier note qu'

« Il y a beaucoup de changements, y avait beaucoup d'immeubles dans le quartier qui ont été réfectionnés, il y a beaucoup d'immeubles qui ont été refait, y a beaucoup de choses qui ont changé, il y a un autre parc qu'ils ont fait, ça nous permet de prendre un peu d'air, donc ils ont fait une nouvelle mosquée qui est sur la rue Stephenson, donc tout ça change, ça changé beaucoup de choses dans le quartier, tous les changements sont positifs pour moi, parce qu'il fait beaucoup de choses, l'Etat fait beaucoup de choses, franchement » (Mohamed, Homme, 36 ans, vendeur dans magasin d'alimentation de la Goutte d'Or, a habité le quartier en 2008, entretien n° 5).

Ces perceptions des quartiers en changement sont surtout fondées sur l'observation de l'espace public. On évoque les trottoirs, les façades, le patrimoine, les parcs, l'aération du tissu, des équipements culturels et culturels. A Lisbonne, malgré les réserves de quelques rares personnes sur la pertinence de l'intervention dans l'espace public qui a eu lieu entre 2010 et 2012, la réhabilitation de l'espace public est un des principaux changements positifs mentionné dans presque tous les entretiens :

« On sentait que l'on entrait dans une ville en ruine, au niveau du patrimoine la rénovation a été très importante, mais il y a beaucoup de choses que l'on peut mettre en cause. Comme tout dans la vie. Mais je pense que ce changement a été très bénéfique » (Feliz, 80 ans né à la Mouraria entretien n° 1)

La transformation du cadre de vie amène donc de nouveaux habitants ou de nouvelles fréquentations perçues comme valorisantes pour le quartier. A Heyveart Michel (49 ans, Belge, responsable du marché des Abattoirs le week-end et informaticien indépendant la semaine) n'en relève pas moins que *« toutes ces destructions-constructions, tous ces transferts visent à essayer de faire remonter le niveau du quartier. »* Mais c'est en cela qu'il juge cette dynamique positive. Avec ses collègues, il veut : *« rehausser de nouveau de l'image du quartier pour que ça soit de nouveau plus attirant, pour les Belges qui sont partis... »* (entretien n°30).

De même Éric (33 ans, commerçant, installé dans le quartier depuis 10 ans) se félicite du changement :

« Il y a 8 ans, on n'avait pas ce pavé, on n'avait pas les arbres qui poussent, en hiver, ils sont très beaux. Il y a les trottoirs, on est ici, le quartier a beaucoup évolué en bien, il est propre aujourd'hui. Il y a beaucoup d'ambiance » (entretien n°21).

A la Goutte d'Or, Diop, un informaticien d'une cinquantaine d'années, locataire dans le quartier, évoque une nouvelle dynamique fondée sur le principe du bon exemple :

« Non c'est positif, vraiment il faut s'accrocher parce que si tu n'as pas les moyens parce que le quartier va devenir un quartier « bobo », les Gaulois veulent avoir quelques choses maintenant à la Goutte d'Or, il faut que ça bouge, oui c'est bien, ça permet de rehausser le niveau, et puis les gens qui ont des familles seront obligées de s'adapter pourquoi parce que quand tu vois un enfant qualifié, ça influe sur les autres enfants, bon si tu es normal quoi. » (N°17).

C. Changement vu au travers des aménités

Les aménités comprennent un vaste ensemble d'avantages et de services de proximité, un système de lieux qui répond à des pratiques et aux représentations que les personnes s'en font. Les termes de « commodités » et « facilités » ne sont pas utilisés. Les aménités sont parfois évoquées en quelques mots (« *il y a tout ici* »), mais ces phrases courtes sont porteuses de sens. Dans nos quartiers, la possibilité de pouvoir s'exprimer dans sa langue maternelle ou de tout simplement l'entendre est réconfortante. On y évoque aussi, tant à la Goutte d'or qu'à Heyveart ou Volkert et Alliiertenviertel, des cafés, des marchés qui permettent de « se ressourcer », d'échanger avec des connaissances, de glaner des informations. Tous ces éléments offrent des « prises » aux habitants dont les quartiers sont en recomposition.

Un bon exemple de ce qu'aménité veut dire nous est fourni à Paris par Mr Daz gérant de lieux de loisirs nocturnes. Celui-ci analyse le quartier Goutte d'Or comme un rassemblement facilitant la vie aux Africains de Paris notamment sur le plan économique :

« Le 18^{ème} est un quartier de travail, mais aussi c'est un marché parce que y a des magasins partout des Nigériens, des Africains qui occupent le long du trottoir mais que la police ne laisse pas ! Par rapport aux autres quartiers là-bas y a que des bars, des bars café, des bars terrasses, les Blancs, ils viennent ils s'installent tranquillement pour prendre leur café et c'est tout. Or, le 18^{ème} c'est un lieu de rencontre entre Africains. Maintenant, si tu cherches quelqu'un que tu n'as pas vu depuis longtemps, on te conseille d'aller à Château Rouge pour le voir, ça c'est intéressant, tu vois quelqu'un qui vient de l'Espagne, du Sénégal, de l'Italie, il ne connaît personne s'il cherche quelqu'un on lui demande d'aller au 18^{ème} c'est-à-dire que les Africains s'ils viennent et qu'ils ne vont pas au 18^{ème}, ils pensent qu'ils ne sont pas venus en France » (Entretien n° : 11).

Sa description du quartier-marché est associée à son expérience personnelle :

« Moi je suis venu dans le quartier en 2008. Sur la rue Doudeauville, non avant, c'était sur la rue Marcadet, parce que j'avais mon grand frère qui vivait là-bas et qui avait en même temps son atelier de tailleur. J'ai été hébergé par lui, je suis descendu directement chez lui » Goutte d'Or (Entretien n° : 11).

Par choix personnel, parce qu'il s'y trouvait trop connu, un vrai personnage public, Mr Daz ne vit plus dans le quartier depuis quelques années. Mais il continue de le fréquenter pour ses affaires. Son exemple est symptomatique de l'enjeu des changements affectant les aménités décrites à la fois comme des lieux de rencontre, des capacités d'accueil conviviales et des espaces utiles pour la vie quotidienne.

La disparition de telles aménités est donc problématique. A Vienne, la Volkerplatz, a perdu des cafés et échoppes et a vu s'installer de nouveaux cafés et de nouvelles boutiques qui s'adressent à un nouveau public, lequel se mélange peu avec les usagers habituels de la place. En raison de sa localisation au milieu du quartier, le marché Volkertplatz occupe une place centrale dans beaucoup de narrations. Les récits tournent autour du réaménagement de la place qui s'est déroulé en deux étapes - assainissement du marché en 2000 et réaménagement de la place en 2005 -, et provoque des visions et des perceptions contraires.

(...) les gens s'installent et parlent et mangent (...) en plus on peut observer jouer les enfants. C'est un endroit où les femmes se rencontrent, j'aime ça, un peu comme en Turquie » (Melek Unal, R01).

Bien que tous s'accordent sur la qualité du lieu public, ouvert et accessible à tout le monde, en particulier pour les mères et leurs enfants, sa conception et son réaménagement sont perçus par les anciens habitants comme le signe du déclin de sa fonction d'approvisionnement de proximité : il est trop petit, les stands et les marchands ambulants ont disparu au profit de l'expansion de l'activité gastronomique, les clients sont absents.

Autrefois, il y avait deux fois plus de stands de marchands, ensuite on a coupé la moitié (NB. du marché), maintenant il est au minimum, s'il devient encore plus petit il sera mort. Il n'en reste pas beaucoup qui puissent fermer leurs portes» (Paula Krankl R06)

Au marché il y a un premier café Bobo et un bar à tapas, donc il se transforme aussi dans ce sens, il y a cinq ans et le marché était fermé, il y avait une boutique Turque et voilà (Joanna Kroupka, scénariste, habite le quartier depuis 2008, R03).

A Mouraria, selon les enquêtés, la centralité du quartier et sa proximité du centre-ville animé protègent ses aménités. Le quartier offre de tout, il est près de tout, on peut aller

à pied et se dispenser de voiture. Cela crée un sentiment communautaire qui constitue clairement une ressource:

« Nous avons ici tous les commerces, tous les transports, et nos gens, ceux qui vivent encore ici, nous sommes sociables, nous nous entendons bien, nous nous protégeons les uns les autres 9-jov » (Nicole 67 ans, retraitée traductrice, vit à la Mouraria depuis 1974, entretien n° 9)

Cependant, l'ouverture du quartier et ses aménagements entraînent une nouvelle pratique du quartier et de nouvelles fréquentations.

« Oui, Mouraria est mieux, maintenant, c'est plus propre, mais ce que je vois c'est que le bairrismo se perd ... des personnes sortent et d'autres entrent qui n'ont rien à voir avec la Mouraria, qui n'ont pas en eux le bairrismo, qui n'ont pas le convívo entre eux... » (Fernandes 66 ans employé de bar vit à la Mouraria depuis 1985, entretien n° 8).

Les aménités à Heyvaert sont moins valorisées de ce point de vue. Le quartier n'étant pas aussi central que Mouraria ou la Goutte d'or, elles s'organisent plutôt autour de l'activité de négoce automobile qui protège le quartier de la spéculation immobilière et lui permet de continuer d'offrir des logements à loyers abordables.

À Paris, les aménités affectées par le changement sont surtout les lieux culturels et de rencontres comme le bar l'Olympique et le Lavoir Moderne Parisien ainsi que d'autres cafés et boutique fermées dans le cadre de la rénovation urbaine des années 1980. Ainsi, Kali retraité éthiopien familier du quartier depuis 40 ans, relève-t-il le lien entre ces lieux et « l'ambiance » :

« Je ne fréquentais pas beaucoup d'endroits mais qu'est ce qui a disparu, « l'Olympic »... il a changé de propriétaire quoi... y avait une très bonne ambiance avant ». (entretien n°8)

Cette attention aux bars et cafés, alors que d'autres lieux d'aménités existent dans le quartier, illustre le statut quo actuel : les nombreuses laveries publiques, les boutiques de taxiphones, les restaurants rapides vendant des chichékébabs, le marché de plein air, sont souvent dénigrés par certaines associations de quartier soucieuses de sa « normalité ». Mais les pouvoirs publics prêtent encore une oreille distante à ces revendications et s'engagent principalement dans l'action sur le bâti et le logement. Il n'en reste pas moins que des dispositifs publics sont en œuvre depuis quelques années par la Ville de Paris (préemption de surfaces commerciales pour « équilibrer » les quartiers) et qu'une volonté de déménager les « commerces exotiques » vers un lieu

extérieur au quartier (le marché des cinq continents⁵⁴) persiste. Autre exemple des tensions susceptibles d'entraver le développement d'aménités urbaines, dans le cas précis à la fois culturelles et culturelle, la maire de Paris s'étant tout récemment opposée à la réalisation programmée du deuxième bâtiment de l'Institut des cultures de l'Islam (ICI) qui devait accueillir une salle de prière, réclamée de longue date par la population musulmane du quartier soutenue par la plupart des élus du quartier⁵⁵. Dans ce cadre les discours sur les changements des aménités dans le quartier seront certainement amenés à évoluer.

Au chapitre du changement, il faut d'ailleurs mentionner que le sens des aménités évolue, se déplaçant d'éléments matériels (un magasin qui fait crédit) ou immatériels (un espace plurilingue) à des dispositifs ou à des équipements permettant de restaurer la tranquillité, fut-elle acquise par une présence policière renforcée. Ainsi, à Heyveart l'arrivée d'un nouveau commissariat et de caméras de sécurité semble avoir influé sur l'évolution des pratiques dans le sens d'un regain de confiance. Pour Aladji, déjà cité, installé dans le quartier depuis 6 ans, (entretien 17), le changement du quartier passe par l'arrivée du commissariat dont l'installation aurait réglé le problème des nombreuses bagarres générant une insécurité chronique qui minait le quartier. Le thème de la sécurité retrouvée apparaît chez plusieurs interlocuteurs, notamment chez les commerçants d'origine africaine attachés au commerce de voitures.

Mais c'est surtout l'apparition d'une activité touristique dans ces quartiers qui a transformé leurs aménités traditionnelles. A Heyvaert, des événements et des fêtes organisées bien à l'avance participent de la mise en spectacle du quartier. Pour Aladji (entretien 17), un des éléments qui marque la transformation du quartier est l'organisation hebdomadaire de spectacles - « *souvent c'est des concerts, souvent c'est des shows en salle libre* » - organisés aux Abattoirs. Il nous explique qu'ils sont organisés par des Belges - « *ce sont des Belges qui le font* » - car ils veulent revenir et donner un autre visage au quartier.

A la Goutte d'Or, comme à Mouraria, à Volkert et Alliertenviertel comme à Heyvaert, des visites du quartier sont fréquemment organisées. Elles participent d'un processus de valorisation, voire selon certains d'une muséification du quartier, évoquant l'histoire ouvrière et industrielle, le réaménagement des espaces publics avec des visées commerciales (marché fusao à Mouraria par exemple) et une forme d'unité architecturale et de mémoire célébrée. A Mouraria, l'implantation hôtelière est

⁵⁴ Un appel à projet a été lancé en 2012 : « Dans le cadre du programme d'aménagement Paris Nord-Est / secteur Gare des Mines Fillettes (Paris 18e), la Ville de Paris souhaite tester la faisabilité d'un équipement commercial, culturel et de loisirs dont l'offre serait associée aux 5 continents. » Le site n'est toujours pas ouvert. <http://www.rosaparks-macdonald.info/2015/04/29/un-marche-des-5-continentes-dans-le-futur-quartier-gare-des-mines/>

⁵⁵ Voir par exemple, pour information : <https://fr.news.yahoo.com/institut-cultures-dislam-d%C3%A9mission-pr%C3%A9sident-d%C3%A9saccord-anne-hidalgo-182445508.html> consulté le 15 mars 2016

clairement perçue comme un facteur déterminant du changement. De nombreux immeubles sont transformés en hôtels et les touristes investissent les lieux. A Vienne, les cafés, hôtels touristiques et nouveaux restaurants sont pour les nouveaux arrivants un facteur d'attraction. Ainsi, à Mouraria, la fierté d'être un quartier attractif cohabite-t-elle avec la crainte de devoir un jour en partir :

« Il y a beaucoup de touristes, d'autres gens qu'avant ne venaient pas, c'était très délabré... maintenant il y a plus de sécurité, avant non, ... ça a changé, je crois que c'est bien ... c'est des changements pour que les camones viennent, ainsi que d'autres gens qui ne venaient pas ... (Roselina, 71 ans, commerçante dans le quartier depuis 1971, entretien n°2)

« Les propriétaires louent tout ça à des touristes ... dans ma rue tout est pour les camones (NB. Désigne les touristes, vient de l'expression qu'utilisent les commerçants « come on » pour les inciter à entrer dans leurs magasins), hôtels, restaurants... Ils profitent du tourisme et les appartements sont très chers ... je sens le poids du capital dans le dos... le propriétaire va réussir à me faire sortir...c'est un bâtiment pratiquement vide, il y a encore un ou deux propriétaires, quand ils sortiront j'irai avec... je devrais être relogé, mais difficilement ici dans le quartier...quand tout le monde sortira il fera un hôtel, un de plus... » (Muriel, 47 ans a ouvert un café dans le quartier en 2010 entretien n°41)

CHAPITRE 2 : LE CHANGEMENT PAR LES LIENS SOCIAUX

La recomposition des lieux renforce ou dilate les relations sociales. Ce que savent les usagers de nos quartiers sur les transformations en cours s'articule entre l'action publique qui opère – ou s'abstient – sur les lieux, comme nous l'avons vu dans la partie précédente, et l'arrivée de populations nouvelles, ou considérées comme telles, qui refont travailler les catégories mobilisées dans les discours.

A. Les catégorisations « indigènes »⁵⁶

Les changements dans le quotidien comme les changements de plus grande ampleur tels que la rénovation et les destructions reconstructions sont lues à travers l'évolution du peuplement. Selon les quartiers, les registres de langage pour exprimer les « forces en présence » séparent d'un côté l'arrivée des « blancs », des « Belges », des « Français », des « Gaulois », des « touristes », des « bobos » ou « betos » et de l'autre l'arrivée des « Africains », des « noirs », des « Indiens » et des « Asiatiques » (terme générique utilisé par les enquêtés pour désigner les migrants d'Asie du sud Est). Dans le contexte de ces espaces internationaux largement construits sur les circulations, les catégorisations sociales voisinent avec des catégorisations ethno-raciales relevant la visibilité des personnes en fonction de leur phénotype, ou l'idée qu'on s'en fait⁵⁷.

1. La banalisation des catégories dites ethniques

A la Goutte d'Or, comme il a été déjà constaté (Launay 2011, Collet 2015), la gentrification est souvent perçue à partir des origines réelles ou supposées et à la couleur de peau : l'arrivée des « blancs » est associée souvent à l'augmentation des prix du logement et donc à un embourgeoisement du quartier. L'entretien de Mr Sous en donne un bon exemple :

⁵⁶ Nous entendons, par catégorisations indigènes, ces désignations produites par les personnes sur le terrain, ce dont les tenants de l'empirisme méthodologique se servent pour produire des connaissances au plus près de la réalité observée. Dans le cas des catégories ethniques comme catégories indigènes, un long débat se poursuit sur le sujet. La citation suivante donne une direction qui nous semble acceptable : « les catégories ethniques font partie des modes de perception quotidienne de la réalité sociale. Elles en deviennent en quelque sorte agissantes, dans leur capacité à définir les individus et leur « destin » social, à les « assigner » à un groupe ou une « ethnie ». Ces perceptions, qu'elles se fondent sur la couleur de la peau ou encore la religion, créent des *bright boundaries* (Alba, 2005) qu'il devient difficile de franchir pour ceux qui gardent les caractéristiques visibles d'une appartenance à une minorité, même s'ils sont citoyens français. », Georges Felouzis, « Les catégories ethniques en sociologie. Eléments pour un débat », *Revue française de sociologie*, 2008/1, Vol. 49, pp. 127-132.

⁵⁷ Il est important de souligner que même le phénotype n'est pas un critère objectif, voir les recherches sur les couleurs de peau comme élément d'identification et d'auto-désignation.

« Oui, il y a un peu de changement au niveau du quartier comme avec la construction des immeubles, il y a des autres foyers qui viennent. Le changement ce n'était pas exceptionnellement des gens qui viennent du Maghreb, des Tunisiens, Algériens, Maroc.... il y avait un mélange, il y avait un mélange social et ça fait du bien pour le quartier (...) C'est de quel pays les autres qui viennent maintenant ? (...) Il y a des Français qui s'installent » (Mr Sous, 43 ans, gérant de café, locataire dans le quartier depuis 1978, Goutte d'Or n°25)

De même, une sénégalaise mariée de quarante ans ans suivie par l'association Comité Action Logement parle moins de gentrification que de recomposition ethnique :

« Oui il y a une nouvelle population, mais la mixité j'ai pas vu ça beaucoup, mais sinon il y a une nouvelle population par exemple les Asiatiques un peu il n'y en avait pas avant le moment que je venais ici il n'y en avait pas autant, il y en a des blancs beaucoup, parce que moi mes deux immeubles il n'y en a que moi on est deux Sénégalais dans le premier bâtiment on a juste une Sénégalaise et une Antillaise et le reste, tous des Blancs, il y a pas mal de Blancs.... » (Nada, 40 ans, aide à domicile Goutte d'Or entretien 36).

A Bruxelles, Michel, qui travaille le week-end dans le quartier mais habite en Flandre, souhaite : *« rehausser de nouveau l'image du quartier pour que ça soit de nouveau plus attirant, pour les Belges qui sont partis. Nous, nous voulons bien que les gens qui sont partis à l'extérieur puissent revenir ici faire leurs courses. Ils reviennent petit à petit surtout avec ce nouveau bâtiment, il y a deux semaines que c'est ouvert »* (entretien n°30).

Mme Fatia Hadi (entretien n°9), une femme d'origine jordanienne qui vit dans le quartier depuis 1993, décrit aussi la dégradation du quartier avec le départ des Belges. L'arrivée d'Africains et d'Européens de l'Est dans le quartier marque pour elle le véritable changement (mais aussi la dégradation). Il est intéressant de souligner qu'elle mobilise les mêmes éléments de composition de la population (multi-culturalité) dans les deux cas.

Ce type de discours ethnicisant la gentrification est aussi présent à Vienne, où le départ de migrants a laissé la place à un quartier perçu comme plus homogène et mieux intégré à la ville :

« C'était vraiment un quartier isolé, y habitaient beaucoup des Yougoslaves et Turcs de première génération, les vieux étaient installés devant leur immeuble. Cela a été très différent de ce que c'est aujourd'hui, aujourd'hui c'est socialement plus lisse » (Joanna Kroupka, R03 Vienne).

A Lisbonne, le regard ethnicisant est aussi présent, mais l'accent positif est mis sur le mélange des origines :

« C'est beaucoup plus globalisé... je crois que les gens voient le quartier comme un pôle d'attraction touristique, entre guillemets...pour moi ça a changé parce que ce n'est plus le quartier typique de ces vingt, trente ou quarante familles, il y a d'autres familles qui sont

arrivées d'autres endroits, c'est la multiculturalité » (Gracia, 86 ans, née à la Mouraria entretien n°3)

Aussi, au final, l'ethnisation des désignations n'indique pas nécessairement le conflit ou la concurrence, elle signifie plutôt la différence, voire la diversité, au sens positif que les politiques publiques mobilisent, sans faire aussi crument les distinctions cependant.

L'autre figure stéréotypique est le « commerce africain » que l'on trouve à la Goutte d'Or, à Heyvaert et à la Mouraria. Lorsqu'ils sont décrits favorablement, ces commerces sont liés à une demande et à une clientèle qui y retrouvera les produits et les saveurs du pays. En négatif, la figure de « l'invasion » s'impose, de façon plus ou moins euphémisée : *« Maintenant le château rouge c'est devenu le quartier africain, Afrique noire au niveau des produits »* (Julienne, 60 ans propriétaire d'un grand appartement Goutte d'Or, entretien n°23)

Cependant, beaucoup d'enquêtés ont une perception assez confuse des changements par les populations. D'un côté, ils constatent l'arrivée ou la visibilité plus grande d'une ou plusieurs catégories d'étrangers, de l'autre une nouvelle forme d'uniformité sociale leur semble s'imposer à travers l'installation de « Blancs » de plus en plus nombreux.

Il convient de souligner que les immigrés des vagues précédentes participent, du moins à la Goutte d'Or et à Volkert et Alliertenviertel, à ces récits ethnicisés. Ainsi, à Heyvaert, Bob (revendeur de voitures d'origine congolaise, installé depuis 9 ans dans le quartier) décrit volontiers le quartier comme un lieu de discrimination entre Africains et « faux-blancs » maghrébins. Tout l'entretien porte sur les relations entre les « blancs-faux » et les noirs, relations qui régiraient l'ensemble de la vie du quartier (entretien n°20).

Dans le quartier, tout ce qui est « faux blanc » je n'aime pas, les faux blancs, c'est ceux qui se croient blancs, ce sont les Libanais, les Marocains qui sont tous méchants, agressifs. Ils ne sont même pas reconnaissants, tu peux rigoler avec eux, tu payes une voiture de leur garage, il peut être content et tout, mais dès que tu finis de tourner le dos, il peut monter son gang contre toi (entretien 20)

2. La référence au peuple : bobos et blancs contre classe populaire et immigrés.

Dans ces conditions, le terme de « populaire », beaucoup plus généralisant qu'ouvrier, est utilisé pour s'opposer aux transformations contemporaines, notamment le risque de disparition de cette dimension populaire. Les termes « bobos » ou « bourgeois bohèmes » qualifient à la fois une génération, une identité sociale et l'ensemble du flux d'entrée dans le quartier. Dans les récits, de nouveaux lieux y sont associés, notamment la figure stéréotypique du « café bobo » :

« Il y a un café par exemple qui est un lieu pour les jeunes bobos. C'est évident et moi comme je ne suis pas jeune, même si je suis bobo forcément mais donc comme je ne suis pas jeune, je n'y vais pas. » (Josette, 52 ans, sociologue formatrice, habite à la Goutte d'Or depuis 23 ans, n°26).

ou encore :

« Avant y avait l'Olympic aussi, mais maintenant c'est catalogué comme quoi c'est pour les bobos, c'est pour les gens qui viennent ailleurs dans Paris dans d'autres endroits » (Sarr, 60 ans manutentionnaire n : 18).

Dans une version extrême, le discours multiculturel laisse volontiers la place à une opposition radicale aux « bobos » et aux « blancs », non pas au nom d'une quelconque communauté, mais pour dénoncer la domination sans appel exercée par ces représentants des intérêts de la bourgeoisie qui avancent masqués

«Ici on est au cœur de ce qu'on pourra appeler le « Bobo Land » de gauche des gens qui sont moralement à gauche mais qui ont le porte-monnaie à droite c'est-à-dire qui ont tous les avantages, qui ont la bonne morale, qui sont du côté des opprimés mais en même temps ils ont le pognon et le capital donc en fait ils nt inattaquables, c'est la domination absolue on ne peut pas les attaquer parce que par rapport à la bourgeoisie réactionnaire qui était honnie des classes populaires eux ils les aiment les classes populaires, donc ils investissent le 18^{ème} comme ils investissent le 19^{ème} et le 20^{ème} parce non seulement les loyers sont moins cher, et l'accès à la propriété... » (Ahmed, 40 ans, Goutte d'Or entretien 12).

Pour identifier les dits « bobos », l'âge peut être discriminant, comme le montre un enquêteur viennois *« Entre 20 et 40 ans, un peu branché, mais pas trop chic, plutôt nonchalant, beaucoup travaillent dans le secteur de l'économie créative, pas nécessairement des artistes »* (Lino, 34 ans, comptable habite Neuilly fréquente le quartier entretien 14)

L'apparition de nouvelles populations conduisent certains à relever des changements dans les rapports humains et les relations sociales au sein du quartier.

A Heyvaert, Mohamed évoque l'agressivité des jeunes à l'égard des personnes plus âgées. Jamais ceux de sa génération, nous dit-il, *« qui ont souffert en tant que jeunes Arabes en Belgique »* ne se seraient permis un tel comportement ». Il vit dans le quartier depuis 1993 et regrette le délitement des liens entre voisins :

« de moins en moins j'ai des contacts avec mes voisins alors qu'avant on sortait les chaises, on faisait du thé, tous les voisins se connaissaient etc. Malheureusement maintenant...Je viens de rencontrer deux voisins que je n'avais pas vus depuis le mois de septembre » (entretien n°14).

A la Mouraria, à propos d'une maison récupérée et transformée en appartements de location pour touristes :

« Je ne sais pas jusqu'à quel point on n'est pas en train de dénaturer le quartier ... mais voilà, chacun essaye de sortir un maximum de profit de ses biens, on ne peut pas aller contre ces gens...je ne sais pas si la mairie pourrait faire quelque chose »
(Pablo, 51 ans, mécanicien de voiture, né à la Mouraria, entretien n°15)

A Vienne, un souci récurrent s'exprime par un sentiment de perte de la mixité sociale associée à l'ambiance multiculturelle. Cette transformation est vécue comme une défaite, la fin d'un peuplement varié, populaire, « normal » :

En dehors de ces catégorisations indigènes, nous avons aussi été surpris de constater dans certains quartiers des références à une « population originelle » qui serait partie et pourrait revenir. Si, à la Goutte d'Or, il n'est fait référence qu'aux origines populaires du quartier, à Heyvaert, certains évoquent le départ et le retour éventuel des « Belges », avec aussi l'idée qu'une population « européenne » vivait et habitait ces quartiers. A Mouraria, le départ et le retour des « Maures » (qui ont donné son nom au quartier), est aussi un mythe récurrent.

B. Les acteurs du changement entre action et inaction

Lorsque nos interlocuteurs décrivent le changement, ils distinguent volontiers les acteurs privés et publics. Mais leur découpage de ces deux secteurs est particulier.

De façon générale, et dans tous les quartiers, les institutions locales, notamment la municipalité et l'Etat, sont cités. Elles sont désignées comme les acteurs principaux des changements par leur action directe : plan de lutte contre l'insalubrité, plan d'urbanisme, action pour la mixité sociale. Ils peuvent aussi être cités pour leur inaction, laissant le quartier se dégrader, la saleté, ou l'abandonnant à la spéculation immobilière des propriétaires ou des promoteurs qui détruisent le patrimoine et le droit au logement. Les représentants de la force publique, notamment la police et les policiers qui agissent - ou non - dans les quartiers sont aussi évoqués. Il est fréquent qu'un certain fatalisme s'exprime quant à l'efficacité de l'action devant les résistances :

L'intervention de la mairie, je suis d'accord, ils ont modifié (les choses), ont mis des arbres, des bancs pour les personnes âgées, l'illumination, ce qu'ils n'ont pas réussi c'est l'éducation des gens ... les sacs poubelles jetés par la fenêtre » (Joa, serveur de restaurant 65 ans, né à la Mouraria, entretien n°7)

Pour beaucoup d'habitants, les collectifs et associations sont des acteurs quasi

institutionnels. Les enquêtés qui ont bénéficié de leur service et de leur aide ou qui ont participé directement à leur fonctionnement les mentionnent. Certaines associations de quartiers fréquentées par les enquêtés sont systématiquement citées. Les objets des associations sont très divers, de l'association sportive, à l'alphabétisation, de l'organisation d'animations culturelles à l'aide aux sans papiers ou aux mal-logés. Dans tous nos quartiers on a constaté un foisonnement intense de structures associatives et collectives dont beaucoup répondent à des besoins spécifiques des populations du quartier : alphabétisation, aide aux mal-logés et défense des locataires, accès aux droits pour les femmes, les personnes âgées. Les quartiers sont également riches d'associations communautaires, réunissant les ressortissants d'un pays, ou les originaires d'une région, d'une ville ou d'un village, sur un projet défini par le groupe : développement au pays, promotion d'une équipe sportive, éducation religieuse ou linguistique, etc. Ces associations sont autant de soutiens à l'installation dans le quartier, la vie dans le quartier et la vie du quartier. Ressources actives, elles jalonnent le parcours de beaucoup d'enquêtés, permettant aussi à des individus qui ne se seraient pas rencontrés autrement de se réunir autour d'un objet et d'œuvrer ensemble. Enfin, il existe des associations de riverains soucieux de préserver leur « qualité de vie », sensibles aux thématiques environnementales, à la fois humaines, matérielles, écologiques (comme l'association Droit au calme qui s'est constituée à la Goutte d'Or et cherche à réduire les « nuisances »).

Ainsi, la puissance publique et le secteur associatif, d'ailleurs souvent en dialogue les uns avec les autres, font partie de l'espace des liens sociaux de beaucoup d'habitants.

Du côté des acteurs privés, les propriétaires immobiliers sont cités avec peu précision quant à leur envergure et à leur importance. Ils sont mentionnés dans le cadre du rapport locatif, pour des travaux, des congés ventes, des congés reprises et des augmentations de loyer qui mettent les locataires dans l'embarras. Le terme de promoteur est très peu usité. Les seuls grands opérateurs cités sont les opérateurs liés au secteur social et aux collectivités territoriales (HLM, Mairie) et parfois plus rarement l'Etat. Les acteurs privés les plus évoqués sont les ménages de « gentrificateurs » notamment les nouveaux propriétaires qui achètent et s'installent dans ces quartiers où le prix du m² est moins élevé que dans la plupart des autres arrondissements de Paris. En dehors de cette catégorisation économique, ils sont définis par leurs modes de vie.

Face à ces acteurs, la résistance au changement est peu évoquée, sauf à l'égard des municipalités qui se confrontent à la résistance de certains commerces et de leurs clients. Certains entretiens expliquent que les collectivités locales cherchent à renouveler les commerces qu'elles considèrent comme trop bruyants ou trop répandus, attirant en nombre une clientèle indésirable.

CHAPITRE 3 : L'ABSENCE DE CHANGEMENT , « DES QUARTIERS OU IL NE SE PASSE RIEN »

Même s'il est peu probable, voire impossible, qu'au cours de dizaines d'années nos quartiers n'aient pas changé, beaucoup d'enquêtés évoquent une impression de permanence des lieux, qui seraient comme figés. Ce discours de permanence évoque volontiers les problèmes d'hygiène et des nuisances récurrentes : traces et odeurs d'urine, bruits à la sortie des cafés et dégradations du mobilier urbain. Ainsi le « non changement » rejoint le sentiment d'une dégradation et donne le sentiment que, finalement, c'était mieux ou moins pire avant.

A. Les récits à l'épreuve du temps

Quand commence le changement ? Les comparaisons entre un « avant » et « aujourd'hui » ouvrent sur des temporalités très diverses. Ainsi, à Heyvaert l'on rappelle volontiers le départ des Belges et l'arrivée des Espagnols, puis des Marocains, puis des découpeurs de viandes « qui étaient dans la rue », puis avec l'entrée des boucheries « dans l'intérieur de l'abattoir », suivis par l'arrivée des marchands de voitures et, dans leur sillage, celle de beaucoup d'Africains et de commerces qui leur sont dédiés. A Vienne, on se souvient encore des juifs qui habitaient le quartier avant la guerre, et à Mouraria, les Maures sont encore présents dans les discours. Une temporalité duale, figurée par l'opposition entre passé et présent, structure le récit de nombre d'habitants âgés. Ainsi, à la Goutte d'Or, pour Madame Romain, gardienne retraitée : « *avant c'était un quartier populaire mais avec des gens biens* » (Mme. Romain, 73 ans, concierge retraitée, habite le quartier depuis 1966, locataire d'une loge, Goutte d'Or n°1)

Néanmoins d'autres discours s'avèrent au contraire très précis dans les dates et les intervalles de temps. Les enquêtés se réfèrent soit à des événements individuels comme la date d'arrivée dans le quartier, la date de la naturalisation, la naissance d'un enfant soit à des événements collectifs marquant le quartier tels que la guerre d'Algérie, le départ des juifs, l'ouverture ou la fermeture de grandes entreprises. Les lieux sont associés de sorte qu'ils deviennent à la fois repères temporels et symboles, parce qu'ils ont fait l'objet de destructions ou des constructions importantes – il s'agit parfois, comme à Vienne, d'une partie entière d'un quartier qui se transforme en chantier – ou parce qu'ils ont été le siège d'un événement marquant, telle l'Eglise Saint-Bernard, à la Goutte d'Or, avec la grève de la faim des sans-papiers qui s'y est déroulée et leur expulsion en août 1996 (voir partie I.)

Ainsi Hassan (56 ans, vendeur sur le marchés), qui travaille dans le quartier mais n'y habite pas date le « changement » à Heyvaert de deux périodes précises : d'une part du passage à l'euro et, d'autre part, de « la crise de 2007 ». Avec le passage à l'euro, le coût de la vie lui apparaît comme étant plus élevé et, d'autre part, la crise de 2007 ralentit nettement son commerce. De la vie avant l'euro, il dit ainsi

« C'était mieux, on voyait la valeur du truc (...) je ne faisais pas attention aux prix parce que ça tournait bien. Je prenais vite, vite, vite, au plus vite j'étais parti au plus vite j'étais tranquille. Mais maintenant c'est un peu plus difficile », Mme Fatia Hadi renchérit *« Moi je suis ici en 2003, 2004, je moi je vais dire ça fait 5 ans...ça fait 5 ans ça se dégrade... »* (entretien n°2).

Certains enquêtés intègrent dans leurs récits une scène marquante comme l'assassinat d'un personnage politique ou religieux, la répression ou l'expulsion d'individus, la mort d'une personne du quartier dans le cadre de heurts avec la police, l'opposition de groupes ou d'individus entre eux ou contre les forces de l'ordre.

Mais rares sont les personnes qui évoquent les dates clés de l'aménagement urbain du quartier, l'inauguration d'un équipement ou d'un bâtiment. A la Goutte d'Or, celles qui sont dans ce cas, évoquent les années 1980 et 1990 décennies-clés de la politique de rénovation, de la lutte contre l'insalubrité et des destructions suivies de reconstructions, engagées par la Mairie de Paris et qui ont rapidement modifié le Sud du quartier. Même phénomène à Volkert et Alliertenviertel où les premières tentatives de rénovation et de modernisation pour améliorer le standard commencent aussi au milieu des années 1990. A Heyveart comme l'évoque un enquêté, le changement est daté :

« La rue Heyvaert⁵⁸ a connu des évolutions, il y a des démolitions. Il y avait des décharges et après dans les années 1975, les garagistes ont commencé à s'installer sur la rue. Avant la démolition du quartier, y avait des boutiques, des boucheries, des magasins de pièces détachées jusqu'en 1974 et après l'année 1975, les garages de voitures sont arrivés doucement c'est depuis 75 qu'ils sont là et maintenant tout le quartier est devenu le quartier des garagistes » (Aly, 65 ans, originaire de Yougoslavie, est installé dans le quartier depuis les années 1970 entretien n°19).

En effet, comme nous l'avons déjà vu précédemment les changements en profondeur du tissu urbain sont exprimés au travers d'autres changements : fermeture de commerces ou ouverture de nouveaux, arrivée de nouvelles populations et disparition ou invisibilité d'autres. Le temps est alors le lien qui unit ces changements. Ces procédés narratifs sont marqués par l'usage de terme et d'adverbes de temps. Dans ce cadre, les acteurs s'effacent de la scène au profit d'expressions impersonnelles comme « il y a » ou « il y avait ». Le récit des micro-événements ou des routines sont souvent très révélateurs de

⁵⁸ [Le quartier Heyvaert est réduit à la rue du même nom.](#)

ce point de vue. Ainsi Mayou 72 ans, aujourd'hui retraité, installé depuis 36 ans dans le quartier) note que dans ce quartier dont, dit-il par ailleurs, il ne sait rien :

« Il y a beaucoup de changement, une grue-là qui travaille, à côté de l'abattoir, beaucoup de travaux » (...) « Mais c'est toujours les mêmes figures. Ces dernières années aussi, c'est toujours les mêmes figures qu'on voit. Ça ne change pas ».

Le signe du non-changement serait donc la pérennité des personnages et des présences de la vie quotidienne. L'affirmation de cette pérennité révèle le décalage entre les projets de changements et leur mise en place sur le terrain, mais elle peut être aussi analysée à l'aune d'une attente encore insatisfaite de changement du quartier ou d'un manque d'intérêt marqué par des formules banales telles que « Moi je marche toujours » ou « chaque été je rentre deux mois au Maroc » (Ahmed, 72 ans, neuf enfants, entretien n°3).

B. L'impuissance ou le temps immobile

Une seconde manière d'évoquer le non changement consiste à mobiliser les représentations symboliques des quartiers comme frein au changement. Dans ce cadre, la singularité des quartiers et leur réputation, sont mobilisés comme des repoussoirs. L'idée selon laquelle ces quartiers seraient des lieux de non droit (drogue, prostitution commerce non déclaré ou illégal) et dans lesquels les propriétaires bafouent la loi pour chasser des locataires ou acquérir des biens est fréquente. La police est souvent présentée comme absente et au pire inefficace. Par exemple, Mohamed (61 ans, Belge d'origine algérienne, installé à Heyvaert depuis 1993) explique le poids du passé qui ne passe pas⁵⁹ :

« Ça a toujours été un quartier de délinquance. Même avant l'arrivée de l'immigration, il y a juste la couleur de peau qui a changé. Avant c'était des blonds aux yeux bleus, maintenant c'est des jeunes Maghrébins » (entretien n°14).

Plusieurs enquêtés expriment cependant de la peur. Ainsi, à Heyvaert, Salim (58 ans) qui ne vit plus dans le quartier (entretien n°36) « Avant il y avait des activités, de la sécurité, il y avait du respect, les gens étaient sympas, avant le quartier était très bien, c'était un très beau quartier ». Aujourd'hui « Il y a des bagarres, des insultes, il n'y a pas de respect entre les gens ». Selon lui, le quartier s'est progressivement dégradé depuis le départ des « blancs » et des « Belges ».

A l'opposé, beaucoup d'enquêtés insistent pour dire que les discours négatifs sur leur quartier sont très éloignés du réel. Les discours que l'on pourrait qualifier de réhabilitation sont nombreux et argumentés. Ils expriment une acceptation raisonnée des stigmates tout en développant des discours qui s'apparentent à des déconstructions

59

systématiques, appuyées sur des exemples à l'appui, pris dans la vie quotidienne, mais qui donne l'impression d'être rôdés. Ils sont généralement le faits de personnes qui jouent un rôle dans le quartier, qu'ils soient commerçants, engagés dans une association locale, ou intervenant à un titre ou à un autre.

La plupart des récits s'articulent donc autour des perceptions de changement dans le temps, avec des degrés de précision extrêmement différents, les moins précis n'étant d'ailleurs pas les moins nets dans leur rudesse. En quoi consiste le changement ? Quel que soit le temps de séjour des personnes, sa perception oscille entre le pôle de la dégradation associé à l'invasion par de nouvelles populations d'origine étrangère ou venue de banlieue (et donc supposée à problème) et de l'autre un embourgeoisement, une gentrification avec l'arrivée de bobos, de blancs, qui viennent acheter et vivre dans le quartier. L'appréciation du changement varie, entre sentiment de gratification d'une part, et insatisfaction inquiète, voire sentiment d'abandon ou de révolte.

Entre les deux extrêmes, est évoqué plus ou moins dans le détail un quotidien fait de contingences vite passées en revue : on fait ses courses ici, on utilise les aménités, on connaît les associations, on a des amis de la famille, et il y a le train-train quotidien. N'est-ce pas ce quotidien qui tient et perpétue la vie des quartiers, marqués par un certain climat de désordre, des attachements inconditionnels et des dégoûts ambivalents ? N'est-ce pas cette singularité qui, décourageant l'arrivée de ménages plus aisés aux pratiques et aux conceptions de la ville et du quartier fort différentes, parvient à faire tenir l'ensemble ?

CONCLUSIONS

Dans nos quartiers, le changement est autant urbain que migratoire. D'une part, des plans de rénovation se succèdent, des logements sont transformés, les collectivités aménagent des espaces publics. Les habitants et usagers du quartier cherchent leurs marques dans les nouveaux commerces, « ethniques » ou « gentrifiés » dans les chantiers et les décombres. Ces transformations occasionnent des vides entre des extrêmes d'où parfois la demande de « commerces traditionnels » et l'évocation d'un « avant », flou, mal défini, mais dont l'évocation même signifie une crainte de ce qui vient.

Dans ce flou, alors que ni le milieu de travail ni le lieu de résidence ne fournit de repères identitaires stables, de nouvelles catégorisations sociales viennent supplanter l'ordre traditionnel, désignant les populations en fonction de leur couleur de peau et de leur provenance. Alors que les inégalités de revenus se creusent dans les quatre quartiers, ces catégories issues de la sociologie spontanée du visible, s'imposent, euphémisant ou déplaçant, tout en leur donnant un tour radical, les inégalités.

Dans nos quartiers particulièrement marqués par les migrations un tel récit n'en a que plus de portée. Le récit de l'invasion fait florès de part et d'autres de l'échiquier : étrangers, banlieusards, touristes, nouveaux riches, chacun spéculé sur le retour des blancs, des Français, des Belges, des Autrichiens, des Maures, etc. Ces récits, qui rappellent les théories de l'invasion- héritage de l'Ecole de Chicago⁶⁰, semblent naturels. La gentrification apparaît sous un jour ethnicisé.

Pour autant, il semble que les quatre quartiers, en plus d'avoir vécu de réels départs de populations, soient à une jonction et subissent les effets d'une période transitoire d'un renouvellement de génération. Dans tous nos quartiers, des enquêtés âgés évoquent la disparition de nombreuses connaissances qui y vivaient, aujourd'hui décédés ou parties ailleurs pour leur retraite. À Mouraria, de vieux locataires sont parmi les derniers à habiter un immeuble voué à devenir un hôtel de luxe. À la Goutte d'Or des appartements sont achetés par des propriétaires accédant ou rénovés pour être loués à bon prix à la suite du décès ou du départ d'anciens occupants. Les mêmes types de constats à Heyveart et à Volkert et Alliertenviertel semblent valider l'idée que le remplacement des personnes âgées et le déplacement des plus modestes va de pair : la couleur sociale des quartiers en est transformée.

Parallèlement, de nouveaux migrants arrivent et continuent de s'installer dans ces quartiers et, comme les précédents migrants, ouvrent de nouveaux magasins. Les aménités se recomposent mais les quartiers qui gardent une mémoire de leurs migrations successives persistent dans une culture du changement qui leur permette de s'adapter aux transformations. Le « quartier marché » en est une des formes sociales typique, aussi efficiente pour intégrer l'économique et le social que l'est l'intégration des associations à l'espace politique public.

Pour autant, la transformation contemporaine de ces quartiers devenus « attractifs » et « patrimoniaux » pose la question des gagnants et les perdants dans ces processus. Au tournant des années 2000, ces quartiers hébergeaient tous ceux qui ne pouvaient pas se permettre autre chose. Aujourd'hui, ils hébergent ceux qui peuvent se le permettre. Ainsi, à côté des personnes qui s'installent, qui donnent de la valeur au quartier et drainent de nouveaux lieux (cafés, fleuristes, épiceries fines ou bio, magasins de mode et de chaussures, associations et lieux culturels), les perdants semblent être les anciens habitants, contraints de quitter le quartier sous le coup des rénovations, des destructions et des congés ventes. Même s'ils résistent, en réactivant leurs ressources et leurs réseaux, la disparition de certaines aménités fragilise leur présence.

L'entretien n°1 de la Mouraria offre un résumé fin de la situation, entre fatalisme et clairvoyance :

60

« Socialement je crois que l'on va perdre. Parce que beaucoup de monde commence à investir dans les bâtiments pour les transformer en logements pour touristes. Des gens eux-mêmes sont sortis pour rentabiliser des appartements qu'ils avaient acheté il y a 5 ou 6 ans parce qu'ils ont compris qu'il y avait là un marché plus grand ... Il y a eu de très grands investissements privés. Peu à peu on change le quartier. Beaucoup de jeunes couples, beaucoup d'étrangers, anglais, français, des gens européens qui sont tombés amoureux d'un certain type de quartier...peu à peu tout ceci va se défaire, tout ce qui est la maille sociale du quartier va disparaître ... ces transformations ont été très mauvaises pour les habitants, on dit 'oui, mais pour le patrimoine c'était très bon'... six ans de plus, et il n'y aura plus de quartier » (Félic, 80 ans, né à la Mouraria, entretien n°1).

TITRE V. DES LIEUX ET DES LIENS

INTRODUCTION

Les lieux habités ne sont rien sans leur dimension humaine et relationnelle, précisément parce qu'ils sont habités. Aussi, sont-ils mentionnés le plus souvent par les interviewés en lien avec les activités qui s'y déroulent, les gens qui comptent pour eux, mais aussi, élément moins attendu, avec les souvenirs qu'ils évoquent. Dans ce chapitre, nous revenons donc sur les lieux et les gens qui organisent la vie dans les quartiers étudiés et témoignent de formes diverses de résistance et de résilience.

Les récits qui mettent en scène l'expression de ces formes de résistance ou de résilience sont traversés par deux thèmes majeurs. Le premier, que l'on retrouve plus ou moins partout (un peu moins à Volkert et Alliertenviertel, un peu plus à la Goutte d'Or ou à Heyvaert), est celui de la pauvreté, associée ou non au sentiment d'injustice, d'une part, et aux activités illégales d'autre part. Le second est celui de la transformation du quartier associée à la « gentrification » à la Goutte d'Or, à l'arrivée de nouveaux habitants à Mouraria et à Volkert et Alliertenviertel, aux projets de transformation massive du quartier à Heyvaert. Menace, opportunité ou encore fatalité, l'arrivée de nouvelles populations et la transformation physique du quartier font jouer des ressorts extrêmement différents, mais souvent très affirmés, tant au niveau des idées que des pratiques. Pour être plus précis, les appréciations sur les changements en cours vont de la critique radicale de la « déportation des classes ouvrières et immigrées » au profit d'un Bobo-land égoïste⁶¹ à l'espoir d'un environnement plus policé et porteur de progrès économique⁶². La centralité urbaine, l'ancienneté de l'occupation et du bâti constituent partout une opportunité, une aménité au sens qu'elles facilitent la vie quotidienne, que la satisfaction ressentie soit pleine et entière (notamment liée à la proximité de vastes espaces verts comme à Volkert et Alliertenviertel) ou qu'elle se teinte d'amertume face aux transformations que précisément la centralité stimule.

Les façons de résister et d'être résilient ne s'expriment donc ni unanimement, ni de façon consensuelle. Les discours ne sont pas aussi stéréotypés que ce qui est généralement rapporté par les médias. Si les habitants et les « gens du quartier » articulent des éléments de ces stéréotypes, il en résulte des prises de position et des

⁶¹ « Ici on est au cœur de ce qu'on pourra appeler le « Bobo Land » de gauche des gens qui sont moralement à gauche mais qui ont le porte-monnaie à droite c'est-à-dire qui ont tous les avantages (...) c'est la domination absolue on ne peut pas les attaquer parce que par rapport à la bourgeoisie réactionnaire qui était honnie des classes populaires eux ils les aiment les classes populaires » (Ahmed, né en 1970, sans emploi, fréquente la Goutte d'Or depuis les années 1980).

⁶² « y a de nouveaux bâtiments qui poussent (...) ça veut dire quoi ça veut dire que ce quartier va prendre de la valeur dans 10 ans ou moins il va prendre plus de valeur que les autres quartiers de Paris même du 16^{ème} moi à mon avis donc ce qui veut dire que c'est un quartier d'avenir » (Souleymane, ouvrier du bâtiment, a habité la Goutte d'Or qu'il fréquente depuis quelques années).

manifestations de résistance bien plus subtiles que les figures qui hantent les représentations collectives : bobos ou *newcomers* arrogants, immigrés négligents, jeunes en rupture, militants dépassés. Les tensions provoquées par des perceptions très différentes (voire opposées) des processus en cours constituent la toile de fond sur laquelle les prises de position des interviewés doivent être remises, faute de quoi elles restent illisibles. Dans la plupart des quartiers se distinguent des groupes d'habitants qui croisent l'ancienneté de résidence et l'origine géographique. Ainsi à Mouraria, on trouvera des « autochtones », des « *newcomers* » et des « immigrants » qui rappellent les deux catégories, plus classiques dans leurs déclinaisons variées, des « anciens » et des « nouveaux » (Elias et Scotson, 1965) du Volkert et Alliertenviertel viennois. Mais il y a, avant tout et dès l'abord, matière à s'étonner que des personnes ayant des idées et des pratiques de l'espace aussi différentes puissent même coexister. Les entretiens révèlent toute une gamme de sentiments bien tranchés et qui peuvent être radicalement opposés : colère, dégoût, espoir, fierté, volonté de mobilisation, indifférence, ignorance par exemple. Ces sentiments sociaux⁶³ accompagnent ou introduisent à des systèmes de valeurs : ordre contre chaos, justice contre injustice, éducation contre laisser-aller, solidarité contre division, hospitalité contre fermeture, etc. Comment, néanmoins, « cela tient-il », individuellement et collectivement ? Ou plus exactement, que faudrait-il faire, s'interrogent certains interviewés, pour que cela continue de tenir ? Ne faut-il pas d'abord prendre acte de la fragilité de cette coprésence ?

Cette toile de fond structurée par des enjeux forts (la place de chacun dans des lieux saisis par le changement, la division sociale de l'espace et les relations de classe, les dynamiques induites par la multi culturalité et la confrontation de normes différentes⁶⁴, l'intervention publique) constitue un cadre dans lequel décrire et analyser, à travers la parole des gens, les lieux-ressources, les gens qui comptent et leur organisation individuelle et collective.

Nous verrons d'abord les lieux emblématiques cités par les habitants comme ressources...et par d'autres comme nuisance. En premier lieu, la centralité apparaît comme une ressource essentielle des quatre quartiers. Nous montrerons ensuite comment différents lieux-ressources s'emboîtent et se conjuguent chez une même personne, et comment ces constellations différentes se trouvent sur le quartier, contribuant à le définir comme espace-ressource, tout en mettant en lumière les conflits d'usage sous-jacents. Nous verrons ensuite concrètement en quoi consistent ces aménités pour les habitants et pour les usagers de ces quartiers :

- une implication forte d'associations, de travailleurs sociaux et de militants, dont

⁶³ Toute une lignée de sociologues s'est intéressée aux « sentiments sociaux » - en particulier dans le domaine des religions - et a ainsi nommé des forces agissantes qui doivent être prises en compte dans l'analyse des rapports sociaux et non uniquement du point de vue psychologique individuel.

⁶⁴ Voir déjà à ce sujet le n°45 de la revue *Espaces et sociétés* (1984) consacré à la cohabitation pluriethnique.

les actions – parfois limitées ou segmentées, dans des contextes de paupérisation et de pressions de toutes sortes – demeurent essentielles dans ces espaces ; cette présence s'assortissant d'associations défendant des intérêts ou des causes spécifiques : associations de riverains, de commerçants, etc.

- des marchés du logement spécifiques qui permettent tant bien que mal, et souvent plutôt mal, de se maintenir dans ces quartiers ;
- toute une série de lieux ouverts, restaurants, bars, commerces, laveries, qui rendent bien davantage que des services au sens commercial du terme et assurent au quotidien la continuité de pratiques populaires dans ces quartiers en changement.
- Des lieux publics tels les parcs, les places, la rue, mais aussi les bibliothèques, les centres de quartier, les espaces culturels, qui sont des lieux ouverts aux interactions.

Enfin, dans une troisième partie, nous verrons comment les gens « entrent en scène », c'est-à-dire comment ils se racontent (eux et les autres habitants) dans le quartier à travers des anecdotes et comment ces « scènes avec personnages » mobilisent un réseau de personnes associées à des ressources, des services ou des échanges. Elles dessinent la partie « ressources » de la sociosphère (Albrow, 1996) de chacun des interviewés que nous nous proposons de décrire. Du côté des discours, nous verrons de quelle manière la société locale, imbriquée dans la société globale, produit de la ressource collective et comment fonctionne l'adoption, ou le refus, d'un ou plusieurs « nous » avec ses composantes et ses variantes. Analyser les façons de construire et de dire le collectif résistant ou résilient permettra d'aborder la question de la tolérance et de ses « seuils », l'aptitude au compromis ou au conflit, la place de la négociation et de la résistance à la stigmatisation, sans toutefois omettre le poids du contrôle social dont certains disent qu'il pèse lourdement sur eux, ainsi que des formes d'opposition (ou de résistance) plus ou moins radicale à ce projet de coexistence.

En bref, ce chapitre final reprend, en les analysant au prisme des résistances, ce qui est dit des lieux et des liens dans et à partir du quartier.

CHAPITRE 1 : DES LIEUX RESSOURCES : COMBINAISONS ET CONTRADICTIONS

A. De la centralité de tout pour tous...

A la Goutte d'Or, l'atout du quartier qui fait l'unanimité est sa centralité. Bien desservi par le métro, pourvu d'équipements et de commerces variés, le quartier offre sur ce plan une qualité d'usage que peu d'interviewés lui déniaient.

« Y'a tout ici, on est juste à côté de la gare du Nord, on n'est pas loin du marché aux puces, on n'est pas loin de Montmartre, ça peut être des avantages, on n'est pas loin du canal, à deux minutes à pied y a la gare du Nord la gare de l'Est de Montmartre, et le canal » (Yannick, aiguilleur SNCF né en 1978 a habité la Goutte d'Or qu'il fréquente encore, entretien n°16).

Cette centralité est aussi le reflet de migrations successives qui ont concentré, sur un très petit territoire, une diversité de commerces, d'animations, d'équipements et d'aménités urbaines sans équivalent (Messamah et Toubon 1990). A Volkert et Alliertenviertel, l'aménité la plus importante dans la perspective des enquêtés est aussi la situation (géographique) du quartier : d'un côté sa proximité avec le centre-ville et son accessibilité (centre historique et commercial, activités culturelles, vie nocturne), d'un autre la proximité des espaces verts (le grand parc « Augarten », l'immense terrain vert « Prater », « l'île du Danube » et le « canal du Danube »). Ces espaces verts représentent des lieux d'aménités importants qui définissent la valeur du quartier (Storper et Manville, 2006). Le constat vaut également pour la Mouraria de façon très affirmée. Ce quartier peut en effet se lire à l'aune de la reconnaissance d'un ensemble d'aménités qui lui attribuent une forte centralité, quoique marginale (voir chapitre 2). Cette centralité tient à la localisation du quartier dans Lisbonne et à son « parcours historique », du point de vue de son rôle urbain, économique et social. Traditionnellement lié au commerce et aux migrations (de populations rurales de l'intérieur du pays ou étrangères), Mouraria est maintenant une mosaïque très diversifiée de petit commerces et de commerces de gros, locaux et « ethniques », traditionnels et nouveaux, d'une « cuisine du monde », de petits magasins « alternatifs », d'épicerie, etc., qui attirent des personnes extérieures au quartier, en même temps qu'ils permettent aux habitants d'y satisfaire leurs besoins quotidiens.

Cette diversité et cette coexistence sont généralement vues comme positives, voire comme une aménité spécifique par les « autochtones »⁶⁵ les plus jeunes et par les *newcomers*. Les résidents plus âgés regardent, quant à eux, souvent la venue de

⁶⁵ Le terme autochtone désigne ici les personnes qui s'affirment comme « premiers » habitants du quartier et voient arriver de nouveaux habitants. Cette qualité se définit surtout par le fait d'être né dans le quartier ou d'y habiter depuis longtemps, ou encore d'avoir un profond sentiment d'appartenance. Très souvent ces « autochtones » se définissent comme « enfants du quartier » (*filhos do bairro*).

commerces immigrés et la substitution progressive du commerce traditionnel et de proximité comme un changement négatif. Comme à la Goutte d'Or, cette centralité fonctionnelle est considérée comme une composante fondamentale de la qualité de vie, en distinguant Mouraria d'autres quartiers périphériques. À cette centralité géographique qui permet un mode de vie où tout est proche tout en pouvant facilement accéder à la ville et aux aménités de la vie urbaine, s'ajoute donc une fonctionnelle interne. Avoir des transports à proximité (surtout le métro) ou pouvoir aller à pied au centre-ville sont des aménités fortement valorisées et fréquemment soulignées dans les quatre quartiers étudiés. Comme attendu, la valorisation de cette « centralité élargie » est surtout présente chez les habitants les plus récemment installés pour qui la localisation stratégique du quartier a représenté une motivation de plus (voire la principale) dans le choix résidentiel. Même son de cloche à Heyvaert. Le quartier est un lieu central parce qu'il offre sur place toutes les ressources du commerce. Suzanna, 44 ans, Brésilienne, dit ainsi d'Heyvaert où elle est installée depuis 12 ans :

« je suis ici comme j'étais au Brésil, je me ravitaille en fruits exotiques les avocats, les papayes, tout ce que j'aime bien, les fruits. On a le marché en face. C'est vrai que c'est beaucoup de bruit mais de là où j'habite, je n'entends rien, l'immeuble est bien isolé et en face quand je descends je trouve tout ce dont j'ai besoin pour manger, je sors je marche cinq minutes d'ici, j'ai mon métro, je descends à mon travail. Au lieu de 3h de train que je faisais, je fais 10 minutes pour arriver à mon lieu de travail, c'est génial » (entretien n°33).

D'autres enquêtés le rapportent, à Heyvaert, les ressources dont on a besoin sont sur place, en particulier si l'on doit compter, pour survivre, sur l'aide de la famille ou de l'entourage. La centralité est alors définie par le tissu social local, avec ses ressources qui facilitent la vie, un entre soi ouvert où l'on est sûr de retrouver une connaissance, une information, un coup de main, voire un logement et un travail. Il en est ainsi des ressortissants nigériens par exemple qui,

« quand ils arrivent, ils vont là où ils sont sûrs de trouver un ami, une sœur qu'ils connaissent, ceux qui connaissent l'endroit qui vont vous aider ou vous héberger et finalement de l'hébergement d'une semaine, de l'hébergement de deux, trois ou huit jours, parfois ça devient quasi définitif » (Tahirou, 45 ans, Nigérien installé à Heyvaert depuis une dizaine d'années, n°24).

Par ailleurs, les habitants qui disent « trouver tout sur place » disent aussi sortir peu du quartier pour satisfaire leurs besoins quotidiens (docteur, pharmacien, banque par exemple). *« Par contre, moi je suis comme tout le monde si j'ai envie d'aller au cinéma ou au théâtre, je sors du quartier évidemment »* (Alex, cadre et militant associatif vit à la Goutte d'Or depuis les années 1980). « On trouve tout sur place » est bien une caractéristique des quartiers ouvriers (Coing, 1966 ; Lévy-Vroelant, 2002), mais leur centralité est plus ou moins attractive. A Volkert et Alliertenviertel, elle semble

« réservée » aux habitants du quartier qui bénéficie pourtant de la proximité d'espaces plus recherchés : « *Si on n'habite pas le Volkertviertel, on y va pas* » (R34, Cinéaste indépendant, locataire à Volkert et Alliiertenviertel).

B.. ... à la centralité recomposée

Ces lieux sont donc aussi des lieux d'identité et de démarcation, qu'ils indiquent une frontière, un en-deçà et un au-delà (du quartier) ou qu'ils tracent des frontières à l'intérieur même du quartier :

« Il faut savoir que le quartier est divisé en deux parties, une partie est habitée par le riche partant de Clignancourt à Montmartre et une autre partie représentée par une population mixte mais où la relation humaine qui s'y développe n'est sentie nulle part ailleurs. Ici, il y'a une chose qui n'existe nulle part car qu'il s'agisse du Blanc ou de l'Arabe ou du Noir, tout le monde se serre la main » (Mr. Wade, 62 ans, barman, locataire d'un studio depuis 1998, Goutte d'Or n°2)

A Volkert et Alliiertenviertel comme à la Goutte d'Or, beaucoup d'interviewés tracent des frontières. D'une part, il s'agit des limites extérieures du quartier symbolisées par certaines rues (Heinestraße, Taborstraße) qui fonctionnent comme rempart contre le trafic automobile, les personnes non désirées ou perçues comme dangereuses ou le bruit des chantiers de construction des anciennes gares de la ville. Un interviewé dit : « *Si on vient d'ailleurs et si on traverse la Heinestraße, d'un coup c'est tranquille* » (Zoltan Unger, 46 ans, salarié, résident depuis 1999, Vienne R12). Il s'agit aussi de limites liées au processus de gentrification puisque du côté du centre-ville et du « Karmelitermarkt », la « frontière » renvoie à la partie branchée du 2^{ème} arrondissement où le processus de gentrification est accompli. Un autre interviewé raconte :

« Le quartier du Karmelitermarkt est un pays ennemi [il rit]. Il existe une certaine concurrence entre les deux marchés, le Karmelitermarkt a depuis longtemps une réputation branchée et il y a quelques clients qui viennent ici pour éviter cette ambiance. La Heinestraße continue à fonctionner comme une frontière entre la partie aisée et la partie paupérisée du 2ème arrondissement » (Paul Krankl, Médecin, propriétaire depuis 1987 R06).

D'autre part, des frontières à l'intérieur du quartier sont aussi évoquées. Cela concerne, à Volkert et Alliiertenviertel par exemple, la distinction hiérarchisante, voire ségrégative, à l'intérieur même des immeubles – ceux d'en bas contre ceux d'en haut : « *dans notre immeuble, en bas c'est encore la misère, en haut ça va mieux* », (Karl, auditeur, propriétaire depuis 1998 R12) – ou la stigmatisation de certains lieux liés à l'usage de drogues, à la prostitution ou au squat (fermé à l'été 2014).

À la Goutte d'Or, à l'inverse, les bars branchés, les boutiques à la mode, les nouveaux services « parlent » aussi pour le quartier. Qu'ils le déplorent ou s'en réjouissent, ils ne laissent pas les interviewés indifférents, car ils témoignent de la recomposition du quartier. La boulangerie Tembely, la Brasserie Barbès, le café Lomi reviennent ainsi régulièrement dans les entretiens et témoignent même, pour certains, des intentions des politiques municipales comme nous l'avons vu précédemment. Ces frontières internes peuvent aussi être interprétées sur le mode « ethnique » par certains habitants qui produisent alors des discours du type :

« Ici c'est le côté africain, de l'autre côté c'est le quartier où vous avez toute l'Afrique du Nord (...) vous allez à Max Dormoy, là c'est les Chinois et les Thaïs. Si tu vas un peu plus loin, tu pars chez les Hindous » (Jacqueline, 62 ans, puéricultrice retraitée, habite logement social, depuis 2006 dans le quartier, Goutte d'Or n°4)

Ainsi, dans les quatre quartiers, les entretiens mentionnent tous, sous une forme ou sous une autre, des formes de division sociale de l'espace du quartier et de ses abords. Certains lieux sont plus emblématiques de cette centralité divisée, telle la place, la rue, et certains équipements.

La place, centre par excellence

La place compose et recompose la centralité. A Volkert et Alliiertenviertel, le lieu le plus emblématique du quartier est certainement la *place Volkert*.



Volkerplatz (Vienne) Source : Julia Angleteiner-Flotzinger, 12-11-2014

Cette place, dans la diversité de ses fonctions et de ses usagers, représente une aménité et une structure d'opportunité importante pour la vie sociale et communautaire des habitants. La centralité de la place est aussi une conséquence des infrastructures et institutions qui s'y trouvent : le centre de femmes immigrées⁶⁶, celui de la jeunesse, le bureau du quartier⁶⁷, les cafés et bistrots sur et autour de la place et dans les ruelles adjacentes, les stands des commerçants du marché et des paysans qui vendent leurs produits le samedi matin. La particularité de la place consiste en sa séparation en deux sphères : une partie dévolue au marché et une partie libre avec des bancs, une fontaine, et un terrain de jeux⁶⁸. Cette organisation est source de vitalité pour la place, mais aussi de controverses et de conflits sociaux (Klein et Glaser, 2006). C'est « un terrain contesté » dans lequel les usagers s'inscrivent, avec leurs attentes et exigences, à travers leurs pratiques sociales. Les grands conflits semblent pourtant être rares et le quotidien surtout marqué par la coexistence. La place, lieu de mixité et de croisement des milieux embourgeoisés et populaires, largement ouverte à la vue, représente à ce titre un espace urbain qui facilite la communication et l'échange des informations. Mais c'est aussi un lieu de démarcation entre sociosphères du quartier, entre nouveaux et anciens habitants, plus nombreux, d'origine étrangère. Il est intéressant de souligner que le changement social augmente la visibilité des groupes sociaux, notamment à travers une attribution des catégories socioculturelles et ethniques. En même temps, la ségrégation est loin d'être totale. Les commerçants ethniquement typés (« l'épicier croate », « le boulanger juif ») accueillent une clientèle composée de toutes les couches sociales et les aménités partagées (la fontaine où certains viennent chercher de l'eau en été, les toilettes publiques, les containers à déchets, la station de bus où se rencontrent les élèves) – jouent un rôle important. Cela étant, la place Volkert change aussi de visage : le marché s'est transformé pour se mettre au diapason des exigences d'un nouveau style de vie urbain⁶⁹ et les usagers du terrain ouvert ont aussi changé. À côté des femmes, souvent rassemblées par groupes d'origine, des jeunes et des enfants, se trouvent de plus en plus d'hommes adultes, souvent sans emploi, signe important de la croissance du chômage dans les classes populaires. Un interviewé constate : « *Les gens se mettent sur la place parce que la consommation dans les cafés est devenu trop chère* » (Hasan Sari, 40 ans, maçon, Vienne R56). Cette place, lieu emblématique du quartier, ouvre un espace de fabrication constante du tissu socio-urbain. Les entretiens nous racontent une dynamique d'exclusion et d'inclusion réglée, la plupart du temps, par les gens eux-mêmes.

⁶⁶ Une initiative qui propose cours de langues et autres activités aux femmes d'origine étrangère.

⁶⁷ Le bureau de quartier est la branche locale de la « Gebietsbetreuung », une institution créée dans les années 1970 par la ville de Vienne pour soutenir la population dans les quartiers de la rénovation urbaine.

⁶⁸ Le plan architectural de la place est le produit d'un projet de réaménagement dans les années 1990 et 2000.

⁶⁹ Manifesté par l'émergence des nouveaux cafés et bistrots (le « Nelke », l'« Automat Welt ») qui animent la place en attirant une clientèle plutôt aisée parmi les nouveaux habitants ou les clients de passage. S. Zukin (1995) parle dans ce contexte d'une « pacification by cappuccino ».

C'est aussi le cas à Heyvaert, place Lemmens, qui est le plus souvent appropriée par les vendeurs de drogue, mais constitue aussi une centralité festive, éphémère et récurrente. La place est le théâtre de la vie du quartier le temps de la fête des habitants : *« ils font des jeux, des stands. Et il y a des gens de tous les quartiers qui viennent et qui font des petits spectacles, des chants, du théâtre, chacun son tour »* (un des neuf fils d'Ahmed, 12 ans,) ou encore

« On devait organiser une fête du quartier, et on voulait vraiment la faire, ça nous tenait vraiment à cœur parce qu'on voulait avoir un contact, en fait, avec les gens. Essayer nous, les mamans...Enfin, je suis pas une maman, mais bon, nous, les personnes de l'immeuble, avec les jeunes, pour entrer en contact correctement... Voilà, comme on est dans un esprit de fête » (Myriam, 19 ans, étudiante habite l'habitat solidaire de l'ULAC place Lemmens, entretien n°16).

Dans ces quartiers, comme à Mouraria, le sens communautaire s'exprime dans des pratiques de sociabilité à l'intérieur du quartier, tout particulièrement dans les cafés traditionnels et les espaces rénovés (*Intendente* ou *Martim Moniz*) qui peuvent accueillir des foules importantes.

La rue, un enjeu de taille

La rue constitue un enjeu de taille : *« Tout le monde est dehors parce que les logements sont petits »* nous dit Ahmed à la Goutte d'Or, soulignant que *« C'est dans la rue qu'on vit, c'est pour cela les rues des quartiers populaires ont toujours été animées parce que la plupart des logements étaient vétustes, insalubres et exigus très petits c'est ça l'explication matérielle donc ça crée aussi une culture, un rapport à l'espace public »*. Le retour à la rue (Charmes, 2005) des classes plus aisées s'est largement nourri du constat de la convivialité des rues des quartiers populaires, d'ailleurs confirmé par nombre de nos interviewés. Mais ce mouvement porte aussi le changement et la sélection⁷⁰ : *« le retour à la rue a constitué un système de sens et de valeurs favorable à la gentrification des quartiers populaires »* qui, bien que *« mal dotés en patrimoine, offrent un paysage urbain traditionnel et des espaces publics très vivants »* (Charmes, 2005). Les mouvements de population associés à ce « retour à la rue » entraînent des conflits de comportement dans l'espace public puisque les normes des uns et des autres s'affrontent. La question est moins culturelle que de classe. Dans l'extrait qui suit, on comprend que ceux qui font du bruit lorsqu'ils boivent des bières sur les trottoirs, perturbant la tranquillité revendiquée par d'autres, défendent aussi, ce faisant, leur territoire :

« Dans la rue de Panama se sont installés des cadres, de classe moyenne blanche, des artistes, des créatifs. Des placards et les affichettes ont été collés sur les murs pour dire cessez de crier au bas des immeubles et crier moins fort le soir ; respecter le besoin de repos

70 Voir aussi le numéro 144-145 (1) de la revue *Espaces et sociétés* (2011) consacré aux usages populaires de l'espace.

des gens » (Ahmed, la Goutte d'Or). La tendance est d'autant plus prégnante que l'urbanisme enrôle les nouvelles classes habitantes en flattant leurs préférences : espaces culturels, librairies, boutiques solidaires d'objets et de vêtements d'occasion, magasins bios, etc. La rue est ainsi une unité de voisinage très prisée. Espace de sociabilité, la rue est aussi sans surprise un espace de conflit et de division. Cette habitante de la Goutte d'Or raconte : *« j'en ai assez du quartier...on a aussi fait une association (NB. « Droit au calme ») donc y a eu à l'origine des nuisances rue de Panama (...) donc dans les années 2000, on a fait des manifestations, on a fait beaucoup d'actions, parfois on nous a traité de raciste par rapport à ce qu'on faisait, mais nous on se plaignait en fait du bruit dans la rue et de quelque chose qui continue toujours c'est-à-dire cette vente à la sauvette, ouais, qui semble s'aggraver oui, qui n'évolue pas ! Moi depuis 2000 on s'est battu »* (Julienne, 65 ans retraitée, propriétaire d'un grand appartement à la Goutte d'Or entretien n°23). La rue est donc un espace névralgique pour ces habitants qui se sont constitués en association, ou pour d'autres qui se sentent isolés et ne font que subir : *« On n'est pas tranquille dans ce quartier mais je ne peux pas partir d'ici imaginez-vous j'ai quand même fait cinquante ans dans ce quartier. Si tu quittes le quartier s'est comme si tu quittes ton père et ta mère tu vas aller ailleurs, chez qui qui me mettre (énervée) ? Y'en a beaucoup qui s'en vont. »* (Mme Romain. Gardienne retraitée, entretien, Goutte d'Or n°1).

À Mouraria, elle constitue un lieu fondamental de la vie locale, en particulier pour les « autochtones ». Dans un quartier présenté comme ayant une forte sociabilité de voisinage, « ma rue » est un des espaces des pratiques de cette sociabilité, mais elle assume aussi un rôle important en tant que lieu d'appartenance et d'identité : *« J'aime beaucoup ma rue (...) Rien que ma rue, elle a beaucoup d'endroits, mais j'aime tout depuis ma rue jusqu'à Praça do Comércio »* (Andros, 57 ans employé administratif, locataire d'un 30 m² à la Mouraria R13) ou *« je sors vers 10 heures, je traîne par là, dans la rue, je rencontre des gens, je converse...que ce soit des Indiens ou d'autres races, qui vivent là-bas et convivem*, je converse avec les gens, je descends la rue, je converse, je vais à Brasileira (Chiado), je bois un café, je converse avec les gens »* (Andros, 57 ans employé administratif, Mouraria R13.). Comparant sa vie à celle de sa collègue habitant dans la banlieue de Lisbonne, cette habitante du quartier explique : *« moi, j'arrive (du travail), je traîne dans la rue, je peux être là dans le papotage avec mes voisins. Le matin on va au café, à la fin de la soirée aussi et on s'amuse »* (Felicita, 36 ans commerçante née à la Mouraria R12).

En conclusion, il semble que la force de ces quartiers, au-delà des tensions et des inégalités bien réelles, réside dans ce qu'ils offrent une panoplie complète de possibilités d'usages des lieux. Du fait de leur centralité, ces quartiers ont une forme plastique, modulable, extensible. Dans un entretien à VAV, une interviewée développe l'idée que les limites du quartier sont flexibles et s'élargissent en suivant ses propres déplacements. Elle raconte : *« Donc, quand je prends le tram 5, ou le tram 2 pour aller au travail, je me sens connectée et j'ai l'impression de repousser les limites du quartier »* (Melek Unal, artiste, 37 ans R01). Contestée ou louée, la centralité des quatre quartiers étudiés apparaît comme qualifiante et valorisante. Que l'on souhaite élargir les frontières ou s'y retrancher, l'espace urbain est construit de telle sorte que tous les usages sont possibles. Mais cette qualité étant elle-même une des causes du

changement, il est logique qu'elle ait sa contrepartie : l'attractivité apporte des changements dont on connaît le modèle général (renchérissement de l'immobilier et arrivée de classes plus fortunées), mais dont les manifestations locales peuvent réserver des (mauvaises) surprises. D'où l'importance des aménités dont disposent ces quartiers, notion que nous élargissons à l'ensemble des dispositifs, services, « facilités » qui rendent la vie quotidienne plus aisée, des laveries automatiques aux lieux de prière, des initiatives associatives à tout lieu susceptible de fournir une ressource (guichets de change et transfert d'argent, fontaines, toilettes publiques, plurilinguisme de l'espace public, institutions éducatives et culturelles).

CHAPITRE 2 : LES AMENITES DES QUARTIERS ENTRE CHOIX ET NECESSITE

Trois niveaux d'aménités peuvent être distingués dans nos quartiers d'étude. Un premier niveau est celui de la desserte par les transports publics (qui rend tout potentiellement accessible) et la présence d'espaces verts. Un deuxième niveau est celui des lieux de sociabilité et de la vie communautaire, interprétés parfois comme un signe d'un déclin ou au contraire comme une preuve d'amélioration ou simplement de l'existence de ressources utiles. Les pratiques multilingues sont caractéristiques de ce niveau d'aménités. Elles constituent une ressource-clé mentionnée dans la plupart des entretiens. Un troisième niveau, lui aussi très souvent mentionné dans les entretiens, est le logement. Le logement est représenté de différentes façons : lieu intime du réconfort, havre de paix, mais aussi lieu social, celui de la famille, de la parenté, des amis. Il constitue le lieu de l'autodétermination et le point de référence du lien personnel avec l'environnement urbain qui dépasse sa fonction de « chez-soi ». Dans beaucoup de récits, le logement lui-même (y compris lorsqu'il est très précaire) est clairement vécu comme un lieu d'aménité. Autrement dit, il y a, dans les quatre quartiers étudiés (dans une moindre mesure cependant à Heyvaert), un rapport particulièrement étroit entre le logement et le quartier. La présence de lieux amènes – sortes d'espaces intermédiaires entre privé et public dont la qualité principale est la dimension relationnelle – en est un élément décisif. Par ailleurs, si pour une partie de nos interviewés, certains lieux d'aménités mentionnés se trouvent hors du quartier, ceux-ci n'en font pas moins partie intégrante (ce qui prolonge l'idée des limites extensibles et de la plasticité des quartiers étudiés). Même lorsqu'ils en sont éloignés, la bonne infrastructure du transport public permet d'y accéder facilement.

A. Les rôles des associations : animer et réparer

Commençons par ce qui participe de manière bien visible à l'animation collective du quartier. Les associations sont des lieux à la fois matériels et sociaux qui font le lien entre des personnes du quartier, et au-delà. L'activité associative est particulièrement riche et dense dans les quartiers étudiés, tout en présentant des vulnérabilités édifiantes quant aux difficultés qu'elles rencontrent. Les motifs d'association trouvent leur origine dans les maux du quartier (trafics, toxicomanie, prostitution, pauvreté, délinquance, difficulté d'accès au logement), mais aussi dans les volontés de regroupement par affinités et par lieu d'origine, avec des objectifs de développement économique et culturels. Ces motifs se déclinent selon l'histoire de peuplement et les orientations des politiques publiques à Vienne, Paris, Lisbonne et Bruxelles.

Un éventail riche et dense

Mouraria est connue pour son tissu associatif, développé en parallèle des institutions municipales ou de solidarité sociale. Les lieux cités dans les entretiens sont très souvent en rapport avec des lieux institutionnels : *Junta de Freguesia* (Commune), *Câmara Municipal* (Mairie), associations d'intervention sociale (*Santa Casa da Misericórdia*) ou locales et traditionnelles (*Grupo Desportivo da Mouraria* ou *Casa do Minho*). Ceux-ci disposent de relais spécifiques auprès de la population âgée ou la plus vulnérable. Il s'agit d'une population fortement enracinée dans le quartier (migrants internes dont la trajectoire résidentielle est déjà inscrite à Mouraria), dotée de faibles ressources économiques et d'un capital relationnel réduit qui trouve, dans ces institutions, les ressources indispensables au maintien de ses réseaux de sociabilité et une aide matérielle. Comme le raconte Roselina (71 ans vendeuse de vêtements d'occasion depuis 1961) qui revient souvent dans le quartier depuis qu'elle a été chassée de son logement insalubre – à propos d'une association locale (*Casa do Minho*) :

« Je viens ici tous les samedis et dimanches parce qu'ici c'est une famille (...) nous déjeunons ici, on reste pour regarder la télévision, on reste ici dans le convívio (...) Nous convivemos* les uns avec les autres, c'est un convívio ici, j'ai le numéro de téléphone de celle-là, l'autre a le mien, vous comprenez ? C'est un convívio parce les unes habitent d'un côté, les autres de l'autre, mais ce fut ici que l'on s'est connu ».* (entretien n°2)

Les responsables et les travailleurs associatifs reconnaissent eux aussi ce rôle des associations en organisant des ressources pour les plus vulnérables : *« On fait des sessions de fado pour les gens, pour recueillir de l'argent pour des personnes qui en ont besoin »* (Mr Fernandes, 66 ans employé de bar R8).

Un autre type d'associations installées à Mouraria cible une population marginale, parfois liée à des activités illicites. C'est le cas des *Oblatas* (accueil des prostituées) et du GAT (appui aux malades du VIH et en particulier aux toxicodépendants). La Goutte d'or concentre elle aussi un nombre impressionnant d'associations qui organisent sur place toutes sortes d'activités régulières ou ponctuelles. La plupart s'inscrivent dans l'histoire du quartier et la résistance contre sa transformation au détriment des classes populaires (constituées, pour une part importante, d'immigrés). Comme le rappelle Alex :

« En 80 (...) en gros, ils avaient comme projet de raser un peu la Goutte d'Or comme ils l'ont fait derrière la gare Montparnasse. Donc là, y a une forte résistance de la part des habitants du quartier en particulier des hôtels meublés, mais pas uniquement. Où y avait des collectivités très fortes, l'immigré marocain, algérien ou tunisien, en ce moment se sont créées plusieurs associations dont Paris Goutte d'Or ». (Alex, 75 ans, militant associatif habite le quartier depuis 1979, Goutte d'Or, n°19)

D'autres se sont constituées sur la base de défense d'intérêts de corporation, d'origine (Sénégal, par exemple) ou de revendication (Droit au Calme) au profit d'un groupe spécifique d'habitants. Plus récemment, certaines associations ont misé sur la créativité du quartier liée à la multiplicité des cultures depuis longtemps en coprésence dans l'espace public. Les Xérogaphes⁷¹ mettent ainsi en avant la mine féconde qu'est l'hybridation des cultures. C'est tout le quartier qui est alors le creuset de ce « made in la Goutte d'or » créatif et bigarré : « Le quartier cosmopolite, carrefour des diasporas africaines, est réputé pour ses nombreux ateliers de tailleurs et de créateurs, salons de coiffure, boutiques de tissus et de cosmétiques. Ici la mode naît, se fabrique, se brode, se vend, se brade, se porte. »

Mais que ce soit à Lisbonne, Paris, Vienne ou Bruxelles, les personnes interviewées ont toutes cité des lieux qui font ressource, soit qu'ils y exercent une activité bénévole ou salariée, soit qu'ils profitent de leur existence (ou les deux à la fois). Parmi ces lieux, il convient sans doute de distinguer ceux qui émanent d'initiatives associatives, de ceux que l'on qualifiera d'« aménités urbaines ». Ces aménités urbaines sont ici les dispositifs, les services, les « facilités » qui rendent la vie quotidienne plus aisée. Nous avons déjà évoqué les laveries automatiques, les bains, les lieux de prière, les lieux de rencontres fortuites tels que les marchés, l'espace plurilingue que forme le quartier, les services formels ou plus souvent informels (guichets de change et de transfert d'argent auto-organisés par exemple). Il y a aussi les écrivains publics, les centres informels de conseil et d'information, etc. Aussi sûrement que les commerces, dont certains d'ailleurs sont évoqués dans les entretiens comme des lieux amènes – salons de coiffure, bars et restaurants notamment –, ils contribuent à définir le quartier. Mais les lieux qui font ressource sont aussi ceux où l'on travaille. Les significations données par les interviewés au travail qui s'exerce dans le quartier permettent aussi de le qualifier plus précisément, notamment sous l'angle de la résistance et des capacités.

Se dessinent alors trois types de lieux-ressource : ceux de l'activité associative qui animent le quartier, ceux qui procurent une aménité et ceux, enfin, liés au travail (bien ou faiblement) rémunéré. Il se peut qu'une des caractéristiques du quartier soit précisément que ces distinctions sont moins nettes que dans d'autres espaces urbains. Dans les quartiers étudiés à Paris, Lisbonne, Vienne et Bruxelles tout est fortement imbriqué. Il faut noter l'importance des relais institutionnels (Centre Barbara, médiathèque, activités périscolaires, pour la Goutte d'Or, Maison de devoir, ludothèque pour Heyvaert, centres culturels et de quartier à Vienne et Lisbonne) mais aussi la densité du tissu associatif « autogéré ». Ces nombreuses structures se sont constituées face à des besoins particuliers qui ne sont pas ou plus couverts par les pouvoirs publics (soutien scolaire, cours de langue, animations diverses), mais elles répondent aussi à des enjeux spécifiques du quartier (CAL, salle Saint-Bruno, Les enfants de la Goutte d'or, Union des locataires Anderlecht-Curughem pour Heyvaert, etc.) D'une façon générale,

⁷¹ <http://www.gouttedor-et-vous.org/Sortie-festive-de-Mix-Chic-Barbes-et-Chateau-Rouge>.

les associations revendiquent l'ouverture à tous, même s'il convient de distinguer les associations « institutionnalisées » de celles qui « collent » à la vie locale. La Goutte d'Or pousse les deux logiques très loin, l'une appuyant l'autre.

Performativité de « l'ouverture à tous », efficacité des activités « communautaires »

L'association la Table ouverte⁷² est emblématique de ce mélange *sui generis* entre culture et solidarité agissante. L'extrait d'entretien avec M. Balad, bénévole auprès de cette association qui en accueille d'autres, montre les imbrications des associations et des initiatives :

« Des fois d'autres associations viennent ici faire des ateliers, des artistes tout...Je suis le gardien, le gardien du jardin. Il y a même des touristes qui viennent avec des guides et ils rentrent, c'est fait pour ça. Je suis seul. Directement responsable. Quand il faisait beau comme ça, j'ouvre. Vous connaissez l'association culturelle l'art islamique⁷³ ? Y a un restaurant. C'est là. C'est ça l'association. C'est « La table ouverte » (...) On a encore un autre terrain... au Marx Dormoy. Ça s'appelle 'Au bois dormant'. On s'en occupe aussi. Ici l'association elle travaille justement avec toutes les associations du 18^{ème} ». (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, , Goutte d'Or entretien n°24)

Comme à la Goutte d'Or, Heyvaert est un espace urbain qui compte de nombreux relais institutionnels et d'associations qui profitent aux habitants du quartier et d'ailleurs. En plus des bureaux des communes et des antennes de l'assistance sociale, pour tout ce qui est documents administratifs et versement des aides publiques, le tissu associatif est une ressource importante. Il s'est progressivement développé à partir des années 1990, suite aux émeutes qu'ont connues plusieurs municipalités (Rea, 2006) et à la création du Fonds d'impulsion à la politique des immigrés⁷⁴. Dans les années 2000, plusieurs contrats de quartier ont ensuite été mis en œuvre. Comme pour la Goutte d'Or, ce tissu associatif recouvre à Heyvaert des réalités plurielles, tant du point de vue institutionnel et financier que du point de vue des publics visés et des buts recherchés. S'y distinguent les lieux « professionnels », subventionnés par des fonds publics et qui fournissent une aide sociale et des services (ULAC, Maison de quartier, Hall de Sport), et les lieux des associations communautaires (celle des Nigériens de Bruxelles par exemple) et religieuses, en particulier musulmanes puisque le quartier compte plusieurs mosquées (organisées, sans être exclusives, par nationalités). Les premiers sont aussi des lieux de luttes pour les habitants pour obtenir un logement, des informations sur des droits,

⁷² <http://www.dixhuitinfo.com/societe/economie/article/la-table-ouverte-un-restaurant-a>

⁷³ Il s'agit de l'Institut des cultures de l'Islam, un établissement culturel de la ville de Paris.

⁷⁴ Créé en 1991 par le Gouvernement fédéral, le FIPI soutient « des projets favorisant l'intégration sociale des personnes d'origine étrangère, la prévention des discriminations et le dialogue interculturel », <http://www.diversite.be/fonds-dimpulsion>.

interpeller les pouvoirs publics sur les difficultés quotidiennes notamment liées au commerce des voitures. Betty, 32 ans, qui vit dans un logement social de l'ULAC depuis 18 mois avec ses 5 enfants, et suit une formation d'assistance d'accueil explique :

« Des fois on a des réunions avec Vincent justement à l'ULAC, et c'est là qu'on se rencontre. Comme on loue des appartements communaux alors là on est...on vient c'est une association on vient on pose nos idées et eux aussi viennent proposer certaines choses. Là on se rencontre...Alors c'est vraiment là qu'on se rencontre qu'on fait des échanges d'idées, des fois on ramène un café ».

Les associations fondées sur une base commune, religieuse ou nationale, sont très vivantes. C'est le cas de l'association des ressortissants nigériens de Belgique (Arnibel) dont le siège est à Heyvaert. Tahirou, 40 ans, artiste nigérien arrivé depuis moins d'un an dans le quartier dit ainsi :

« Je compte voir l'association de mon pays, l'association des Nigériens qui prévoit de donner des cours de néerlandais gratuitement à tous ceux qui sont intéressés. J'ai prévu d'aller le faire prochainement pour bien maîtriser cette langue parce que si tu es artiste, il faut pouvoir se déplacer et s'adapter à la langue de chaque coin ».

Fati Aziz , 22 ans qui vit de petits boulots dans le quartier complète :

« Même quand tu es nouveau, si tu viens ici, c'est comme si tu étais dans la famille... Dans le domaine administratif, pour chercher le boulot même, ça aide. Parce que le boulot, il faut une relation pour avoir ça. Sans relation, tu sais pas ».

Les différentes mosquées du quartier sont elles aussi organisées par nationalité, et par obédience (sunnite, chiite, marocaine, turque, etc.). Ces mosquées, comme l'église d'Anderlecht, offrent des repas, de l'aide (des vêtements par exemple) aux plus démunis, ainsi que la possibilité de s'y reposer un moment :

« il y a plein de mosquée ici, n'importe où tu te trouves il y a une mosquée ou deux. Elles sont accueillantes, il n'y a pas de problème. Si tu viens tu peux rentrer, tu pries c'est tout et tu sors ... Ils me connaissent très bien. Moi je fais toutes mes prières dans les mosquées » (Alhassane, 25 ans, Heyvaert).

Ouvertes à tous (via des œuvres de charité, des cours pour enfants le week-end), s'observe toutefois aussi une tendance à la fragmentation, à la spécialisation communautaire et à l'ouverture de nouveaux lieux. Plusieurs mènent aujourd'hui des activités séparées, Arnibel lève des fonds pour acquérir un bâtiment où pourrait officier un imam nigérien, se libérant ainsi de la « tutelle » turque ou marocaine ; l'association régissant la mosquée turque cherche quant à elle à s'agrandir en achetant le bâtiment attenant.

Accueillir et éduquer les enfants : un combat jamais gagné

Le nombre d'associations tournées vers les jeunes et les enfants s'explique aussi par une caractéristique commune aux quartiers étudiés : la forte part d'enfants et d'adolescents dans la population. Parce que les écoles reproduisent souvent l'inégalité de condition entre les familles qui peuvent choisir, et celles qui doivent s'en tenir à l'offre locale, l'école est apparue comme un enjeu dans le discours des interviewés, comme ici à la Goutte d'Or :

« Vous savez, y a aussi dans les écoles des parents qui prennent des dérogations pour mettre leurs enfants ailleurs alors que s'ils les laissaient ça permettrait à tout le monde une meilleure mixité, à l'école et peut être de faire mieux progresser les enfants (...) je pense que si toute la population qui habite ici laissait leurs enfants sur place y aurait une vraie mixité dès l'école, là vous allez dans certaines écoles mais y a que des petits Noirs ou du coup y a un ou deux Maghrébins mais la blonde aux yeux bleus, y en a pas beaucoup » (Alex, 75 ans, militant associatif habite le quartier depuis 1979, Goutte d'Or, n°19).

Wana (photographe, né en Côte d'Ivoire habitant le quartier depuis dix ans) va dans le même sens :

« Le vrai problème de ce quartier, il y a énormément de cultures mais pas assez de rencontres, ni de lieux de retrouvaille pour permettre aux cultures de se mélanger. Ici les gens s'entremêlent mais ne se mélangent pas, il y a pas assez de discussions ouvertes au fond mais y a pas mal de discussions de façade (...) J'ai vu des habitants ici qui me disent « c'est sympa que ça soit noir blanc ou jaunes » mais qui n'aimeraient pas voir leurs enfants aller à l'école du coin. Ils habitent là mais ils ne veulent pas que leurs enfants aillent à l'école de peur qu'ils soient introvertis ou entraîner par les autres dans des bêtises ». (entretien n°3)

Aussi, les activités pour enfants et jeunes se développent afin de parer aux déliaisons creusées par l'abandon des uns et la recherche d'excellence des autres. Maison de quartier, clubs de sport, espaces culturels ont d'abord comme finalité d'e les accueillir, comme le dit cette habitante d'Heyvaert engagée de longue date dans ce combat :

« en 2002, il y a eu un contrat de quartier à Heyvaert et je représentais les habitants à l'époque (...) c'était vraiment une surprise qu'ils nous ont appelé pour dire qu'est-ce qu'il faut dans le quartier. On a dit « y'a rien dans le quartier ! ». Y'avait ni maison de quartier, ni lieu de rencontres, ni parc, rien rien rien !! Et quand on a fait la réunion peu à peu j'ai dit « on ne va pas attendre » parce que le contrat de quartier dure 4 ans et encore il y a des projets qu'on ne finit pas dans les quatre ans. J'ai dit non il faut trouver une solution maintenant. Il faut prendre en charge les

jeunes maintenant ! Au début c'était dans la rue, alors les animateurs ils viennent ici au carrefour alors les jeunes...et...après on a loué un petit appartement à rue Liverpool, il y a des petits logements. Au moins ça, c'était un petit local où on va déposer les enfants, on est content (...) j'ai grandi dans les maisons de quartier, au pays. Quand j'arrive ici, je me suis dit, comment je vais faire avec les enfants ? Le papa il travaille, on ne va pas sortir tous les jours en famille. Faut quand même un peu de, un petit lieu et avec le climat et tout ça, ces enfants vont rester ici enfermés !? Alors la première chose que j'ai demandée : un lieu pour les jeunes ! » (Saffia, 45 ans, depuis 25 ans dans le quartier, mariée sans profession, 2 enfants de 18 et 21 ans, entretien n°10).

Les limites à l'action associative de proximité

Les entretiens ont mis en évidence les difficultés, certaines inattendues, auxquelles se heurtent les activités associatives : concurrence entre intervenants de taille et d'histoire différentes, usure des bénévoles, volatilité des résultats. Le caractère aléatoire, perçu parfois comme injuste, des financements, décourage et démobilise :

« Nous on fait le boulot, tout le monde fait le boulot (...) mais les financements suivent pas et bientôt au centre social, la directrice passe 60% de son temps à faire des dossiers de financement et à 60% du temps, il ne fait pas son boulot à mon avis. Son boulot c'est de monter des projets pédagogiques dans l'intérêt du quartier avec les habitants, mais il n'a que 40% de son temps à faire ça. Il faudrait bien qu'il pense à consacrer 20% de son temps à faire ça et 80% pour faire vivre (...) Y a des mobilisations mais aussi on sent que y a beaucoup de fatigue » (Alex, 75 ans, militant associatif habite le quartier depuis 1979, Goutte d'Or, n°19).

Outre ces difficultés, l'organisation administrative du territoire peut, c'est le cas notamment à Bruxelles, elle-même poser problème dans le bon déroulement du travail associatif. Heyvaert est en effet à cheval sur deux communes (Molenbeek et Anderlecht), ce qui contribue à discriminer les usagers de ces lieux en fonction du lieu de résidence, mais aussi à fragmenter l'action associative et les liens qu'elle crée avec les habitants, entre les habitants et entre professionnels. Ainsi,

« Chaque quartier à sa fête. Parce que Lemmens c'est Anderlecht, moi je suis Molenbeek, alors la fête du quartier c'est Molenbeek qui s'occupe (...) et moi je travaille plus avec les autres qu'avec mes voisins parce que mes voisins ils ont toujours gardé la mentalité de à Heyvaert, on sort pas, chacun chez soi » (Saffia, 45 ans, mariée, sans profession, deux enfants, depuis 25 ans dans le quartier, entretien n°10).

Les propos de Younès qui travaille dans la maison de quartier d'Heyvaert vont dans le même sens :

« Nous, dans cette maison de quartier, lors d'inscriptions d'enfants, on n'inscrit que des Molenbeekois. Il peut arriver qu'on ait une dérogation. Les gens qui habitent juste ici, limitrophes, même s'ils sont sur Anderlecht, à la limite, avec accord de la hiérarchie, on dit OK. Évidemment, moi, personnellement, c'est vrai que je trouve ça un peu dommage parce que la maison de quartier est dans le quartier, il n'y a pas de frontière. Et donc récemment, on a une maman qui a voulu inscrire ses enfants...Évidemment, quand ils viennent de je ne sais où, on ne peut rien y faire, mais ici dans le quartier, on a dû demander l'autorisation ».

Les associations subventionnées par les pouvoirs publics, et parfois par des fondations privées, sont aussi en concurrence les unes avec les autres. Younès poursuit en disant :

« En tout cas, moi, mon analyse, ça pose un problème en termes de ce que moi j'appelle du 'shopping social'. Il y a une sorte... pas de compétition, mais voilà. Les gens testent ici, non, j'ai pas ce que je veux, je vais là-bas, non j'ai pas ce que je veux, ben je vais tenter le troisième. On est plus ou moins sur... Il y a des spécificités, ce n'est pas à confondre avec nous, on n'a rien à voir, mais il y a des rapprochements dans les besoins demandés, dans ce qui est attendu de notre part, on a plus ou moins les mêmes rôles, et donc voilà, c'est frustrant parce que lors des comités de quartier, lorsque vous entendez que certains habitants sont déçus, c'est frustrant pour nous ».

La lassitude et le manque de volontaires pour toute action collective sont aussi des limites pour des actions de résistance concrète ou même pour de petits projets comme des jardins potagers :

« Avant il y avait 60, 80 personnes dans le comité de quartier, maintenant il y a une démobilisation parce qu'on voit que c'est que des mensonges. Ils se passent le pouvoir « ah non, c'est pas de mes compétences », on va voir tel ministre, tel ministre « ah non c'est pas moi » (Kamel, 61 ans, vendeur au marché, installé depuis 23 à Heyvaert, n°14).

Le manque d'unité entraîne aussi une grande lassitude : *« Le problème je vous le dis honnêtement, même les gens des quartiers ils veulent pas se bouger ! Qui bouge ici dans le quartier ? Moi, ma femme, et ... comment elle s'appelle ? (...) Saffia, Qui encore ? Kamel. Et celui-là qui habite ici au commissariat au-dessus, alors... Reda... qui est rue je ne sais pas (...) allez on va dire cinq, six personnes y en a combien ici ? » (Mme. Daoud, 50 ans, mariée 4 enfants, Heyvaert, entretien n°15).*

C. Le bar, le restaurant, la laverie, les commerces et autres aménités de proximité

En plus du logement, qui semble être la principale ressource offerte par nos quartiers (voir infra), d'autres lieux ressources apparaissent de manière récurrente dans les récits. Nous présentons ici une typologie de ces lieux, illustrées par des extraits d'entretiens : le bar, le restaurant, la laverie, les commerces, les terrains de jeux, les toilettes publiques, les containers de déchets, les stations de bus. Ces éléments constituent un ensemble des lieux avec une (ou des) fonction(s) concrète(s) et un intérêt collectif.

À Vienne, cela concerne par exemple, d'une part, la Volkertplatz (avec son marché et son espace libre) et, d'autre part, les infrastructures ethniques tels le « supermarché turc », le « bistrot serbe », le « café africain », les épiceries et les cafés « bobos » etc.. Dans les entretiens, ces infrastructures (ethniques ou sous-culturelles) sont interprétées soit comme le signe d'un déclin ou d'une amélioration :

« Pendant longtemps, le quartier manquait de commerces, mais entre-temps il y a des épiceries et supermarchés turques partout » (Filiz Ozer, femme d'origine Turque, 70 ans, réside depuis 1988 dans le quartier R 58).

Certes, le critère essentiel de ce type de lieux tient à son caractère hétérogène et multilingue. Pour plusieurs interviewés, c'est cette caractéristique qui rend si précieux ces lieux et le quartier dans son entier. Il semble donc important de définir les pratiques multilingues comme ressource clef de nos quartiers. Cette vision des choses est partagée par certains anciens habitants et par la majorité des immigrés et la plupart des nouveaux arrivants (qui trouvent dans l'ambiance multiculturelle et multilingue est un vrai atout). Comme l'extrait suivant le montre, la diversité est aussi perçue comme une ressource d'apprentissage :

« Cela dure jusqu'à ce que l'on s'habitue. Arrivé là, on se dit que l'origine d'une personne, ça n'a pas d'importance » (Renate Brunner, 76 ans, retraitée, née dans le quartier R24).

Pour Mr Boh, couturier à la Goutte d'Or, on peut même dire :

« C'est vivant et puis il y a plusieurs cultures... Vous trouvez tout ce que vous voulez, ici parce qu'il y a toutes les cultures. Moi avant je rigolais avec les amis, je disais que ici on doit rebaptiser le quartier "les Nations Unies" parce qu'il y a toutes les nationalités ici -, c'est le quartier qui est... c'est surtout même le 18^{ème} surtout quand on en parle c'est connu, c'est connu dans les pays africains, tu parles du 18^{ème} tout le monde connaît » (Mr Boh, 55 ans, couturier, habite le quartier depuis 1990, entretien n°33)

Extrait d'entretien Mme Seydi, bénévole dans une association (45 ans, trois enfants, aide à domicile)

Q : Et là, vous traitez tous les cas ?

R : Tous les cas et les familles qui n'arrivent pas à bien s'exprimer en français, qui parlent une autre langue, qui habitent la Goutte d'Or, parce que vu qu'on travaille dans le 18^e maintenant que pour les familles du 18^e. Mes collègues parfois, ils n'arrivent pas à comprendre la famille, alors je lui parle une autre langue, j'explique ça à mes collègues et ça aide beaucoup.

Q : Oui, on parle plusieurs langues à la Goutte d'Or ?

R : Ha oui, il y a toutes les langues là-bas. Le bambara, il y a toutes les origines. Le Mali, le Sénégal, le Burkina.

Q : Et vous parlez uniquement les langues du Sénégal ou même un peu les autres ?

R : Ben à cause de la manif et des familles maliennes, maintenant je commence à parler un peu le Bambara. Avant je ne parlais pas, mais à cause des familles avec lesquelles on a fait le campement aux Invalides... Il y avait beaucoup de Maliens là-bas.

À Mouraria, à la plus-value de cette diversité, s'ajoute la connaissance mutuelle qui renforce la perception de la possibilité de satisfaction des besoins, même dans des contextes de fragilité de ressources économiques. Les commerçants font crédit – « *Si je n'ai pas d'argent je peux aller à l'épicerie et payer plus tard (...)* Continente (grande surface) *ils ne me prêteraient pas un litre de lait* » (R12, commerçante, née dans la Mouraria) – et les habitants (« *nos gens, ceux qui vivent encore ici* »), sont « sociables », « s'entendent », voire « essayent de se protéger les uns les autres » (R14, femme 57 ans, au chômage, vit avec son enfant dans un logement de 30m² du quartier depuis 1973). Pour les immigrés récents, au-delà des logiques de fixation résidentielle qui tendent à reproduire les processus de ségrégation socio-territoriale dans le quartier, sont mises en place des stratégies de démarcation territoriale et d'affirmation d'une appartenance visibles, en attribuant des significations et des identités socio-ethniques à certains espaces publics :

« Nous avons nos magasins de produits alimentaires, nous avons trois restaurants, exactement comme au Bangladesh » (Traducteur immigré du Bangladesh, 47 ans, habite le quartier depuis 1990, R30).

Heyvaert compte également de nombreux commerces bon marché, ouverts tous les jours et tard le soir. Multiethniques, ce sont des ressources à la fois économiques et sociales pour leurs usagers. Qu'il s'agisse des boutiques de la Chaussée de Mons, des commerces de semi gros des rues adjacentes à la rue Heyvaert ou du marché des

Abattoirs qui se tient en fin de semaine⁷⁵, ces commerces pratiquent des prix bas, pour les produits frais et l'épicerie. En grande partie tenus par des migrants et destinés à une clientèle issue de l'immigration (produits « exotiques » et viande *halla*, mais aussi abats, viandes fumées, chèvre et charcuterie porcine est-européenne), leur offre est très diversifiée et spécifique en termes de produits, de fonction et d'usages. Ces commerces font venir des acheteurs de l'extérieur du quartier, en témoignent les alentours de la station de métro Clémenceau et les parkings bondés en fin de semaine. Au quotidien, les boutiques de la Chaussée de Mons et des alentours sont plus tournées vers les habitants du quartier, qui partagent souvent l'origine nationale et régionale des commerçants qu'ils fréquentent :

« Il y a tout ici, ça c'est aussi le point positif. Surtout pour nous, parce que moi je suis musulmane, il me faut du halla, ici il y a tout ce qu'il faut. Donc ça c'est bien. C'est vraiment le point positif. C'est vrai que je connais les commerçants, à force d'y aller à chaque fois, c'est lié. Et ça reste assez tard, même jusqu'à 10 heures du soir » (Ines, 34 ans, d'origine marocaine, habite Heyvaert depuis 2 ans, entretien n°6).

Les services (téléphonie, internet, laveries automatiques), les cafés et restaurants sont également tournés vers une clientèle populaire, souvent immigrée, vivant ou travaillant dans le quartier. Là aussi les prix pratiqués sont bas et, dans les cafés et restaurants, l'offre est en partie ethnicisée (produits, décoration, télévision ou musique qui désignent ces lieux comme nigériens, marocains, roumains, etc.). Au-delà des prix modestes et du ressourcement identitaire qu'ils peuvent procurer à leurs usagers (Guillon et Taboada-Leonetti1986), ces commerces sont aussi hospitaliers dans le sens où l'on peut s'y arrêter et y trouver accueil un certain temps. Le nombre de clients qui ne consomment pas ou qui stationnent devant un même café pendant plusieurs heures est notoire, particulièrement les jours de froid ou de pluie. Les négociants et les vendeurs de voitures y traitent des affaires, s'y reposent ou encore y rencontrent des clients ou des connaissances. L'information y circule, tout particulièrement pour ceux qui sont à la recherche de travail. Les bouchers et les vendeurs du marché viennent également s'y réchauffer le temps d'un café ou d'une bière. Le personnel se montre à la fois accueillant (pas de remarques à ceux qui ne consomment pas, diffusion des matchs de football pendant la Coupe d'Afrique de Nations par exemple) et discret, en offrant par exemple la possibilité de consommer de l'alcool en arrière-salle.

« Ceux que je vois ici c'est beaucoup les bouchers. C'est beaucoup des gens qui travaillent à la boucherie. De temps en temps il y a des commerçants qui viennent aussi boire un café, parce que bon ils ont des bons cafés, voilà quoi. Et en plus il est pas loin du marché quoi. Bah oui, on n'est pas robots quoi. Quand la température elle est en négatif vers des moins 5, moins 10 degrés et vas-y pour tenir le coup. On a besoin d'un petit café, d'un petit remontant »

⁷⁵ Sur la question des Abattoirs, voir l'article de C. Sénéchal dans le numéro d'*Uzance* avril 2016

explique Malik, 56 ans, commerçant au marché des Abattoirs, qui fréquente les cafés de la rue Ropsy Chaudron où il peut venir consommer au chaud et à l'abri des regards et du contrôle social plus fort que dans les cafés sans arrière-salle. Malik regrette pourtant un temps où les cafés étaient des lieux plus ouverts, voire ouverts à tous :

« C'était du temps où il y avait les Espagnols encore là-bas et les Espagnols c'est des bons vivants hein, il faut dire ce qui est. Maintenant je vais te dire, j'ai un certain âge, j'ose plus beaucoup me promener le soir. J'ose plus. Au fait, c'est pas ça. Par exemple, tu vas dire « je vais rentrer dans un café ». Quand tu rentres c'est ou un café de Roumains, ou un café de Polonais, ou un café d'Africains, ou un café d'Arabes. Moi c'est pas ce que j'ai connu quand je suis arrivé en Belgique. Parce que quand tu rentrais dans un café, il y avait une diversité. Il y avait un Turc, il y avait un Espagnol, il y avait une ambiance, on tenait l'un à l'autre. Maintenant non ».

L'ensemble de ces commerces, marché inclus, est aussi une opportunité : pour ceux qui ont l'esprit d'entreprise (mais qui sont la plupart du temps obligés de s'insérer dans tel créneau commercial populaire ou ethnique), mais aussi pour ceux qui sont à la recherche d'un emploi ou d'un petit boulot, le plus souvent informel. Difficile à quantifier et très précaire, il s'agit d'une réelle ressource pour des personnes sans emploi et parfois sans papiers. Charger et décharger des caisses, faire un remplacement sur un stand, vendre des pistaches ou des cafés aux commerçants, sont autant de petits boulots rémunérés de la main à la main sur le marché et aux alentours des commerces. Le commerce des voitures offre aussi toute une palette de travaux payés à la journée ou à la semaine. Suscitant parfois des tensions entre les commerçants et de forts rapports de domination entre « employeurs » et « employés », ce secteur informel est décrit en augmentation ces dernières années tant par les habitants que par les commerçants eux-mêmes :

« Je balaie tout, je lave les voitures, s'il y a quelque chose aussi qu'on doit aller acheter, je pars acheter. Comme du gazoil...Mais bon, avec les Arabes, c'est pas facile. Parce que si tu es noir, ils te prennent pour un esclave »

raconte Alhassane, 25 ans, qui habite Heyvaert depuis 2 ans et y trouve parfois du travail à la journée ou à la semaine. Malik, 56 ans, qui tient un stand au marché des Abattoirs depuis 20 ans dit quant à lui :

« Ici le matin, vous venez ici le matin à 5h du matin il y a 15-20 personnes qui passent pour vous demander du travail. Tous les jours t'as des gens qui cherchent des boulots. T'as des gens ils ont rien à faire ils viennent à côté de toi ils te disent « écoute, laisse-moi mettre trois trucs à côté de toi pour revendre ».

Pour d'autres, mieux assurés parce qu'ils ont des papiers, un capital financier, des contacts et l'esprit d'entreprise, ces quartiers peuvent devenir de belles opportunités

« J'envisage de faire une belle affaire, j'envisage de rester pour plusieurs raisons, d'abord parce que j'ai une boutique ici, parce que je suis propriétaire de la boutique, du local et de tout le bâtiment depuis cinq ans...je veux rester dans le quartier parce que tous nos frères africains qui sont ici et qu'ils cherchent leur pain sur la rue Heyvaert, en fin de journée, quand ils terminent leur journée, ils viennent prendre leur verre ici et moi j'envisage de finir le sous-sol pour qu'ils puissent tranquillement prendre leur verre sans pour autant déranger les voisins »

explique ainsi David, commerçant d'origine congolaise d'une quarantaine d'année, qui ne réside pas à Heyvaert mais y possède une maison avec logement et local commercial.

Tel est aussi le destin de Monsieur Boh, couturier à la Goutte d'Or depuis les années 1990 :

« C'est comme ça, parce que après il ne faut pas rester s'enfoncer... Moi j'avais un métier, ce que je fais il y a beaucoup de jeunes qui ne vont jamais le faire. Moi je prenais ma machine, je la mettais ici (en geste : sous les bras) et je faisais les maisons dans des quartiers, si des personnes veulent la couture, je passe la journée et je fais la couture, ou bien je raccommode les vêtements de la famille ». (n°33)

Le récit qui suit, celui d'un café insolite logé dans une laverie, montre comment ce type de quartier offre des interstices à l'inventivité économique.

Carnet de Terrain de Carlos Molina 19 Juin 2014 vers 18h15

Alors que nous marchions le long de rue Doudaouville, S. s'arrête tout d'un coup et me demande si je veux goûter du café sénégalais. Nous marchons en arrière de quelques pas et nous arrêtons devant un homme sur la trentaine avec le visage rond, assis sur une chaise devant une laverie. Son t-shirt, ses cheveux un peu longs et tressés et surtout son long collier lui donnent un air jeune dans mes yeux. Moi, en passant je n'avais pas du tout remarqué qu'il fait du business. Maintenant j'observe qu'il y a une valise à roulettes noire à côté de lui. S. l'approche en wolof. On se serre la main, on se présente. Il s'appelle Bayefall (S. ensuite m'épelle son prénom)⁷⁶. Il a deux tailles de gobelets en plastique blanc dans sa poussette, le petit café est à 50 centimes, le grand à 1 euro. Nous optons les deux pour un grand. S rentre dans la laverie avec les gobelets. Je vois alors que sur la machine à laver la plus proche de l'entrée, sont posés plusieurs objets, parmi lesquels une cafetière d'où il

⁷⁶ En fait, Baye Fall n'est pas un prénom mais une fonction religieuse. Les Baye Fall sont au Sénégal une sorte de caste à l'intérieur de la confrérie des Mourides. Ils ont une apparence très particulier (dreads et style reggae) et surtout un gros collier (bien décrit par l'enquêteur). Ils vivent de mendicité ou vendent ce fameux café Touba (le nom de la ville capitale des Mourides) et reversent l'argent à la confrérie. L'importation de cette pratique banale à Dakar et dans les grandes villes sénégalaises, à Paris est nouvelle.

remplit les gobelets, et une toute petite radio allumée, en couleur rose si je me souviens bien. S. m'explique que cela s'appelle café Touba. Pendant le temps que nous passons chez lui, plusieurs gens passent, s'arrêtent quelques instants pour échanger des mots avec Baye Fall ou avec d'autres personnes qui se trouvent près de la laverie ou à son intérieur. Avec le trafic sur la rue, cela crée un fond sonore assez bruyant et comme toujours quand je suis dans le quartier, je suis impressionné par l'agitation affairée.

Quand je le remercie et je lui signale que je n'ai plus de questions à poser, il me serre la main et nous retournons à sa place à l'entrée de la laverie. Je reste encore quelques minutes sur le trottoir devant l'entrée de la laverie et lui il m'offre un autre petit café. Il y a une autre chose que j'aimerais savoir : pourquoi il a choisi la laverie comme endroit pour vendre le café ? Il me répond que là il fait chaud. Je dis que pourtant il fait beau dehors et si ce n'est pas le cas de se mettre dans un square. Il dit que oui, qu'il fait de la vente aussi ailleurs, mais que c'est ici que les gens passent pour prendre son café. Il y aurait même des Arabes et des Français qui viennent. « Si tu as goûté une fois, tu aimes toujours ». Il me raconte par ailleurs que quand il a commencé à vendre du café ici, il y avait des ennuis avec les propriétaires de la laverie car ils ne voulaient pas de cela, mais que maintenant ils ont accepté. « Il savent qu'on fait rien de mal ». Parfois ils prendraient du café eux aussi. Je demande s'ils sont Sénégalais aussi. Il répond que non, que c'est des Français. Pendant que je suis encore là, Bayefall va dans un magasin d'en face et revient après une minute pour reprendre sa place habituelle dans la laverie.

D. Le logement, une fonction décisive entre dedans et dehors

Il est nécessaire de recourir à la notion de constellation (nous la développerons dans la partie suivante) pour bien comprendre à quel point les lieux-ressources font référence à des lieux privés et intimes mis en relation par les interviewés avec les lieux habités par d'autres membres de la famille, des pairs de la communauté d'origine ou des d'amis. Il est intéressant de noter que ceux qui dessinent une telle constellation de lieux soulignent la centralité du quartier comme cadre de la vie quotidienne et de la construction de son identité. Ainsi, dans leurs récits, les interviewés attribuent aux logements du quartier la qualité de ressource locale.

Une constellation de ressources locales...

Il s'agit d'une hypothèse majeure de notre recherche : le phénomène de résilience est aussi le fait d'une particularité, partout différente, du marché immobilier de ces quartiers à Paris, Lisbonne, Bruxelles et Vienne. À Vienne, le système de protection des loyers représente ce que l'on pourrait appeler une structure d'opportunité avec des conséquences, favorables ou défavorables, en fonction du marché immobilier. Ceux qui résident depuis longtemps dans le quartier vont (et décident de) rester grâce aux conditions favorables, mais aussi à cause de la hausse des prix des loyers à Vienne qui

rend ailleurs les logements disproportionnellement chers et la mobilité résidentielle faible. Les entretiens mettent d'ailleurs en évidence comment les habitants développent des stratégies de regroupement des membres de la famille, des pairs et des amis, mais aussi de transmission de leur appartement aux enfants (ce qui est aussi possible dans le secteur locatif) : autant de stratégies pour rester en centre-ville. Ce sont plutôt les plus âgés qui se retrouvent dans de telles constellations.

On observe la même chose à Lisbonne, à Mouraria, où les anciens habitants décrivent le logement comme un chez-soi qui constitue leur plus grande ressource et leur lieu principal de ressourcement dans le quartier. Le logement passe de génération en génération et réunit un groupe parental élargi dans le même bâtiment :

« à mes 12 ans, on a déménagé dans l'appartement où j'habite actuellement. Je suis déjà parti, je suis revenu, mais on a maintenu toujours cet appartement. C'est une location mais on l'a toujours conservé » (Andros employé administratif 57 ans né à Mouraria R13)

Ou encore : «

Mon père m'a prêté la maison et nous aimons beaucoup... en premier (parce que) je connaissais déjà les gens, après mon père a continué à vivre ici, ma tante vit aussi ici... » (Félicita 36 ans commerçante née à Mouraria R12).

En même temps, cette particularité facilite un morcellement du marché immobilier local selon le type de contrat et/ou de la durée du séjour dans le quartier. Ceux arrivés plus tard trouvent ainsi une situation radicalement différente de leurs prédécesseurs : coût de l'immobilier et des loyers augmentés et baux souvent à durée déterminée.

A Heyvaert, où le coût des logements est inférieur de 20% à la moyenne de Bruxelles (pour un revenu par habitant, cela étant, inférieur de 47%), la location dans le privé est la principale offre dans le quartier. Même plus abordables qu'ailleurs à Bruxelles, les loyers restent élevés, notamment pour les petites surfaces (studios entre 350 et 500 euros) et pour des logements qui ne sont pas toujours confortables (mal isolés, mal chauffés), voire insalubres faute de moyens ou de volonté des propriétaires de les rénover. Mais plus encore que les prix relativement avantageux, c'est surtout la plus grande facilité à trouver un logement qui est décrite par les locataires : circulation de l'information et possibilité de conclure rapidement et facilement un bail avec les propriétaires. Ces derniers, pour la plupart eux-mêmes issus de l'immigration (souvent des Marocains) sont en effet assez peu regardants sur les garanties à fournir, ce dont rendent compte les trois extraits d'entretien ci-dessous :

« C'est un ami nigérien qui m'a aidé à trouver le logement, c'est lui qui a vu une maison vide, qui était à louer, il m'a informé, on a contacté le propriétaire, je suis allé visiter, il se trouve que ça me convenait et c'est comme ça que je suis arrivé dans le quartier » (Abdoulaye, 46 ans, Nigérien, habite Heyvaert depuis quelques mois avec sa femme et ses enfants, entretien n°22)

« C'est très difficile pour trouver un logement, il faut que le propriétaire soit un étranger pour qu'il puisse vous louer. Si c'est un Belge, il ne va pas accepter de vous louer son appartement. Ici le propriétaire est un étranger. Si le propriétaire était un Belge, il n'aurait même pas habité ici. Le propriétaire est Marocain et il n'y a que des étrangers dans cet immeuble » (Tahirou, 45 ans, Nigérien, est arrivé en Belgique en 1993 et vit à Heyvaert depuis une dizaine d'années, entretien n°24).

« A Grand-Bigard, les voisins... le propriétaire était très cool, il aimait bien les étrangers. C'est pas un problème. C'était vraiment le voisin en bas qui n'aimait pas les étrangers. On a dû quitter l'appartement pour ça » (Betty, 32 ans, habite Heyvaert depuis 2 ans, entretien n°7).

Pour d'autres ménages d'origine modeste et immigrée, l'accès à la propriété dans le quartier Heyvaert peut être la seule manière d'obtenir un logement à Bruxelles. Découragés par les difficultés d'accès au parc privé et par la longueur des démarches à entreprendre pour obtenir un logement social, ces ménages (originaires du Maroc et en particulier de la région du Rif pour beaucoup de nos interlocuteurs) acquièrent en effet des logements à Heyvaert. Mettant à profit leurs compétences dans le domaine du bâtiment et leur réseau familial, ils y font des travaux de réfection et d'agrandissement (surélévation par exemple) pour aménager des studios qu'ils mettent en location, devenant eux-mêmes bailleurs⁷⁷.

Le quartier d'accueil est donc d'abord et avant tout un espace qui offre des opportunités de se loger de manière temporaire ou pérenne. Pour les plus vulnérables, ou les plus récemment arrivés, l'hébergement par des proches ou des connaissances (parfois très récentes) est décrit comme l'un des moyens d'avoir un logement...avec le risque de se faire mettre dehors et de retourner à la rue. Plusieurs de nos enquêtés alternent ainsi des périodes où ils sont hébergés avec d'autres passées dans la rue ou dans des foyers.

« Quand je suis venu en France en 2008, je n'avais pas quelque part (...) j'ai habité pendant 2 ans dans le quartier et j'ai quitté le quartier parce que la personne qui m'avait hébergé m'avait demandé de partir parce qu'il y avait des travaux prévus par le propriétaire de la maison. Il fallait que je parte parce qu'il m'avait prévenu. J'habitais chez mon frère, j'avais une chambre chez lui, c'est lui qui payait le loyer moi je ne payais pas et après j'ai quitté le logement pour aller chez mon cousin dans le 20^{ème}. Je suis tout seul là-bas. Actuellement la personne qui m'a hébergé est partie en vacances. On vit à deux il m'a hébergé gratuitement » (Mohamed, Vendeur dans un magasin de la Goutte d'Or, hébergé dans le 20^e arrondissement, entretien °5).

⁷⁷ Voir sur cette question l'article Emmanuelle Lenel, « L'espace public "revitalisé" comme gouvernance de l'intime », *Ambiances* [En ligne], Perception - In situ - Ecologie sociale, mis en ligne le 01 juillet 2014, consulté le 28 mars 2016. URL : <http://ambiances.revues.org/441>

« J'habite chez un ami qui a obtenu une espèce de réduit parce que c'est une seule pièce avec un coin cuisine, une mezzanine au rez-de-chaussée et il paie 300 euros par mois et c'est le type de loyer le plus modéré dans le logement social (...) Pour l'instant je suis hébergé un peu partout de gauche à droite. Là où je suis, je vais faire le dernier mois après je vais bouger sur la rue Eugene. Je vais partir parce que déjà l'appartement est exigü, petit, et c'est un contrat. Je dois bouger, je ne peux pas rester au même endroit tout le temps. Tu sais, c'est très gênant pour la personne qui vous accueille par rapport à l'intimité. Vous savez, vous ne pouvez plus faire de rapport sexuel par exemple quand vous hébergez quelqu'un qui n'est pas votre amant ou amante, bon des choses très pratiques mais bon voilà (...) je suis sur plusieurs fronts en même temps, c'est ça la situation, voilà, une fois qu'on vous a supprimé le logement, voilà. » (Ahmed, quarante ans, Goutte d'Or, entretien n°12).

« C'est en faisant le commerce au marché qu'on s'est connu. Ensuite il a acheté des choses chez moi. Après, je lui ai expliqué ma situation, il m'a dit qu'il n'y avait pas de problème. Tu peux venir là. Mais je dois revenir à 20h, je ne reste pas ici toute la journée. C'est interdit même de louer à quelqu'un...C'est pas un vrai logement, c'est une petite coquille. T'as vu ».

Alhassane, 22 ans, est Gambien. Il est arrivé en Belgique il y a 5 ans et vit actuellement dans un local technique d'environ 4m² en sous-sol d'un immeuble de logement social que le concierge met à sa disposition. Cet espace, si exigü et désagréable soit-il, a été, pour Alhassane, la possibilité d'un lieu où s'abriter, rassembler quelques affaires, cuisiner et, ainsi, recouvrer une santé fragilisée par plusieurs mois passés à la rue.

... qui permet rester à tout prix dans le quartier

Cependant, y compris dans ces quartiers où les loyers sont meilleurs marché que dans le reste dans la ville, ils peuvent grever le budget du ménage de manière particulièrement forte : Ainsi, à la Goutte d'Or, Mme Romain (retraîtée, née dans le quartier) rapporte : *« Quand on m'enlève 470 euros de loyer il ne me reste pas grand-chose »* et Mr Daz (producteur de soirées, présentateur, gérant de restaurant, de boîtes de nuit dans et à proximité du quartier) dit :

« J'ai quitté parce que non seulement c'était cher je payais 700 euros pour je ne sais même pas de toute façon c'est une petite chambre avec une toilette d'intérieur, je pourrais penser qu'il faisait 18 ou 12 m² même c'était petit et cher, y avait pas la sécurité de toute les façons. La vérité c'est que le 18^{ème} c'est un lieu de travail, non je le conseillerais pas à un ami » (entretien n°11).

Alex conclut :

« passé le tiers, ça devient insupportable. C'est ce qui arrive à de nombreuses familles qui connaissent le chômage et au moment où elles arrivent au chômage, ils ne peuvent plus payer parce que le loyer représente 50% de leur revenu ». (Alex, 75 ans, militant associatif habite le quartier depuis 1979, Goutte d'Or, n°19)

Le coût du loyer conduit certains à sacrifier tout confort ou à attendre très longtemps d'être relogés pour rester dans le quartier :

« Le confort, bon moi je n'ai pas besoin de confort, ça rend paresseux le confort. Quand on est confortable, on ne fait rien. Je n'aime pas que ça soit inconfortable non plus mais c'est propre, voilà quoi, c'est simple, moi je suis...je vis comme un soldat avec le minimum. Moi j'aime bien le quartier, c'est tout. Je ne veux même pas bouger d'ici, j'ai refusé des propositions à trois ou quatre reprises » (Kali, retaité, ethiopien arrivée en 2013 à la Goutte d'Or, entretien n°8).

Les locataires du parc privé racontent souvent le bras de fer qui les oppose aux propriétaires, à la Goutte d'Or ou à Heyvaert :

« Quand je suis rentré, le propriétaire a changé toutes les serrures de la maison. Moi j'étais sorti, je reviens chez moi pour rentrer et les premières neiges m'ont trouvé dehors quelqu'un qui a l'asthme, l'hypertension et tout, tout était dans la chambre, je suis resté 5 jours dehors, dehors, dehors hein, vraiment dehors, j'ai dormi dans ma petite bagnole, bon moi comme c'est une porte blindée je ne pouvais pas. Par contre, la police à qui j'ai fait appel voulait tout défoncer, j'ai dit non, je ne veux pas d'histoires comme je l'avais eu par le biais d'une association, c'est la directrice qui m'avait trouvé ce logement, après tout c'est une dame calme, je ne voulais pas lui apporter des problèmes, c'est ça qui m'a retenu mais ça m'est resté là hein, ah ouais ! Quand on vous aide, moi c'est ma conception hein, quand on vous donne un coup de main, il faut pas mordre la main qui est étendue (...) Je peux vous dire que je suis même passé au tribunal. Là où je suis, ils veulent me faire partir parce que le propriétaire veut vendre et le juge m'a maintenu dans les lieux jusqu'à ce que la préfecture ou la mairie me relogé parce que je suis inscrit aux logements de la loi DALO (...) ». (Joseph, sans emploi, bricoleur, locataire dans le 11^{ème}, fréquente la Goutte d'Or).

« Mais le premier appartement il était catastrophique. Il y a un plafond qui est tombé sur nous, comme ça. On était assis, on regardait la télé, une fois poum ! Il est tout tombé sur nous. Une propriétaire tunisienne. Mais vraiment c'était difficile. J'avais des souris, des cafards. Il y avait de l'humidité. Les murs c'était catastrophique. J'ai habité là-bas 5 ans. 400 euros, plus 20 euros pour l'eau. Mais

gaz et électricité à ma charge. Mais elle a rien fait » (Latifa, 44 ans, Heyvaert, relogée depuis dans un appartement de l'ULAC en très bon état, n°4).

A Mouraria, on trouve, parfois, des formes de résistance qui impliquent une opposition déclarée entre locataires et propriétaires, les premiers mobilisant leur capacité à résister à l'expulsion ; qu'ils refusent de partir en ayant recours aux tribunaux ou en acceptant (pour ceux qui le peuvent) de payer plus ou qu'ils négocient en ayant recours à l'informalité des contrats de location. Les extraits suivants témoignent de ces deux situations :

« J'ai fait toute la pression possible pour que le propriétaire ne nous sorte pas d'ici parce que j'aime vivre ici...et avec des grands coûts j'ai réussi. Je suis le seul habitant de l'immeuble. Nous avons toujours tenu ferme pour rester chez nous ! Nous avons eu ce problème, mais nous avons toujours dit que dès que la maison serait prête (après les travaux) nous reviendrions. Et le propriétaire a dit : 'si vous voulez revenir vous aurez un logement neuf et vous devrez payer » et j'ai dit « je ne vous demande pas combien je dois payer, je vous dis que je veux retourner ici' » (R6, Chauffeur de la Carris, locataire depuis 168).

Extrait d'entretien Mme Seydi, Goutte d'Or

(45 ans, trois enfants, bénévole dans une association, profession d'aide à domicile, actuellement locataire en logement social)

Q : Non mais je ne comprends pas, quand est-ce que vous êtes dans le squat ?

R : Ben j'étais dans le squat, et après, on ne nous a pas expulsés, mais vu qu'il y avait des intempéries... Il y avait des problèmes, j'habitais au dernier étage. Quand il pleut, c'est comme si on est dehors, du coup, la mairie du 18^e a appelé les pompiers, ils sont venus voir, ils ont dit qu'on ne pouvait pas rester là.

Q : C'était dans la Goutte d'Or, ça aussi ?

R : Oui, dans le 18^e. C'est après, on nous a... Nous qui étions au dernier étage, ils nous ont dit de partir et ils nous ont mis à l'hôtel. Et un jour, ils ont appelé... Je sais plus si c'était le 115, ils nous ont mis dans un truc d'hébergement, et après, le lendemain, ils ont dit d'aller voir les assistantes sociales pour qu'elles nous aident à faire un dossier pour pouvoir payer, faire moitié-moitié quand on travaille.

Q : Et c'est là que la série des hôtels a commencé ?

R : Voilà, c'est suite à ça. Aujourd'hui, on fait quelques jours-là et demain... Accor hôtel, Étap' Hôtel... J'ai fait tout ça à Saint-Ouen.

Q : Oui, ça doit être dur ça...

R : Oui, je veux même plus y penser parce que des fois... Déjà, j'ai fait une semaine aux Invalides, ça c'était tellement dur... On ne dormait pas, on avait toujours peur d'être expulsés. Et comme on est les délégués, on faisait les tours de rôles, mais ce sont toujours les mêmes. Tout ça, c'est parce qu'on veut quelque chose, on lutte, mais la vie d'hôtel, ce n'est pas une vie. Tu trimballes tes bagages, tu perds tes bagages. Moi j'ai perdu beaucoup de bagages. Parce que quand ils nous disent de partir, ils disent qu'ils vont mettre les affaires quelque part, mais moi je n'ai jamais trouvé mes bagages. Et quand j'appelais la mairie, ils disaient : « Oui, on va les mettre dans un lieu sûr, quand vous allez avoir votre logement, vous les récupérerez », j'ai rien récupéré. Tu recommences à zéro, la vie d'hôtel c'est dur, la vie de couple, c'est encore pire. Les tensions, les problèmes.

Q : Donc vous avez vraiment déménagé à plusieurs reprises dans le quartier, si j'ai bien compris ?

R : Oui, beaucoup de fois. Après, il y a un hôtel où je suis restée jusqu'au relogement, mais c'était toujours des bagarres là-bas. La rue Marcadet, juste au métro.

Q : C'étaient des bagarres entre qui ?

R : Ben avec l'hôtelier parce qu'il a loué là mais il y avait des travaux dans l'hôtel, il n'avait pas le droit mais comme nous on est dans le besoin... Donc on est là, et chaque matin, c'est des bagarres. Aujourd'hui on nous dit de descendre et le lendemain on nous monte jusqu'au septième étage sans ascenseur avec l'enfant et la poussette, et toujours on nous change de chambre comme ça avec les bagages, donc toujours des tensions.

CHAPITRE 3 : L'ESPRIT DES LIEUX, UNE CREATION COLLECTIVE

A. Ceux qui comptent et qui permettent de tenir

L'entrée par les sociosphères permet de collecter des informations sur le réseau de personnes qui constituent des ressources pour chacun des interviewés, aussi bien dans le quartier qu'en dehors (voire très loin, au pays d'origine par exemple, pour certains migrants). Pour chacun des terrains, l'analyse de la partie de ces sociosphères qui se trouve dans le quartier permet de comprendre la spécificité du tissu social de ces derniers : ce en quoi il fait ressource, mais aussi ce en quoi il peut être résilient et résistant. Apparaissent des types récurrents de personnes ressources qui ne sont cependant pas toujours sans ambiguïtés : aide réduite au strict minimum, contrôle social pesant, contreparties indésirables.

La famille

La famille (plus ou moins proche) apparaît comme un soutien important, voire un moteur au moment de l'installation, favorisant la circulation de l'information et l'hébergement déjà évoqués. C'est le cas à Heyvaert de nombreux Brésiliens, qui ont connu le quartier et s'y sont installés via un membre de leur famille, à l'exemple de Suzanna (44 ans, agent de nettoyage) :

« Je suis venue parce que j'avais un cousin qui habitait ici depuis longtemps et qui m'avait convaincue de venir » (N°33).

Des familles du Maghreb ou du Moyen-Orient profitent aussi à leur arrivée en Belgique de la présence, parfois ancienne, d'un parent sur place, avant de trouver un logement à proximité. C'est le cas de Rania, cette habitante de 45 ans d'origine jordanienne, venue en Belgique avec ses quatre enfants dans les années 1990. Accueillie à son arrivée par son père installé à Heyvaert depuis les années 1960, elle dit :

« On était dans un tout petit appartement, on dormait dans le salon. Alors le salon on remettait tout de côté, mon papa il a travaillé beaucoup ici en Belgique je suis restée chez mon papa 7 mois, puis je me suis fait un petit appartement, mon papa

m'a aidé à l'ouvrir, puis après j'ai déménagé dans mon deuxième appartement puis finalement ici » (N°9).

Ce sens d'interconnaissance et d'entraide est évalué par les enquêtés très positivement. Il représente une caractéristique distinctive du quartier, par rapport à d'autres quartiers perçus comme étant moins populaires, moins centraux et plus anonymes. Si cette dimension communautaire est un facteur d'installation dans le quartier, elle est aussi un facteur d'ancrage :

« J'ai déjà pensé déménager d'ici, mais j'aime beaucoup vivre ici, parce que j'ai ici ma famille, mes amis et ici on vit un peu mieux qu'ailleurs, parce qu'ici convive-se beaucoup... ici, nous sommes dans la rue, nous allons au club, on connaît les voisins d'à côté, on va chez les voisins, on converse, c'est différent... Quelqu'un qui vit au 7^{ème} étage, il va conviver avec qui ? Il s'enferme à la maison et il ne sort plus. Il regarde la télé, l'ordinateur » (Mme Daoud, Femme, 50 ans, 4 enfants, vit en plein cœur du quartier des voitures R15).

Mais la famille peut être aussi un poids, exercer un contrôle social difficile à supporter, notamment pour ceux qui souhaitent s'en émanciper, à l'exemple de Mohamed (Vendeur dans le quartier) à la Goutte d'Or :

« y a des gens ils veulent savoir ce que la personne vit, sa vie privée, donc moi je ne voulais pas... j'ai rien à cacher mais ma vie privée c'est ma vie privée... j'habitais avec mon frère mais on ne s'entendait pas, y a personne pour me dire nanani nanana ou qu'il a honte de moi à cause des femmes que je ramenait à la maison, lui il a sa femme au bled, donc je me suis débarrassé de lui, or là où je suis, je peux recevoir des amies ».(entretien n°5)

Le voisinage et les amis

Dans les quatre quartiers, le voisinage et les amis sont présentés comme des ressources: des personnes sur lesquelles on peut compter, de manière ponctuelle ou durable, et dont la présence même est déjà perçue comme une ressource spécifique au quartier et qui le distingue des autres espaces de la ville. A Mouraria, les vieux habitants comparent cette situation à celle d'un village où « l'on connaît tout le monde » (« la plupart des gens, ici, ils passent et ils disent bon jour, bonne nuit, comment ça va, et j'aime ça » (R6, 71 ans, Chauffeur de la Carris), mais où les mauvaises conditions du logement poussent néanmoins les « enfants du quartier » à partir. Ce processus restreint la sphère des amis et conduit à une perte des sociabilités locales qui, à son tour, engendre des manifestations de nostalgie :

« Les enfants du quartier partent et vont habiter ailleurs, ils ont trouvé d'autres situations, de l'argent, ils ont acheté un appartement, ils ont construit une maison » (Federico, 62 ans commerçant locataire d'un deux pièces R32).

A Heyvaert aussi ressort des entretiens l'idée que ce quartier est différent des autres en raison d'une familiarité spécifique. Comme le dit Betty, 32 ans, installée depuis 2 ans dans un logement de l'ULAC :

« dans le bus quand on se voit « oui ça va, tu sais ce qu'il s'est passé dans le quartier ? y a eu ça et ça ». Donc si un moment on a un brouf on s'aide, même avec la voisine bon...bon on ne se considère pas comme voisines mais comme famille...Oui elle est vraiment cool. Quand elle est rentrée elle avait peur. « Mais non on est bien », on a commencé à parler. Il n'y a pas de souci... « il faut pas m'appeler 'vous', il faut me dire 'tu' ». Ils sont très sympas...mais elle déjà elle m'a dit si elle va au Maroc elle me laisse ses clefs pour arroser ses plantes ». (Betty, 32 ans, séparée 5 enfants en formation d'assistante d'accueil,R7)

Familiarité qui, comme la famille, peut être aussi pesante et dont on peut vouloir s'échapper :

« Moi c'est juste la voisine là et la voisine là, bonjour c'est tout. Parce que j'ai le jardin avec elles...Chacun son jardin, mais je les vois. Sinon...Sinon je rentre pas chez eux ou bien ils viennent pas chez moi » (Nora, 41 ans, installée à Heyvaert depuis 13 ans, R5).

Pour les immigrants, dans les quatre quartiers, les compatriotes jouent, selon les cas, un rôle d'informateurs, d'aidants ou d'alliés de circonstances (même s'ils ne sont pas toujours fiables). C'est tout particulièrement le cas à Heyvaert pour les primo-migrants :

« les anciens, les gens qui vous ont précédés dans le quartier, les gens qui maîtrisent tout le quartier, qui te guident, qui te conseillent sur les choses à faire et celles à ne pas faire. Les plus importants ce sont les anciens...Je crois que tout arrivant est censé connaître ce quartier parce c'est ici que tu vas voir tes compatriotes qui vont te guider. Même si tu n'as rien à faire, on te dit va sur la route, tu es obligé de venir ici voir tes compatriotes, pour faire des connaissances, tous les arrivants africains en Belgique doivent connaître ce quartier, c'est indispensable » (Issoufou, 40 ans, artiste nigérien arrivé depuis quelques mois à Heyvaert, R23).

Ceci ne signifie pas pour autant que l'on soit assuré de trouver de l'aide. Les compatriotes et les amis ne sont pas la famille. Et sans parenté, la solitude peut-être grande, à l'exemple d'Alhassane (25 ans):

« Tu sais, il y avait un copain qui m'avait pris ici, on était ensemble. Et finalement, j'ai fait tout mais ils m'ont foutu dehors. Pourtant, je n'ai pas fait de mal à personne. Je connais beaucoup de monde, mais je n'ai pas de famille ici. Je suis seul, quoi ».

A la Mouraria le tissu social fragmenté produit un système de sociabilités segmentées pour les immigrants qui trouvent dans leur communauté respective, déjà existante lors de leur arrivée dans le quartier, les réseaux de support et d'entraide. Cette appartenance à une communauté préexistante est parfois renforcée par des pratiques religieuses et culturelles qui prennent place dans des lieux spécifiques : Mesquita, Martim Moniz, etc. (voir infra). C'est ce que décrit l'extrait d'entretien avec un migrant arrivé à Lisbonne du Bangladesh en 1992 :

« Nous sommes arrivés à 12 et avec ces 12 personnes j'ai créé la communauté du Bangladesh, j'étais le secrétaire-général, j'avais cette responsabilité pour servir ces personnes qui venaient d'Europe, d'autres endroits...nous nous occupions d'eux. Ceci est Martim Moniz, ceci est Rossio, ceci c'est la police...le SEF⁷⁸, tu vas dormir où, tu vas manger où, ces choses-là (...) Nous avons fondé le Centre Islamique du Bangladesh, une mosquée où les musulmans pratiquent leur religion... une part de religion, une part de culture, ce n'est pas la même chose » (« Traducteur, commerçant, leader religieux » locataire d'un cinq pièces depuis 1991 R30).

Commerçants : bienveillance et concurrence

Les commerçants constituent des figures à portée collective récurrentes dans les entretiens : figures « narratives » qui se cristallisent parfois dans une personne concrète ou dans une représentation plus abstraite qui sert de référent ou de « source identitaire » pour le quartier. À Volkert et Alliertenviertel, Else, prostituée et ancienne gérante de café, est l'une de ses figures narratives qui sert de référence, par exemple, pour la définition du rôle du nouveau gérant comme cafetier *et* militant. Elle fonctionne de ce point de vue comme modèle, mais aussi comme source pour la construction d'une image d'un quartier habité par des habitants des classes populaires, de gens têtus, résilients, et accueillants ou bienveillants. Ces figures narratives, parfois portées par des personnes concrètes, symbolisent une distinction sociale (dans le sens d'une stratégie de stigmatisation ou « *othering* »). Ces figures sont perçues de manière ambivalente : comme ressource pour les communautés concernées et comme représentant de l'autre et de l'étranger. Un exemple de cette ambivalence, toujours à Volkert et Alliertenviertel, est un jeune commerçant juif, représentant de la nouvelle vitalité de la communauté juive du quartier, fortement et visiblement présent au marché, mais cible du stigma. Il en est de même pour les personnes de la communauté africaine. On peut dire de ces stigmatisations qu'elles répondent aux pratiques de démarcation, renforcées par la représentation du quartier comme « village ». Cette image associe l'idée de proximité et

⁷⁸ Le service des étrangers et frontières ([vérifier](#) intitulé).

de protection avec la représentation de l'Autre, comme étranger, intrus, mais aussi comme un ennemi potentiel.

C'est ce que traduisent les propos de M. Balad, à la Goutte d'Or :

« Les Africains avec leurs boutiques exotiques ont envahi le quartier (...) Le seul moyen, pour moi hein, je ne suis pas raciste ni rien, tous ces magasins exotiques, ils leur ouvrent, en banlieue, un grand supermarché pour eux, ça va être mieux. ». (Mr. Balad 60 ans, retraité, habite le quartier depuis 1970, Goutte d'Or entretien n°24)

À Heyvaert, David (Belge d'origine congolaise) explique comment ces différences servent le commerce :

« Entre nous, il y a toujours la guerre des prix, la guerre des nerfs comme on dit mais après ça, on a de bon rapports, la plupart c'est des Pakis, je leur livre ce que moi j'importe d'Afrique et moi ce que je n'ai pas, je le prends de chez eux, s'ils ont de bons prix. Les boîtes de conserve, je les prends chez eux, il y a une forme d'échanges mais c'est vrai qu'ils font dix fois plus grand que mon local » (entretien n°31).

Omar (40 ans, Belge d'origine marocaine qui a grandi dans le quartier) dit :

« moi, je suis bien au marché, ça fait 17 ans que je suis ici, je connais quasiment tous les commerçants, je connais tout le monde, ça se passe super bien, de toute façon, tout le monde est tapé dans les mêmes galères »

mais pour Malik, 56 ans, commerçant au marché des Abattoirs d'Heyvaert depuis près de 20 ans, ces échanges ne relèvent pas de la solidarité :

« Bah solidaire, solidaire...Je vais te dire, solidaire...C'est chacun pour soi. Dans le commerce, c'est chacun pour soi. Il y a une solidarité par exemple quand il y a un décès dans une famille ou il y a un événement, un mariage ou un truc, alors là bon ». (entretien n°2)

Cela étant, les rapports entre commerçants et habitants sont d'un autre ordre, et ce dans tous les quartiers étudiés. Souvent bienveillants, les commerçants sont présents dans le quartier à toute heure, y compris lorsque d'autres s'en absument pour travailler ou vaquer à d'autres occupations. Les commerçants sont là, visibles, accessibles. Ils transmettent l'information, des colis, parfois des clefs ou dépannent lorsque ces dernières ont été oubliées :

« On se dit « bonjour », des fois avec mon marchand avec la personne qui vend ici l'alimentation, le postier passe pas là il prend le colis il vient, « il y a un colis pour toi », « y a telle personne qui est passé, j'ai dit que t'étais pas là...oui il connaît bien les enfants une fois j'étais pas là, ils ont oublié les clefs. Il a prêté le téléphone 'appelle ta maman' » (Betty, 35 ans, séparée cinq enfants, locataire de l'ULAC, en formation d'assistante d'accueil, Heyvaert, entretien n°7).

Pour certains habitants, le fait de connaître et d'être en bons termes avec les commerçants prouve et justifie l'appartenance au quartier :

« Elle est tout le temps-là, (...) et c'est toujours bonjour, bonsoir ma fille et puis un petit échange poli, on va dire mais même les bouchers me connaissent, je ne suis jamais allée acheter chez eux mais...mais justement j'ai jamais eu de dérangement je pense que comme les gens voient que j'habite ici et ils me dérangent pas je pense parce que je ne suis pas une touriste » (Justine, étudiante stagiaire, 26 ans, stage en cabinet d'avocat, installée depuis octobre 2014, N°31).

D'autant que nombre de ces figures-clefs sont des personnages inclusifs dans le sens où leur commerce sert une clientèle vaste et ne s'adresse pas à un milieu social en particulier. C'est le cas à Volkert et Alliertenviertel de la gérante du café-boulangerie qui facilite l'échange d'informations et les rencontres entre gens du quartier. En même temps, sa présence représente une sorte de résistance. Finka, dont la famille possède d'autres magasins, constitue un pilier de la vie commerciale du quartier et du marché. Son rôle intégratif la distingue aussi des nouveaux commerçants dits ethniques.

Bien entendu, la configuration des personnes-ressources inclue aussi des militants des milieux associatifs évoqués plus haut à propos des aménités des quartiers : militant du secteur du logement, associations tournées vers les enfants, les femmes, les groupes marginalisés, comme les Roms, ou la communauté noire par exemple à Vienne. Les acteurs de ces associations peuvent d'ailleurs avoir un rôle qui dépasse largement la sphère d'action de l'association, comme c'est le cas de Gül Lüle, à Volkert et Alliertenviertel, la responsable du centre des femmes de la place Volkert. Sa position clé n'est pas seulement liée avec son engagement pour les femmes immigrées et défavorisées puisqu'il lui arrive de mettre à disposition la salle de réunion de l'association pour d'autres associations sociales ou culturelles.

B. Du côté des discours

Résilience et résistance s'appuient sur différents discours et mobilisent des stratégies discursives visant à mettre en relief l'« esprit des lieux ».

Des « périphéries en centre-ville »

A Volkert et Alliertenviertel, la situation particulière du quartier, proche du centre-ville mais à l'écart de sa puissance culturelle et économique, s'inscrit dans un discours qui attribue au quartier un sens particulier de l'abri et d'arriération (ce dernier par rapport à la situation économique, mais aussi concernant la rénovation urbaine). Le sentiment de vivre à l'ombre du développement et du dynamisme urbain a quelque chose de rassurant. En même temps cela renforce la vulnérabilité ressentie. La ville change aux

alentours, les quartiers voisins se gentrifient, des nouvelles constructions sur les sites des anciennes gares, les investissements dans l'infrastructure de transport public, bref le changement pénètre le quartier avec le réaménagement des greniers, l'arrivée des nouveaux habitants et des classes créatives, accompagné par un certain embourgeoisement. L'esprit des lieux est donc souvent d'un caractère défensif, et ambivalent. Le caractère périphérique du quartier est à la fois sa force et sa faiblesse, ce qui alimente des discours mêlant le sentiment d'exclusion à la celui d'invasion comme on l'a vu dans la partie précédente.

Les ambiguïtés de la multiculturalité

Il s'agit dans cette partie de mettre en lumière la capacité de tolérance des habitants de ces quartiers, d'aptitude au compromis, de négociation, de résistance à la stigmatisation (par l'appropriation d'un « nous » ou par une vision critique en vue d'amélioration), sans oublier le poids de l'interconnaissance et du contrôle social qui pèse sur certains et surtout sur certaines. E. Charmes (2005), dans son article sur le « retour à la rue » rappelait que « les « gentrificateurs » construisent l'image positive de leur quartier autour de la double thématique de la convivialité et du mélange social (Bidou, 1984 ; Simon 1995 ; 2003). Ils mettent en valeur leur espace résidentiel en insistant, d'une part sur la vie sociale locale, d'autre part sur l'enrichissement personnel qu'apporte la « mixité sociale ». Ainsi, ce type de discours, valorisant la rue du quartier populaire, a permis aux gentrificateurs de justifier leur arrivée dans le quartier où leur présence n'est pas aussi attendue que celle des classes ouvrières, et de se prévaloir d'un choix dont ils peuvent défendre la pertinence auprès de leur entourage qui pourrait en douter. Or, nos entretiens montrent que la perception du quartier comme ressource collective se déploie de façon moins attendue.

En effet, la convivialité et le mélange social ne sont jamais évoqués, même dans les témoignages les plus enthousiastes sur le quartier, sans que soient mentionnés aussi les limites de la première, toujours à reconstruire, et les pièges de la seconde. D'autre part, ces éléments (apologie du mélange des cultures, du cosmopolitisme,) se retrouvent y compris chez des personnes qui ne sont en rien des gentrificateurs, mais des habitants de longue date, d'origine immigrée ou non. Un de ceux-là le dit bien :

« La proximité a des aspects positifs et négatifs, tu sens que tout le monde connaît ta vie mais aussi que, si tu as besoin de quoi que ce soit, tu as toujours quelqu'un qui te donne la main... la richesse de ce quartier ce sont les gens. Tous. Tous, cet amalgame de gens, de vieux, de jeunes, d'Indiens, d'Africains, de Chinois » (R43).CC

Enfin, on l'a vu, les repères mémoriels, sur le thème des racines (voir partie III), des récits des luttes passées, de la construction de personnages à dimension mythique pour asseoir une histoire *sui generis*, sont récurrents dans les discours. De façon générale, on peut même dire qu'il existe un discours local combinant une série assez limitée

d'éléments (multiculturalité, figures tutélaires, épisodes ou événements marquants, changements urbanistiques, rôle du logement, importance des aménités) susceptible de variations mais qui possède une cohérence et un périmètre bien établis.

C. Un tissu social qui rend possible la cohabitation et la résistance/résilience

Finalement, ce que permet l'esprit des lieux dans les quatre quartiers étudiés c'est la cohabitation – et inversement. Une telle cohabitation légitime et rend praticable la coexistence des milieux sociaux. Un tissu urbain complexe se tisse sur la capacité de créer et d'adapter des structures d'opportunités qui se réalisent le plus souvent « côte-à-côte » et plus rarement en reliant et en intégrant le paysage social des différentes sociosphères. Les habitants montrent une capacité à coexister de manière paisible, ce qui n'exclue en rien les situations tendues et potentiellement conflictuelles en lien avec les attentes des uns et des autres susceptibles de s'opposer. Ainsi, à Vienne, les initiatives de citoyens opposés à la « marchandisation de l'espace vert » (et public) en centre-ville, dont les mobilisations s'articulent autour de la notion d'appartenance ou d'appropriation, d'un « nôtre » collectif, *notre* place, *notre* terrain, *notre* quartier. Mais comme nous l'avons montré, l'usage discursif de ce terme représente toujours une pratique excluante, accompagnée de la production de catégories et de conditions d'affiliation. Comme le quartier se constitue par des groupes sociaux divers et hiérarchisés, les pratiques d'inclusion-exclusion ne sont pas seulement multiples mais également en tension sans toutefois s'exprimer nécessairement matériellement. Cette coexistence relativement harmonieuse, malgré l'hétérogénéité et la fragilité ou la mise à l'épreuve constante du tissu urbain et social, est aussi redevable de quelques personnes et acteurs institutionnels qui facilitent la régulation sociale. C'est alors la capacité à gérer (ou même à maîtriser) la vulnérabilité qui ressort de l'esprit des lieux.

L'esprit de lieux est donc un levier d'organisation et de regroupement, qui mobilise par exemple l'image du village en ville, avec un paysage de lieux qui nourrissent les pratiques de sociabilité : bars, cafés, bistrots partie prenantes, pour la plupart, des mélanges de milieux et qui animent le quartier. L'esprit de ce type des lieux est la convivialité qui permet de faire circuler les informations et les rumeurs. Cette manière de se définir comme un village en ville peut aussi apparaître comme une stratégie subversive mais qui représente, dans le même temps, un signe d'impuissance et de faiblesse - qui tient à la fermeture des groupes sociaux et au caractère fragmenté du tissu social.

Il n'en demeure pas moins que cette image pointe aussi la résilience d'un savoir et d'un pouvoir local qui permet, surtout aux anciens habitants, de rester et de résister. Pour autant, la volonté de rester, voire même de tenir tête aux tentatives de gentrification du quartier, ne mène que rarement vers un activisme militant. L'esprit des lieux n'est pas un esprit de résistance. Une observation qui peut troubler puisque si les formes de

militantisme radical, comme le *squat* ou l'occupation, recrutent en grande majorité au dehors du quartier, les militants qui habitent le quartier se mobilisent surtout dans les alentours - par exemple contre la marchandisation des espaces verts et publics ou pour d'autres causes. Est-ce une conséquence du principe d'antériorité ? Il est évident que ceux qui habitent le quartier depuis longtemps se retrouvent relativement bien protégés grâce, notamment à Vienne, aux particularités du marché de logement (anciens règlements de protection des loyers, statut des locataires, position forte du secteur social). La situation se présente assez différemment pour ceux arrivés plus récemment qui trouvent un marché immobilier nettement plus tendu. Contrairement aux nouveaux arrivants pauvres qui cherchent des opportunités de logement informelles (sous-location, abri en groupe, logement chez un tiers), les nouveaux arrivants des couches sociales aisées tels les représentants des classes créatives répondent à cet esprit d'un quartier résidentiel populaire. Ce sont eux qui s'organisent activement pour le quartier en luttant contre la gentrification dont, paradoxalement, ils sont les annonceurs. Ce sont eux qui défendent la situation « privilégiée » d'une « périphérie en centre-ville » en s'engageant à protéger l'ambiance populaire et multiculturelle de ce quartier. Ce sont également eux qui réclament un travail sur la mémoire collective du quartier dont les porteurs sont en train de partir.

Pour ceux qui arrivent dans le quartier de Mouraria, il s'agit plutôt d'exploiter ses aménités. Les immigrants profitent d'une communauté déjà présente et des lieux qui permettent des manifestations culturelles et religieuses, en créant une culture collective assez valorisée. Ils ont les moyens de rester puisque leurs magasins, restaurants et petits épiceries bénéficient d'une clientèle liée à la centralité du quartier et plus récemment à sa mise en tourisme. En ce qui concerne les *newcomers* les moins fortunés, les mauvaises conditions des logements les empêcheront certainement de rester longtemps. Pourtant, une partie d'entre eux est effectivement impliquée dans le quartier, dans des associations ou des espaces économiques et culturels rénovés. Peut-être que le plus important pour ce groupe est la transformation possible d'une construction identitaire par l'appropriation de l'esprit des lieux - historicité, multiculturalité, diversité- dans un projet résidentiel à long terme. Un tel projet fait du quartier le lieu d'utopie qui manque ailleurs aux jeunes, ainsi que le montrent les deux extraits suivants :

« Je m'imagine vivre ici jusqu'à la fin de ma vie...je ne sais pas, je ne sais pas bien expliquer, j'aime beaucoup l'histoire et ici je sens une liaison très profonde...je sens que je suis à l'endroit qu'il faut...Je voudrais vivre dans un monde sans religions, comme celui que J. Lennon chante...et j'ai la conviction que si un jour ce monde arrivait, il arriverait ici » (Concetta, Journaliste actuellement en stage professionnel dans une nouvelle association du quartier, R42)

« Tu as une communauté de jeunes ici dans le quartier. Et si tu vas dans les bars, les cafés, les restaurants, par exemple, tu rencontreras beaucoup de jeunes ici dans le quartier » (Bento, Photographe, locataire depuis 2011, R39).

Ainsi remodelés en permanence par les nouveaux arrivants, les quatre quartiers témoignent, sur la base d'une histoire assumée, d'une capacité d'inclusion au-delà des clivages. Le tableau suivant met en regard des pratiques similaires de l'espace (commerces et restaurants exotiques) de personnes arrivées dans le quartier à deux périodes différentes.

Mr Ndaye partage une chambre dans le quartier depuis onze ans, a récemment obtenu des papiers	Mr Defer 86 ans, locataire depuis 1950 à la Goutte d'Or
<p>D : J'achète partout, ça dépend, même les restaurants marocains qui sont là, moi tout le temps je mange ici et ils me connaissent beaucoup et il y a un café aussi à côté du marché château rouge, c'est là-bas que je fréquente parce que quand je descend à 9 heures, je vais là-bas jusqu'à 17h, et puis je vais au travail</p> <p>H : D'accord. Et vous avez réussi à avoir des amis ?</p> <p>D : Exactement, on se rencontre là-bas, on bavarde là-bas, le café à Poissonnière en face du marché du château rouge, c'est là-bas que je fréquente tout le temps</p> <p>H : Et vous faites vos courses vous même pour cuisiner? Vous avez le droit de cuisiner ?</p> <p>D : Je mange dehors parce que si je n'ai pas de logement, je ne peux que gêner, mais pas la place. Les restaurants marocains qui sont en bas c'est là où je mange presque toujours</p> <p>A : Vous vivez dehors en fait à la G.O</p>	<p>H : Et si on te demande de faire la même chose par rapport à ton quartier aujourd'hui? Quels sont les boutiques et les endroits qui te plaisent le plus ?</p> <p>J : Les épiceries typiquement africaines où on vend des fruits exotiques par exemple, frais ou secs. Et il y a toujours beaucoup d'animation dans ces boutiques là... J'ai l'impression que se sont les commerces les plus intéressants du quartier. Boulevard Barbès, il y a des bijouteries mais je n'aime pas tellement le clinquant. Je suppose qu'ils font leurs affaires, puisque c'est toujours là et il y a des magasins plus haut en allant vers Château Rouge de vêtements, c'est souvent des robes de mariées</p> <p>H : Et tu aimes bien voir ça ?</p> <p>J : Oui j'aime bien passer devant Je ne suis jamais rentré non plus</p> <p>H : Tout à l'heure tu as parlé d'un restaurant africain, très bon</p> <p>J : Oui rue Richmond, ou rue des Poissonniers qui est très longue d'ailleurs</p>

<p>D : Ca fait des années que je suis là,</p> <p>H : Et alors, vous étiez comment dans ce quartier du 16^{ème}.... ?</p> <p>D : Là-bas, je préparais tout pour manger. C'est depuis que j'ai quitté là-bas que j'ai rien</p>	<p>et elle va beaucoup plus loin, et qui est fermé maintenant (le restaurant) et je me demande pourquoi ? C'était agréable d'y aller, et ce n'était pas cher en plus... et ça changeait nettement des menus habituels... Et je ne connais pas d'autres restaurants africains par ici...</p>
--	---

Trouver sa place

L'esprit des lieux intègre la possibilité non seulement de l'inclusion, mais aussi de la réussite sociale. C'est aussi ce qui permet à certains, une fois qu'ils ont trouvé leur place (via un logement, un travail, de l'aide, etc.), de se réaliser personnellement et de s'élever socialement en s'auto-organisant :

A Heyvaert, c'est le cas des habitantes de l'habitat solidaire qui, à travers ce projet social, se sont choisies :

« On était hébergées dans la maison d'accueil tout au début, donc avant même que ce soit rénové ici. Ils avaient ce projet, ils sont venus ici et ils nous ont parlé de ce projet. Et les mamans qui étaient intéressées, ou même d'autres, il y a d'autres mamans qui n'étaient pas nécessairement intéressées mais qui étaient intéressées par le projet, donc on faisait des réunions et on a créé nous-même la charte, le règlement intérieur et tout ça. On a travaillé là-dessus. Et puis à la fin on s'est choisies en fait, on s'est choisie nous-mêmes » (Inès, 34 ans, d'origine marocaine, habite Heyvaert depuis 2 ans avec ses quatre enfants, en formation d'animatrice, N°6).

C'est aussi le cas de nombre de commerçants ou d'employés des commerces (marché, business des voitures) : «

le quartier en tout cas je le trouve bien, pourquoi je le trouve bien parce que chaque matin, je viens chercher ma vie et je trouve ma vie, c'est le quartier qui me permet de vivre ma vie » (Bakary, Ivoirien de 37 ans, en couple avec une Belge, qui s'est fait une place dans le business des voitures à Heyvaert).

Omar, 40 ans explique quant à lui : *« j'ai toujours été au marché mais j'ai débuté comme balayeur et maintenant je suis à ce poste (de responsable) »*. Omar a fait 10 ans de prison et il explique avoir payé sa dette et bénéficié d'une seconde chance dans la vie grâce à

cet emploi au marché de Heyvaert. Il est à présent marié et a deux jeunes enfants. Il vit avec sa famille dans une commune à la campagne, en périphérie de Bruxelles.

Mme Seydi qui a débarqué du Sénégal à la Goutte d'Or il y a vingt ans a d'abord été hébergée par ses proches, puis en hôtel meublé avant de rejoindre une association de lutte pour le logement. Désormais logée en HLM, devenue auxiliaire de vie, elle continue d'aider au sein de l'association qui l'a soutenue. Le récit de son périple, illustre celui de nombreuses femmes du quartier :

CONCLUSION GENERALE

Comment fonctionnent les quartiers ordinaires dans la métropolisation ? Cette question fondamentale posée dans l'appel à projet nous a vivement animés au cours de cette recherche.

A l'issue de notre travail de terrain, il apparaît bien que l'ordinaire de ces quartiers s'inscrit dans leurs tensions structurantes entre des mondes qui se côtoient sans nécessairement se rencontrer, entre des temporalités décalées, et des perspectives urbanistiques incertaines. Des mondes qui se côtoient, ce sont, en bref celui des classes populaires précarisées et de l'immigration, d'une part, et celui des gentrificateurs, d'autre part. Il est donc erroné d'opposer les anciens (qui seraient pauvres, immigrés, et peuple) et les nouveaux (qui seraient plus fortunés et porteurs de modes de vie sélectifs), car une partie des nouveaux entrants reproduisent la structure du peuplement existant. Des temporalités décalées s'expriment dans le clivage entre usages diurnes et nocturnes des quartiers, mais aussi en ce que les éléments de mémoires collectives sont hétérogènes. Enfin, le fait que ces territoires périphériques-centraux soient à la fois convoités et relégués, objet de projets valorisation et d'une stigmatisation persistante, ouvrent des perspectives de tension aggravée sur le marché du logement.

Ces quartiers sont des géographies emboîtées : Heyvaert se comprend en référence au marché automobile d'exportation vers l'Afrique de l'ouest, on ne peut parler de la Goutte d'Or, de Mouraria ou de Volkerttet Alliertenviertel sans évoquer des ailleurs structurants, qui, à la faveur des moyens de communication rapide, interfèrent sur la vie des quartiers par l'arrivée de marchandises, d'informations et de nouveaux acteurs du quartier⁷⁹. Les magasins de téléphonie où l'on trouve des écrivains publics, des transferts d'argent, des interprètes sont, comme certaines laveries automatiques et d'autres lieux encore, les balises de la métropolisation au quotidien ces quartiers.⁸⁰ C'est une figure instructive de cette métropolisation par les arrangements inventés par les acteurs subalternes de la globalisation qu'offre cette aménité de la Goutte d'or : *« il y a aussi le magasin de X qui fait des transferts d'argent vers le Sénégal à moindre coup, il est là pour aider les Africains au lieu d'aller à western union pour payer 8-10€ de frais là-bas, 5€*

⁷⁹ « Si tu cherches quelqu'un que tu n'as pas vu depuis longtemps on te conseille d'aller à Château-Rouge pour le voir, ça c'est intéressant, tu vois quelqu'un qui vient de l'Espagne, du Sénégal, de l'Italie, il ne connaît personne s'il cherche quelqu'un on lui demande d'aller au 18^{ème} » (E11, Bougweul, H, 30 ans Goutte d'Or)

⁸⁰ « il y a aussi le magasin de X qui fait des transferts d'argent vers le Sénégal à moindre coup, il est là pour aider les Africains au lieu d'aller à western union pour payer 8-10€ de frais là-bas, 5€ suffiront, ils aident les Africains qui viennent d'arriver, c'est des gens très intéressants, c'est des gens qui aident les Africains... »

suffiront, ils aident les Africains qui viennent d'arriver, c'est des gens très intéressants, c'est des gens qui aident les Africains... »

Ceux-ci sont aussi des aires urbaines, des espaces de vie dans lesquels la référence, le point d'accroche est le lien, qu'il soit familial ou amical, étroitement combiné avec le lieu où l'on a séjourné à l'occasion d'une trajectoire résidentielle accidentée, d'hôtels en chambres, de chambres en squat avec l'espoir, parfois réalisé, d'atteindre le parc normalisé et règlementé du logement social. Les associations qui sont autant de repères sur une mer agitée, signalent l'existence d'une géographie plus stable. Car ces espaces de vie sont des territoires traversés, fréquentés, habités, denses en relations économiques, d'affaires, affectives ; des quartiers électriques où la vie des petits trafics n'effacent guère les mouvements pendulaires qui rythment la vie urbaine diurne : activités scolaires, début et fin de la journée de travail, afflux vers les commerces.

Ainsi, la métropolisation est bien présente dans ces espaces de vie que sont ces quatre quartiers populaires de centre-ville. Ils représentent, nous l'avons avancé, un genre de centralité périphérique, dans tous les cas une polarité non lissée, une forme originale dont les équilibres relationnels et l'« esprit des lieux » font, au moins en partie, l'attractivité. A ces éléments de qualification que nous avons pu montrer, s'ajoute une qualité de ces quartiers : la capacité de résister, d'abord à la dureté de la vie quotidienne pour cause de précarité économique, ensuite à ce qui lamine les énergies en développant des « capacités » dont le ressort est souvent collectif, mais parfois aussi individuel. De quelles résistances parle-t-on ?

Pour aborder un essai de classification, un premier constat : ces quartiers en renouvellement perpétuel depuis plus d'un siècle, au gré des tracés des chemins de fer et des plans de rénovation, en ont fait un élément de leur culture. Ainsi la question sociologique du changement social, voire de la « résistance au changement » nécessite d'être mieux ajustée au terrain. Certes, chacun constate que des immeubles s'érigent, que d'autres disparaissent, que de nouveaux commerces émergent dans le paysage quotidien, que de « nouvelles têtes » font surface. Pourtant les liens restent intacts : le marché rythme toujours la semaine, on se serre volontiers la main à l'occasion d'une rencontre dans la rue, on entend toujours s'interpeller en plusieurs langues qui se croisent ou dialoguent, on parle de la famille, des cousins, des voisins. A force de renouvellement perpétuel, le changement n'est guère appréhendable au quotidien : voilà une résistance par ignorance, feinte ou non, une résistance pour expliquer que « tout reste pareil », que la menace de grandes opérations immobilières (Heyvaert) ou d'une multiplication de réhabilitations familiales ou spéculatives (Mouraria, Viertel-etAlliierter Viertel, Goutte d'Or) est vaine face à la pesanteur du quotidien. Cette résistance n'est pas une résilience au renouvellement qui s'accommoderait des circonstances, même si dans la pratique « elle fait avec » et multiplie les débrouilles. Elle ne considère pas, ou ne veut pas considérer que le monde environnant est en train de changer. La menace diffuse ne transparaît pas.

A l'autre bout de la chaîne des récits, le caractère diffus de la mémoire collective de ces quartiers est mobilisé par les associations. Les événements marquants se transmettent sans s'opposer, un « esprit des lieux » permet de les étayer. Une mémoire que l'on pourrait dire élective permet de donner sens au changement et de donner corps à une résistance explicite. Ainsi on lutte pour le droit au logement à Heyvaert ou à la Goutte d'Or, on perpétue un accueil des migrants dans les cours d'alphabétisation les repas collectifs, les petits coups de pouce, on revendique, preuves à l'appui, le quartier comme « nations-unies ».

Bien que leur différence soit fondamentale pour la vie dans les quartiers, *résistance par ignorance* (du changement prédictible par d'autres) et *mémoire élective* contribuent à l'hospitalité de quartiers ouverts, qui ont fait du renouvellement perpétuel de populations et de constructions une culture locale.

Ainsi ces quartiers sont-ils, par leur ouverture, porteurs d'une *vulnérabilité intrinsèque* cultivant l'hospitalité mais avec une vigilance et une tolérance dont ils tirent fierté. On se rappelle de cette anecdote racontée par un habitant : un couple de touristes allemands et leur bébé cherchant un hébergement temporaire sont accueillis par la petite communauté présente dans un café ce jour-là. L'enfant passe de bras en bras, le couple est conquis et promet de revenir : nulle part ailleurs à Paris il a été aussi bien accueilli. De telles scènes chaleureuses ne sont pas rares comme d'autres où les narrateurs voudraient que leurs récits puissent rappeler à l'ordre les déviants qui outrepassent et blessent la compréhension locale⁸¹. Car si les pouvoirs publics s'empressent volontiers de répondre aux demandes d'ordre, ils ne prennent peut être pas assez au sérieux l'expression d'une vigilance continuelle ranimée quotidiennement par des anecdotes de coin de rue. Pourtant les témoins ne se bornent à raconter les faits, ils explicitent les enchainements de circonstances qui ont conduit à l'événement. Ces anecdotes que nous avons collectées, ne sont guère innocentes, elles sont racontées pour donner une morale à l'histoire, comment se comporter dans le quartier, ce qu'il faut bien accepter ou ce qui est intolérable, les limites étant parfois extensibles. Mentionnons ici la vision du quartier qui enclenche une morale très compréhensive⁸² : Nous sommes à la Goutte d'or et

⁸¹ « Je pense qu'on est plus en sécurité ici que dans le 16ème arrondissement de Paris, puisque le jour où quelqu'un devrait être agressé, forcément il trouvera soutien auprès de quelques personnes qui interviendront mais dans le 16ème vous pourriez être attaqué sans que personne n'intervienne, personne ! » (E3, H, 32 ans)

⁸² *Des craintes oui, ça m'arrive d'avoir des craintes parce quand on est dans un milieu de toxicomanie et tout, les gens sont agressifs et violents, d'autres c'est le cuiseur et les couteaux, avec les armes blanches ils sont prêts à tout, là j'avais une connaissance, une sénégalaise, une vieille et une antillaise, elles sont allées jusqu'à tuer la vieille, la sénégalaise l'a tuée, elle vient de sortir en prison c'est pour vous dire ça touche tout le monde, il ne faut pas rentrer dans le crack quand vous rentrez là dans, vous êtes irrécupérable, ça c'est le niveau indésirable, là pendant le ramadan, en plein jour, ils vous suivent, volent votre portable ou quand votre sac n'est pas bien fermé... et y'en a un que j'ai surpris il habite là, il va faire ses conneries au boulevard Barbès...Sinon si vous savez vous tenir y'a aucune raison que vous soyez agressé, il faut être prudent, ne pas provoquer, ils viennent en groupe, ils vous ceinturent, y'en a certains qui vous soulèvent, ils vous secouent et les autres ils vous volent, ils l'ont fait combien de fois maintenant ils ont grandi, y'en a qui sont devenus père*

l'interviewé, un africain familier du quartier, commence à raconter ses craintes justifiées, sans rien cacher des trafics et des violences « qui touchent tout le monde ». La morale de l'histoire, c'est qu'il est déconseillé de dépasser le « niveau indésirable ». Il convient de s'en tenir à une attitude prudente et raisonnable, car si les voyous d'hier ont grandi et se sont rangés en devenant pères de familles, d'autres petits prennent la relève.

Cependant, le prix à payer de la vulnérabilité de ces quartiers, que certains qualifient d'authenticité (Zukin 2015) a une valeur marchande. Le rêve d'un quartier village communautaire et solidaire, une sorte de retour à la campagne originelle s'opposant à la froideur de la technocratie (Fijalkow 2006)) fait florès. L'image des quartiers résistants de la Goutte d'Or, de Mouraria, de Volkert et Alliertenviertel, et même d'Heyvaert est attractive en raison même de leurs traditions hospitalières. Nul besoin, comme le fait la Ville de Paris d'installer des commerces exotiques mais adaptés pour accueillir la gentrification nouvelle, les habitants le font d'eux-mêmes dans la continuité de l'hospitalité du quartier : dans telle pâtisserie on emballera désormais chacune des petites dattes fourrées et des gâteaux arabes légèrement parfumés à l'eau de fleur d'oranger, alors qu'on se contentait de les emballer ensemble. L'hospitalité, mettant le meilleur de la production locale – dans tous les sens du terme – à disposition des visiteurs, est devenue le moteur de la gentrification de ces quartiers.

Cependant l'équilibre est subtil. La question du prix à payer se pose aussi pour que le quartier reste bon marché, accessible et populaire. Ainsi, les nuisances sont-elles parfois acceptées dans la mesure où elles dévalorisent assez les quartiers et les protègent d'une gentrification radicale et agressive. Là aussi, il est question de résistance, mais d'une résistance qui participe, par son hospitalité, à la recomposition des quartiers, tout au moins par l'accueil de la première vague, pionnière et peu argentée, de gentrificateurs.

Au cœur de ces équilibres, la question du creusement des inégalités est centrale. Ces quartiers vivent des crises sur le marché du travail, du logement, résultant d'agencements locaux et globaux. Les pratiques de débrouille, les frontières floues entre le légal et l'illégal sont fréquentes car l'incertitude y est devenue une condition ordinaire. Dans un territoire en recomposition à qui faire confiance ? Certes, il y a la force des liens familiaux, associatifs, le confort de la langue maternelle. Mais la défiance est aussi la règle. On s'appuie sur le visible, le phénotype connotant la classe sociale. La nuit et le jour n'ont pas les mêmes règles, il est des « vrais » et des « faux » habitants, des « vrais » et des « faux » « blancs », etc. Dans ce cadre, le logement devient une urgence face à un espace public saturé et parfois insécurisant : un lieu de résistance qui mobilise son réseau d'aménités matérielles et immatérielles, de services, de personnes,

de famille ça s'est calmé, mais y'a la relève hein, les petits frères qui voyaient les grands faire...(E9, H, Goutte d'Or, , 60 ans, né à Saint-Louis du Sénégal)

d'atmosphères urbaines. On y comprend que dans la plupart de nos quartiers les habitants souhaitent s'y maintenir et profiter eux aussi des améliorations de leur cadre de vie.

Car en définitive, c'est bien cet attachement aux liens et aux lieux qui donne leur aménité à de tels espaces. Les portraits photographiques en noir et blanc qui ornent les murs du cœur de Mouraria, réalisés par une artiste britannique installée dans le quartier, sont une manifestation exemplaire de ce que, dans la valeur du quartier, les gens comptent, et comptent beaucoup. Les paysages contrastés de nos quatre quartiers, convergeant dans les causes qui les ont généré et qui les inscrivent dans une dynamique commune sont symptomatiques d'une urbanité vivace, ni assurément inclusive, ni absolument exclusive. Une forme de métropolisation inédite qui a droit de cité.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALBROW, M. (1997). Travelling beyond local cultures. J. Eade 1997.
- ATKINSON, R., BRIDGE, G. The New Urban Colonialism: Gentrification in a Global Context, Routledge, London, UK, pp. 30n
- AUTHIER, J. Y. (2001). Du domicile à la ville. Vivre en quartier ancien, Paris, Economica
- AUTHIER, J. Y. (2008). Les citadins et leur quartier. *L'Année sociologique*, 58(1), 21-46.
- BACQUE M.-H., FIJALKOW Y., LAUNAY L., VERMEERSCH V., 2011, « Social mix policies in Paris: discourses, policies and social effects », *International Journal of Urban and Regional Research*, 35, 2, pp. 256-73.
- BACQUE, M. H., FIJALKOW Y. (2006). En attendant la gentrification: discours et politiques à la Goutte d'Or (1982-2000). *Sociétés contemporaines*, (3), 63-83.
- BACQUE, M. H., FOL, S. (2007). 14. Effets de quartier: enjeux scientifiques et politiques de l'importation d'une controverse. *Recherches*, 181-193.
- BACQUE, M.-H. BRIDGE G., FIJALKOW Y., GERMAIN A. DAMARIS R., SLATER T., (2013), « Social Mix and Neighbourhood Revitalization in a Transatlantic Perspective: Comparing Local Policy Discourses and Expectations in Paris (France), Bristol (UK) and Montréal (Canada) », *IJURR*, 37-2, 430-450) .
- BERGER, P. L. (1966). T. (1966). The social construction of reality. *Garden City: Doubleday*.
- BHABHA, H. (2007). Les Lieux de la culture: une théorie postcoloniale, trad. *Françoise Bouillot. Paris: Payot (1re publ. The Location of culture, 1994).*
- BONVALET, C., LELIEVRE, E. (2012). *De la famille à l'entourage: l'enquête Biographies et entourage*. INED.
- BOURDIN, A. (1984). Le patrimoine réinventé, Presses Universitaires de France
- BOURDIN, A. (2008). Gentrification: un «concept» à déconstruire. *Espaces et sociétés*, (1), 23-37.
- BRENNER N. (2015) (ed) Implosions/Explosions: Towards a Study of Planetary Urbanization, Jovis Verlag: Berlin, 2014; 576 .
- CHABROL, M. (2011). *De nouvelles formes de gentrification? Dynamiques résidentielles et commerciales à Château-Rouge (Paris)* (Doctoral dissertation, Université de Poitiers).
- CHARMES E. (2005) « Le retour à la rue comme support de la gentrification. », *Espaces et sociétés*, n°122, vol 4, pp. 115-135.
- CHARMES E., La rue, Village ou décor ?, 2006, Grâne, Créaphis, 158 p.
- CHOMBART DE LAUWE, H. (1956) (dir) *Paris et l'agglomération parisienne*, Paris, Presses Universitaires de France
- CHRISTMANN, G-B. / ILBERT, O. (2012): Vulnerability and Resilience in a Socio-Spatial Perspective. A Social-Scientific Approach. *Raumforschung und Raumordnung* 70, 259-272

- CICOUREL, A. V. (1973). Sémantique générative et structure de l'interaction sociale. *Communications*, 20(1), 204-224.
- CLERVAL A., 2013, Paris sans le peuple–La gentrification de la capitale, Paris, La Découverte, 254 p
- COING H. (1973). *Rénovation urbaine et changement social: l'îlot no 4 (Paris 13e)*. Les éditions ouvrières.
- CONORD, S. (2007). Usages et fonctions de la photographie. *Ethnologie française*, 37(1), 11-22.
- CULOT M., BREITMAN M. (sous la dir. de), 1988, *La Goutte d'Or: faubourg de Paris*, Hazan, Paris.
- DIETRICH RAGON, P. (2011). Le logement intolérable. *Habitants et pouvoirs publics face à l'insalubrité* Presses Universitaires de France
- DOUCET, B. (2009): Living through gentrification: subjective experiences of local non-gentrifying residents in Leith, Edinburgh, *Journal for Housing and the Built Environment* 24, 299-315.
- DURKEIM E. (1894) *Le Suicide*, Paris, Presses Universitaires de France
- ELIAS N., SCOTSON J. (1965). *The Established and the Outsiders*, London, Sage Publications.
- FERREIRA, A. C., 2015, *História da Mouraria*, policopiado.
- FIJALKOW Y., 2013, Sociologie du logement, sociologie des villes, des complémentarités à refonder. Réflexions fondées sur la transformation sociale du quartier de la Goutte d'Or à Paris (1982-2010), *Sociologies et sociétés*, vol. XIV, n° 2, p. 177-194
- FIJALKOW, Y. (2006), Construction et usages de la notion de quartier village in : Authier J-Y., Bacqué M-H., Guerin-Pace M-H in *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, 75-85
- FLORIDA, R. (2004). *The rise of the creative class* (p. 13). New York: Basic books.
- FREMONT, A. (1974). "Recherches sur l'espace vécu ». *Espace géographique*, 3(3), 231-238.
- GALHARDO J., « Le mythe du ghetto de la Mouraria à Lisbonne: la mise en récit d'un territoire plastique », *Articulo, Journal of Urban Research*, Special issue 5/2014, Mémoires dominantes, mémoires dominées, Grégory Busquet, Claire Lévy-Vroelant et Caroline Rozenholc (eds)
- GANS, H. (1962). *The Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans*. New York: Free Press of Glencoe
- GASPAR J., 1976, « A estrutura funcional do centro de Lisboa », *Finisterra*, v.11, 21, pp. 37-50.
- GHORRA-GOBIN, C. (2008). « Le gouvernement des «espaces métropolisés. Refonder la relation entre l'État et le territoire national ». *Esprit*, (2), pp. 165-175.
- GHORRA-GOBIN, C., (2012), Les métropoles, catalyseurs de flux : les enjeux métropolitains. Cynthia Ghorra-Gobin, Alain Musset. Canada, Etats-Unis, Mexique, CNED-SEDES, pp.177-199.

- GIROUD, M. (2007). *Résister en habitant? Renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne)* (Doctoral dissertation, Université de Poitiers).
- GOFFMAN, E. (1967). 1974. *Les rites d'interaction*, Paris, Editions de Minuit
- GOLDSTEIN, B. E., WESSELLS, A. T., LEJANO, R., BUTTLER, W. (2015). 3Narrating resilience: Transforming urban systems through collaborative storytelling3. *Urban Studies*, 52(7), 1285-1303.
- GOTMAN, A. (2001). *Le sens de l'hospitalité: essai sur les fondements sociaux de l'accueil de l'autre* (Vol. 199). Presses Universitaires de France-PUF.
- GRATALOUP C. (2004) « Centre/Périphérie », *Hypergéô*, en ligne <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article10>
- GUILLON M., TABOADA-LEONETTI (1986) *Le Triangle de Choisy, un quartier chinois à Paris. Cohabitation pluri-ethnique, territorialisation communautaire et phénomènes minoritaires dans le XIII e arrondissement*. Paris, l'Harmattan
- GUMPERZ, J. (1989). Contextualization cues and metapragmatics: The retrieval of cultural knowledge. *CLS*, 25, 77-88.
- HALBWACHS, M. (1950). *Morphologie sociale*, Paris. A. Colin
- HARVEY, D. (1976). Labor, capital, and class struggle around the built environment in advanced capitalist societies. *Politics & Society*, 6(3), 265-295.
- HENRIO Y., 2013, *Paris à tout prix! Études des trajectoires résidentielles de ménages pauvres dans Paris*, Mémoire de Master 2, sous la direction de Claire Levy-Voelant, Université Paris 8.
- <http://www.lesinrocks.com/2014/03/04/actualite/nord-est-parisien-le-gentrifieur-pasune-categorie-homogene-11484649/>
- HUBER F., 2011, « Sensitive Urban Renewal or Gentrification? The Case of the Karmeliterviertel in Vienna » in G. Manella, C. Perrone, L. Tripodi (eds.), *Everyday Life in the Segmented City. Research in Urban Sociology*, Vol. 11, Bringley, Emerald, 223-239.
- HUBER F., 2013, *Stadtviertel im Gentrifizierungsprozess. Aufwertung und Verdrängung in Wien, Chicago und Mexiko*, Wiener Verlag für Sozialforschung, Wien.
- JOSEPH, I. (1997). Prises, réserves, épreuves. *Communications*, 65(1), 131-142.
- KLEIN E. et G. GLASER (2006), *Peripherie in der Stadt. Das Wiener Nordbahnhofviertel*. Innsbruck, Studien Verlag.
- LACAZE, J. P. (2012). *Les méthodes de l'urbanisme: «Que sais-je?» n° 2524*. Presses universitaires de France.
- LAUNAY L. (2010) « De Paris à Londres : le défi de la mixité sociale par les 'acteurs clés', *Espaces et sociétés*, 140-141, 1, 211-226
- LAUNAY L., NEZ H.. Gentrifizierung sehen. Die Ästhetisierung von Arbeiterviertel in Paris und London. *Stadtforschung mit den Mitteln der Fotografie . Fotogeschichte*, 2014, (131), p. 55-62
- LAUNAY, L. (2011). *Les politiques de mixité par l'habitat à l'épreuve des rapports résidentiels: Quartiers populaires et beaux quartiers à Paris et à Londres* (Doctoral dissertation, Paris 10).
- LEES L., SLATER T. , WYLY, E. (2008) *Gentrification*, Routledge, London

- LE GALES, P., LORRAIN, D. (2003). Gouverner les très grandes métropoles?. *Revue française d'administration publique*, (3), 305-317.
- LEFEBVRE, H. (1970). *La révolution urbaine* (Vol. 216). Paris: Gallimard.
- LENEL E., L'espace public "revitalisé" comme gouvernance de l'intime. Le cas d'une salle de sport aménagée dans le cadre d'un dispositif public bruxellois, *Ambiance*, revue en ligne, <http://ambiances.revues.org/441?lang=en>, consulté le 15 mars 2016
- LEVY J. et LUSSAULT M. (éd.) (2000), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographie à Cerisy*, Paris, Belin.
- LEVY-VROELANT C. « Se mouiller au propre comme au figuré. De l'observation à l'ethnographie dans les bains-douches parisiens », *Espaces et sociétés* n°164-164, 2015.
- LEVY-VROELANT C., FAURE A., 2007, *Une Chambre en Ville. Hôtels meublés et garnis à Paris 1860-1990*, Editions Créaphis, Paris.
- LEVY-VROELANT, C. (2000). *Logements de passage: formes, normes, expériences*. Editions L'Harmattan.
- LEVY, J. (2003). « Espace public ». Lévy, J. et Lussault, M. (sous la direction de), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 336-339.
- LEVY, J., LUSSAULT M., (2013). « Périphérisation de l'urbain », Lévy, J. et Lussault, M. (sous la direction de), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés, Nouvelle édition*, Belin, Paris,
- MAC KINNON, D., DERICKSON, K. D. (2013). From resilience to resourcefulness A critique of resilience policy and activism. *Progress in Human Geography*, 37(2), 253-270.
- MASSEY, D. (2007). *World city*. Polity.
- MAUSS, M. (1923). Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925)*, 1, 30-186.
- MENEZES M., 2004, *Mouraria, retalhos de um imaginário: significados urbanos de um bairro de Lisboa*, Oeiras, Celta Editora.
- MILLIOT V., 2013, « Ambiance pluraliste et socialisation urbaine : ethnographie de l'espace public du quartier de la Goutte d'or à Paris » - traduction de : "*Pluralist ambiance and urban socialisation: ethnography of the public space in the Goutte d' or neighbourhood of Paris*" in *Ambiances. International Journal of Sensory Environment, Architecture and Urban Space / Revue Internationale sur l'Environnement Sensible, l'Architecture et l'Espace Urbain*, 1, en ligne : <http://ambiances.revues.org/223>.
- MOTTINT J., DUSART A. F., HUMBLET P., 2006, « Travailler avec des familles primo-arrivantes et sans papier: quelles implications pour les professionnels? », *Education Santé*, 209, en ligne, <http://www.educationsante.be/es/imprarticle.php?id=725>
- NUSSBAUM, M. C. (2006). Education and democratic citizenship: Capabilities and quality education. *Journal of human development*, 7(3), 385-395.
- OBSERVATOIRE DE L'HABITAT DE LA REGION DE BRUXELLES-CAPITALE, 2013, Observatoire des loyers 2013, Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale.
- PEARSALL, H. (2012): Moving out or moving in? Resilience to environmental gentrification in New York City. *Local Environment. The International Journal of Justice and Sustainability* 17 (9), 1013-1026.

PEARSALL, H. (2013): Superfund Me. A Study of Resistance to Gentrification in New York City. *Urban Studies* 50 (11), 2293-2310.

RAFFESTIN, C. (1997). Réinventer l'hospitalité. *Communications*, (65), 165-177.

RAULIN, A. (2009). Minorités urbaines: des mutations conceptuelles en anthropologie. *Revue européenne des migrations internationales*, 25(3), 33-51.

REMY, J. (1995). *Georg Simmel: ville et modernité*. Editions L'Harmattan.

ROBETTE, N. (2012). Les espaces de vie individuels: de la géographie à une application empirique en démographie. *Cybergeo: European Journal of Geography*.

RODRIGUES M., 2012, *A "Mouraria alargada", em favor de Babel*, Tese de Mestrado em Arquitectura, Escola de Arquitectura, Universidade do Minho.

RODRIGUES Nuno (2014), *Intervenções, Espacialidades e Relações de Poder: O caso da praça do Martim Moniz*, Dissertação de Mestrado em Estudos Urbanos, ISCTE-IUL.

ROSENFELD M., 2009, « Visibilité et invisibilité de l'implantation spatiale du commerce d'exportation de véhicules d'occasions à Bruxelles », *E-migrinter*, 4, en ligne.

ROSENFELD M., 2013, « Implantation spatiale du commerce euro-africain d'exportation de véhicules d'occasion à Bruxelles », *Annales de la recherche urbaine*, 108, 108-115.

ROSENFELD M., VAN CRIEKENGEN M., (à paraître) « Gentrification vs. place marchande. Présent et devenir d'une centralité commerciale euro-africaine d'exportation de véhicules d'occasion », *Uzances*

ROZENHOLC, C. (2009). Tel-Aviv a cent ans! 1909-2009: un siècle de globalisation au Proche-Orient. *EchoGéo*, (8).

SACCO M., 2010, « Cureghem : de la démolition à la revitalisation », *Brussels Studies*, 43 – en ligne www.brusselsstudies.be/medias/publications/FR_130_BruS43FR.pdf

SACCO M., 2012, *Lutter contre la dualisation socio-spatiale dans les quartiers défavorisés de Bruxelles et Montréal. Changements et convergences des politiques publiques à l'épreuve des logiques d'acteurs et des dynamiques institutionnelles*, Thèse de doctorat, Université libre de Bruxelles

SANCHEZ-JANKOWSKI, M. (2008). *Cracks in the pavement: Social change and resilience in poor neighborhoods*. Univ of California Press.

SASSEN, S. (2001). *The global city: new york, london, tokyo*. Princeton University Press.

SENNETT, R. (2012). *Together: The rituals, pleasures and politics of cooperation*. Yale University Press.

SILVER, D., CLARK, T. N., ROTHFIELD, L. (2007). A theory of scenes. *Manuscript, University of Chicago*. Retrieved from <http://tnc.research.googlepages.com/atheoryofscenes>.

SLATER, T. (2006). The eviction of critical perspectives from gentrification research. *International Journal of Urban and Regional Research*, 30(4), 737-757.

SMITH N. (1996), *The New Urban Frontier. Gentrification and the Revanchist City*. London, Routledge.

STORPER M., MANVILLE M. (2006), « Behaviour, Preferences and Cities. Urban Theory and Urban Resurgence », *Urban Studies*, vol. 43 (8), pp. 1247-1274.

TARRIUS, A. (1992). Les fourmis d'Europe. *Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes*, Paris, l'Harmattan

- TISSOT S., « Nord-Est parisien : le gentrifieur n'est pas une catégorie homogène » >Les Inrockuptibles, 4 mars 2014, consulté le 15 mars 2016.
- TOPALOV, C., COUDROY DE LILLE, L., DEPAULE, J. C., MARIN, B. (2010). L'aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés. *Paris: Éditions Robert Laffont*.
- TOUBON, J. C., MESSAMAH, K. (1990). *Centralité immigré-Le quartier de la Goutte d'Or-Dynamique d'un espace pluriethnique*. Editions L'Harmattan.
- TURKINGTON, R., WATSON, C. (Eds.). (2014). *Renewing Europe's housing*. Policy Press.
- VALE, L., CAMPANELLA, T. J. (2002). 'The resilient city: Trauma, recovery, and remembrance. 2002) [2002-09-18]. <http://resilientcity.mit.edu>.
- VAN CRIEKINGEN M., 2013, « La gentrification mise en politiques. De la revitalisation urbaine à Bruxelles », *Métropoles*, 13 – en ligne : <http://metropoles.revues.org/4753>
- VAN CRIEKINGEN M., 2011, « Meanings, politics and realities of social mix – a view from Brussels », in G. BRIDGE, T. BUTLER, L. LEES (eds.), *Mixed communities: gentrification by stealth?* Policy Press, Bristol, 169-184.
- VAN HAMME G., GRIPPA T., MARISSAL P., MAY X., WERTZ I., LOOPMANS M. (2015), *Dynamiques des quartiers en difficulté dans les régions urbaines belges*, Rapport de recherche pour le SPP – Intégration sociale, Bruxelles.
- VELTZ P., 1996, *Mondialisation, villes, et territoires : une économie d'archipel*, PUF, Paris.
- WILLMOTT, P., YOUNG M. D., (1957). *Family and kinship in East London*. Routledge and Kegan Paul.
- ZUKIN S. (1995), *The Cultures of Cities*, Oxford, Wiley-Blackwell.
- ZUKIN, S. (2009). Destination Culture: How Globalization makes all Cities look the same. In *Conference on "Rethinking Cities and Communities: Urban Transition before and During the Era of Globalization"*. Centre for Urban and Global Studies, Trinity College, Hartford, Connecticut.
- ZUKIN, S. (2011). *Naked city: The death and life of authentic urban places*. Oxford University Press ;
-